REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXII[e] ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

234

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXII[e] ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME DOUZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—

1912

AU
COUCHANT DE LA MONARCHIE [1]

XI [2]

LA GUERRE D'AMÉRIQUE. — LE CONFLIT AUSTRO-PRUSSIEN

Tout le ministère de Necker, du premier jour jusqu'au dernier, est dominé par la politique extérieure. On ne peut ni clairement comprendre, ni apprécier sainement son administration, si l'on n'a présent à l'esprit le grand fait qui explique la plus grande partie de ses actes, qui lui fait, comme j'ai dit précédemment, restreindre ou ajourner certaines réformes nécessaires, qui lui dicte également certaines résolutions dont il faudra bientôt parler. La clé de sa conduite, pendant ses cinq années d'exercice du pouvoir, se trouve dans les constantes, dans les graves préoccupations causées par la guerre d'Amérique. Sans m'écarter du plan et du dessein de cette étude, — consacrée aux efforts suprêmes tentés pour rénover la monarchie française et éviter la Révolution menaçante, — sans m'égarer dans le détail des pourparlers diplomatiques et des opérations guerrières qui remplissent la période à laquelle nous sommes arrivés, il me faut cependant rapporter brièvement comment cette guerre, si anciennement prévue, si longtemps différée, devint enfin inévitable, et quelle répercussion elle eut, tant sur la politique inté-

(2) Voyez la *Revue* du 1er mars.

rieure du royaume que sur les destinées futures de la dynastie bourbonienne.

I

L'insurrection du Nouveau-Monde contre la domination britannique, quand la nouvelle en vint en France, y secoua l'opinion avec une subite violence. Les humilians souvenirs de la guerre de Sept Ans avaient laissé, un peu partout, un ardent désir de revanche. L'idée d'exercer cette revanche sur la nation que l'on appelait alors « l'ennemie héréditaire » et de venger la perte de tant de belles et de riches colonies, en arrachant une ancienne et fructueuse conquête de ces mêmes mains qui nous avaient ravi les Indes, le Canada, la plus grande partie des Antilles, brusquement cette idée surgit dans l'âme française et s'y implanta fortement. Il s'y mêlait, en outre, une sympathie confuse pour les séduisantes théories de liberté, d'égalité humaine, au nom desquelles les treize États réclamaient leur indépendance, pour les principes philosophiques que proclamait, à la face de la terre, leur fameux manifeste : « Nous regardons comme des vérités évidentes que tous les hommes ont été créés égaux et qu'ils ont reçu de leur Créateur certains droits indéniables... C'est pour assurer ces droits que les gouvernemens ont été établis, tirant leur juste pouvoir du consentement des gouvernés... »

Rancune patriotique, instinct guerrier, élan vers des doctrines qui paraissaient alors aussi audacieuses que nouvelles, tout conspirait à provoquer dans les diverses classes de la nation française une excitation, sourde encore, qui devait croître d'heure en heure. « Je vous ai toujours assuré, écrira dès le premier jour un des nouvellistes du temps, du désir du Roi de conserver la paix; mais la nation, qui ne pense pas aussi sagement que son chef, ne rêve et ne parle que guerre. »

Les gouvernans, Louis XVI en tête, se montraient, en effet, — ou du moins la plupart d'entre eux, — moins ardens que les gouvernés. Durant les derniers mois du ministère Turgot, on s'était déjà occupé, dans le Conseil d'État, des affaires d'Amérique. Certains ministres, assure-t-on, avaient paru dès lors enclins à prendre le parti de la colonie révoltée, dans l'espoir d'affaiblir la puissance britannique. Turgot s'y était opposé de

toute son énergie. « Ses tendances, écrit Soulavie (1), le portaient cependant vers les patriotes américains, mais ses projets de réforme en France dominaient tout, et il sentait qu'il ne pourrait les exécuter pendant une guerre. » Dans un mémoire sur les finances, daté d'avril 1776, quelques semaines avant sa chute, il revenait sur cette question et exprimait son sentiment en ces termes catégoriques (2) : « Il faut éviter la guerre comme le plus grand des malheurs, parce qu'elle rendrait impossible, pour longtemps et peut-être pour toujours, une réforme. En faisant aujourd'hui prématurément usage de nos forces, nous risquerions d'éterniser notre faiblesse. »

Necker, pour des raisons pareilles, partageait au fond cet avis. « Il pensait, dit son petit-fils (3), qu'aucun succès ne pouvait être mis en balance avec les avantages que la paix procurerait à la France. » Maurepas le fortifiait dans ces dispositions, moins par des motifs politiques que par répugnance personnelle à troubler, par une entreprise aussi aventureuse, la tranquillité de ses vieux jours. Il agissait donc sur le Roi dans le sens pacifique et le trouvait docile. Louis XVI était pourtant, par atavisme et par instinct, plutôt hostile à l'Angleterre. L'*anglomanie* qui sévissait dans les premiers temps de son règne, l'introduction chez nous des modes et des mœurs britanniques, lui inspiraient une sorte d'impatience, qui se traduisait quelquefois par d'assez rudes coups de boutoir. A Lauzun qui, en sa présence, vantait avec excès, au détriment des habitudes françaises, celles de nos voisins d'outre-Manche, il répondait un jour avec un dépit agacé : « Monsieur, quand on aime autant les Anglais, on doit aller s'établir chez eux et les servir ! » Mais son caractère débonnaire et ses tendances humanitaires l'emportaient, en cette occasion, sur ses antipathies, le détournaient de toute politique agressive, de tout coup de force audacieux. Aussi résista-t-il longtemps à l'idée d'un conflit armé. Et quand, enfin, il dut céder à la pression des circonstances, il ne le fit qu'à contre-cœur et avec une secrète souffrance. Jusque dans la déclaration où il annoncera publiquement l'ouverture des hostilités, il évitera, remarqua-t-on, d'inscrire le mot de *guerre*, comme si ce mot brûlait sa plume. En marge d'un mémoire où Vergennes

(1) *Mémoires sur le règne de Louis XVI.*
(2) Document cité par Soulavie. *Ibidem.*
(3) *Notice sur M. Necker*, par Auguste de Staël.

exposait l'urgente nécessité de passer des menaces aux actes et de donner la parole au canon, il écrira cette phrase mélancolique : « Faut-il que des raisons d'État et une grande opération commencée m'obligent de signer des ordres si contraires à mon cœur et à mes idées ! »

Quant à Vergennes, à qui, plus qu'à tout autre, incombait le poids lourd d'une telle responsabilité, il était, au début, tiraillé de façon cruelle entre des sentimens et des désirs contraires. En vieux routier de la diplomatie, il saisissait tout l'avantage de profiter d'une si belle occasion d'abattre l'orgueil britannique, toute l'importance de relever, aux regards de l'Europe, le prestige des armes françaises. De plus, sans illusion sur les dispositions réelles du gouvernement d'Angleterre et n'ajoutant que peu de foi aux protestations amicales dictées par le péril du jour, il était convaincu qu'une fois vainqueurs de leur colonie en révolte, ces voisins, aujourd'hui si pleins d'aménité, n'hésiteraient pas à se retourner contre nous et à nous faire payer les chaudes sympathies populaires qui se manifestaient en faveur des États-Unis. Enfin, vivement frappé du mouvement d'opinion, ayant peu de confiance en la fermeté de Louis XVI à résister au courant général, il se voyait déjà, s'il se déclarait pour la paix, obligé de quitter son poste et de céder la place à un plus hardi successeur (1). Les raisons d'intérêt public jointes à ces considérations privées l'empêchaient d'insister hautement pour une attitude pacifique.

Mais, d'autre part, il savait bien que cette guerre, une fois engagée, serait longue, difficile, coûteuse, et sa prudence le détournait de tenter l'aventure sans avoir mis, du moins, les meilleurs atouts dans son jeu. Il entendait par là la réfection de nos forces navales et la promesse du concours effectif de la flotte espagnole, qui semblait alors fort douteux. Il devait aussi tenir compte des objurgations de l'Autriche, inquiète de nous voir entreprendre une grande guerre maritime et dépenser ainsi, sans bénéfice pour notre alliée, des forces militaires qu'elle eût voulu voir réserver pour une lutte plus fructueuse contre la Prusse, la rivale de l'Empire. Cette frayeur se fait jour dans la correspondance du vieux prince de Kaunitz, premier ministre de l'Empereur, avec son ambassadeur à Paris :

(1) *Mémoires inédits* du comte Guignard de Saint-Priest.

« Je crains comme vous, lui écrit-il (1), que, peu accoutumés à voir leur marine un peu passablement bien, ces bons Français ne se fassent illusion sur la figure qu'elle pourra faire en cas de guerre, attendu qu'indépendamment de la disproportion toujours immense du nombre des vaisseaux (par rapport avec l'Angleterre), celle de la valeur intrinsèque des officiers et des matelots est bien plus grande encore. Et je ne pense par conséquent qu'en tremblant à tout ce qui pourra leur arriver, si, par malheur, ils en viennent à une guerre envers la Grande-Bretagne. »

Vergennes, mieux renseigné, savait bien à quoi s'en tenir sur ces jugemens peu bienveillans et ces prévisions pessimistes. Mais les avertissemens, journellement répétés, de Mercy-Argenteau ne laissaient pas d'influer sur ses vues et d'augmenter sa circonspection naturelle. Pour tant de motifs différens, il inclinait donc au parti d'atermoyer et de gagner du temps, et il se réfugiait dans une attitude équivoque, donnant de bonnes paroles à chacun des belligérans, Anglais ou « Insurgens, » laissant aux deux partis l'espérance d'obtenir un jour l'appui de la puissance française. On attendrait ainsi les nouvelles des premières rencontres. Si l'effort des Américains paraissait s'affirmer, si la cause de l'indépendance était servie par la fortune, il serait temps alors de se déclarer au grand jour et de jeter dans la balance l'épée qui emporterait la victoire.

Politique, si l'on veut, médiocrement glorieuse, sage néanmoins, aisément défendable, et dont le principal défaut était d'être difficile à maintenir parmi l'effervescence d'un peuple impressionnable, sentimental et chevaleresque. Chaque jour davantage, en effet, à voir ces opprimés en lutte avec leurs oppresseurs, à entendre ces voix qui s'élevaient pour la liberté, à se souvenir, surtout, contre quels adversaires éclataient ces appels adressés, à travers les plaines de l'Atlantique, aux armées du Roi très chrétien, un frémissement patriotique courait sur les fibres françaises. La jeune noblesse, tout spécialement, « élevée, comme dit l'un d'eux, par un contraste singulier, au sein d'une monarchie dans l'admiration des héros des républiques grecque et romaine (2), » cette noblesse sentait croître

(1) Lettre de Kaunitz à Mercy-Argenteau, du 1er octobre 1777. — *Correspondance* publiée par Flammermont.

(2) *Souvenirs et anecdotes*, par le comte de Ségur.

en elle un noble et sincère enthousiasme pour la cause de l'insurrection, qui lui apparaissait sacrée. L'attitude de réserve, de temporisation, adoptée par Vergennes, passait, aux yeux de ces jeunes gens, pour pusillanime et honteuse; une sourde irritation s'amassait dans leurs âmes.

II

Dans les dernières semaines de l'an 1776, une circonstance inattendue aviva cette fermentation. L'un des grands chefs du mouvement insurrectionnel, l'illustre Benjamin Franklin, débarquait soudainement au Havre, dans l'intention de rejoindre à Paris deux députés américains, Arthur Lee et Sileas Deane, qui s'y trouvaient déjà, et de s'unir à eux pour solliciter notre appui. Sur cette nouvelle, l'ambassadeur anglais, lord Stormont, se rendait chez Vergennes, lui remettait une note où il l'informait, en substance, que « le jour où le chef des rebelles mettrait le pied à Paris, il partirait sans demander de congé. » Vergennes, un peu embarrassé, employait une échappatoire : il avait, disait-il, « expédié un courrier au port de débarquement, pour prier le sieur Franklin de ne point venir à Paris; » mais si, comme il se pouvait faire, le courrier arrivait trop tard, il ne saurait « pousser la complaisance jusqu'à faire expulser le sieur Franklin de la capitale du royaume (1). » Lord Stormont, bien qu'assez blessé, se résignait à se contenter, vaille que vaille, de cette apparente concession.

Le courrier, comme on pense, ne put accomplir sa mission. Franklin, le 21 décembre, s'installait à Paris, dans l'unique dessein, disait-il, d'y assurer à sa vieillesse un asile honorable et sûr, mais y fixant tous les regards et servant, par sa seule présence, la cause de ses compatriotes. Sans être reçus à la Cour, sans voir, du moins ostensiblement, les ministres, les trois Américains, avec leur « habillement rustique » et leurs cheveux sans poudre, leur « maintien simple et fier, » leur langage libre et dépourvu d'apprêt, cet « air antique » enfin, qui semblait, disait-on, transporter dans nos murs, parmi les élégances et le faste de nos salons, l'austérité « des vieux républicains du temps de Caton et de Fabius (2), » offraient un spectacle nouveau, qui

(1) *Correspondance secrète*, publiée par Lescure, 1777.
(2) *Souvenirs et anecdotes. passim.*

ravissait tous les esprits. Philosophes, militaires, hommes de bureau et hommes de Cour se les disputaient à l'envi. On recherchait leur entretien, on répétait leurs mots. Les récits qu'ils faisaient des premiers combats de leurs hommes, simples cultivateurs arrachés à leurs champs, contre les milices britanniques, mieux armées, mieux instruites, dressées de longue date au métier; ces récits, qui faisaient couler les pleurs des jolies femmes, faisaient aussi cliqueter dans leurs fourreaux les épées des jeunes officiers.

Vers ce même temps, il parvenait, au ministère de la Marine, un document confidentiel qui agitait Sartine d'une sincère émotion. Un intelligent officier, le comte de Kersaint, chargé par lui d'explorer secrètement les provinces insurgées, pour examiner leurs ressources et pour se rendre compte de leur état d'esprit, adressait au ministre un rapport nourri, substantiel, où était démontrée, pour des motifs probans et dans un langage enflammé, la nécessité de la guerre. « Tout nous y invite, disait-il (1), notre honneur, notre sûreté, notre intérêt. Notre honneur, en ce que nous aurions décidé cette séparation des deux mondes, époque mémorable à jamais et à laquelle nous devrions brûler d'associer le nom français. Notre sûreté, en ce que ce serait l'unique occasion de rabattre la puissance anglaise, de la réduire au point de ne pouvoir plus balancer la nôtre. Notre intérêt, en ce qu'il en résulterait immanquablement des avantages, qui tourneraient au profit de notre commerce, objet si essentiel aujourd'hui. » Il dépeignait le peuple d'Amérique comptant fermement sur la France, s'étonnant déjà des délais de notre intervention. Cette espérance déçue serait sans doute fatale à la cause de la liberté. Notre inertie aurait pour résultat le triomphe britannique, et ce triomphe serait notre œuvre. Si la France, concluait Kersaint, ne fait pas la guerre à présent, « c'est donc qu'elle ne la fera jamais plus... Alors, qu'elle brûle ses flottes et qu'elle licencie son armée! Le souvenir de ce moment, si nous le laissons échapper, sera pour nous un sujet d'éternel regret et une tache ineffaçable, aux premiers jours d'un règne que cette circonstance inespérable pourrait illustrer à jamais! »

Cette argumentation serrée et ces exhortations ardentes, ces

(1) Lettre du 24 décembre 1776. Document cité par A. Jobez, dans son ouvrage : *La France sous Louis XVI*, tome II.

raisons d'intérêt et ces raisons de sentiment, le mouvement d'opinion qui s'accentuait de plus en plus, tout cela, peu à peu, enhardissait Vergennes, le décidait à témoigner aux colons révoltés mieux qu'une sympathie platonique, sans pourtant qu'il osât encore se déclarer ouvertement pour eux. Les assister sous main par des envois d'argent, d'armes, de munitions, en continuant à protester de la neutralité française, c'est le parti auquel il s'arrêta, parti qui mériterait sans doute le reproche de duplicité, si les principes de la morale courante étaient de mise en matière politique. Un exemple, entre vingt, suffit à indiquer la méthode de Vergennes : aux instances répétées des députés américains pour obtenir deux cents pièces de canon et l'équipement de 25 000 hommes, le Cabinet de Versailles oppose le plus catégorique refus ; mais Beaumarchais, sous un nom supposé, reçoit la mission clandestine d'expédier ces subsides par des voies souterraines. L'Angleterre, disons-le, n'est pas longtemps dupe de ce jeu ; elle use bientôt de représailles, saisissant nos vaisseaux sous prétexte de contrebande et exerçant maintes vexations sur les marins français. Deux pleines années durant, les relations diplomatiques entre les Cabinets de Londres et de Versailles ne sont qu'une série continue de plaintes, de récriminations, de réclamations réciproques, pour la plupart également justifiées, amenant entre les deux nations une tension progressive, dont l'issue n'était guère douteuse.

Chaque jour, d'ailleurs, des incidens nouveaux ajoutaient à l'effervescence. Il faut noter parmi les plus retentissans le départ du jeune La Fayette pour la colonie insurgée. Les députés américains, en séjour à Paris, cherchaient à recruter, pour leurs milices improvisées, des chefs notoires, propres à les instruire et à les diriger; leur propagande s'exerçait particulièrement parmi la jeune noblesse. Des officiers de notre armée, les trois premiers qui se proposèrent pour cette tâche furent le marquis de La Fayette, le vicomte de Noailles et le comte de Ségur, trois proches parens et trois amis intimes, dont le plus vieux n'avait pas vingt-trois ans. La permission qu'ils demandèrent au ministre de la Guerre fut nettement refusée ; mais, deux mois après ce refus, Ségur voyait, un beau matin, s'ouvrir la porte de sa chambre et entrer La Fayette, qui lui disait à brûle-pourpoint : « Je pars pour l'Amérique. Tout le monde l'ignore, mais

je t'aime trop pour avoir voulu partir sans te confier mon secret (1). » Après lui avoir expliqué qu'orphelin, riche, maître de sa fortune, rien ne le retenait de risquer l'aventure, il lui confiait les moyens préparés : un vaisseau frété en Espagne, un équipage secrètement enrôlé, tout un romanesque programme qui, parmi de nombreuses traverses, allait se réaliser point par point. On sait ce qui en résulta, le succès du jeune officier, l'accueil que lui fit Washington, l'emploi qui lui fut conféré dans l'état-major des rebelles, et l'on imagine aisément la répercussion de ces faits sur la sensibilité française.

Tout était donc bien préparé pour une attitude offensive. Pourtant Louis XVI et le comte de Maurepas se montraient encore hésitans, lorsque, sur l'entrefaite, il parvint à Versailles une nouvelle dont l'effet fut de précipiter les choses. Le 16 octobre 1777, l'armée anglaise commandée par Burgoyne avait capitulé près de Saratoga; six mille hommes de vieilles troupes anglaises avaient mis bas les armes; le général et les soldats étaient à la discrétion des vainqueurs. Au bruit de cette victoire, un cri de délivrance s'était élevé dans toutes les provinces en révolte, saluant déjà, comme un fait accompli, l'indépendance des États-Unis d'Amérique. De ce moment, dans le Conseil du Roi, la politique d'atermoiement ne pouvait plus tenir contre le courant unanime. Une plus longue résistance eût déchaîné, selon l'expression d'un gazetier, « une redoutable fermentation dans toutes les têtes françaises. » Maurepas, Louis XVI, Necker lui-même, cédèrent à la nécessité, se résignèrent à « tenter le saut décisif. » Des pourparlers, qui restèrent d'abord clandestins, s'engagèrent sur-le-champ avec les États victorieux, et, le 6 février suivant, un « traité de commerce, d'amitié et d'alliance » scellait l'accord conclu avec le Nouveau-Monde, reconnaissait officiellement l'existence d'une nation nouvelle. Le préambule prévoyait l'hypothèse d'une conflagration entre la France et l'Angleterre; un article secret mentionnait l'engagement du Roi, si la guerre s'ensuivait, « de ne déposer les armes qu'après avoir fait reconnaître par la Grande-Bretagne l'indépendance et la souveraineté des États-Unis d'Amérique. »

Le corollaire de la signature du traité fut la réception

(1) *Souvenirs et anecdotes* du comte de Ségur.

solennelle, à la cour de Versailles, des députés américains, présens depuis des années à Paris. Cetle « étonnante présentation, » comme écrit le duc de Croÿ, qui en fut le témoin, eut lieu le vendredi 20 mars. Voici comment le duc raconte la scène: « Le Roi (1), sortant du prie-Dieu, s'arrêta et se plaça noblement. M. de Vergennes présenta M. Franklin, M. Deane et M. Lee. Le Roi parla le premier et dit : « Assurez bien le Congrès de mon amitié. J'espère que ceci sera pour le bien des deux nations. » M. Franklin remercia au nom de l'Amérique et dit : « Votre Majesté peut compter sur la reconnaissance du Congrès et sur sa fidélité dans les engagemens qu'il prend. » Ensuite le premier commis des Affaires étrangères les ramena chez M. de Vergennes... Les voilà donc, ajoute Croÿ, traités de nation à nation et le Congrès bien reconnu, ainsi que l'indépendance, par la France la première. Tous les esprits étaient exaltés! »

Le même jour, M. de Noailles, ambassadeur de France à Londres, était reçu, sur sa demande, par le roi d'Angleterre et lui communiquait divers articles du traité. « Est-il vrai, demandait alors George III, que le Roi votre maître ait signé ce traité? — Oui, Sire. — Sans doute qu'il en a prévu les suites? — Oui, Sire, le Roi est prêt à tout événement. » Sur quoi, tournant le dos à notre ambassadeur, George III s'éloignait, en proie à l'agitation la plus vive (2).

A quelques jours de là, la Chambre des Communes délibérait, à Londres, sur la situation. Les esprits étaient divisés; une poignante inquiétude assiégeait tous les cœurs. On savait que l'Espagne était prête à joindre sa flotte à celle préparée par Sartine. On savait, d'autre part, que l'Angleterre, en acceptant la lutte, ne pouvait espérer nul appui sérieux en Europe. Ni l'Autriche, notre alliée, ni la Prusse, occupée ailleurs, ne songeaient à entrer en lice. La Grande Catherine, sollicitée, refusait nettement tout secours. A peine certains principicules allemands, en cas de guerre continentale, faisaient-ils vaguement entrevoir l'envoi de quelques milliers d'hommes. Devant cet état de choses angoissant, les députés ne savaient que résoudre. Lord North, ministre des Affaires étrangères, se faisait l'interprète de ces hésitations. Dans un discours embarrassé, il laissait même

(1) *Journal* du duc de Croÿ, mars 1778.
(2) *Correspondance secrète*, publiée par Lescure.

paraître, à mots couverts et d'un accent timide, certaines velléités d'accommodement avec la colonie rebelle. Après lui, un autre orateur, en termes plus catégoriques, proposait de céder devant l'inévitable et concluait à reconnaître l'indépendance des provinces d'Amérique. Un silence consterné accueillait cette motion.

Mais, presque au même moment, à la Chambre des Lords, il se passait une scène émouvante et grandiose, une scène digne des temps antiques. L'illustre Pitt, comte de Chatham, malade, infirme, accablé d'ans, soutenu d'un côté par son fils, de l'autre par son gendre, entrait dans la haute assemblée, demandait la parole et, d'une voix forte encore, exprimait son indignation de l'abandon projeté. « Je me réjouis, s'écriait-il, de ce que le tombeau ne s'est pas encore fermé sur moi et de ce que je respire encore, pour élever ma voix contre le démembrement de cette antique monarchie... La France nous insulte. Les ambassadeurs de ceux que vous appelez des rebelles sont à Paris, où se négocient les intérêts de l'Amérique et de la France, comme l'on traite entre puissances souveraines. Et l'on n'ose plus, dans ce pays, ni témoigner du ressentiment, ni venger l'honneur et la dignité de la Grande-Bretagne! Ce grand royaume, qui a survécu entier aux déprédations des Danois, aux incursions des Écossais, à la conquête normande, aux formidables armemens des Espagnols, irait se prosterner devant la maison de Bourbon! Un peuple qui, il y a dix-sept ans, était la terreur de l'Univers, peut descendre assez bas pour dire à son ennemi invétéré : *Prends ce que nous avons : donne-nous seulement la paix?* C'est impossible!... Au nom de Dieu, s'il est absolument nécessaire de se déclarer pour la paix ou pour la guerre, et que la paix ne puisse s'obtenir avec honneur, pourquoi hésiter à commencer la guerre? Milords, tout vaut mieux que le découragement. Faisons un dernier effort, et, si nous devons tomber, tombons comme des hommes! »

Sur une réplique de lord Richmond, insistant en faveur de la conciliation, Chatham essayait, par trois fois, de se lever de son banc pour répondre. Les forces lui manquaient; il retombait sans connaissance... Impressionnés par ce spectacle, les lords suspendaient la séance. Ils la reprenaient le lendemain et votaient pour la guerre. Chatham mourait un mois plus tard.

III

Tout paraissait donc résolu, et l'on eût cru qu'il ne restait qu'à entrer en campagne. Pourtant, dans chaque gouvernement, si grand était le désir de la paix, et telle surtout l'incertitude sur les chances de la lutte, que, de la part des deux puissances, de secrètes négociations se poursuivirent pendant plusieurs semaines. « Il est constant, lit-on dans une gazette à la date du 12 juin 1778, que M. de Maurepas et tous ceux de son parti voudraient encore maintenir la paix, à quelque prix que ce soit, tandis que M. de Sartine et d'autres ont désiré que la France profitât d'une occasion, peut-être unique, pour achever d'abattre son ennemi le plus dangereux (1). » Le Roi penchait vers le premier parti, Vergennes vers le second. Plus d'une fois, durant cette période, on se « chamailla fortement » au conseil des ministres. De même en Angleterre, où l'effort principal de la diplomatie se portait sur Madrid, dans l'espoir d'empêcher que la flotte espagnole ne renforçât la flotte française. Mais, des deux parts aussi, tandis que les politiques discutaient, les armemens se poursuivaient, les vaisseaux s'équipaient avec une activité pleine de fièvre.

L'affaire de la *Belle-Poule*, survenue le 17 juin, fut l'étincelle qui embrasa l'amas des matières combustibles. Le matin de ce jour, la frégate du Roi, la *Belle-Poule*, armée de vingt-six canons de douze, naviguant près du cap Lizard, aperçut au loin des vaisseaux qu'elle reconnut bientôt pour une escadre anglaise. Un des navires de cette escadre, la frégate l'*Aréthuse*, dont l'armement était quelque peu supérieur au nôtre (2), s'en détachait, rejoignait vers le soir le bâtiment français, hélait son commandant, le sieur Chédeau de la Clocheterie, le sommait en anglais d'aller trouver l'amiral britannique : « Le sieur de la Clocheterie (3) répondit qu'il n'entendait pas l'anglais; on le héla alors en français, » en lui répétant le même ordre. « Le capitaine français assura qu'il n'en ferait rien. Alors la frégate anglaise lui envoya toute sa bordée, et le combat s'engagea, dans un

(1) *Correspondance* publiée par Lescure.
(2) Elle portait vingt-huit canons de douze.
(3) *Supplément à la Gazette de France* du 26 juin 1778.

moment où le vent était faible et permettait à peine de gouverner. »

L'action, acharnée et sanglante, se poursuivit de six heures à onze heures du soir, les deux navires se canonnant « à portée de pistolet. » Alors, le vent ayant fraîchi, l'*Aréthuse*, toute désemparée, cessa le feu et se replia sur l'escadre. On ne pouvait songer à la poursuivre sans risquer de tomber sur vingt vaisseaux anglais. La *Belle-Poule* vira donc de bord; deux jours après, elle entrait dans le port de Brest, d'où La Clocheterie envoyait à Sartine son rapport sur cet événement : « J'ai cinquante-sept blessés, disait-il, je ne sais pas encore au juste le nombre des morts, mais on croit qu'il passe quarante. Je ne saurais trop louer la valeur intrépide, le sang-froid de mes officiers. M. de la Roche, blessé après une heure et demie de combat, a été se faire panser et est venu reprendre son poste. M. Bouvet, blessé assez grièvement, n'a jamais voulu descendre. MM. de Bastrot et de la Galernie se sont comportés en gentilshommes français. Je suis tout dégréé; mes mâts ne tiennent à rien; le corps de la frégate, les voiles, tout en un mot, est criblé de coups de canon, et je fais eau. » Il ajoutait avec simplicité : « Deux contusions, l'une à la tête, l'autre à la cuisse, me font souffrir actuellement, de manière que je n'ai guère la force d'écrire plus longtemps. »

A la nouvelle de cette attaque, que n'avait précédée nulle déclaration de guerre, un cri d'indignation s'éleva dans le royaume. « On ne saurait, dit un contemporain, exprimer l'ardeur et le désir d'en venir aux mains qui animent les officiers et les soldats... A Paris, M. Franklin est couru, suivi, admiré, adoré, partout où il se montre, avec fureur et fanatisme (1). » Louis XVI en oublia ses instincts pacifiques. Au duc de Penthièvre, grand amiral de France, il adressa une lettre d'un ton assez ferme (2) : « L'insulte faite à mon pavillon par une frégate du roi d'Angleterre, la confiscation de navires appartenant à mes sujets, m'ont forcé de mettre un terme à la modération que je m'étais proposée. La dignité de ma couronne et la protection que je dois à mes sujets exigent que j'use de représailles... Je vous fais cette lettre pour vous dire qu'ayant ordonné aux commandans de mes escadres et de mes ports de prescrire aux capi-

(1) *Correspondance* publiée par Lescure, 2 juillet 1778.
(2) Lettre du 10 juillet. Archives nationales. Carton *Ordres du Roi*.

taines de mes vaisseaux de courir sus à ceux du roi d'Angleterre, vous fassiez délivrer des commissions en course à ceux de mes sujets qui en demanderont. »

Le vieux Maurepas lui-même, si prudent et si étranger à l'esprit d'aventure, croit devoir céder au torrent. Il étonne l'abbé de Véri par l'énergie de son langage et sa volonté belliqueuse. « Je fus surpris, écrit l'abbé (1), du ton hostile dont il me parla contre l'Angleterre. *Il n est plus temps de temporiser!* me dit-il. Il se refuse à toutes les insinuations qu'on lui fait, que l'Angleterre serait sans doute disposée à subir toutes les conditions pour conserver la paix. *Il faut profiter*, répond-il, *du moment favorable pour affaiblir cette puissance ennemie*. Je ne puis plus douter, ajoute Véri, de ses intentions guerrières. L'ordre est signé pour la marche des troupes et pour les préparatifs nécessaires à une entreprise sur les possessions de l'Angleterre, suivant que les circonstances le permettront. »

Ainsi fut décidée et commencée une guerre, qui ne devait se terminer qu'en 1783, et dont les conséquences politiques furent si graves. Si l'on met en balance les avantages et les désavantages, il faut reconnaître, avant tout, le regain de prestige qui en résulta pour nos armes. Depuis le traité de Paris, signé eu l'an 1763, pour mettre fin à une guerre désastreuse, ni l'Europe, ni la France elle-même, n'avaient d'idée précise sur notre puissance militaire. On savait que de bons ministres, Choiseul, du Muy et Saint-Germain, avaient travaillé de leur mieux à relever notre armée de sa ruine, que Turgot et Sartine s'étaient pareillement appliqués à restaurer notre marine. Mais qu'avaient produit ces efforts? Nous avions des soldats, des officiers, une artillerie bien outillée; nous avions des vaisseaux dont le nombre était presque égal à celui de la flotte anglaise ; mais que valaient ces instrumens? A l'usage seul, on pourrait le connaître. On fut d'ailleurs promptement fixé. De multiples succès, tant sur mer que sur terre, sanctionnés par une paix honorable, presque glorieuse, allaient, après quinze ans de doute, rendre à la France la confiance en soi-même et lui restituer du même coup le respect de l'Europe. C'est un profit moral qui n'est certes pas négligeable. Habilement exploité, ce retour de for-

(1) Journal de l'abbé de Véri, juillet 1778, *passim*.

tune aurait peut-être pu, sinon sauver la dynastie, du moins prolonger sa durée.

Mais, d'autre part, on ne peut oublier quelle funeste répercussion cette guerre heureuse devait avoir sur les finances, quel gouffre effrayant elle creuserait dans le Trésor public, déjà presque épuisé. Il faut entendre là-dessus l'avis d'un homme de cette époque, d'un témoin bien placé pour voir et pour juger, diplomate rompu au métier et politique sagace : « C'est cette malheureuse reconnaissance des États-Unis, écrit le comte de Saint-Priest dans ses précieux Mémoires (1), qui nous a tous perdus, par les effroyables dépenses de la guerre avec l'Angleterre, qui en était l'inévitable suite... J'ai assisté à la séance du Conseil royal des finances tenue pour la clôture des dépenses de deux années de cette guerre ; chaque année se montait à plus de douze cents millions. Quand, sur cette somme totale, il n'y en aurait que six cents à attribuer à la guerre d'Amérique, ce serait, en cinq années, trois milliards. Ce que je ne crois pas toutefois avoir été si loin, mais ce qui a suffi à former le fameux déficit qui a amené l'assemblée des Notables, l'assemblée des États-Généraux et, en dernier ressort, la ruine de la France. » Même en faisant la part de l'exagération des chiffres (2), on ne saurait douter que cette charge écrasante n'ait effectivement contribué, dans une large mesure, à la Révolution, tant par l'irritation des populations pressurées, que par l'empêchement apporté aux réformes fondamentales. Le déficit d'une part, d'autre part la violation des promesses faites dans le début du règne, ce sont les deux causes efficientes du grand effondrement final.

Enfin, il faut encore noter l'état d'esprit qu'une pareille guerre, soutenue pour une telle cause, ne pouvait manquer d'exciter et d'entretenir parmi les sujets de Louis XVI. La royauté, en France, ne devait guère sa force qu'à la croyance du peuple au droit primordial de ses princes, à son aveugle soumission envers une autorité mystérieuse, dont l'origine était dans une désignation divine. Faire cause commune avec une nation insurgée contre son souverain légitime, appuyer un mouvement dont le principe était qu'un gouvernement, quel

(1) *Mémoires inédits* du comte Guignard de Saint-Priest, *passim*.

(2) Autant qu'il est possible d'évaluer cette dépense, avec les documens incomplets qui sont venus jusqu'à nous, il semblerait que le total n'ait guère dépassé un milliard, chiffre d'ailleurs considérable pour l'époque.

qu'il fût, ne devait tenir son pouvoir que du consentement populaire, devenir à la fois artisan de révolution et fondateur de république. c'était, pour un roi absolu, une entreprise étrangement hasardeuse, c'était ébranler par la base la fiction séculaire sur laquelle reposait tout le vénérable édifice. Le peuple eut la vague intuition de cette anomalie. Les classes plus éclairées en furent frappées comme d'un jet de lumière. Le fétichisme monarchique reçut donc une mortelle atteinte, une idole discutée équivalant à une idole détruite. Il ne fallut pas dix années pour qu'on en eût la preuve. Comme le constate justement Soulavie, « le plus grand nombre de ces gentilshommes démocrates qui, en 1789, proposèrent la Déclaration des droits, abolirent les privilèges, détruisirent les fondemens de l'antique royauté, avaient fait aux États-Unis leurs études révolutionnaires (1). »

IV

La guerre de l'indépendance d'Amérique n'est pas le seul fait extérieur qui, dans cette même période, ait influé sur la marche des événemens et contribué, par contre-coup, au dénouement du drame. Pour dresser le bilan exact de la grande faillite monarchique, il convient également de faire entrer en compte le conflit, moins grave à coup sûr et surtout moins retentissant, qui faillit dissoudre entièrement et qui ébranla pour toujours l'alliance de la France et de l'Autriche, et jeta Marie-Antoinette dans les plus douloureuses angoisses, dans la situation la plus fausse et la plus dangereuse où puisse se trouver une souveraine. Peut-être aucune circonstance de sa vie ne lui aliéna-t-elle d'une manière plus profonde, — et aussi plus injuste, — le cœur de la nation française. Il faut, pour l'intelligence du récit, remonter un peu en arrière, jusqu'au retour de l'empereur Joseph II à Vienne, après trois mois de séjour en France.

Le voyage impérial, s'il manqua son but essentiel, — qui était, comme nous l'avons vu, de modifier l'esprit de la cour de Versailles, — aboutit néanmoins à un résultat important autant qu'inattendu. Il changea l'opinion du souverain autri-

(1) *Mémoires sur le règne de Louis XVI.*

chien sur la valeur de son alliée. En parcourant nos principales provinces, Joseph avait eu beau dénigrer, censurer, morigéner sans cesse, remarquer avec clairvoyance et dénoncer avec aigreur les abus, les vices, les faiblesses de l'administration française, il n'avait pu, toutefois, ne pas constater de ses yeux, avec un étonnement mélangé de dépit, quelle force et quelle richesse représentait, dans la réalité, la nation sur laquelle régnaient sa sœur et son beau-frère. Il avait comparé, comme le dit un contemporain, ce territoire « fertile et partout habité, » ce peuple laborieux, cette bourgeoisie économe et cossue, aux provinces misérables, aux grands espaces déserts, aux populations indigentes, dont, en tant de régions, se composait alors l'Empire. Il avait comparé, surtout, ce pays homogène, « arrondi, sans enclaves ni solution de continuité, » à ses États faits « de lambeaux et de pièces rapportées. » Il avait cruellement souffert de ces comparaisons. Arrivé chez nous en curieux, en curieux malveillant, il en était sorti « dévoré de jalousie, » hanté par des rêves d'ambition, brûlant de trouver l'occasion d'agrandir son domaine et de développer sa puissance. Cette occasion propice, il crut la rencontrer, lorsqu'il apprit, le 30 décembre 1777, le décès de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, mort sans enfans, sans héritiers directs.

Certes, c'eût été là, pour l'Empire, une riche proie. La Bavière, en effet, aux mains de Joseph II, lui assurerait la communication avec ses provinces du Midi, avec ses provinces du couchant ; le Danube, a-t-on dit, « n'aurait plus cessé désormais de couler dans ses terres. » Peut-être même, qui sait ? une fois nanti de ce bel héritage, pourrait-il s'annexer un jour le duché de Würtemberg et s'étendre ainsi vers le Rhin, ce qui lui permettrait « d'atteindre directement la France (1). » Joseph II, à cette perspective, se sentit comme pris de vertige. Il résolut de tout oser pour s'assurer tout ou partie de la succession convoitée. L'héritier naturel de l'électeur défunt était son cousin Charles-Théodore, électeur palatin, prince modeste et timide. Par persuasion ou par menace, il paraissait aisé de s'entendre avec lui. On ferait valoir certains droits, qui remontaient au XVe siècle, sur une moitié de la Bavière, et l'on offrirait en échange

(1) *Mémoires sur le règne de Louis XVI*, par Soulavie, tome IV.

quelques morceaux de territoire dans les Pays-Bas autrichiens. Les pourparlers, entamés à la hâte, rondement menés, amenèrent le résultat souhaité par Joseph II. Le 3 janvier 1778, une convention était signée, qui consacrait l'accord. Il ne restait qu'à effectuer en fait la conquête inscrite sur papier, et c'était là le difficile.

Il était, en effet, trop facile de prévoir que ce que Joseph II appelait lui-même « son coup pour arrondir l'Empire » aurait pour résultat de mécontenter fortement son puissant voisin Frédéric, et il fallait l'aveuglement causé par sa folle convoitise pour croire que le roi de Prusse laisserait paisiblement grandir près de lui son rival, et qu'une telle aventure se passerait en douceur, sans explications ni querelle. La France, de son côté, ne pouvait pas non plus se montrer satisfaite. Les alliances, quelles qu'elles soient, ne sont pas éternelles, et nous n'avions pas intérêt à voir se fortifier et s'étendre vers nos frontières une grande puissance que, récemment encore, nous rencontrions devant nous sur tous les champs de bataille. Les lettres de l'Empereur à Mercy-Argenteau montrent d'ailleurs que, sur ce dernier point, il se faisait peu d'illusions; mais il ne s'en émouvait guère : « C'est une de ces époques, mandait-il à l'ambassadeur (1), qui ne viennent qu'une fois dans des siècles et qu'il ne faut point négliger. Un corps de 12000 hommes va être mis en marche pour prendre possession de ce que nous appelons la Basse-Bavière... *Cela ne plaira pas trop où vous êtes*, ajoutait-il avec désinvolture; mais je ne vois pas ce qu'on y pourra trouver à redire, et les circonstances avec les Anglais paraissent très favorables. — Il n'est pas douteux, répliquait Mercy-Argenteau (2), que les mesures prises par Votre Majesté, ainsi que l'arrangement arrêté avec l'électeur palatin, ne sont pas vus ici de très bon œil; mais, dans le moment présent, la France a tant de motifs à devoir être modérée et sage, qu'elle ne pourrait pas se livrer à de grands écarts. »

De fait, la surprise générale, la nécessité de s'entendre et de voir plus clair dans ce jeu, semblèrent, pendant quelques semaines, paralyser l'action des différens intéressés. L'optimisme de Joseph II s'accrut de cette apparente inertie; il pensa la

(1) Lettre du 5 janvier 1778. — *Correspondance* publiée par Flammermont.
(2) Lettre du 17 janvier 1778. — *Ibidem*.

partie gagnée. « Nos affaires bavaroises, écrit-il à Mercy (1), ont pris la tournure jusqu'à présent la plus favorable. Un mois que l'électeur est mort, et nous avons signé, ratifié une convention, nous sommes en possession de tout le district avec les fiefs qui nous échoient, et personne ne nous a encore dit un mot!... Mandez-moi par curiosité, ajoute-t-il néanmoins, ce que le public raisonnable de Paris en pense. » A cette question, Mercy répond, d'une plume un peu embarrassée : « Au premier aspect, le public de Paris a témoigné généralement rendre la justice qui est due aux bonnes mesures, à la fermeté et à la promptitude avec lesquelles il a été pourvu à la sûreté des droits de l'auguste Maison sur une partie de la succession bavaroise. Mais bientôt ce même public n'a plus vu dans l'objet susdit que les fantômes inquiétans que lui ont présentés tous les propos absurdes de guerre et de bouleversement général en Europe. Ces idées ont excité de la joie parmi le militaire, mais beaucoup d'humeur dans l'ordre civil. »

L'impératrice Marie-Thérèse ne partageait ni l'allégresse, ni les illusions de son fils. Elle vieillissait entourée de casuistes, de confesseurs et de directeurs de conscience, tourmentée de remords au souvenir des iniquités commises dans l'affaire de Pologne, assaillie de terreurs à l'idée que, peut-être, elle verrait couler de nouveau, avant de comparaître au tribunal suprême, un sang dont elle répondrait devant Dieu. Car elle avait, du premier jour, trop nettement aperçu les complications, les dangers, que provoquerait inévitablement la politique téméraire de Joseph. « L'électeur de Bavière vient de mourir, avait-elle écrit à Mercy sur la première nouvelle (2), événement bien fatal et auquel j'ai toujours souhaité de ne pas survivre. Le roi de Prusse ne laissera sûrement pas de s'opposer à nos vœux d'agrandissement et de tâcher de nous enlever la France, où il a nombre de partisans... Je serais inconsolable de voir s'écrouler tout notre système vis-à-vis de la France, par des troubles occasionnés par des différends sur la succession de Bavière ! »

La vieille souveraine y voyait clair. Toutes les appréhensions exprimées dans ces lignes allaient se réaliser point par point. Louis XVI, surpris de la brusque entreprise tentée par

(1) Lettre du 31 janvier 1778. — *Correspondance* publiée par Flammermont.
(2) Lettre du 4 janvier 1778. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

son beau-frère, blessé d'ailleurs de n'avoir su les choses que lorsqu'elles étaient accomplies, était peu disposé à laisser son alliée poursuivre et consolider sa conquête. Sans doute, — pour maintes raisons, — était-il décidé au maintien de la paix, sous cette condition, cependant, que rien ne serait modifié dans l'équilibre de l'Europe et que l'Empire serait maintenu dans ses anciennes limites. Aussi, dès le début, avait-on, à Versailles, accueilli favorablement les secrètes ouvertures du Cabinet prussien. Par l'intermédiaire de Jaucourt, ministre de France à Berlin, et du baron de Goltz, ministre de Prusse à Paris, une politique d'entente se négociait entre les deux puissances. La Prusse nous laisserait les mains libres dans notre lutte avec la Grande-Bretagne ; la France, de son côté, laisserait agir la Prusse dans le conflit probable avec l'Autriche ; car Frédéric était bien résolu à s'opposer, au besoin par la force, à l'annexion des provinces bavaroises, et déjà les forces prussiennes se rassemblaient aux frontières de Bohême.

Louis XVI, Maurepas, Vergennes, Necker, tous, cette fois, se trouvaient d'accord pour soutenir cette sage politique. Il ne fallait pas moins que cette parfaite union pour parer aux difficultés qu'entraînerait vraisemblablement, en cette passe délicate, la présence sur le trône français d'une princesse autrichienne. Marie-Antoinette, à dire vrai, avait d'abord assez vivement blâmé, avec son bon sens naturel, l'initiative audacieuse de Joseph. Elle mandait à sa confidente, Mme de Polignac, qu'elle « craignait bien que, dans l'occasion présente, son frère ne fit des siennes (1). » Le propos, répété, avait fait du bruit à Versailles. Aussi Mercy, fort alarmé de ces dispositions, s'était-il dépêché de faire la leçon à la Reine. « D'une parole inconsidérée, on pourrait conclure, disait-il, que la Reine, loin d'adopter les vues de son auguste Maison et de les soutenir, les craint, au contraire, et les désapprouve. » Il n'avait donc rien épargné pour démontrer à sa royale élève le scandale d'une pareille conduite et la ramener à une attitude plus conforme à la politique autrichienne. La cour de Vienne fit bientôt chorus avec lui. On commençait à ressentir d'assez graves inquiétudes. L'annonce des préparatifs de la Prusse, la suspicion des pourparlers qui avaient lieu entre les Cabinets de Berlin et de Ver-

(1) Lettre de Mercy-Argenteau à l'Impératrice, du 17 janvier 1778. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

sailles, ces nouvelles donnaient à penser que l'affaire n'irait pas si aisément qu'on avait cru d'abord. La résolution fut donc prise de ne rien négliger pour tirer le meilleur parti de l'atout qu'on avait en main, grâce au mariage de Marie-Antoinette.

Une vive campagne s'engagea pour pousser la jeune Reine à intervenir dans la cause et à employer son crédit pour l'avantage de sa famille. Joseph, Kaunitz, Mercy, l'Impératrice elle-même, malgré sa désapprobation intime, tous travaillèrent avec ardeur à gagner cette précieuse recrue, et Marie-Antoinette se vit, un mois durant, en butte à une obsession véritable (1). Comment eût-elle pu résister à un aussi furieux assaut? Elle céda donc. L'Autriche n'y gagna rien; la Reine allait beaucoup y perdre.

V

Ce fut après une longue conversation avec l'ambassadeur d'Autriche, avec le vieux serviteur de sa mère, avec le guide de sa jeunesse, après une scène d'objurgations et de supplications pressantes, que Marie-Antoinette, dûment endoctrinée, consentit à parler au Roi et à lui exposer comme quoi la « conduite équivoque » du ministère français amènerait infailliblement « le refroidissement de l'alliance. » Mercy rapporte ainsi la fin de l'entretien entre les deux époux: « C'est l'ambition de vos parens qui va tout bouleverser, répondit Louis XVI à sa femme. Ils ont commencé par la Pologne; maintenant la Bavière fait le second tome. J'en suis fâché par rapport à vous. — Mais, repartit la Reine, vous ne pouvez pas nier, Monsieur, que vous étiez informé et d'accord sur cette affaire de la Bavière? » A quoi, le Roi réplique avec vivacité: « J'étais si peu d'accord, que l'on vient de donner ordre aux ministres (plénipoten-

(1) Dans la plupart des Cours européennes, il régnait une grande inquiétude au sujet de cette campagne. On craignait que l'action combinée de l'impératrice Marie-Thérèse et de la reine de France n'aboutît à provoquer une conflagration générale. Cette frayeur se fait jour dans ces lignes confidentielles adressées par le roi de Suède à Maurepas, le 4 janvier 1778: « Les orages semblent se rassembler de nouveau et peut-être ne seront-ils pas longtemps à éclater. L'ambition et l'humeur vindicative des femmes ont toujours causé des malheurs, et quand cet esprit se joint à une grande puissance, on ne peut douter qu'elles ne rompent tôt ou tard les digues qu'on leur oppose. Il n'y a que la modération, et surtout la fermeté, qui peuvent retenir quelque temps. Il serait heureux si tous les princes adoptaient les vues pacifiques de votre jeune Roi... Les nouveaux principes de droit public que les puissances d'aujourd'hui ont introduits ne sont bons ni pour la morale ni pour la politique! » — Archives du marquis de Chabrillan.

tiaires) français de faire connaître, dans les Cours où ils se trouvent, que ce démembrement de la Bavière se fait contre notre gré et que nous le désapprouvons (1) ! » La Reine se retirait sans avoir obtenu le plus mince avantage.

Une note confidentielle de Louis XVI à Vergennes confirme, en ajoutant quelques renseignemens sur ses vues personnelles, le récit de l'ambassadeur. « La Reine, écrit Louis XVI (2), m'a paru fort affectée d'un sentiment d'inquiétude bien juste sur la guerre qui pourrait éclater, d'un moment à l'autre, entre deux rivaux si près l'un de l'autre (l'Empire et la Prusse). Elle m'a parlé aussi de ce que vous n'aviez pas assez fait pour la prévenir. J'ai tâché de lui prouver que vous aviez fait ce qui était en vous ; mais, en même temps, je ne lui ai pas laissé ignorer le peu de fondement que je voyais aux acquisitions de la Maison d'Autriche et que nous n'étions nullement obligés à la secourir pour les soutenir. De plus, je l'ai bien assurée que le roi de Prusse ne pourrait pas nous détourner de l'alliance et qu'on pouvait désapprouver la conduite d'un allié sans se brouiller pour cela avec lui... Tout cela, termine prudemment le Roi, est pour votre instruction, afin que vous puissiez parler le même langage que moi. »

De la sorte éconduite, la Reine, pendant un certain temps, se renfermait dans une réserve qui s'accordait d'ailleurs, au fond, avec son insouciance et sa légèreté naturelles. Toutes les prières, toutes les exhortations des siens, se heurtent à une inertie dont rien ne peut la faire sortir, au grand scandale de sa famille. C'est en vain que l'Impératrice lui trace, dans une lettre à Mercy, une ligne de conduite : « Il faut que ma fille agisse avec vivacité, et aussi avec beaucoup de prudence, pour ne pas se rendre importune, ni même suspecte au Roi (3). » C'est en vain qu'elle s'adresse au cœur de Marie-Antoinette, en essayant de l'effrayer sur l'imminence et la gravité du péril : « L'occasion est pressante. Mercy est chargé de parler clair et de demander conseil et secours. Si les hostilités sont une fois commencées, il sera bien plus difficile de concilier les choses. Vous connaissez notre adversaire (Frédéric II), qui tâche à frapper de grands coups au commencement. Jugez de ma situa-

(1) Lettre du 18 février 1778. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.
(2) Document publié par Soulavie dans ses *Mémoires sur le règne de Louis XVI.*
(3) Lettre du 3 mars 1778. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

tion (1) ! » Cette insistance est en pure perte, et la mollesse de Marie-Antoinette est dénoncée avec aigreur par l'ambassadeur impérial : « Si la Reine, écrit-il (2), mettait un peu de suite dans ses démarches, tout réussirait ici presque sans obstacle. Mais je suis loin d'obtenir une conduite si désirable, et Votre Majesté ne doit nullement craindre que son auguste fille se mêle des affaires de l'État de manière à se compromettre ! »

Pour secouer l'indolente princesse et l'enhardir à de nouvelles démarches, au risque de subir une nouvelle rebuffade, il fallut l'événement qui, en comblant les vœux du Roi et de la nation tout entière, augmentait du même coup l'importance de la Reine et son crédit auprès de son époux. Dans le courant d'avril apparaissaient des signes de grossesse ; Louis XVI et ses sujets frémissaient à l'espoir d'avoir bientôt un héritier du trône. Cette circonstance, connue à Vienne, y déchaînait un redoublement d'insistances. L'effet en fut assez promptement sensible. Presque chaque semaine, à présent, la Reine mande auprès d'elle soit Maurepas, soit Vergennes, et quelquefois les deux ensemble, pour causer avec eux de « l'affaire de Bavière. » Son langage, néanmoins, témoigne encore de quelque hésitation. Elle n'ose réclamer formellement l'approbation de la politique impériale, l'adhésion sans réserve aux annexions de territoires ; elle se borne à souhaiter, en cas de guerre avec la Prusse, le concours, pour l'Empire, d'un corps d'armée français. « J'ai fait venir MM. de Maurepas et de Vergennes, écrit-elle le 19 avril à sa mère, je leur ai parlé un peu fortement, et je crois leur avoir fait impression, surtout sur le dernier. Je compte leur parler encore, peut-être même en présence du Roi (2). »

Voici comment cette entrevue est racontée par l'abbé de Véri, qui tient sa version de Maurepas : « La Reine (3) convia MM. de Maurepas et de Vergennes et leur dit qu'elle désirait que l'on fît quelque démonstration publique en faveur de l'Autriche. M. de Maurepas fit voir qu'une démonstration publique devient aisément un engagement de guerre. Il se rejeta sur la volonté du Roi ; sur quoi, la Reine fit plusieurs gestes de tête, signifiant que la volonté du Roi n'était, à ses yeux, que celle de

(1) Lettre du 14 mars 1778. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.
(2) Lettre du 20 mars 1778. — *Ibidem*.
(3) *Journal* de Véri. — 22 avril 1778.

ses ministres. A la fin, M. de Maurepas lui dit : « Madame, faites-vous médiatrice d'un accommodement. Les reines ont souvent joué ce beau personnage. Engagez l'Empereur à céder une partie de ce qu'il a pris en Bavière. Nous pourrons alors essayer de faire agréer au roi de Prusse qu'il conserve le reste. » Au sortir de cette conférence, continue l'abbé de Véri, « M. de Vergennes alla trouver Louis XVI et lui rendit un compte fidèle de la conversation. Le Roi y répondit en insistant sur sa ferme volonté de ne se point mêler à la guerre d'Allemagne : « Il est d'ailleurs naturel, ajouta-t-il, que la Reine soit affligée de l'embarras où se trouve son frère et qu'elle fasse effort pour lui procurer du secours. »

Plusieurs fois renouvelées, les tentatives de Marie-Antoinette ne parvinrent pas à ébranler la détermination de Louis XVI et du Cabinet. Ils persistèrent à nier obstinément que les « usurpations » de l'Empire constituassent l'un des cas prévus par le traité d'alliance, le *casus fœderis* invoqué par Joseph. Si la Prusse en venait à envahir l'Autriche, si elle pénétrait, notamment, dans les Pays-Bas autrichiens, alors seulement la France devrait intervenir ; mais elle n'irait pas au delà (1).

La fermeté du Cabinet français, l'attitude menaçante que prend Frédéric II, engagent alors la Cour de Vienne à user de tous les moyens et à employer les grands mots. L'Impératrice et l'Empereur, tour à tour, harcèlent la jeune souveraine, qui, troublée, angoissée, ne sait visiblement que faire et que résoudre. Tantôt sa mère lui peint, en termes émouvans, — dans un langage, d'ailleurs, que l'on pourrait dire prophétique, — les dangers qu'une Prusse trop puissante fera courir tôt ou tard à l'Europe : « C'est lui (Frédéric) qui veut s'ériger en dictateur et protecteur de toute l'Allemagne ! Et tous les grands princes

(1) Il semble que l'abbé de Vermond, lecteur de Marie-Antoinette, ait cherché, en cette circonstance, à la suggestion de Mercy, à faire tourner l'état de grossesse de la Reine au profit des intérêts de la Cour impériale. Le journal de Hardy fait allusion à cette tentative : « On est informé, dit-il, que l'abbé de Vermond a engagé le premier médecin de Sa Majesté (M. de Vermond, frère de l'abbé et accoucheur de la Reine) à représenter au Roi qu'il serait dangereux de contredire la Reine et de la mortifier dans l'état où elle se trouvait, voulant faire sentir au Roi qu'il devait lui accorder les 30 000 hommes de troupes auxiliaires pour l'Empereur son frère, ce que Sa Majesté avait si bien compris, qu'elle avait répliqué au dit médecin : « Je vous entends, mais il faut que la Reine ne me demande rien de ce que je ne peux pas lui accorder. »

ne se tournent pas ensemble pour empêcher un malheur pareil, qui tombera, un peu plus tôt ou un peu plus tard, sur eux tous!... Depuis trente-sept ans, il fait le malheur de l'Europe, par son despotisme et ses violences. Je ne parle pas pour l'Autriche; c'est la cause de tous les princes. L'avenir n'est pas riant. Si on lui laisse gagner du terrain, quelle perspective pour ceux qui nous remplaceront! » Tantôt Joseph s'adresse à la sensibilité de la Reine, en mettant sous ses yeux la vision des batailles prochaines: « Puisque vous ne voulez pas empêcher la guerre, nous nous battrons en braves gens. Dans toutes les circonstances, ma chère sœur, vous n'aurez pas à rougir d'un frère qui méritera toujours votre estime (1). »

Ces accens solennels, au dire de Mercy-Argenteau, émeuvent Marie-Antoinette « jusqu'aux larmes, » lui arrachent l'engagement de tenter un suprême effort. « C'est mon cœur seul qui agit, » écrira-t-elle ingénument. D'ailleurs, l'ambassadeur accourt à la rescousse; il montre à la souveraine son crédit ébranlé, l'échauffe, comme il s'en vante, sur « l'avanie qui lui est faite, » lorsqu'on néglige de prendre son avis, lorsqu'on négocie ouvertement avec la Prusse, sans lui soumettre les dépêches, sans même la tenir au courant des résolutions prises. Longuement chapitrée, excitée, la tête montée par ces propos, la Reine s'en va trouver Louis XVI et lui adresse d'amers reproches. Il s'ensuit une scène pathétique, où la jeune femme plaide avec la plus vive chaleur pour sa famille, pour sa première patrie, et enfin, à bout d'argumens, se met elle-même en cause: « Je n'ai pu cacher au Roi la peine que me faisait son silence. Je lui ai même dit que je serais honteuse d'avouer à ma chère maman la manière dont il me traitait dans une affaire aussi intéressante pour moi!... »

Dans cette conjoncture difficile pour un époux épris, devant ces plaintes mêlées de larmes, la simple bonhomie du Roi lui inspira la seule réponse à faire. « J'ai été désarmée par le ton qu'il a pris, confesse Marie-Antoinette à sa mère. Il m'a dit: « Vous voyez que j'ai tous les torts, et je n'ai pas un mot à vous répondre (2). »

De fait, rien ne fut modifié dans la ligne adoptée. Aucune raison de sentiment ne prévalut contre les circonstances et les

(1) Lettres des 20 avril et 17 mai 1778. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.
(2) Lettre du 12 juin 1778. — *Ibidem.*

nécessités publiques. Si Louis XVI eût montré, dans la politique intérieure, la même clairvoyante fermeté qu'il conserva presque toujours dans les choses du dehors, la même ténacité courtoise à maintenir ses propres idées contre celles de sa femme, que de mal il eût évité, quelles fautes il n'aurait pas commises !

VI

La résistance de Louis XVI et de ses ministres suscita tout d'abord à Vienne une indignation violente. Kaunitz, d'ordinaire mesuré, ne trouve pas assez d'invectives pour flétrir l'attitude de ces pusillanimes alliés, qui poussent, ainsi qu'il dit, l'Autriche « à acheter la paix avec ignominie, — entendons par là restituer ce qu'elle s'est adjugé sans droit, — chose, ajoute-t-il, que le roi de Prusse lui-même n'avait pas osé proposer ! » Lorsque Frédéric II, quelques semaines plus tard, pose à son tour le même ultimatum, Kaunitz s'emporte contre lui et fulmine de plus belle : « Il faut être, le diable m'emporte, le roi des fous pour faire des propositions pareilles, et des imbéciles comme MM. de Maurepas et de Vergennes pour ne point en avoir senti l'absurdité (1) ! » Par malheur, les injures ne remédiaient à rien. Dans les premiers jours de juillet, on apprenait que, passant des paroles aux actes, Frédéric II, avec l'assentiment tacite de la France et de la Russie, faisait filer une armée en Bohême, où elle campait en face des Impériaux. Le point choisi pour la concentration était un petit bourg, au nom alors obscur, aujourd'hui trop célèbre : il s'appelait Sadowa.

Il est curieux et instructif de noter le changement à vue qui s'opère, dès ce jour, dans les dispositions de la Cour impériale. Décidément, l'aventure tournait mal et l'on risquait de récolter des coups. Aussi les paroles de colère et les airs de bravoure faisaient-ils soudain place aux gémissemens, aux adjurations éplorées : « Nous voilà en guerre, mande l'Impératrice à Mercy ; c'est ce que je craignais depuis janvier. Et quelle guerre, où il n'y a rien à gagner et tout à perdre ! Le roi de Prusse est entré en force à Nachod ; il va nous entourer de tous côtés, étant plus fort de 40 000 hommes que nous... Il est sûr que la France nous a fait bien du mal par ses cachotteries. Nous avions bien

(1) Lettre à Mercy du 1er juillet 1778. — *Correspondance* publiée par Flammermont.

des torts aussi vis-à-vis d'elle (1)... » Un mois plus tard, le 6 août : « Le commencement de la campagne n'est pas heureux. Le prince Henri (de Prusse) étant entré de tous côtés de la Saxe avec force, Laudon (2) n'a pas cru pouvoir lui tenir tête et s'est replié... Voulant sauver mes États de la plus cruelle dévastation, je dois, coûte que coûte, chercher à me tirer de cette guerre. Il ne convient pas à la France que nous devenions subjugués à notre cruel ennemi. Nos alliés nous aideront à nous tirer d'affaire avec honneur. »

A ces nouvelles, à ce langage, on imagine la peine et l'embarras de Marie-Antoinette. « Depuis que la Reine a reçu la nouvelle de l'invasion des troupes prussiennes en Bohême, lit-on dans une correspondance du temps, elle a perdu toute sa gaieté ordinaire. Elle est rêveuse, soupire, cherche la solitude. » Son angoisse agit sur ses nerfs. Elle s'en prend tour à tour à Louis XVI et à ses ministres. Le Roi la trouve un jour « en larmes » dans sa chambre ; fort affecté par ce spectacle, il lui exprime son vif chagrin de l'impossibilité qu'il trouve, « dans l'intérêt de son royaume, » à rien faire pour venir au secours de l'Autriche. Mais elle n'écoute rien, elle persiste à pleurer, à accuser le Cabinet de faiblesse, d'égoïsme et presque de lâcheté. Avec le comte de Maurepas, « sa bête noire, » elle le prend de plus haut. Le vieux ministre ayant voulu, selon sa méthode habituelle, pour colorer ses résistances, amadouer la souveraine par quelques bonnes paroles, se retrancher derrière des formules ambiguës, la Reine redresse la tête et enfle soudainement la voix : « Voici, Monsieur, dit-elle, la quatrième ou cinquième fois que je vous parle des affaires. Vous ne m'avez jamais fait d'autre réponse. Jusqu'à présent, j'ai pris patience ; mais les choses deviennent trop sérieuses, et je ne veux plus supporter de pareilles défaites (3) ! » Au courant de cette algarade, Mercy se voit contraint de prêcher la douceur, de supplier la Reine de ménager l'ami du Roi, par crainte de l'offenser et d'augmenter ses dispositions malveillantes. Mais la Reine s'y refuse, en alléguant « qu'il y aurait de la bassesse à montrer de la bonté envers un homme dont elle avait trop à se plaindre ! »

(1) Lettre du 7 juillet 1778. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.
(2) Le baron de Laudon, généralissime des armées autrichiennes.
(3) Dépêche de Mercy, du 17 juillet 1778. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

Force fut cependant bientôt de baisser pavillon et de changer de note. La situation empirait. La Russie, à présent, semblait prête à entrer en scène. La Grande Catherine massait des régimens aux frontières de Pologne, sommait l'Empereur de conclure avec Frédéric « un arrangement légal et à l'amiable de toute la succession bavaroise. » Le péril grandissant faisait tomber les dernières arrogances, et Marie-Antoinette était réduite à implorer modestement du Roi « la médiation » de la France, ces bons offices de modérateur officieux, naguère si dédaigneusement rejetés. « Pour le décider, écrit-elle, j'ai préféré de l'aller trouver dans le moment où je le savais avec MM. de Maurepas et de Vergennes (1). » Une conversation générale s'engage alors à ce sujet, et l'on convient, en termes encore un peu vagues, qu'on enverra *peut-être* un négociateur chargé d'engager Frédéric à écouter, d'une oreille favorable, les propositions de l'Autriche. Mercy-Argenteau se résigne à paraître content de cette demi-promesse, bien qu'il redoute encore les hésitations de Maurepas : « Il faudrait, pour ainsi dire, mande-t-il à l'Impératrice (2), mettre un bandeau sur les yeux du vieux ministre, le porter à faire un pas, tel qu'il puisse être, et le conduire insensiblement, de démarche en démarche, sans qu'il s'en aperçoive lui-même distinctement, au point où on cherchera à l'amener. »

Les finasseries n'étaient plus guère de mise. De jour en jour, sous la pression des événemens, le ton se radoucit à la Cour impériale. Kaunitz, si hautain au début, mande le 25 novembre, à son ambassadeur en France : « J'espère que nous parviendrons à faire la paix cet hiver. Je le désire, et il me paraît presque impossible qu'elle ne se fasse, à moins que nos médiateurs ne soient assez injustes ou déraisonnables pour nous proposer ce que, par raison d'État ou sans se déshonorer, on ne pourrait accorder. » L'Impératrice est encore beaucoup plus traitable. Dans une lettre confidentielle adressée à Louis XVI, elle annonce nettement l'intention de se tirer d'affaire par une reculade générale : « Je suis déterminée, s'il n'est absolument pas d'autre moyen de mettre fin à la guerre, que j'abhorre par principe d'humanité : 1° à rendre à la maison palatine

(1) Lettre de Marie-Antoinette à l'Impératrice, du 14 août 1778. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.
(2) Lettre du 17 août 1778. — *Ibidem*.

toute la partie de la succession de Bavière que je possède actuellement ; 2° à renoncer même à tous droits et prétentions à cet égard (1). »

La tâche, en de telles conditions, devenait plus aisée pour les médiatrices, la France et la Russie. Les négociations étaient menées avec activité. En mars 1779, il s'ouvrait, à Breslau d'abord, et ensuite à Teschen, un congrès des puissances, où se réunissaient tous les intéressés. Dès le 13 mai suivant, un traité en due forme rétablissait la paix européenne, en remettant toutes choses au même état qu'avant l'incartade de Joseph, sauf une mince bande de territoire que l'on concédait à l'Empire, comme fiche de consolation.

C'est à ce maigre résultat qu'aboutissait toute une année d'agitations, d'armemens, de démonstrations militaires. On ne saurait dire cependant que cette affaire manquée fût une affaire sans suites. A l'extérieur, l'alliance avec l'Empire recevait une profonde atteinte. Officiellement, sans doute, on se congratulait, on louait les éminens services rendus par les médiateurs; le Cabinet de Vienne adressait des remerciemens à celui de Versailles. Mais il restait une vive rancune contre ce que l'on appelait, en Autriche, un inqualifiable abandon. Les dépêches de Kaunitz (2) font foi de cet état d'esprit : « Nous avons eu sujet d'être très mécontens de la conduite de notre alliée, écrit-il à Mercy, et surtout de la mauvaise volonté qui en a toujours été et en est encore le principe... Ce qu'il y a de pis, c'est que cette conduite met dans tout son jour les intentions de la France

(1) Lettre du 25 novembre 1778. — *Correspondance* publiée par Flammermont.

(2) *Correspondance* publiée par Flammermont, année 1779. — Le journal de l'abbé de Véri contient une lettre de la princesse de Kaunitz, femme du premier ministre de l'Empire, adressée à l'auteur du journal, où l'on trouve l'expression de ces mêmes sentimens, avec quelques détails en plus : « Je vois, dit-elle, un nuage se former entre vous et nous. Les esprits s'écartent, on ne s'entend pas, on ne s'aime pas, on se méfie les uns des autres. Votre ambassadeur ici n'est pas aimé, et l'Empereur surtout s'en mêle. Ajoutez à cela que notre nation n'est nullement portée pour la vôtre. Cette paix, à laquelle la France a tant de part, achève d'indisposer contre vous. Il s'établit un commencement de haine, qui, j'en ai peur, éclatera quelque jour, pour le malheur des deux peuples... Ce n'est pas l'Empereur qui est le plus indigné de la paix, ce sont les citoyens. Notre peuple de Vienne en est presque furieux et dit : Nous ne voulions ni agrandissement, ni conquête, mais le roi de Prusse ne doit pas nous donner la loi ! C'était le moment de lui faire reprendre le rang qui lui convient et de le placer au second, qui a toujours été le sien. Et la mauvaise volonté de la France nous prive de ce bien ! »

relativement à nos intérêts et ce qu'il faut en attendre, quoiqu'il ne puisse pas convenir, quant au présent, de faire sentir à ces messieurs qu'ils sont démasqués vis-à-vis de nous. »

En attendant les représailles, « ces messieurs, » comme dit Kaunitz, sont traités de la bonne manière dans cette correspondance : *gauches*, *bêtes* et *impudens*, c'est par ces gentillesses que se traduit la gratitude du gouvernement impérial. Dès cet instant, on voit poindre et se dessiner le mouvement ultérieur qui entraînera l'Autriche vers la nouvelle nation dont elle vient d'éprouver la force, la nation moscovite. Un mois après la paix signée, Joseph se rendra en Russie pour voir la Grande Catherine et pour lier commerce avec elle.

A l'intérieur, le conflit avorté laissait aussi des traces. Dans le public français, nul n'avait ignoré l'intervention de Marie-Antoinette, ses démarches réitérées auprès de son époux, ses scènes avec Maurepas; les détails, vrais ou faux, en étaient partout colportés, tant dans les faubourgs de Paris que dans les couloirs de Versailles. Ces tentatives malencontreuses avaient échoué, sans doute; mais on en savait moins de gré à la fermeté de Louis XVI qu'on n'en voulait à la complaisance de la Reine envers sa patrie d'origine. Elle avait, disait-on, « sacrifié la France à l'Autriche, » en cherchant à nous engager, tandis que nous étions en pleine guerre maritime, dans une affaire avec la Prusse, d'où aurait pu sortir une guerre européenne. Une amertume en subsistait contre celle que, plus que jamais, on flétrissait du nom de l'*Autrichienne*. La grossesse de la Reine, l'espérance d'un dauphin, suspendaient pour un temps les manifestations de la rancune publique, mais elle restait enfouie dans les âmes populaires, comme ces épaves perdues dans les profondeurs de la mer, dont rien ne révèle la présence, jusqu'à l'instant où une tempête les ramène inopinément à la surface des eaux.

Marquis DE SÉGUR.

LES SABLES MOUVANS [1]

TROISIÈME PARTIE [2]

VIII

Trois ans plus tard, ce fut une stupéfaction dans la famille Fontœuvre quand Marcelle fut reçue à l'École des Beaux-Arts. Jamais on n'aurait cru que cette petite fille fût capable de quelque chose. C'était une grande enfant au regard vague, dont on ne pouvait tirer deux mots. Elle se levait le matin toujours à la même heure, remerciait à peine Brigitte qui lui servait son thé, mettait son chapeau et filait à sa leçon chez Seldermeyer. Elle n'était même plus coquette, se désintéressait de sa figure, s'habillait à la diable de robes trop courtes pour sa longue taille, tordait ses cheveux blonds superbes pour qu'ils tinssent moins de place sous le chapeau. D'ailleurs, avec la venue de l'âge ingrat, elle avait enlaidi. Son visage s'était allongé comme son corps. Sa bouche s'entr'ouvrait habituellement sur de grandes dents inégales. Ses yeux très clairs semblaient ne penser à rien. Chaque après-midi, elle allait dessiner d'après l'antique, à la grande galerie des Beaux-Arts. Certains soirs, elle travaillait dans l'atelier de sa mère jusqu'à deux heures du matin. Et en tout cela, elle avait l'air d'un automate.

Son admission même, qui pétrifiait d'étonnement les siens, parut la laisser indifférente. François qui, en octobre, avait

(1) *Copyright by* Colette Yver 1912.

(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 octobre.

échoué pour la seconde fois à son baccalauréat, lui lança pour toute félicitation :

— Tu t'en moques, hein ! Tu as bien raison, ma pauvre fille. Mieux vaudrait dix mille francs de rente.

Marcelle dit seulement :

— Je vais aller prévenir Mlle Darche ; d'autant que je ne l'ai pas vue depuis quinze jours.

C'était un soir de mai. Dès le dîner, elle partit. Il faisait nuit quand elle arriva à l'appartement de l'avenue Kléber. La femme de chambre eut un air singulier pour lui dire que, Mademoiselle étant souffrante, ne la recevrait peut-être pas.

— Demandez-le-lui toujours, fit la jeune fille, flegmatique.

Une minute après, elle fut introduite dans l'atelier qu'elle aimait tant, si clair avec son illumination électrique, ses boiseries blanches, et les toiles flambantes de la coloriste vigoureuse qu'était la grande Darche. Il y avait au chevalet un portrait commencé : une femme en robe verte qui portait sur sa gorge nue une rose géante et écarlate. Marcelle restait bouche béante devant cette audace. Elle voulait peindre comme Darche, insouciante des sujets, préoccupée seulement jusqu'à l'obsession, jusqu'à la folie, de la lumière, de la couleur ; et, comme elle regardait cette toile, son cœur se mit à battre de désir. Au même instant, une portière se souleva et Nelly en peignoir, la figure cachée dans ses mains, vint à elle, disant dans un sanglot :

— C'est toi, ma petite Marcelle !

Et l'artiste s'abattit sur le canapé, s'y roula le visage dans les coussins.

— Je suis seule à présent, Marcelle, je suis toute seule !

La tête enfouie dans son coude plié, les cheveux défaits, Nelly Darche pleurait comme une petite fille. Ce fut seulement après cette explosion de douleur qu'elle s'expliqua.

— Oh ! ma chérie ! ma chérie ! C'est Fabien qui m'a fait cette peine. Peux-tu comprendre ? Il est marié ; il s'est marié hier, il ne veut plus me revoir, lui, lui, Fabien, mon Fabien, le seul homme que j'aie vraiment aimé !

Marcelle l'écoutait, tremblante, mais les yeux secs, ne trouvant pas une phrase consolatrice. Et Nelly, dans sa désolation, éprouvait une douceur à plonger son regard dans ces yeux si clairs, d'un vert si calme, si froid.

— Nous nous sommes tant aimés ! Ah !... tu connaîtras cela

quelque jour : tu sauras ce que c'est que d'appartenir corps et âme à un être unique, de verser son cœur, sa vie dans le cœur d'un homme qu'on aime. Vois-tu, quand il arrivait, quand il poussait cette porte, quand il s'avançait de son pas de velours, pendant que ses chers yeux me souriaient, ah ! j'étouffais un cri, je tendais les bras...

A ce souvenir, un sanglot plus violent la rejeta convulsée sur le canapé. Et Marcelle, impassible, contemplait cette souffrance humaine, qui mettait à nu la véritable nature de cette femme, cent fois plus faite pour aimer que pour peindre.

Pour la seconde fois, elle était en présence de cette passion qu'elle avait lue un jour dans les yeux extasiés de cousine Jeanne. Et l'émotion qu'elle en ressentait dépassait la pitié qu'aurait dû lui inspirer le désespoir de son amie. Elle n'était pas compatissante, ignorant la douleur et ayant encore, à dix-sept ans, cette sécheresse d'âme des enfans très repliés sur eux-mêmes. C'était une grande illusion de Nelly Darche de se croire tendrement plainte par Marcelle. Mais elle se soulageait à étaler sa peine devant la petite fille qui avait été, pendant des années, le témoin de son amour... Et elle contait que l'horrible rupture, qui lui arrachait la moitié d'elle-même, lui avait été signifiée par une simple lettre. Fabien était, paraît-il, fiancé depuis longtemps, et il allait se marier en province avec une jeune fille rencontrée à Paris, chez des cousins.

— Je te l'aurais montrée, sa lettre, ma chérie, si je ne l'avais brûlée dans la première folie de ma peine.

Marcelle dit enfin, dans une inconscience parfaite :

— Il vous reviendra peut-être.

— Ah ! si je l'espérais seulement ! fit Nelly ranimée à cette idée ; je n'en demanderais pas davantage...

A la fin de sa visite, comme elle était déjà sur le seuil de la porte, Marcelle prononça :

— Je suis admise aux Beaux-Arts.

Alors, ce fut un redoublement de pleurs. Comment ! voilà que cette petite devenait un personnage, et cette bonne nouvelle arrivait à un tel moment, quand Nelly ne savait plus en vérité ce qu'elle faisait, ni ce qu'elle disait ! Elle assurait pourtant :

— Que je suis contente ! ma chérie.

Le visage de Marcelle s'illumina. Ainsi chacune d'elles se

leurrait pareillement sur la part que prenait l'autre à la vie de son amie.

Une fois dans la rue, la jeune fille se mit à réfléchir profondément sur cet abandon, sur l'inconstance du petit peintre, sur le chagrin de Darche qui, l'exaltant, lui donnait bien moins la frayeur que le goût de l'amour. De temps en temps lui revenait avec délice la vision de l'École : la cour carrée ouvrant sur le quai, le petit escalier à carreaux rouges qui monte à gauche, et là-haut l'atelier si longtemps convoité, l'atelier des femmes peintres, si vaste, si somptueux, avec ses hautes boiseries fleuries, d'une nuance gris perle...

En rentrant quai Malaquais, elle trouva l'atelier plein de gens venus la féliciter. D'abord, les Houchemagne, puis Juliette Angeloup et sa fille, puis Blanche Arnaud, puis Addeghem. Cousine Jeanne, l'après-midi, était allée voir si le nom de Marcelle était enfin au tableau dans la galerie de la rue Bonaparte. Quelle joie quand elle l'avait lu ! Dès ce soir, Nicolas et elle étaient accourus pour embrasser la future femme célèbre.

Marcelle se sentait regardée par Houchemagne. Il l'intimidait toujours terriblement; il semblait jusqu'ici ne guère croire à sa vocation. Et véritablement elle ne connut jusqu'au fond l'ivresse de son succès, elle n'en sentit le vrai goût que là, ce soir, en face du grand Houchemagne, qui l'observait si curieusement.

— Eh bien ! ma petite cousine, vous voulez donc tout à fait décidément devenir artiste ?

— Artiste ? répliqua-t-elle vexée, mais je crois que je le suis déjà.

— Pourquoi pas? reprit Nicolas.

— Bien sûr, dit Juliette Angeloup; j'ai vu de ses nus, ils m'ont stupéfaite.

— Et si jeune ! ajoutait Blanche Arnaud, qui ne cessait de la contempler de ses yeux humides, comme un prodige attendrissant.

L'ex-comtesse Oliviera avait entraîné François dans un coin de l'atelier, sous les colonnes du Parthénon, et elle lui parlait à voix basse, en rafraîchissant son bras nu et gras d'Orientale à la rondeur du fût de plâtre qu'elle enlaçait. Ils étaient sans cesse en conciliabules; cette intimité occupait l'oisiveté du jeune homme qui, depuis son échec du mois d'octobre, traînait sa vie de désœuvrement dans l'atelier de sa mère, sur le pavé de Paris,

cherchant une situation. Marcelle, qui savait leur flirt, les suivait des yeux, intéressée. Nicolas revint à elle :

— Il faudra conserver votre zèle pour le travail, en vous réservant cependant le loisir de penser, d'étudier la vie, d'étudier les maîtres. Ce n'est pas seulement avec sa main, avec son œil, c'est avec son âme qu'on est artiste.

Sa gloire mondiale, son autorité sur toute une école de jeunes qui se réclamaient de lui, le succès de chacune de ses toiles, son Saint Louis, son triptyque de Saint François d'Assise qu'on voyait reproduits à chaque coin de rue lui donnaient un tel prestige que Marcelle l'écoutait docilement, heureuse de l'attention qu'il daignait lui accorder. Et pour la première fois, elle eut un mot spontané, un cri d'enfant sincère :

— Vous m'aiderez; vous me donnerez des conseils quelquefois.

Il la regarda, surpris d'une telle phrase. Elle levait sur lui un regard adouci qui ne dérobait plus sa flamme intérieure. Il l'avait toujours connue muette, indifférente, impénétrable, souvent hostile, cruelle quelquefois. Elle lui était franchement antipathique. C'était sans doute la joie de la réussite qui la changeait aujourd'hui. Il répondit :

— Je serai toujours disposé à vous rendre service, si je le puis.

Il était onze heures quand Nugues arriva pour embrasser la petite camarade. C'était maintenant un homme rangé, un bourgeois, depuis qu'il avait épousé, l'année précédente, une dessinatrice de mode qui l'avait associé à son industrie. Ils avaient déjà un petit garçon; tous deux travaillaient huit heures par jour. Et il engraissait, et il s'habillait comme tout le monde, et il avait pris un livret à la caisse d'épargne sur la tête du *petit*. C'était Vaupalier, maintenant chef d'atelier aux Beaux-Arts, qui lui avait appris l'admission de Marcelle. Ah! qu'il était content!

— Vous verrez qu'elle nous damera le pion à tous, cette gamine. Elle réussira, elle réussira!

On n'avait d'yeux que pour « la gamine; » on l'entourait, on l'admirait. C'était un grand roseau; ses yeux verts n'exprimaient aucun sentiment. Ses cheveux blond pâle, tordus à la hâte, retombaient en mèches courtes sur les tempes; elle avait l'impassibilité d'une vierge hollandaise. On aurait dit qu'elle n'était pour rien dans l'ovation de ce soir.

— Il faut faire un punch, déclara Nugues; il faut lui offrir un punch, à cette gosse.

Pierre Fontœuvre, qui éclatait d'orgueil paternel, plus fier de sa fille, ce soir, qu'il ne l'avait jamais été d'aucune de ses œuvres, accepta l'idée.

— Oui, oui, un punch pour Marcelle.

Mais Mme Fontœuvre se rembrunit. Ah! pourquoi donc un punch? On était ensemble, on se serrait les coudes dans ce jour de liesse, on était heureux de bien s'aimer tous, mais on n'allait cependant pas faire une noce de rapins parce que la petite était reçue à l'École. A la fin, elle rit, et avoua qu'elle n'avait pas un décilitre de rhum dans la maison, et que ça la gênerait joliment d'en faire prendre aujourd'hui. D'ailleurs, Brigitte était déjà couchée.

— Ah! ce n'est que cela! s'écria Nugues.

Il se précipita vers la porte, et comme Jenny Fontœuvre s'efforçait de le retenir :

— Laissez donc, j'ai « livré » cet après-midi; je suis plein d'or.

Houchemagne, qui s'amusait comme un enfant de cette petite fête, voulut le suivre. Tous deux enfilèrent la rue Bonaparte qui paraissait dans la nuit plus étroite, plus tortueuse, avec le silence de toutes ses devantures hermétiquement closes. Nugues disait :

— C'est singulier, mon cher, comme je suis heureux depuis que j'ai lâché l'art pour le commerce. Je n'ai pas de regrets, au contraire : une satisfaction amère. C'est comme si mon art avait été pour moi un sale patron, une rosse, quoi! à qui j'étais dévoué comme un chien, avec exaltation, avec transport, et qui me refusait jusqu'à mon pain. Alors, maintenant, je le nargue avec mon encre de Chine et les photos d'objets de voyage que je copie du matin au soir. Je m'y applique; c'est luisant, c'est joli. Je dis : Tiens! voilà pour mes refus au Salon; tiens! voilà pour ma vue de Notre-Dame vendue un louis!

— Mon vieux, dit Houchemagne, je vous estime plus qu'une quantité de méchans bougres qui font de la grande peinture. Mais je ne vous estime pas seulement...

— Quoi? dit Nugues, comme ils s'arrêtaient sur le seuil d'un marchand de vin qui allait fermer.

— Je vous admire, finit Houchemagne.

— Quelle blague!

Et ils prirent deux bouteilles du meilleur rhum que Nicolas

laissa Nugues payer, par délicatesse. Mais il voulut y joindre des huîtres, de la choucroute et du champagne, tout un souper. Et quand ils revinrent, chargés comme deux ménagères un matin de marché, ils étouffaient leur fou rire dans l'escalier en pensant à l'accueil qu'on allait leur faire, là-haut.

— C'est la gamine qui va être heureuse! disait l'excellent Nugues.

Dans l'atelier, ce furent des cris, une explosion de gaîté. Addeghem criait qu'il fallait absolument griser la petite, dût-on lui faire vider toutes les bouteilles de champagne. Juliette Angeloup, en roulant sa cigarette, riait aux larmes en racontant un souper que des camarades lui avaient offert en 1877, quand elle avait eu sa médaille au Salon. C'était Darsac, le membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, qui tournait le punch et servait. Quand vint son tour, l'héroïne du jour, très fiévreuse, avait avalé d'un trait le liquide brûlant; et qu'avait-elle trouvé au fond de la coupe? la rosette de Darsac! la rosette de la Légion d'honneur qu'il avait laissée choir dans le rhum en l'agitant. Tout le monde avait pris des airs dégoûtés, mais elle y avait vu un présage; elle était folle de joie; elle avait embrassé Darsac en lui prédisant qu'elle serait, un jour, décorée. Dieu merci, ça n'avait pas manqué!

Blanche Arnaud, qui ne s'était jamais trouvée à pareille fête, avait bien fait mine de partir à minuit; mais on n'avait eu qu'à la prier un peu. Puisque miss Spring était en Angleterre, elle pouvait bien se permettre un peu de distraction. Et elle s'était laissé faire une douce violence. Cousine Jeanne évoquait le souvenir des modestes ripailles bretonnes, les veillées au cidre et aux châtaignes. Mme Fontœuvre, oubliant tous ses soucis, se déridait à son tour. Elle traversait cependant une époque difficile. Le matin, on avait reçu du papier timbré. Heureusement, on ne pensait pas à cela à cette heure. Le punch flambait; une joie d'écolier, une joie d'étudians en vacances gagnait tout le monde; seule, Marcelle gardait son flegme. Assise à la place d'honneur, si grande qu'elle semblait juchée sur une sellette, elle observait froidement la gaîté des convives, celle d'Houchemagne en particulier, plus débordante, plus puérile que les autres. Il s'amusait d'un rien, d'une cuillère tombée, de Juliette Angeloup qui, tout à fait exaltée, suspendait son ruban rouge au-dessus du verre de Marcelle; Jeanne le

regardait avec un sourire d'admiration. Mais la rigide Marcelle se scandalisait de cette bonne humeur. Puis elle pensa tout à coup au chagrin de Nelly Darche, et aussitôt un attendrissement lui vint d'évoquer ce désespoir au milieu d'une telle folie joyeuse. Elle sentit des larmes lui perler aux paupières, et fit un effort surhumain pour les retenir. Puis elle éprouva le besoin de parler de l'événement. Elle dit à sa mère :

— J'ai vu Nelly : elle est bien malheureuse. Fabien l'a lâchée pour se marier.

Ce fut une stupeur. La liaison n'était un secret pour personne ici ; on était consterné ; on se révoltait comme si cette union eût dû être éternelle.

— Pauvre Mlle Darche ! soupira Mme Houchemagne très émue.

— J'irai la voir dès demain matin, dit Jenny Fontœuvre.

Chacun se lamentait, comme on se lamente d'un veuvage dans le monde bourgeois. La comtesse Oliviera dit à François :

— Mon petit, les hommes sont tous les mêmes.

Pour Addeghem, il s'était lancé dans un dithyrambe enflammé sur la peinture de Nelly Darche. Quelle fécondité ! quelle richesse d'idée ! que de trouvailles ! Son Télémaque parmi les nymphes de Calypso, pouvait-on rien voir de plus amoureux, de plus riche, de plus luxuriant ? Oh ! ce paysage mythologique où les lianes retombaient à terre comme des fontaines multicolores ! Darche, c'était un tempérament. Et d'un air inspiré il rejetait en arrière ses boucles blanches, prenait un ton tragique, vaticinait sourdement, un doigt tendu vers Marcelle :

— Comme tu le seras toi-même, mon enfant !

— Moi, disait le père, je veux lui inculquer l'amour de la vie, qu'elle sente la beauté de tout ce qui bouge, de tout ce qui se meut, de tout le grouillement humain. Je lui montrerai la rue, les Halles, avec leur abondance, le fourmillement des Grands Magasins, la fièvre de la Bourse, le Palais et sa foule un jour de grand procès ; tout, tout, jusqu'à une sortie d'école, jusqu'à l'issue d'un sermon à la Madeleine, jusqu'au tramway qui roule pesamment, chargé de monde. Je veux qu'elle sache qu'un geste, un seul geste est beau à peindre, et que l'artiste qui le rend avec conscience, avec vérité, est un créateur.

A ces derniers mots, on entendit un sanglot éclater au bout de la table. Les regards virèrent de ce côté. C'était Nugues qui pleurait à chaudes larmes. Il avait beau faire le brave,

accepter crânement son sort, se vanter même de n'être plus qu'un ouvrier d'art, de ne savoir plus que dessiner des sacs de voyage, par instant, pour quelques gouttes d'alcool qui lui montaient au cerveau, toute l'ardeur de ses anciennes théories lui revenait puissamment. Il se rappelait ce que lui aussi avait aimé la vie, ce qu'il avait peiné pour l'exprimer, et les soliloques tonitruans des cafés de Montmartre où il prêchait son procédé de décomposition de la lumière. Alors, son cœur se déchirait.

— Mes pauvres vieux, mes pauvres vieux, pardon, disait-il, c'est plus fort que moi. Fontœuvre a raison, il est beau de peindre de la vie!

Une grande tristesse aussitôt pesa sur la réunion. C'était si navrant, cette faillite d'une existence artiste dont le talent n'avait pas servi les aspirations! Jenny Fontœuvre elle-même essuya furtivement ses larmes, car n'étaient-ils pas, elle et son mari, logés presque à la même enseigne, avec la misère qu'ils traînaient depuis vingt ans? Au fond, c'était encore Nugues qui avait le beau rôle d'avoir fait courageusement le sacrifice, de s'être retranché de l'art, orgueilleusement.

— Ah! dit-elle en soupirant, d'un mot qui résumait ses réflexions amères, j'ai tout fait pour empêcher que Marcelle aussi connût ces déceptions. Il n'y a pas eu moyen. La voilà, elle aussi, lancée dans la carrière.

La jeune fille se redressa et parla enfin :

— Qui te dit que je ne réussirai pas?

— Bien cela, ma fille! fit Juliette Angeloup.

Un tourbillon d'idées, d'impressions, de désirs, agitait Marcelle avec les fumées du champagne et du punch. On s'acharnait à étouffer ses illusions; elle cherchait un allié qui la comprît, qui se fit caution pour elle; ses yeux sollicitèrent Nicolas. Mais celui-ci avait quitté la table pour entraîner Nugues, le consoler. Il souffrait de ce succès inouï, chaque jour grandissant, pareil à une apothéose, que lui faisaient Paris, la France, l'Europe, le Nouveau Monde, quand devant lui un camarade saignait de ses déboires. Ah! si la célébrité avait pu se partager comme les sous!

— Voyons, mon vieux, murmurait-il, vous avez mieux fait que de peindre la vie, vous avez aimé, vous vous êtes créé une famille, et pour votre femme, pour votre mioche, vous vous

êtes arraché du cœur ce qui vous était le plus cher. C'est plus beau que le succès, ça, Nugues! Si l'on en venait, ce soir, parmi nous, à peser les valeurs morales, vous seriez dans les gros poids, mon cher.

— Ah! dit Nugues, avec un sourire de philosophe résigné, la valeur morale, cela compte-t-il auprès d'une belle toile!

— Monsieur Nugues, n'ayez pas de chagrin, dit simplement une voix suave, près de lui.

C'était Jeanne Houchemagne qui venait lui presser les mains affectueusement. Et ce charme, cette douceur, cette bonté, tout ce que la jeune femme avait en elle d'apaisant, opéra sur le pauvre artiste. Il lui sourit, Fontœuvre lui apporta du champagne : c'était fini.

— C'est le baptême de Marcelle, expliqua Blanche Arnaud. Il faut bien qu'elle connaisse les dessous de l'art, et les épines de cette rose mystique.

Une heure plus tard on se dispersa; pendant que François allait reconduire chez elles Juliette Angeloup et la comtesse Oliviera, Nicolas et Jeanne, serrés l'un contre l'autre, regagnaient leur poétique maison de la rue Visconti. Ils n'y mirent pas cinq minutes. En arrivant, comme la jeune femme ôtait la mantille qu'elle s'était jetée sur les cheveux, elle demanda tendrement à Nicolas :

— Ce pauvre Nugues t'a attristé, hein! tu sembles soucieux?

— Oh! ce n'est pas précisément à Nugues que je pensais; mais je me trouve trop heureux. Je suis comblé. J'ai en toi une femme incomparable qu'après huit années de vie commune je trouve toujours nouvelle, toujours plus belle. Je me sens aimé comme aucun amant ne l'a été. Le travail m'est facile; j'ai une légèreté d'esprit pour concevoir, une facilité pour exécuter qui me font peur, souvent. Mon triptyque de Saint François d'Assise pouvait être mieux, certes; mais tel qu'il est, je puis bien avouer qu'il est venu tout seul, sans effort, sans douleur. Puis, je sais que mes idées germent. Vaupalier, Seldermeyer lui-même, la plupart des chefs d'atelier aux Beaux-Arts, ne veulent pas avoir l'air de caler, mais je n'ignore pas que je les influence. Brabançon, dans son cours du mardi, à l'hémicycle, en est venu à des tendances nettement idéalistes, et il a en main tous les artistes de l'avenir. Il ne reste plus à mes principes qu'à pénétrer les couches profondes, et il me semble qu'ils s'y in-

filtrent ; j'ai avec moi une partie de l'Épiscopat français qui cherche à purifier les églises de tant de laideurs qu'elles renferment, et qui voudrait qu'aujourd'hui, comme autrefois, l'enfant trouvât à la messe les premières révélations de la Beauté. C'est une des conditions essentielles pour régénérer l'art populaire. Crois-tu que je n'en ai pas une indicible allégresse ! Et je ne redoute pas l'âge, pas l'impuissance, je me sens tout meublé d'idées ; je n'ai rien fait encore en regard de ce qui me reste à faire ; et j'ai des forces de jeunesse qui, me semble-t-il, ne s'épuiseront jamais. Bientôt j'entreprendrai enfin ma *Multiplication des pains*. Oh ! Jeanne, je bondis d'enthousiasme en y pensant. Je voudrais que ce fût comme une cathédrale, qu'en entrant dans cette scène on reçût le frisson que donnent les grandes églises gothiques. Enfin, j'oserai peindre le Sauveur ! Je crois que maintenant je puis essayer. Toutes les nuits je le vois en rêve ; Dieu me garde d'en faire un bel Arabe comme on a cru qu'il était expédient de le représenter pour n'être pas routinier. Le Sauveur, dont les traits véritables importent peu, a son image, par hérédité traditionnelle, dans le cœur de tous les fidèles. Cette image est immuable, elle est vraie, elle est inviolable ; c'est elle que l'artiste doit reproduire. Je ferai un Christ traditionnel. Un jour viendra où j'en commencerai l'étude, et ce jour-là va bientôt arriver. Je suis trop heureux, vraiment trop heureux !

Jeanne le regardait, radieuse. Le bonheur de son idole se répandait en elle, l'inondait d'un bien-être suprême.

IX

Tranquillement, comme une petite bourgeoise pratique, Marcelle Fontœuvre organisa sa nouvelle vie. « Oh ! disait sa mère, Marcelle va aux Beaux-Arts comme une midinette bien sage va à l'atelier de couture, parce qu'il le faut. » On la voyait partir le matin avec l'auréole de ses cheveux blonds bouffant sous le canotier, sa robe de toile unie serrée à son corps délicat. Elle n'avait que quelques pas à faire pour se rendre à l'École. Dans la cour plantée d'arbustes verts, elle se mêlait silencieusement aux groupes de ses compagnes d'atelier. C'étaient pour la plupart des filles coquettes, coiffées et vêtues avec une recherche apparente de l'esthétique. L'une avait emprunté son chapeau au moyen âge, l'autre, ses bandeaux aux Vénitiennes

du XVIe siècle, la troisième sa tunique aux dames des tapisseries. Elles passaient hiératiquement avec une préoccupation touchante de la beauté, qu'elles fussent ruskiniennes ou modern-style. Mais Marcelle avait toujours son allure de grande pensionnaire, qui lui donnait l'air d'une intruse dans ce milieu. A l'atelier, quand toutes les élèves s'uniformisaient dans la blouse, les coiffures savantes sauvegardaient encore les originalités personnelles. Ces chevelures noires ou blondes, celles où s'entremêlaient des velours, de l'or, de l'argent, des broderies, celles qui gardaient une simplicité virginale et voulue, celles qui découvraient des nuques blanches et fines, celles qui se tordaient lourdement sur un beau cou charnu, émergeaient de ce moutonnement des dos blancs à fronces serrées. Là encore la petite tête fine de Marcelle se faisait remarquer par quelque chose de puéril, un aspect d'écolière.

Seldermeyer, le patron qui aimait assez pronostiquer à l'égard des nouvelles venues, qui disait volontiers à la Russe, voisine de Marcelle, ou à la Niçoise au ruban cerise : « Vous avez un tempérament certain ; vous serez une coloriste, » restait perplexe et triste même devant les froides études de la petite Fontœuvre. « Encore une ratée de l'avenir ! » pensait-il sans doute. Et elle ne se rebutait pas, ne se distrayait jamais du modèle. Ses brosses, sur sa palette, faisaient un gâchis multicolore. Et la ruche pouvait bourdonner autour d'elle : ce qu'elle écoutait en elle-même, c'étaient toutes les théories de procédés qu'elle avait entendu clamer chez ses parens par Nugues, Vaupalier, Juliette Angeloup, Nelly Darche : les taches, les points, l'empâtement, le clair-obscur, les complémentaires, les oppositions. Et à cela se mêlait la vieille méthode de Seldermeyer qui parlait un autre langage. Et ce n'était pas tout encore, car en outre de ces incertitudes sur la pratique même du métier, qui la laissaient affolée devant sa toile, elle souffrait encore de la formation de son goût artistique qui se développait alors péniblement.

Que fallait-il admirer, aimer, imiter ? Souvent, avant la fin de la séance, Marcelle se lavait prestement les mains, ôtait sa blouse, piquait dans ses cheveux les épingles de son canotier, et filait par la rue Bonaparte.

Là, elle flânait de boutique en boutique, à toutes les devantures des marchands d'estampes. Tous les chefs-d'œuvre de la peinture universelle défilaient alors devant ses yeux en repro-

ductions photographiques. C'étaient toujours les mêmes. La *Joconde*, une *Vierge* de Botticelli, la *Femme au manchon* de Gainsborough, *Mme Vigée-Lebrun et sa fille*, la *Source* d'Ingres. C'était un ensemble obsédant, qui la magnétisait. La Joconde surtout, qui la suivait sans cesse de ses yeux obliques, la troublait. Elle préférait, à cette tranquillité de l'œuvre parfaite, la peinture tourmentée et heurtée des portraits de Mlle Darche. Elle aurait penché volontiers vers les hardiesses modernes, la peinture à coups de pouce, les modelés qui apparaissent, quand on s'approche, comme une carte géographique en relief. Non, ni Vinci, ni le Titien, ni Rubens, ni Rembrandt, ni les Primitifs, ni les Florentins, ni les Hollandais, ni les Watteau, ni les officiels de l'Empire, ni l'*Homme au Gant*, ni l'*Infante* de Velasquez, ni les paysages assombris de Poussin, ni les courtisans à perruque de Largillière, ni la mythologie gourmée du baron Gérard, ne lui plaisaient autant qu'une toile à procédé, une image obtenue au hasard des touches, comme une réussite de coups de pinceau, et qui était un ragoût pour son appétit d'originalité. Mais l'implacable Joconde surgissait dix fois à chaque devanture, comme la Muse de tout cet art ancien, de ces tableaux noircis ; elle regardait Marcelle de ses yeux bridés, tantôt ironiques et tantôt indulgens ; elle semblait dire, avec son air si apaisé, si patient, avec son immortelle sécurité : « Tu y viendras, mon enfant... »

Parfois, l'après-midi, Marcelle allait copier des Antiques dans la grande Galerie. Du toit de verre tombait une clarté intense. C'était une vraie basilique où un peuple héroïque, en sa blancheur de marbre, dessinait des gestes de beauté. Toutes les Vénus, tous les Apollon, tous les Hercule dressaient leurs formes pures entre les colonnes du Parthénon et celles du temple de Jupiter. Ici, une flamme brûlait Marcelle ; aucun doute, aucune incertitude ne gâtait sa joie. Ses yeux se remplissaient de ces nobles formes : l'esthétique sacrée de l'anatomie humaine l'enivrait. Elle aurait voulu dessiner tout à la fois ; elle allait d'une statue à l'autre, hésitante, pleine d'une convoitise, rêvant de reprendre à son compte l'œuvre en la copiant. Finalement, elle s'arrêtait devant la petite *Vénus genitrix*, si chaste...

Et elle sortait de là exaltée, le cerveau en feu, frémissante.

A la maison, les mêmes conversations l'attendaient toujours ; elle les sentait retomber sur son enthousiasme comme de l'eau

sur des flammes. Mme Fontœuvre avait des ennuis d'argent. Cousine Jeanne avait encore prêté cinq louis. François s'était présenté comme secrétaire chez un député, mais la place était déjà prise. Le père aurait voulu organiser une exposition de ses animaux chez Vaugon-Denis, et les obstacles surgissaient : les frais, trop élevés pour sa bourse; le peu de goût que les fils Vaugon-Denis, successeurs du vieux marchand de tableaux, montraient pour le genre animalier. Les nerfs de Marcelle, tendus par l'exaltation, grinçaient sous le choc de ces difficultés domestiques. Excédée de tous ces déboires, elle quittait la salle à manger en claquant les portes et venait s'enfermer dans le petit cabinet qui lui servait de chambre. Là, elle restait à la fenêtre, à épier la lune comme autrefois.

Ah! qu'elle souffrait! Combien elle était peu faite pour cette existence mesquine. Sans doute personne ne l'aimerait. D'ailleurs, malgré ses lectures qui ne lui laissaient plus ignorer grand'chose, elle conservait un mépris, un dédain de l'amour, un dédain d'enfant, d'adolescente flegmatique. Beaucoup de ses compagnes d'atelier avaient des amans; elle les trouvait humiliées, asservies pour s'être données à ces jeunes hommes si médiocres. Ce qu'elle aurait voulu, c'était la fortune et la gloire. Et elle sanglotait sur l'appui de la fenêtre jusqu'à l'heure où Mme Dodelaud, en bonnet de nuit, se mettait au balcon d'en face pour arroser ses fleurs.

Et à qui se confier? Elle avait bien essayé de rechercher l'intimité de François, qui n'était pas un méchant garçon. Mais sa liaison avec la comtesse Oliviera absorbait le jeune homme. Il avait dit à Marcelle : « Tu sais, elle est ma femme, maintenant. »

— Ah! tu es heureux, au moins, toi! s'était écriée sa sœur; tu as enfin quelque chose de bon dans ta vie.

— Tu crois ça! depuis qu'elle est ma femme, elle ne m'amuse plus. Je ne la croyais pas si sotte.

— Elle t'aime beaucoup? demandait Marcelle avec curiosité.

— Ah! elle m'en embête!

Souvent elle les imaginait enlacés, et, bien que cette vision lui déplût, qu'elle la chassât, elle y revenait sans cesse.

Elle se prit d'une pitié attendrie pour Nelly Darche. Deux ou trois fois par semaine, elle allait avenue Kléber. La pauvre

artiste ne se consolait pas de son abandon et pleurait toujours Fabien avec les mêmes larmes passionnées. La visite de Marcelle était sa seule joie. Elle s'épanchait près de la jeune fille, racontait ses souvenirs d'amour, et cela se terminait toujours par la même phrase :

— Méfie-toi des hommes, ma pauvre chérie !

— Oh ! moi, disait Marcelle, je me contenterai de mon art.

Un soir du mois de juin, comme elle était sortie après le dîner pour acheter un tube de couleur rue Bonaparte, et qu'elle s'éternisait à la devanture des magasins, elle sentit quelqu'un près d'elle. Durant une minute, sa fierté et sa pureté prenant toujours au tragique ces grotesques aventures de la rue, elle s'abstint de regarder qui était là. Puis, quand elle leva machinalement la tête, son regard croisa celui de Nicolas Houchemagne qui, souriant, l'observait depuis un moment.

C'était l'heure où les auvens glissaient, d'un bout à l'autre de la rue, le long des glaces, aux devantures. La chaussée déserte n'était plus troublée que par le fracas périodique des autobus. Il faisait tiède, un peu orageux, la nuit ne semblait pas tout à fait venue, et la boutique où ils s'attardaient restait seule ouverte, avec ses fouillis de chefs-d'œuvre à la vitrine illuminée. Nicolas demanda :

— Voyons, qu'est-ce que vous admiriez ? Où va votre goût dans tout ceci ? Je voudrais savoir...

Une seconde fois les yeux verts, avides et peureux, se levèrent sur l'artiste et s'abaissèrent en silence.

— Mais oui, vous m'intéressez, petite cousine, reprit Nicolas. Je me doute que vous pensez beaucoup plus que vous ne le dites.

— Oh ! oui !...

Marcelle avait dit ces deux mots douloureusement, passionnément, comme un cri de détresse, les yeux une troisième fois plongés dans ceux de Nicolas ; puis, tout de suite, comme si un sceau s'était brisé et que son cœur débordât enfin :

— Je suis une aveugle qui cherche, qui cherche seule ; personne ne s'occupe de moi ; mon patron n'est qu'un maître de dessin. J'aurais besoin d'une lumière. Vos théories m'attirent et me repoussent en même temps. Mais sans cesse elles me hantent. Nicolas, je voudrais être votre élève. Oui, il me semble qu'auprès de vous je serais en confiance, que j'accepterais les yeux fermés toutes vos idées, que je me laisserais conduire.

Houchemagne était très touché, très attendri. Certes, il avait une foule de disciples, surtout parmi ce groupe de jeunes artistes qui avaient entrepris la rénovation de l'imagerie religieuse. Mais c'étaient de jeunes hommes faits; leurs idées étaient nées en même temps que les siennes, plutôt que de son influence. Tandis que cette enfant était une petite fille réfractaire que sa parole seule avait troublée, et si puérile avec ses dix-sept ans! si gamine encore : un être à former entièrement. Ils s'étaient acheminés ensemble vers le quai. Il répondit :

— Mais je serais bien content de vous convaincre.

— Je n'ai qu'une peur, dit Marcelle avec une sorte de recueillement, c'est d'opposer mon matérialisme franc, net et sûr, à vos rêveries qui me charment, mais ne me trompent pas. J'aime tant ce qui est vrai!

— Mais le rêve est quelquefois plus vrai que la réalité, Marcelle, en art surtout! Voyez, j'ai peint saint François conversant avec les oiseaux, prêchant aux poissons. Vous me direz: « Vous avez peint un mensonge, jamais les hommes et les bêtes n'ont entendu un même langage; » peut-être ; mais il n'en demeure pas moins sûr que rien ne pouvait mieux que cette légende représenter l'âme véritable et céleste du saint. Comment l'exprimer, la faire passer dans l'âme populaire, cette âme presque divine? Par des attitudes, des poses d'extase? Mais, Marcelle, de génération en génération, même pour les plus sceptiques, le cher saint François restera toujours, dans l'imagination humaine, le pauvre homme si doux et si pur qui parlait aux petits oiseaux. Et je vous défie de trouver un trait plus vrai que celui-là pour le faire concevoir.

Marcelle baissait la tête. Ils avaient dépassé le magasin des Dodelaud et marchaient, sous les arbres, contre le parapet, frôlant les boîtes closes des bouquinistes. La nuit ne se décidait pas à tomber, et dans ce crépuscule, la façade du Louvre, de l'autre côté de l'eau, paraissait s'allonger interminablement avec ses colonnes cannelées, ses nobles frontons cintrés ou triangulaires alternés, ses toits composites.

Nicolas continuait :

— Voyez au contraire comme le matérialisme est faux en vous réduisant aux apparences! Tenez, regardez venir cette pauvre vieille femme sordide qui s'avance. Un naturaliste la prendra telle quelle, avec ses yeux bordés de rouge, sa bouche

déformée, son visage ravagé par quelque attaque de paralysie. Mais l'idéaliste se rappellera sa jeunesse, sa vie féconde, ses maternités, ses luttes pour ses petits, ses efforts, ses deuils, ses déchiremens, ses privations, sa mort prochaine ; et il en fera un être où vibre tout ce qui est humain, tout ce qui est amour, dévouement, tendresse, douleur, dans un cœur de vieille femme. Or, dites-moi, lequel aura fait le portrait le plus fidèle ?

Il s'arrêta court pour poser cette question ; il vit Marcelle les yeux fermés ; une larme coulait sur sa joue. Elle ne répondait rien. Il poursuivit :

— On commence par tâcher de se faire une âme humble, simple, docile, une âme d'enfant, car avant d'entreprendre une œuvre d'art, il faut entrer dans une disposition morale spéciale, se faire l'homme de son tableau. Ah ! si l'on pouvait être un saint pour peindre des anges, être doux et bon pour envisager la beauté, être parfait pour concevoir le Sauveur !

Marcelle soupira :

— J'ignore tout de l'enseignement spirituel ; je ne suis même pas baptisée ; mais je ne pourrai jamais croire, il me semble.

Là-dessus ils se turent : Marcelle effrayée d'en avoir tant dit, Nicolas mettant une pudeur à exprimer le mysticisme profond qui était en lui. Alors ils revinrent à la maison qu'habitaient les Fontœuvre. Le commis des Dodelaud fermait la devanture. Ils pénétrèrent sous le porche. Marcelle murmura timidement :

— Je vous reverrai quelquefois ?

— Venez quand vous voudrez rue Visconti, Jeanne et moi serons bien heureux.

Elle dit, les yeux à terre :

— Vous commanderez, je vous obéirai.

Et il la vit fuir dans l'escalier sombre où régnait la lumière jaune et sale des becs de gaz.

Marcelle alla droit à sa chambre, si oppressée, si étourdie qu'elle se laissa tomber sur son lit. Un choc mystérieux venait de faire éclater le printemps dans le jardin aride de cette âme. Son sang parcourait tout son être dans une course folle. Elle tremblait des pieds à la tête. Le seul souvenir de celui à qui elle venait d'ouvrir son cœur, son seul nom l'affolait. Et elle se disait, au fond de sa chambre obscure, avec une stupéfaction divine :

— C'est l'amour! C'est l'amour! J'aime Nicolas!

Elle ne pouvait tenir en place, se heurtait partout dans l'obscurité de sa chambre, comme un oiseau qui se débat contre les parois de sa cage. Elle suffoquait. Puis, des coups de couteau la transperçaient : Nicolas l'aimerait-il?

Car elle voulait son amour. Il le lui fallait, entier, passionné, fou. Elle voulait être aimée comme Nelly Darche avait aimé Fabien, être regardée comme Nicolas avait regardé cousine Jeanne, un soir, à l'atelier.

Cousine Jeanne! voilà que soudain cette pensée lui figeait le sang dans les veines. Elle allait donc lui prendre son mari? Mais le scrupule ne dura pas longtemps. La bête féminine puissante, terrible et inconsciente venait de s'éveiller en Marcelle. Cousine Jeanne ne comptait plus. Le bonheur de Nicolas, c'était elle seule, Marcelle, qui le détenait. Elle arriverait à lui les mains pleines de bonheur; et elle serait la première disciple d'Houchemagne, sa continuatrice; il lui insufflerait son génie. Ainsi le mysticisme du peintre se présentait à elle comme une volupté raffinée dont il lui apprendrait à jouir.

Le lendemain, ses parens, ses compagnes d'atelier, Seldermeyer qui corrigea son dessin, virent la même petite fille endormie, silencieuse, impénétrable qu'ils connaissaient. Elle se maîtrisait si parfaitement qu'il était impossible de soupçonner même un peu d'activité cérébrale en cette grande enfant dont tout le monde croyait que sa croissance rapide l'avait stupéfiée. A la sortie de l'École, le soir, elle descendit jusqu'à la rue Visconti, elle sonna chez les Houchemagne, mais elle ne vit que cousine Jeanne : Nicolas était sorti.

Nicolas préparait alors sa *Multiplication des pains*, la toile la plus considérable qu'il eût jamais entreprise, qui rappellerait, pour les proportions, les noces de Cana elles-mêmes. Jamais, lors de la conception d'aucune autre œuvre, il n'avait connu d'ivresse aussi sereine, aussi paisible. Il était parvenu au maximum de son talent, était le maître absolu de sa palette, ne redoutait plus en rien la facture. Pour la composition, elle lui était venue sans recherches, sans tâtonnemens, sans effort. Et il travaillait huit, dix heures par jour à ses études de tête, à ses croquis, sans fièvre, dans une exaltation légère et délicieuse, dans un bonheur surhumain. Entre temps, il s'appliquait à ce qu'il appelait la préparation intérieure, cherchait à

recueillir partout des miettes de substance spirituelle, des souffles d'inspiration divine. Dès que le jour baissait, il sortait, courait aux vieilles églises, s'enfermait à Saint-Séverin, à Saint-Germain-l'Auxerrois, à Notre-Dame. Jeanne l'avait amené, par sa persuasion, à une foi rudimentaire : il priait tout en s'enivrant de la mystique chrétienne ; il priait au bas des nefs gigantesques, au fond des chapelles obscures, au pied des vitraux gothiques. Il était en quête des vieux chemins de croix, des antiques *Ecce Homo* de pierre, des tableaux enfumés de sacristie, des crucifix anciens, de toutes les représentations possibles du Sauveur. Et il revenait le soir près de Jeanne avec une âme attendrie, lui contant ce qu'il avait rencontré, ressenti, goûté. Jeanne souriait, ne disait rien, reconnaissait parfaitement en Nicolas cet état de transe béatifique de l'artiste en gestation. Il lui était sacré. Parfois il lui faisait relire à haute voix, dans l'Évangile, son texte : *En ce temps-là Jésus s'en alla de l'autre côté de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade, et une grande multitude le suivait parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait... Jésus donc ayant levé les yeux et vu qu'une très grande multitude était venue à lui, dit à Philippe :* « *Où achèterons-nous des pains pour que ceux-ci mangent?* » Arrivé là, Nicolas lui faisait signe de s'arrêter ; le silence reprenait ; elle voyait des larmes inonder le visage de son mari. En d'autres momens, il récitait par cœur des bribes de l'Évangile : *André, frère de Simon-Pierre, lui dit :* « *Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Mais, qu'est-ce que cela pour tant de monde !* » *Jésus dit donc :* « *Faites asseoir ces hommes.* » *Or il y avait beaucoup d'herbe dans ce lieu...*

Alors, il fermait les yeux, son tableau lui apparaissait fini, avec un paysage gazonné, sa foule innombrable, les apôtres André, Philippe, le petit garçon, et, au premier plan, Jésus regardant la multitude.

Un matin, en revenant de chez sa couturière, Jeanne lui avait ramené un charmant petit Italien rencontré dans la rue. Il comprit tout de suite et récita en le voyant :

— *Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge...*

Il en avait fait du premier coup la figure définitive de ce petit garçon évangélique. Les apôtres étaient à peu près tous trouvés, seul le Christ était encore à chercher. Lorsque Jeanne demandait :

— Eh bien ! as-tu commencé ?

Nicolas savait qu'il s'agissait de la figure du Sauveur et répondait avec un peu de tristesse :

— Non, pas encore ; j'attends...

Ce soir-là, avant de sortir, il avait confié à Jeanne :

— Maintenant, je suis à la recherche d'un saint. Oui, je cours les sacristies, les sermons, les messes ; dans la rue je suis les vieux curés qui me paraissent vénérables ; quelquefois je les aborde, je leur demande un renseignement, je les fais causer. Quand ils sont tout à fait engageans, je leur raconte mon cas : « Monsieur l'abbé, je voudrais peindre Notre-Seigneur et je tremble avant d'aborder une si grande tâche. Dites-moi ce que la tradition nous en apprend. » Mais ils ne savent pas, ils balbutient. Ah ! si je trouvais un saint aux paroles divines !

Jeanne, touchée jusqu'au cœur, l'avait pris dans ses bras.

— Mon chéri, c'est toi le Saint, toi si grand, si bon, si pur. Je ne connais pas en toi l'ombre du mal. Depuis ton enfance candide, quel péché y a-t-il eu dans ta vie? Tu n'as pas un ennemi, tu ne penses qu'à aider les camarades, et tu es resté dans ton triomphe humble comme le petit vigneron de Triel que tu as été jadis. Mon chéri, tu as l'âme de Fra Angelico ; tu peindras le Sauveur comme lui a peint la Vierge. Pourquoi chercher un saint ?

— Ah ! reprenait-il, comme obsédé par cette idée, un homme devant qui l'on se jetterait à genoux, un François d'Assise moderne...

Ce fut le lendemain qu'il mit sous les yeux de Jeanne un premier croquis de son Christ. Le Sauveur se présentait de trois quarts, droit dans les plis de sa tunique au moment où il prononçait les paroles évangéliques : « Où achèterons-nous assez de pain pour que ceux-ci mangent ?... » La figure à peine construite en quelques coups de crayon était déjà hiératique et inspirée, rayonnante de tendresse et de bonté divines. Jeanne s'émerveilla :

— Que sera-ce quand tu le peindras !

Et toute la journée il s'acharna sur ce croquis, le finissant, cherchant des plis pour la robe, la souplesse du geste, plus de tradition dans la physionomie. Il disait à Jeanne :

— Tu comprends, il faut absolument que mon bon Dieu soit selon le cœur des fidèles, faute de quoi je l'aurai fait mensonger..

A cinq heures, le valet de chambre vint le chercher ; M[lle] Fontœuvre l'attendait en bas. Cette fois, c'était au tour de cousine Jeanne d'être sortie. Marcelle espérait que Nicolas la recevrait enfin dans son atelier. Elle rêvait d'un lieu inaccessible où l'intimité près de lui serait si délicieuse, où elle le connaîtrait vraiment ; mais il descendit et la garda dans le petit parloir de sa femme.

Qu'elle était pâle et tremblante ! Il remarqua cette extraordinaire blancheur de sa peau de blonde qui lui donnait un petit air immatériel...

— Vous voyez, je suis venue, lui dit-elle, oppressée à ne pouvoir parler ; que faut-il faire pour être changée ? Je vous écoute.

Vraiment aujourd'hui il se sentait une grande curiosité, presque un attrait vers cette enfant. Il était aussi un peu troublé à la pensée qu'à partir de cet instant, il possédait une âme entre ses mains, une âme qu'il pourrait modeler à sa guise. Il hésita, puis il lui dit :

— Je ne suis pas un apôtre, Marcelle ; je ne vous catéchiserai pas. Puisque vous avez été élevée en dehors de la foi chrétienne, et que je ne puis vous l'imposer, je vous laisserai chercher ailleurs vos sources. Mais que ce soit toujours dans les conceptions les plus élevées, les plus surhumaines. Tenez, étudiez la mythologie grecque, lisez l'*Iliade*. Vivez quelque temps au-dessus de la vie, parmi les géans.

Elle ne répondait pas, ne le regardait pas. Elle était assise près de lui, dans sa robe de toile si étroite, d'où sortait son cou d'un blanc de pastel. Et soudain elle prononça :

— Est-ce que je puis vous dire tout ?

— Mais oui, Marcelle, vous savez bien que je suis votre vieil ami.

Elle s'intimida encore une seconde, et cette gêne puérile d'un enfant, qui essaye de se révéler et n'y parvient pas, était charmante. Quelle fraîcheur de petite fille, quelle nouveauté de printemps, quel mystère insondable !

— Vous savez, je ne suis pas bien heureuse, prononça-t-elle d'une voix sans timbre et tremblante. Papa et maman sont très bons, ils m'aiment beaucoup... seulement ils ne comprennent pas comme vous, ils ne sont pas artistes comme je voudrais l'être, je ne peux pas l'expliquer... je le sens...

Elle pleura un peu, puis se redressa, les pupilles élargies, laissant transparaître enfin l'exaltation cachée qui la dévorait à l'insu de tout le monde, depuis sa treizième année.

— Je voudrais sortir de la vie, m'évader de la laideur, de la trivialité, de la médiocrité. Je m'ennuie, je m'ennuie, Nicolas. Puisque mon corps est rivé au coin de misère où végète ma famille, je veux que mon âme, au moins, voyage, monte toujours, connaisse les sommets. Soyez mon conducteur, emmenez-moi dans votre rêve ; je suis si malheureuse, si malheureuse !

Elle perdait tout contrôle sur ses paroles. Son jeune amour, ses désirs artistiques se confondaient. Et elle était tout à fait transfigurée ; ce qu'il y avait de dur, de cruel dans son visage, avait fait place à la beauté de la douceur, à celle de l'enthousiasme. Alors une grande émotion envahit Nicolas : l'enfant qu'il avait désiré, qu'il n'avait jamais eu, dont il portait comme un deuil mystérieux, il se mit à le chérir en cette petite fille. Elle avait l'âge auquel les pères se complaisent : cette exquise adolescence qu'ils aiment tant à suivre, à diriger, qui les émerveille ; et cette petite Marcelle se confiait si puérilement, si simplement à lui !

— Revenez me voir, lui dit-il. Nous ferons de grands voyages dans tous les pays de l'Art, de la Beauté.

Après qu'elle fut partie, Nicolas se remit à ses croquis, mais l'image de Marcelle était toujours devant lui, excitant sa curiosité, l'intriguant par le mystère de son âge équivoque. Qu'y avait-il au juste dans ce jeune être ambigu, ni femme, ni enfant ? Ne serait-elle pas un jour une grande artiste ? Il l'espérait presque, tant il la sentait diverse, déconcertante, multiple. Alors, en même temps que la féminité de cette petite fille, il verrait, selon son désir, naître un talent ?

Mais comment conquérir son intimité ? Il comprenait si peu les femmes, il les connaissait si mal ! Il jetait un regard en arrière, et quand il pensait que jamais, de toute sa vie, nulle autre que Jeanne n'avait été tenue dans ses bras, il en éprouvait comme une infériorité, une faiblesse. Savait-il même leur parler ? Véritablement, pour les aborder, il en était encore au point d'un garçon de quinze ans qui ne sait que jouer, dire des sottises. Serait-ce le moyen de ravir à cette adolescente le secret de sa formation morale ? Ne faudrait-il pas au contraire composer un personnage, se montrer altier, impérieux, la dominer ?

Dès huit heures, le lendemain matin, Marcelle était rue Visconti, demandant Houchemagne. Le sentiment qui la possédait ne connaissait ni mesure, ni calcul. Le désir de voir Nicolas l'emportait en elle sur toute idée de prudence, de réserve, et elle arrivait le rire aux lèvres, folle d'allégresse. Elle lui prit les mains, lui communiquant son rire rien qu'à le regarder :

— Nicolas, écoutez, je voudrais quelque chose...

Et c'était encore une énigme pour lui que la joie de cette grande fille taciturne, la gaîté de ses yeux verts qu'il avait toujours connus aussi froids que des gemmes. Il répondit, un peu dérouté :

— Dites quoi, ma petite Marcelle, et vous l'aurez.

Elle l'amusa cinq minutes encore de ses réticences, et finit par avouer pourquoi elle avait manqué l'École ce matin, bien qu'il y eût un modèle joliment intéressant. Voilà : elle mourait d'envie de connaître l'atelier d'Houchemagne. Oh ! cela au point d'en rêver la nuit, d'en être malade. N'était-elle pas son disciple, n'avait-elle pas promis de le suivre? Alors, quel enseignement vaudrait jamais le spectacle de ses toiles en œuvre, de ses études, de ses méthodes de travail? Elle serait si heureuse, si heureuse de le voir peindre, seulement une fois, seulement une heure!...

Alors, il parut très contrarié. Quel ennui que la demande de Marcelle fût précisément celle-là! Oh! il aurait voulu, il aurait voulu de tout son cœur la satisfaire. Mais cette chose-là n'était pas possible ; jamais, à personne, il n'avait ouvert sa porte ; personne au monde, sauf Jeanne, ne l'avait vu travailler.

— Et ce n'est pas un parti pris, un principe ridicule, Marcelle, ajoutait-il avec un vrai chagrin ; je vous assure, il y a là pour moi une impossibilité. Il me semble que montrer mon travail serait tarir mes idées, me condamner à l'impuissance, et quand même je me résignerais d'avance à un tel résultat, je ne pourrais pas encore laisser voir l'élaboration de mon œuvre ; quelque chose en ma conscience se révolte à cette pensée comme à celle d'une mauvaise action. Ne vous moquez pas, ma petite Marcelle, il me semble que je perdrais de ma respectabilité, de mon orgueil d'homme, de ma dignité d'artiste. Et puis, c'est encore plus subtil que je ne puis le dire. Entre mon œuvre et moi il y a comme une intimité, un tête-à-tête inviolable. Elle

est en moi, mystérieusement ; personne ne la soupçonne ; je la mets au monde lentement, laborieusement, et un regard, même ami, viendrait s'interposer entre elle et moi ? Bien plus, on la verrait informe, débile, inachevée, on la jugerait avec mépris, on la méconnaîtrait ? C'en serait assez pour qu'un mauvais sort pesât sur elle, pour que je cessasse de l'aimer. — Non, Marcelle, je ne peux vous montrer mon atelier, c'est impossible.

Elle ne répondit rien de tout un moment. Sa gaîté avait disparu ; elle avait repris son air glacial ; mais nul chagrin ne se lisait sur sa figure. Elle parla d'autre chose. Ce fut à la maison que sa peine éclata. Ce refus de Nicolas l'avait déchirée. Elle pleura et sanglota plus de deux heures, dans sa chambre, en se tordant les mains, en suffoquant. Une grosse colère de petite fille montait du fond de son cœur contre Nicolas, et jamais elle ne l'avait tant aimé, pourtant ; alors, le sens des ruses féminines s'éveilla en elle tout d'un coup, et elle résolut de bouder quelques jours pour essayer son pouvoir.

Ce soir-là, Jenny Fontœuvre revint tout émue de la rue d'Anvers. En l'absence de miss Spring qui se trouvait en Angleterre, la pauvre Synovie faisait une terrible fièvre typhoïde. Et sans soins, sans secours, seule dans ce grand diable d'atelier où l'on étouffait, en cette saison, elle attendait les deux visites que sa concierge lui rendait en courant le matin et le soir. Jenny Fontœuvre en avait les larmes aux yeux. Son exaltation était extrême. Elle disait :

— Va-t-elle mourir ainsi ? va-t-on la laisser mourir ainsi, une telle artiste, une telle amie !

Et elle fit une proposition : elle et Marcelle auraient pu prendre alternativement la garde : la mère veillerait la malade la nuit, la fille la soignerait le jour. Mais Marcelle se récria. Manquer l'atelier en ce moment où il y avait un modèle unique, où justement Seldermeyer la trouvait en progrès ! Après tout, Mlle Arnaud ne lui était rien. C'était très fâcheux qu'elle fût malade, mais tout le monde ne naissait pas sœur de charité.

— Oh ! quel égoïsme ! disait la mère, tout attristée.

Jamais Marcelle n'avait donné beaucoup de marques d'altruisme, mais en ce moment elle se sentait, pour le genre humain tout entier, une indifférence tranquille et cruelle. On pouvait lui dépeindre toutes les souffrances, toutes les misères,

rien ne bougeait en son cœur. Il n'y avait que la pensée de Nicolas qui pût l'émouvoir ; mais dans quel état de vibration, d'exaltation la mettait cette pensée incessante qui multipliait sa vie !

On ne put retenir Mme Fontœuvre à la maison cette nuit-là. Dès le dîner, elle reprit le chemin de Montmartre.

Blanche Arnaud était couchée au fond de l'atelier, dans un petit lit de fer inconfortable, et la veilleuse qui brûlait près d'elle éclairait seule ce vaste hangar où, le long des murailles, des portraits surgissaient comme de pâles fantômes. L'odeur de fleur d'oranger dont l'abreuvait la concierge, flottait dans l'air et l'on n'entendait que deux bruits dont les rythmes s'harmonisaient : le tic tac d'un gros réveil placé sur une chaise près du chevet, et le souffle de la malade. Un vasistas ouvert dans le vitrage laissait pénétrer un peu d'air tiède, et l'on voyait encore sur le chevalet une toile inachevée, un visage de femme où les yeux seuls, d'un bleu intense, vivaient, finis, parfaits, dans un ovale encore nuageux.

La malade avait une fièvre terrible. A peine si elle s'étonna de revoir Jenny Fontœuvre. Celle-ci s'apitoya de la trouver si brûlante, si douloureuse, en cet abandon ; et, bien qu'elle ne fût pas riche à ce moment-là, elle redescendit chez le pharmacien pour des cachets, de l'alcool à frictions. Et elle passa une nuit lamentable, allongée tout habillée sur le petit lit de miss Spring, se levant de temps à autre, à la lueur de la veilleuse, pour lotionner ce pauvre corps en feu, le couvrir de linge frais, l'alléger des couvertures trop pesantes.

Le lendemain, Marcelle ne vit pas sans humeur sa mère revenir les yeux cernés et le teint jauni, avec une nouvelle préoccupation : celle de se procurer immédiatement la somme nécessaire aux soins de Mlle Arnaud.

— Il faut faire de l'argent tout de suite, disait-elle, ou bien mettre cette pauvre Blanche à l'hôpital.

Enfin l'idée lui vint d'abandonner pour quatre-vingts francs, à un gendre des Dodelaud, qui n'y voulait pas mettre davantage, sa grande corbeille de chrysanthèmes, — son Salon de l'année précédente. Jusqu'ici, ç'avait été son orgueil de refuser un tel marché. Cette toile-là, dont elle était bien contente, cela valait au moins vingt-cinq louis. Pour deux cents francs encore, elle l'aurait laissée aller. Mais quatre-vingts ! Et elle s'était privée

d'une robe d'été dont elle avait le plus grand besoin, plutôt que de céder. Et, ce soir-là, elle dit tout simplement à Marcelle, en décrochant la toile.

— Cours vite porter cela aux Dodelaud ; explique-leur que j'ai réfléchi, que je laisse mes fleurs pour quatre louis ; ils vont te payer sur-le-champ ; cela nous tirera d'affaire pour le moment.

— Ne pourrais-tu envoyer Brigitte ? répliqua Marcelle.

A ce moment, l'amour était en elle comme une démence, comme une ivresse. Il lui semblait qu'elle baignait dans le feu, dans la lumière, dans le soleil, et que tout ce qui se passait en dehors de son cœur, tout ce qui n'était pas Nicolas, c'était la nuit, les ténèbres ; pire, c'était quelque chose d'infime et de méprisable. Jenny Fontœuvre était outrée. Jamais elle n'aurait soupçonné chez Marcelle un tel manque de cœur. Elle attrapa le tableau par le châssis et s'en fut elle-même chez les Dodelaud vendre pour quelques francs son œuvre préférée.

Cependant, toute une semaine, elle s'éreinta en ces courses continuelles de la rue d'Anvers au quai Malaquais. Mme Nugues l'aidait parfois dans ses veilles, mais le bébé empêchait qu'elle pût disposer de son temps. D'ailleurs son travail de catalogue l'occupait à la journée près de son mari, comme une artisane. Au premier argent qu'ils touchèrent, ils apportèrent du champagne à Mlle Arnaud, qui entrait en convalescence.

A ce moment, Marcelle avait tenu bon et n'était pas encore retournée rue Visconti. Aux Beaux-Arts, elle ne donnait pas un coup de pinceau. Elle était immobile à sa place, les yeux sur le modèle. Pourtant elle ne voyait rien ; elle pensait à Nicolas, elle l'appelait, le désirait, se disait qu'elle mourrait s'il ne l'aimait pas. Seldermeyer survenait, voyait cet accès de paresse, la malmenait ferme. Ou bien parfois sa voisine, la Russe, prononçait de sa voix musicale :

— Eh bien, Fontœuvre, vous êtes longue à travailler !

Oui, elle pensait à mourir. Vivre avec ce fardeau sur le cœur devenait un supplice. Au fond, elle espérait que Nicolas serait venu l'attendre à la sortie de l'École. Mais il n'avait pas fait un pas vers elle. Et elle goûtait d'avance la joie qu'il y aurait à se tuer sous ses yeux pour lui laisser un impérissable remords.

Une après-midi que Mme Fontœuvre, exténuée, s'était couchée, Marcelle se décida enfin à se rendre chez Blanche Arnaud. Celle-ci, qui ne quittait pas encore son lit, manifesta une joie sans

mesure à voir la jeune fille. Elle baisa ses longues mains maigriotes.

— Ah! que vous êtes bons tous! Ah! que c'est délicieux de posséder de tels amis! On me plaint, mais je suis heureuse, trop heureuse.

Marcelle nonchalamment s'assit près du lit et, sans écouter ce flux de paroles, observait cette femme mûre dont l'intimité lui dévoilait les derniers charmes. Elle examinait en leur nudité ces bras opulens, cette gorge pleine, et, dans les cheveux embroussaillés, ce visage animé où luisaient de grands yeux bruns, pleins de tendresse. Elle se demandait pourquoi cette Blanche Arnaud avait ainsi vieilli sans amour, et son égoïsme ne put retenir un cri :

— Oh! c'est triste d'être seule. Moi, j'ai si peur de rester seule aussi!

— Toi, ma chérie, tu te marieras aisément, ta condition est bien différente de la mienne; tu as tes parens, des relations, tu es fraîche et charmante.

Elle soupira, puis reprit :

— Toutes les femmes n'ont pas le même sort.

Et elle était si émue que son attendrissement confinait à l'exaltation. Elle glissa bien vite aux épanchemens.

— Ma petite Marcelle, tu n'es plus une enfant et je puis te dire à présent bien des choses. Marcelle, j'aurais pu n'être pas seule...

Les paupières s'abaissèrent un instant; sa poitrine se gonfla, et, après un petit silence, elle ajouta :

— On m'a aimée, Marcelle... on m'a aimée beaucoup.

Marcelle la regardait de ses yeux étonnés.

— Tu sais, ma petite, je n'ai jamais été bien jolie, mais j'ai eu vingt ans, et j'avais de la ligne, et mes premiers portraits, j'y mettais déjà toute mon âme. Je puis bien l'avouer, j'en ai fait de beaux. Et c'est ce jeune talent qui avait fait impression sur un grand peintre. Je ne te le nommerai pas, petite, car, un jour ou l'autre, tu le rencontreras aussi, et c'est un secret que cet amour qu'il eut pour moi.

— Vous ne l'aimiez pas, vous? demanda Marcelle.

— Moi!... oh! ma chérie!

Deux grosses larmes sortirent des yeux de la malade et roulèrent sur l'oreiller; elle reprit :

— Moi, je ne l'aimais pas? Tiens! aujourd'hui, faible comme je suis après ce jeûne de vingt-cinq jours, s'il entrait soudain, s'il arrivait ici, je crois que je mourrais.

— Eh bien, alors?

— Il n'était pas libre, Marcelle; il avait une femme à laquelle il ne pouvait faire aucun reproche; il m'aurait aimée clandestinement, en fraude; je serais entrée avec lui dans cette boue de l'adultère dont on ne peut jamais se laver ensuite. Oh! je n'ai pas voulu, je n'ai jamais voulu. Dieu! que j'ai souffert, pourtant! Mais j'ai mon Art.

Elle regardait peureusement cette grande fille impassible qui, peut-être, dans l'orgueil de ses dix-sept ans victorieux, allait se moquer d'un si pauvre roman. Mais Marcelle ne pensait pas à l'ironie; elle embrassait d'un regard la misère de cet atelier si lamentable, — ce vaste grenier vitré, où de vieux meubles boiteux, des fauteuils usés jusqu'à la corde, des chaises vermoulues criaient la pauvreté navrante, où les admirables toiles des murs, elles-mêmes, étaient comme voilées par cette cendre grise qui semble répandue dans les logis sordides; et à son esprit troublé, l'ensemble de ces choses attristantes devint l'appareil de l'austère vertu. Puis, avec une curiosité nerveuse qu'expliquait assez la fièvre de sa passion :

— Comme vous devez regretter aujourd'hui!

Mlle Arnaud fit dans le lit un mouvement de doute, d'incertitude; sa main grasse, mais exsangue, de malade, passa sur son front et elle finit par dire :

— Non, je ne regrette pas. Je suis en paix maintenant.

Mais cette paix qu'elle avouait avec mélancolie parut si abominable à Marcelle, qu'un peu d'émotion jaillit enfin du cœur de l'adolescente. Ses yeux devinrent humides; elle embrassa Blanche Arnaud, puis n'eut plus qu'une idée : fuir, fuir ce logis de paix atroce, de paix sépulcrale. Non, elle ne voulait pas cette paix-là; non, elle ne voulait pas mourir non plus. Ce qu'elle voulait, c'était vivre, connaître l'ivresse de l'amour, le paroxysme du bonheur; c'était les bras de Nicolas pour s'y enfermer, la bouche de Nicolas pour la baiser, ses yeux pour y plonger les siens. Ses tempes battaient, ses oreilles bourdonnaient. Elle quitta brusquement Blanche Arnaud et se trouva, sans savoir comment, après avoir marché cinq minutes en aveugle, oppressée, à bout de souffle, sur l'esplanade de Montmartre.

Une chaleur torride pesait sur Paris qui, en bas, fumait sous le soleil. La ville était noyée d'une buée fauve; on aurait dit un lac de vapeur brûlante dont émergeait seulement là-bas, la coupole étincelante des Invalides. Et la température suffocante ayant fait le vide des promeneurs autour de la basilique, la frêle Marcelle était seule sur l'Esplanade embrasée, debout, contemplant à ses pieds la cité grise dont la rumeur sourde emplissait l'air. Elle se moquait du soleil, de l'atmosphère de fournaise, de la poussière qui lui entrait aux yeux et aux narines. Une idée venait de la clouer sur place, frémissante jusqu'au vertige : parmi cet océan indistinct des toits, il y avait un toit sous lequel, à cette minute précise, était Nicolas. Elle perçait la brume de ses prunelles, s'orientait. A force de fixer des point de repère, elle découvrit les tours de Saint-Sulpice semblables à deux colonnes trapues. Puis Notre-Dame se dessina vaguement, et Marcelle délimita le trajet de la rue Bonaparte, celui de la rue Visconti. Nicolas était là, à cette place certaine...

Comment! elle avait pu demeurer dix longues, dix affreuses journées si près de lui sans le revoir! Aujourd'hui la seule pensée qu'en un point précis de cette immensité, au fond d'une chambre lumineuse, il travaillait en silence, la plongeait dans une extase.

Tout d'un coup, elle reprit sa course comme une hallucinée, descendit en hâte les escaliers. A la première station de voitures, elle prit un taxi-auto et donna l'adresse d'Houchemagne.

Ces dix jours sans sommeil, presque sans nourriture, l'avaient pâlie, et de plus, en ce moment, elle se transfigurait. Elle avait à ses lèvres minces un divin sourire, et ses yeux agrandis, angoissés par la passion, la rendaient parfaitement belle. Ce qu'elle faisait là, elle n'en savait rien; elle allait à Nicolas, tout simplement, mais poussée par une telle puissance que rien au monde à ce moment ne l'aurait arrêtée. D'ailleurs, elle ne voyait aucun obstacle. Moralement, le chemin qui la menait à Nicolas était pour elle cent fois plus libre, plus uni, que les rues et les avenues ne l'étaient à la machine glissante et trépidante qui la précipitait vers l'homme qu'elle aimait. Elle sentait avec délices diminuer la distance. En traversant le boulevard, elle eut un petit choc au cœur; elle en eut un second en passant la Seine; elle arriva.

— Madame vient de sortir, lui dit la femme de chambre. Madame a reçu une dépêche et elle est allée au téléphone pour avoir des nouvelles de M. de Cléden qui se meurt; mais Monsieur est à l'atelier; si Mademoiselle veut, j'irai le chercher.

Marcelle répondit tranquillement :

— Inutile de le déranger. Il m'attend pour une leçon. C'est moi qui vais monter.

La domestique ne s'étonna point, et, se retirant, lui laissa gravir l'escalier jusqu'à cet atelier mystérieux où personne encore, sauf les modèles d'Houchemagne, n'avait pénétré. Marcelle allait à petits pas légers et ne s'arrêta qu'à la porte...

C'était une porte à moulures grises, assez étroite; Marcelle ferma les yeux, eut une lente aspiration, et très doucement, sans frapper, tourna le bouton.

L'atelier d'Houchemagne, du peintre fameux dans les deux continens, du génie le plus incontesté de l'heure, lui apparaissait, et elle eut une commotion de surprise : il était semblable à un vaste hangar aux murs blancs, sans un ornement, sans un bibelot, sans une tenture. Seules, quelques chaises de paille le meublaient, avec un pauvre poêle de faïence blanche et un pupitre de hêtre pour les cartons. Face au vitrage voilé de calicot, se dressait l'immense toile commencée où la composition s'accusait déjà en traits de fusain, et là-bas, au fond, devant un léger chevalet, Nicolas Houchemagne, debout, travaillait à son étude du Christ. Marcelle avait ouvert la porte si doucement qu'il ne s'était aperçu de rien. Elle demeura quelques secondes haletante, puis son désir l'emporta, un cri lui jaillit des entrailles: « Nicolas! » et elle courut à lui.

Il se retourna et la vit traverser l'atelier, si nouvelle, si transformée qu'il la reconnut à peine. Puis elle s'arrêta devant lui sans une parole, le regardant.

Alors lui, qui depuis une semaine, dans le secret de sa conscience scrupuleuse, repoussait d'instinct l'image obsédante de cette petite fille, trouvant insolite et inquiétant l'intérêt qu'il prenait à sa personne, sentit le trouble qu'elle lui causait se préciser soudainement. Ce fut une illumination. Depuis un temps indéterminé, depuis surtout ce soir où ils s'étaient promenés ensemble sous les platanes du quai Malaquais, elle était entrée en lui, il la portait vivante. Il s'efforça de se maîtriser pour lui demander sévèrement :

— Que voulez-vous, Marcelle ?

Elle leva sur lui un regard si misérable, si suppliant, que tout le sang-froid de Nicolas l'abandonna. Il lui prit les mains, l'attira vers lui, disant avec douceur :

— Vous avez peur que je vous gronde, petite Marcelle, pour avoir violé la consigne et forcé ma porte ; vous tremblez ; mais je ne vous gronderai pas. C'est moi qui étais bien sot de vous refuser ce plaisir. Vous avez bien fait de venir. Ne craignez plus rien ; je ne suis pas si méchant ; je vous montrerai tout ici.

Elle répliqua, la gorge serrée :

— Laissez-moi m'asseoir un moment près de vous, sans rien dire ; je n'ai plus... je n'ai plus de forces...

Il courut lui chercher une des chaises de paille où elle se laissa tomber. Elle ferma les yeux, et lui demeura debout devant elle, effrayé, la croyant souffrante, se retenant de l'embrasser comme on embrasse un pauvre petit enfant malade.

Et, pour la seconde fois, un éclair de lucidité traversa son âme. Il se redressa, eut un regard fier d'artiste puissant sur ces murs de chaux où s'accrochaient son *Sphinx*, son *Taureau ailé*, le *Centaure ;* où l'on voyait les merveilleuses ébauches du triptyque de *Saint François*, où la *Multiplication des Pains*, colossale, s'esquissait triomphalement, annonçant déjà l'œuvre maîtresse, la plénitude du talent ; et il se retrouvait bien étonné d'apercevoir dans ce repaire de travail, d'où il avait farouchement chassé tous les intimes, cette frêle forme de jeune fille si humble, si craintive.

En cette adolescente qui le désarmait, l'attendrissait, sommeillait pourtant la bête féminine inconsciente et terrible qu'il ne connaissait pas, dont il ne pouvait ni se méfier, ni se garder. Seule une alarme obscure l'avertissait du péril, mais de quelle voix lointaine et sourde !

— Nicolas, murmurait Marcelle, si je mourais, auriez-vous un peu de chagrin ?

— Mourir ! répéta-t-il angoissé, vous parlez de mourir ; mais vous êtes la santé même. Mourir ! vous voudriez mourir ?

Elle ne répondit pas de tout un instant, accablée. Il souffrait de sa souffrance. De nouveau, il lui prit les mains et les caressa, dans un trouble extrême. Alors elle se mit debout, et avec un soupir déchirant, les yeux dans ses yeux :

— Vous ne me comprenez pas ?... non ?...

— Ah! Marcelle! dit Nicolas en se détournant, que va-t-il arriver de nous?

Elle s'abattit dans ses bras en sanglotant, et ils s'enlacèrent, en pleurant ensemble. Ce fut Houchemagne qui se reprit le premier et la repoussa.

— Nous ne pouvons pas nous aimer, Marcelle, ce serait abominable; je ne suis pas libre, moi; pensez à Jeanne. N'attendons pas que ce sentiment mauvais nous envahisse; il est temps encore de réagir.

— Réagir! fit-elle, en se redressant. Réagir! mais votre amour, c'est ma vie! Cesser de vous aimer, Nicolas? Mais vous ne voyez donc pas ce qui se passe en moi? Je ne suis plus rien qu'une chose qui vous aime.

Il tomba à genoux devant elle en se bouchant les yeux et les oreilles.

— Ayez pitié de moi, taisez-vous, ne voyez-vous pas que moi aussi, moi aussi... Et je ne peux pas, pourtant, je ne veux pas!

Marcelle prononça :

— C'est pour cela que je vais mourir.

Alors, il la reprit dans ses bras, saisi d'une inquiétude folle. Non, ce n'était pas vrai, n'est-ce pas; elle ne se tuerait pas? Mais, plus il la regardait, plus il comprenait que cette fille taciturne et volontaire pouvait accomplir tout ce qu'elle aurait décidé. Elle disait :

— Croyez-vous que j'aurais peur? La mort, je m'en moque. Vivre sans votre amour! ah! non, non. Bien d'autres qui ne me valaient pas ont eu la minute de courage nécessaire, je l'aurai, allez, Nicolas.

Et il vit que c'était sûr, qu'elle ferait comme elle aurait dit, qu'en le quittant, elle courrait à la Seine. Alors, des sentimens désordonnés le bouleversèrent : une pitié violente, une admiration pour cette frêle enfant virile, et un désir de disputer à la mort ce corps si mystérieux de vierge. Il la prit au poignet :

— Non, reste, je ne veux pas que tu meures; je t'aimerai. J'aime Jeanne, je t'aimerai aussi. Ce sera ignoble, mais tu vivras.

Elle redevint farouche :

— Je veux être aimée seule. Cousine Jeanne ne sait pas t'aimer; je serai ton amante, ta seule amante. Tu ne peux pas

comprendre ce que je suis; personne ne m'a connüe. J'ai plus de cent vies en moi. Mon aspect est un mensonge; tu ne sais pas ce que je puis aimer. Tiens, je n'ai à te dire qu'une chose, mon amour est le frère de ton génie, il l'égale. Cousine Jeanne, je...

Elle s'arrêta net, pour dissimuler l'expression de haine qu'avait prise soudain son regard. Nicolas, tremblant, l'écoutait et l'admirait, dominé peu à peu par la femme toute-puissante qu'était cette prétendue petite fille.

— Tu seras la seule, mais promets-moi que tu vivras.

— Avec ton amour! Ah! si je vivrai, Nicolas!

Et elle le couvrait de baisers enfantins, mêlant son ignorance et sa passion dans son impudeur. Un bruit dans la maison la fit sursauter; il la repoussa :

— Arrête... si c'était Jeanne, que ferions-nous?

Puis aussitôt revenant à lui, et avec une amertume qui le crispait tout entier :

— Tu vois, tu vois où nous en sommes; se cacher ainsi, quelle abjection, quelle honte! Va-t'en, laisse-moi, je n'ai pas le droit de t'aimer. C'est atroce de trahir Jeanne.

— Ta femme, reprit-elle toute frémissante, c'est moi.

Alors, il perdit la tête tout à fait. Marcelle n'était plus l'enfant inaccessible dont un homme délicat ne s'approche qu'avec respect, avec timidité, avec retenue; l'enfant virginale gardée par la fraîcheur même de son âme; c'était une force implacable de la nature, une puissance physique qui l'aspirait irrésistiblement, la bête fascinatrice dont il devenait la proie. Sa figure même était changée; en une heure, sous l'orage physiologique de cette passion, elle avait atteint à la beauté parfaite, avec son col superbe, et ce nez admirable d'une longue ligne droite, qui parachevait sa physionomie hermétique. Son mystère affolait Nicolas. Encore une minute, et les scrupules de cet homme très pur furent comme des oiseaux étouffés qui crient encore un peu, puis dont la voix diminue, s'éteint et meurt dans le silence...

Quand, après une heure, glaciale, impassible plus que jamais, Marcelle quitta l'atelier d'Houchemagne, ils étaient liés l'un à l'autre par l'indissoluble lien de l'amour.

Nicolas Houchemagne était resté debout au milieu de l'atelier, immobile, les bras croisés, sans un geste, sans un regard.

Il sentait que des ruines croulaient toujours en lui, que sa vie morale continuait de s'effondrer, que tout s'engloutissait dans le cataclysme. Et cependant, il vivait. Il vivait plus que jamais; les ruines étaient en feu, et le brasier flambait.

C'était fini, il était tombé vulgairement comme les autres; fini de s'estimer, fini de travailler dans la paix, fini d'exister sereinement dans l'intimité de Jeanne, fini de cette vie laborieuse et simple que, jusqu'à trente-six ans, il avait menée, gardant, en dépit de son génie, une sorte d'enfance intérieure. Il n'était plus lui-même; un homme méprisable venait de naître en lui, qui lui serait désormais à charge jusqu'à la mort.

Enfin, ce qu'il attendait se fit entendre : un bruit de pas légers dans l'escalier : le retour de Jeanne.

Elle ouvrit la porte, elle entra les yeux rougis et gonflés. L'immobilité singulière de Nicolas, debout au milieu de l'atelier, elle l'attribua à une certaine anxiété qu'il aurait eue, la sachant en conversation avec le château de Cléden.

— Mon pauvre Nicolas, fit-elle en retenant ses larmes, je m'en doutais, mon père est perdu.

Nicolas hésita, puis se maîtrisant :

— Veux-tu que nous partions dès ce soir?

Elle releva sa voilette et son admirable beauté apparut défaite par la douleur qu'elle endurait; mais il y avait dans sa peine tant de douceur, tant de résignation et de tendresse, qu'ainsi, elle charmait encore davantage. Elle répéta :

— Que nous partions? Mais, Nicolas, tu ne peux m'accompagner, j'irai seule.

— Comment! je n'irai pas avec toi?

Elle s'approcha de lui, et, brisée par le chagrin, elle eut cependant assez de force pour se redresser, pour reprendre son rôle d'inspiratrice, pour dire en l'enlaçant :

— Je sais que tu ne peux quitter ton œuvre à cette heure, mon Nicolas; c'est l'instant le plus délicat, le plus difficile et aussi le plus décisif de ta crise d'artiste. Tu comprends, moi, je sens et je suis toutes les phases de ta création. Aujourd'hui, tu es à la veille de parfaire ta figure du Sauveur, qui sera le chef-d'œuvre de ta vie; je sais que tu l'as en toi, qu'elle vient au jour de minute en minute, que demain, peut-être, elle sera là, vivante, pour la joie éternelle du Monde, et moi, une pauvre femme qui souffre comme tant d'autres, j'exigerais que, pour

ma consolation particulière, tu compromisses ton œuvre en allant ressentir d'atroces émotions? Non, Nicolas, tu resteras à ton chevalet en pensant à moi.

— Il faut que je parte avec toi, balbutia Houchemagne d'une voix sourde. Je ne puis t'abandonner, ma pauvre Jeanne.

A ce mot de compassion, la jeune femme cessa de se contenir; ses larmes jaillirent à flots, elle se mit à parler avec une abondance désolée de son père, de son enfance, des soins qu'il lui donnait, si maternels, si surprenans chez un homme. Elle rappelait tous ses souvenirs : il l'avait veillée treize nuits, lors d'une scarlatine. L'hiver, il se privait des soirées auxquelles il était invité pour ne pas la laisser seule au château. Ah! les promenades exquises qu'ils faisaient au printemps. Mon Dieu! comme il l'avait chérie! Et elle se tordait les mains.

— Je pars avec toi, reprenait Nicolas, il faut que je parte.

Alors, elle le mena devant le chevalet où l'image du Christ se dressait déjà au trait noir, si troublante.

— Ma consolation, dit-elle en pleurant, ce sera ta gloire, ce sera le succès de ce tableau. Il me sera bon au retour, quand je te reviendrai meurtrie, de goûter la beauté de ton œuvre. Je suis forte, tu sais, je saurai souffrir.

— Ma pauvre Jeanne! ma pauvre Jeanne! répétait-il en la contemplant d'un regard étrange.

Quand elle eut fait en hâte, avec sa femme de chambre, les préparatifs de départ, elle vit Nicolas accourir à elle avec une sorte d'effarement. Il venait de passer une heure seul, dans l'obscurité de son atelier; l'ivresse de sa faute se dissipait, la honte lui montait du fond de l'âme, et il se sentait si faible qu'il cherchait un appui.

— Jeanne, ma bonne Jeanne, suppliait-il, emmène-moi, il faut que tu m'emmènes; je ne peux pas rester tout seul ici.

A ces mots, elle crut à un accès de découragement, à une lassitude; elle se mit à l'exhorter, à lui montrer la réussite proche, et elle évoquait la toile avec tous ses personnages, grouillante de foule, palpitante de vie, radieuse de divinité. Et Nicolas qui, depuis huit années, s'exaltait à ces sortes de discours, s'y enflammait, y retrouvait toujours l'excitation nécessaire, s'irrita aujourd'hui de les entendre résonner à faux, de trouver Jeanne si incompréhensive, si loin de la vérité. Il lui en voulait de ne pas deviner la trahison, de ne pas le sauver du

péril. Il la comparait à l'autre. Elle aussi jadis s'était offerte à lui. « Je suis la servante de votre génie, » lui avait-elle dit suavement. Mais Marcelle était venue, enfantine et passionnée, l'abreuver, d'un coup, du plus violent, du plus impétueux amour. Ah! qu'il était pâle et insipide aujourd'hui, l'amour angélique de l'inspiratrice! Et encore c'était elle qui refusait de le sauver, qui le rejetait à l'autre...

— Soit, fit-il, je reste.

Le lendemain, bien que Marcelle et Nicolas ne se fussent donné aucun rendez-vous, il sortit de bonne heure pour la rencontrer dans la rue. À huit heures et demie, il la vit déboucher de la porte cochère, longer la vitrine des Dodelaud, sourire en l'apercevant. Ah! que ce sourire lui fut délicieux! Il y retrouvait tout le goût de son amour et la fraîcheur de fleur de son enfantine maîtresse. Était-ce donc vrai qu'à trente-six ans, en pleine maturité, il était aimé de cette adolescente?

Leurs mains s'étreignirent; ils ne se dirent rien et marchèrent côte à côte jusqu'à l'entrée des Beaux-Arts. Arrivés là, Marcelle demanda seulement :

— Allons jusqu'à la porte de la rue Bonaparte.

Ils tournèrent le coin du quai, s'engagèrent dans l'étroite rue. Bientôt les grilles de l'École apparurent avec sa cour profonde, ses fragmens d'architecture délicate, ses portiques parmi la verdure. Mais là Nicolas, retenant Marcelle, dit à son tour :

— Viens, Jeanne est partie, nous serons seuls.

Et elle le suivit de cet air béatifique qui la rendait méconnaissable.

Quand ils se retrouvèrent encore une fois en tête à tête dans le grand atelier inondé de lumière, Nicolas prit Marcelle dans ses bras.

— Maintenant que je suis à toi, lui dit-il avec une ferveur qui faisait trembler sa voix, il faut que je te livre tout le secret de ma vie d'artiste; tu me verras travailler comme tu l'as désiré, Marcelle; tu connaîtras mes transes et mes joies; tu connaîtras mon œuvre informe et imparfaite; je t'associerai à mes rêves.

Puis la serrant avec un frémissement fou :

— Et tu auras un grand talent; je veux que tu sois une divine artiste. Tout ce que je sens, je le ferai passer en toi. Tu es en même temps mon amante et mon élève, Marcelle.

Elle répondit :

— Je ne voudrais plus d'autre maître que toi.

Alors il la mena devant l'immense esquisse où les silhouettes se découpaient en noir sur la toile blanche. Là, il se mit à conter le sujet de son tableau. A gauche, sur une pente gazonnée, s'était répandue la foule, tout entière orientée vers Jésus, suspendue à ses lèvres. Au premier plan, un peu à gauche, se tenait le Sauveur avec ses disciples. Tous ces pauvres gens mouraient de faim, et ils n'y pensaient même pas. Heureusement que le Sauveur veillait sur eux. Et c'était cette sollicitude adorable, ce mystère, dont Nicolas avait voulu faire l'âme de son tableau.

— Connais-tu cet évangile, Marcelle? demanda-t-il.

— Non, dit Marcelle, je ne le connais pas.

Il eut une sensation subtile et étrange : qu'elle était d'une autre race que lui, parlait une autre langue: mais ce ne fut que fugitif, et il ouvrit ses cartons pour étaler par terre les innombrables études préparatoires. Tous deux s'agenouillèrent, et devant les yeux de Marcelle passèrent d'admirables dessins où la maîtrise d'Houchemagne s'accusait dans chaque trait. C'était Philippe, André, c'étaient des têtes de femmes extasiées, puis la foule. C'était aussi le petit enfant qui avait cinq pains d'orge et deux poissons, c'étaient des morceaux de draperie pour la tunique du Christ. Enfin, c'étaient des paysages.

Marcelle était saisie d'admiration. Puis elle voulut revoir le *Sphinx*, le *Centaure*. Elle allait, s'arrêtant à chaque toile, parcourant des yeux la grande pièce sévère :

— Je l'adore tel qu'il est, l'atelier de ton génie, dit-elle soudain. Certes, je ne me le figurais pas si dénudé, et, quand il m'est apparu hier, j'ai eu, je t'assure, une singulière émotion; mais tu m'y sembles plus grand, plus beau...

Et l'enlaçant presque avec violence :

— Et puis, ce sera le sanctuaire où nous nous aimerons, n'est-ce pas?

Nicolas eut un sursaut qui le dégagea. Ses yeux étonnés se fixèrent sur Marcelle.

— Nous aimer ici! Oh! y penses-tu? Mais ce n'est pas possible, ma pauvre chérie. Tu crois que je pourrai travailler, reprendre mon œuvre, la revoir en face, quand le souvenir de nos baisers flottera encore entre ces murs? Nous aimer ici, dans

cette pièce où il n'y a jamais eu que mon art et moi, où je n'ai même pas introduit une idée étrangère!

Sa voix commençait à trembler; il poursuivit :

— Nous aimer ici, ma pauvre petite! Tu n'as donc pas compris que nous sommes deux malheureux, que notre amour est odieux, qu'une honte est dans toutes nos caresses! Marcelle, j'ai trahi la femme à qui je devais tout, — oui, mon talent et mon bonheur, je devais tout à Jeanne, — et je me suis repris à elle qui me chérit toujours avec la même générosité, la même bonté, la même tendresse. Ah! je t'aime, oui, je suis à toi pour toujours, mais je suis tombé, je suis tombé plus bas que personne, et je me méprise, je me hais. Nous avons fait le mal, Marcelle, notre amour est maudit, et il faut le cacher, il ne faut pas que mon œuvre le voie!

Il eut un sanglot déchirant et s'abattit par terre, au pied du chevalet où, sur la toile blanche, la figure divine s'esquissait, majestueuse. De longs soubresauts soulevaient ses épaules; il pleurait en criant :

— Ah! Marcelle, qu'avons-nous fait! qu'avons-nous fait!

Mais elle, droite et sévère, un léger tremblement aux lèvres, et d'une voix qu'une secrète colère altérait :

— Odieux? maudit? notre amour? Je me demande pourquoi. Quel mal faisons-nous? Cousine Jeanne ne pourra jamais savoir et n'aura nul chagrin; alors? C'est bon de s'aimer. Si tu m'avais repoussée, je serais morte à présent.

Et, s'agenouillant tout près de lui pour le reprendre, elle ajouta plus doucement :

— Comment peux-tu trouver une honte à notre tendresse!

Il la contempla longuement, et de nouveau l'attirant dans ses bras :

— Ma pauvre petite fille, c'est moi seul qui suis ccupable; toi, tu ne savais pas; tu me faisais le don de ton amour comme un petit enfant offre son sourire. C'est moi, l'homme conscient et averti, qui ai seul péché. Tu es pour moi au-dessus de toutes les femmes; pour que tu sois heureuse, je consens à n'être toute ma vie qu'un misérable.

— Tu me reprocheras souvent notre pauvre amour...

— Non, Marcelle, jamais; je souffrirai seul.

— Si je suis venue te faire souffrir, autant disparaître. Veux-tu?... dis un mot, ce ne sera pas long.

Alors il eut une frénésie de passion pour la retenir. La perdre après l'avoir serrée dans ses bras, après avoir goûté son amour? Ah! toutes les tortures morales, oui; mais que jusqu'à la fin il pût conserver au moins sa présence, ses baisers, la bienheureuse folie de s'aimer si fort!

Dès ce jour-là, Nicolas décida qu'il chercherait deux jolies chambres dont ils feraient le logis de leur amour. L'atelier serait réservé aux leçons d'art, à ces causeries où il reforgerait le talent de Marcelle. Et pendant que la jeune fille, à l'heure de la sortie de l'École, regagnait le quai Malaquais, lui, s'en alla au hasard des rues, guettant les écriteaux appendus aux façades, faisant avec accablement ce premier pas dans le chemin tortueux et clandestin de l'adultère.

Lorsque Marcelle rentra pour déjeuner, une grande nouvelle avait bouleversé la maison. Hélène revenait. Elle revenait au foyer paternel à dix-neuf ans, avec l'âme inconnue que lui avait pétrie avec tant de soins, tant de zèle, tant de sagesse traditionnelle, la sainte Mme Trousseline. Paris lui était maintenant nécessaire pour ses études; elle devait y commencer son stage et s'inscrire pour l'année scolaire à l'École de Pharmacie, et ce n'était pas trop tôt que de chercher dès maintenant l'officine autorisée où elle s'initierait à la pratique du métier choisi. Les Fontœuvre éprouvaient de ce retour une émotion extraordinaire.

— Es-tu contente, Marcelle? questionna Jenny Fontœuvre au déjeuner. On ne sait jamais ce que tu penses.

— Que sais-je, moi! fit Marcelle ; à peine si je connais Hélène. C'est une étrangère que je ne demande qu'à aimer. Voilà tout.

— Qu'est-ce que Marcelle a donc de changé? dit alors tout à coup François en dévisageant sa sœur.

— Tu me trouves laide?

— Non, au contraire.

Le père et la mère, à leur tour, observèrent Marcelle. A la vérité, ils ne s'étaient pas aperçus qu'elle devînt si jolie.

— On m'a toujours tant répété que j'étais affreuse, dit Marcelle amèrement.

Mme Fontœuvre ajouta seulement :

— Hélène aussi, nous la trouverons transformée.

La pauvre Fontœuvre avait trop de soucis pour s'occuper beaucoup du physique ni du moral de sa fille : le loyer, les fournisseurs, François qui commençait à faire des dettes, c'était

beaucoup pour son esprit léger que l'idée d'une toile, la façon de traiter un fond, de disposer des fleurs dans une corbeille suffisaient à absorber. Elle parvenait toujours à se tirer d'affaire. Les Dodelaud, ou les fils Vaugon-Denis, plaçaient de temps en temps un tableau du ménage, ou bien, de-ci, de-là, procuraient un portrait. Mais après combien d'angoisses arrivaient les cinq cents francs nécessaires! François gagnait maintenant cinq louis par mois chez un architecte ami de son père. Mais, au printemps, il avait saigné ses parens pour offrir à la comtesse Oliviera un voyage en Suisse qu'elle s'était butée à obtenir de lui. Il lui restait attaché par faiblesse, par veulerie, suivant ses caprices avec une sorte d'écœurement. Et la vieille Juliette Angeloup, qui se complaisait à cette fade idylle, disait avec délice à Jenny Fontœuvre, lorsque sa fille avait entraîné le malheureux garçon dans quelque extravagance :

— Eh bien! voilà que les enfans ont encore fait des folies.

Jenny souriait, par complaisance. Cette maîtresse détraquée ne lui convenait guère pour son fils, d'autant moins qu'elle ne lui trouvait ni esprit, ni cœur. Mais c'était ainsi. Qu'y faire?

Hélène arriva de Saintes le lendemain, les paupières encore rougies d'avoir quitté la chère grand'mère. C'était une belle grande fille aux yeux noirs, qui ressemblait à son père. Marcelle et sa mère trouvèrent qu'elle avait extrêmement bonne mine, mais que sa toilette datait un peu. Elle portait une de ces robes provinciales si bien cousues qu'on ne peut ni les déformer, ni les user, et qu'il faut bien mettre deux années de suite, tant elles gardent bonne façon. Sa fraîcheur faisait ressortir la pâleur parisienne de la maigriote Marcelle.

— Tu es bachelière, toi, lui dit François, tu as de la veine.

— C'est bien, cela, ma petite Hélène, intervint Pierre Fontœuvre, d'être une femme savante et d'avoir gardé ta simplicité de jeune fille.

— La belle affaire aujourd'hui d'être bachelière, reprit Hélène avec un bon rire.

Elle devait occuper l'étroit cabinet où couchait Mme Trousseline lors de ses voyages à Paris. Elle passa tout un jour à y ranger avec tant d'ordre ses bibelots et ses livres, qu'elle trouva de la place pour tout et qu'on aurait dit une véritable chambre. Ce qui ravissait les parens, c'était cette aisance avec laquelle on la voyait passer des occupations féminines les plus vulgaires

aux soucis de sa carrière. Elle faisait l'étonnement de Pierre Fontœuvre lorsqu'elle expliquait son plan : trouver, son stage une fois fait, un emploi dans une grande pharmacie parisienne, et y continuer ses études tout en gagnant sa vie, ce qui serait un tour de force, étant donné la fréquence des cours, mais ne l'effrayait pas. Puis bientôt elle quittait la causerie familiale pour aller retrouver Brigitte. Elle tenait de Mme Trousseline une foule de vieilles recettes culinaires, des secrets de province pour conserver les fruits, fabriquer des liqueurs, et confectionner mille bonnes choses. Quand la blanchisseuse rapporta le linge, elle entreprit de le visiter.

Le premier jour, les deux sœurs s'observèrent en silence, curieuses l'une de l'autre et se tenant pourtant sur la réserve comme deux femmes qui s'ignorent mutuellement. Mais dès le lendemain, Hélène, qui pressentait en Marcelle une jeune fille totalement différente d'elle-même et comme un monde nouveau où il lui tardait de pénétrer, commença de se livrer personnellement pour obtenir des confidences. Elle parla de Saintes, des histoires de la ville, puis de sa propre enfance, et même du goût qu'elle avait eu, à seize ans, pour un jeune docteur dont elle avait attendu vainement une demande en mariage. Mais Marcelle, qui n'était à la maison qu'un corps sans âme, toujours absente, ne pensant qu'à Nicolas, l'écoutait indifférente, répondait par des mots distraits, plus impénétrable et taciturne que jamais.

— Voudrais-tu te marier? lui demanda Hélène ingénument.

— Moi, répondit Marcelle avec un frémissement de tout son être, je ne me marierai jamais.

Ce jour-là, Houchemagne venait dîner chez les Fontœuvre. Il arriva très ému. Un télégramme lui avait appris la mort de M. de Cléden. Les Fontœuvre connaissaient peu cet oncle très casanier, qu'on ne voyait qu'à de rares intervalles; mais ils aimaient tendrement la charmante Jeanne et s'affligeaient de son deuil. Jenny insinua même :

— Comme elle doit souffrir, seule, là-bas!...

Et Houchemagne, qui, resté sous le prétexte de son travail, n'avait pas, depuis le départ de sa femme, touché une brosse, n'osa pas se disculper. Il répondit seulement :

— Oui, elle doit souffrir...

Hélène et sa mère se mirent à discuter les questions du deuil. Marcelle, pour un conseil professionnel, entraîna Nicolas à l'autre bout de l'atelier.

— Ta femme va rester plusieurs jours là-bas, je pense. Nous aurons le temps de faire notre nid, hein?

— Oh! ne dis pas cela! supplia l'artiste; pense à sa douleur.

— Tu l'aimes encore; je la déteste.

Elle le regardait, en parlant, jusqu'au fond de l'âme; il en frissonna, et aussitôt un cri d'amour fut sur ses lèvres; il ne se réprima qu'avec peine, en observant que, là-bas, Hélène s'était tue et les regardait.

Au dîner, qu'une tristesse assombrissait, on parlait peu, quand Marcelle, souverainement heureuse et incapable de jouer un chagrin qu'elle était si loin de ressentir, étonna tout le monde en prenant la parole.

— Tu sais, dit-elle à son père, je ne serai décidément pas de ton école. C'est Nicolas qui est dans le vrai; c'est lui que je veux suivre; il sera mon maître.

— Et l'atelier, et Seldermeyer? s'écria Jenny Fontœuvre, effrayée.

— Je ne demande pas mieux, répondit Houchemagne, que de donner des conseils à Marcelle. Mais il serait bon qu'elle continuât ses cours. Seldermeyer est un excellent patron pour la technique et il faut avant tout que Marcelle possède un solide métier.

Elle soupira. Ils brûlaient l'un et l'autre de s'appartenir entièrement, même dans l'art. Il était jaloux de l'enseignement d'un autre; elle réprouvait le moindre avis qui ne tombait pas des lèvres de Nicolas. Mais les cours des Beaux-Arts étaient nécessaires à leur mensonge. Quant au pauvre Fontœuvre, il répondit avec une amertume que Marcelle ne remarqua même pas :

— Tu es bien libre, ma petite, tu es bien libre.

Houchemagne, ce soir-là, partit fort tard. Il ne pouvait se résoudre à quitter Marcelle. Il trouva le moyen de lui glisser à l'oreille qu'il l'attendrait le lendemain, à l'heure du cours. C'était pour la conduire à l'appartement qui devait abriter leurs rencontres. Mais jusque-là, que ferait-il? Un devoir, qu'il trouvait abominable, s'imposait à lui : écrire à Jeanne une lettre

affectueuse, la tromper à chacun de ses mots, jouer une tendresse qu'il n'avait plus. La pitié, un respect presque religieux pour cette admirable femme, une sourde colère contre ses droits d'épouse, un contre-coup de la haine que Marcelle éprouvait pour elle, tous ces sentimens luttaient en lui, le martyrisaient. En rentrant chez lui, il se mit à son écritoire, et déchira coup sur coup deux lettres trop aimantes, dont il trouvait l'hypocrisie indigne de lui. Le regret incessant qu'il avait de Marcelle, dès qu'il ne jouissait plus de sa présence, l'empêchait de dormir et rendait ses nuits pénibles. Plutôt que de se coucher, il monta à son atelier, l'éclaira et vint s'arrêter devant son tableau.

La toile demeurait toujours ce qu'elle était cinq jours auparavant, quand Jeanne était partie. Il n'avait pas non plus ajouté un trait à son étude du Christ. Comment, au retour de sa femme, expliquerait-il son oisiveté? Il essaya de se recueillir. Dans le mystère de cette nuit silencieuse, — il était environ une heure du matin, — il lui semblait que le désordre de sa vie intérieure allait s'apaiser, que les pures idées si nettes, si calmes, d'autrefois, l'illumineraient de nouveau. Et il se prenait le front à deux mains; mais sa conception même le fuyait. Il ne pouvait plus avoir d'autre souvenir que celui de Marcelle. Toujours il voyait apparaître le délicat visage hermétique à la minute précise où le sourire en détendait les traits, en livrait le mystère. C'était comme une hallucination. Il lui semblait qu'en avançant la main, il aurait touché Marcelle.

Alors il supputait les jours. Encore une semaine et, les funèbres cérémonies terminées, Jeanne reviendrait. Il avait le temps, en donnant un effort excessif, de parachever son Christ pour montrer à sa femme un travail en apparence normal. Et il reprit son fusain pour ajouter, dès cette nuit, quelques traits à la silhouette encore indécise. Mais les préoccupations de l'appartement choisi la veille l'assaillirent. C'était, dans une maison neuve, derrière le Panthéon, deux grandes pièces blanches au rez-de-chaussée où tous deux se leurreraient de leur union illusoire. A prix d'or, il avait obtenu d'un tapissier que ce logement fût prêt le lendemain. Le serait-il? Marcelle trouverait-elle, en arrivant, la douceur, le bien-être qu'il désirait? Aussitôt, l'espoir de cette première rencontre, de cette matinée d'ivresse dans ce logis immaculé, lui donna un battement de cœur. Ses bras

s'ouvrirent. Il se surprit à prononcer des mots de tendresse. Et à ce moment, debout devant sa toile, il *vit* enfin ce grand dessin noir, ce Christ si pur, si compatissant qui était son œuvre, qu'il avait créé dans la sérénité, quelques jours plus tôt. Un désespoir le prit; il jeta le fusain qui se brisa, et s'abattit sur une chaise, si torturé de l'horreur de lui-même, qu'il lui semblait ne pouvoir continuer à vivre.

Quand ils arrivèrent rue de l'Arbalète le lendemain, ils ne furent pas seuls : des ouvriers posaient, aux grandes fenêtres, les rideaux de mousseline blanche qu'il avait voulus pour accentuer en ces deux pièces le caractère virginal de jeunesse dont il voulait envelopper toujours son enfantine maîtresse. Elle exultait, admirait tout, pleurait de joie. Mais Nicolas venait d'être serré au cœur par une atroce pensée, en voyant travailler les ouvriers, en entendant planter les derniers clous. Tout ce luxe qu'il avait choisi pour Marcelle, ces tapis de Perse si clairs, si coûteux, ces tables laquées qu'il avait exigées d'un XVIII[e] siècle authentique, ces délicats fauteuils recouverts de brocart blanc, ce lit copié sur celui de Trianon, et qui était une folie, ce n'étaient pas ses minces ressources d'artiste désintéressé qui les solderaient. Lui qui, sans besoins personnels, s'était livré à son art ingénument, en dehors du moindre souci d'argent ; lui qui, des mois entiers, s'absorbait dans l'exécution de grandes toiles invendables, sûr de n'en tirer jamais un profit matériel, et qui, de ce fait, ne possédait strictement rien en propre, venait de s'engager sans calculer en des prodigalités qu'il ne pouvait même apprécier. Comment admettre que la fortune de Jeanne les supporterait ? Mais comment s'acquitter autrement de ses dettes? Et de nouveau toute la lie de son trouble bonheur lui remontait aux lèvres.

— Ah ! que je suis heureuse ! que je suis heureuse ! répétait Marcelle, extasiée.

Dès qu'ils furent libres, elle courut à lui les bras ouverts; mais lui, tout frémissant et caressant seulement ses mains :

— Si tu voulais, aujourd'hui tu serais seulement ma petite fille, une petite fille douce et docile comme tu sais l'être et avec qui je causerais paisiblement. Notre pauvre vie amoureuse commence, Marcelle, douloureuse, misérable d'être si coupable; pourtant, il faut que nous l'ordonnions pour le moindre mal, que nous ne ménagions pas les sacrifices qui purifient; il faut

que Jeanne ne souffre pas ; il faut que nous sachions quelquefois nous sevrer l'un de l'autre pour qu'elle puisse conserver l'ignorance de son abandon. Veux-tu ?

Marcelle se redressa, toute blême.

— Est-ce que moi je ne souffre pas par elle ? Si tu ne lui étais pas lié, est-ce que je ne t'aurais pas tout entier, à la face du monde ? Pense que tu m'aimes, toi le plus grand artiste du siècle, et que je n'ai même pas l'orgueil de le dire à cause de cette femme ! Ne serait-ce pas son tour de souffrir ? Tiens, pour me venger d'elle, je voudrais presque qu'elle nous surprît, qu'elle comprît bien que ta vraie, ta seule amante désormais, c'est moi !

Et Nicolas malgré lui, en serrant Marcelle contre son cœur, éprouvait un désir semblable qui l'épouvantait.

— Ma chérie, je t'en prie, rachetons un peu de notre faute par un effort sur nous-mêmes. Si tu voulais, avant le retour de Jeanne, nous ne nous verrions plus et je tâcherais de travailler pour qu'elle ne s'inquiétât pas d'une inexplicable inaction, pour qu'elle trouvât, dans la progression de mon œuvre, une compensation à ses peines.

Marcelle le regardait fixement.

— Comme tu es bon, toi ! finit-elle par dire avec une sorte d'envie.

C'était donc décidé, de toute la semaine ils se priveraient de toute rencontre. Elle en venait, par servilité féminine, à accepter, sans rien y comprendre, cette loi du sacrifice que son amant lui imposait. Lui comptait non seulement utiliser cette séparation pour son œuvre, mais se plonger dans cette souffrance avec tout l'élan de sa nature mystique, comme s'il devait laisser, au fond du bain douloureux, la honte de son adultère.

D'ailleurs, dès ce matin-là il trouva sa récompense. Il put écrire à Jeanne une lettre débordante de pitié, une lettre sincère, jaillie de son cœur, qui, une fois partie, lui laissa un peu d'apaisement. Et remontant alors à son atelier, il retourna aux esquisses qu'il avait faites d'après des modèles divers : un jeune Grec, entre autres, fourni par Vaupalier, et un vieil Italien familier des Beaux-Arts. En deux heures, avec sa facilité coutumière, il eut construit, de son dessin à la fois ferme et doux, une tête de Christ définitive.

Sa nuit fut longue, sans sommeil, hantée par l'image de Marcelle, et la lutte commença dès le matin, quand vint l'heure

où elle se rendait à l'atelier et où il pouvait au moins, rien qu'en descendant, l'apercevoir dans la rue. Cependant il ne faiblit pas et, pour chercher une diversion à son désir, revint à sa toile pour la revoir au jour.

Mais à son chevalet, un cri de douleur lui échappa. Où était le divin visage de ses rêves ? où était la divine mansuétude, la divine noblesse capable de faire trembler la foule, la divine toute-puissance ? Qu'avait-il fait ? Nul ne frémirait jamais devant cette tête banale, nul ne pleurerait. Aucune émotion ne ravagerait les âmes à la vue de son tableau.

Et frénétiquement, d'une boule de mie de pain, il effaça son travail de la veille ; dès lors le Christ apparut drapé dans les plis de sa tunique, avec le geste impérieux du Tout-puissant, et une large tache grise semblant masquer la tête.

Plus de deux heures, Houchemagne demeura accablé devant sa toile, triste comme un damné, effrayé par l'obligation de travailler quand même, d'avoir à produire, dans un délai irrévocable, un labeur au-dessus de ses forces. Jeanne reviendrait, Jeanne allait revenir ; que dirait-elle devant cette figure informe ?

De tout le jour suivant, il n'eut pas le courage d'entrer dans son atelier. Le besoin de revoir Marcelle le tourmentait de plus en plus ; mais il résistait à la tentation, sûr que cette victoire le relèverait un peu de sa déchéance. Cependant, l'après-midi, il courut s'enfermer rue de l'Arbalète, et c'était dans le désir inavoué qu'elle y viendrait peut-être. Et le soir, l'attente l'avait exaspéré, à un tel point, qu'il était sans force pour lutter davantage et qu'il s'achemina vers le quai Malaquais. Les Fontœuvre sortaient de table quand ils le virent arriver. On remarqua sa mine défaite. Il s'en expliqua sur une migraine. Et Marcelle était rigide, illisible. Il vint à elle en dernier ; ils se serrèrent la main en silence. Ils ne savaient s'ils souffraient ou s'ils goûtaient leur plus grande joie possible. On s'occupa beaucoup d'Hélène. La chère petite était servie par une chance miraculeuse. Un vieux pharmacien de la rue du Bac, charmé par son intelligence, ses idées originales de femme nouvelle, et son petit air grave, l'acceptait pour le temps de son stage et promettait de la garder comme élève, son année finie, si elle répondait à ce qu'il augurait de sa mine. Pierre Fontœuvre ne tarissait pas sur cette histoire qu'Houchemagne dut entendre dans tous ses détails. Hélène riait comme une grande enfant, se voyait déjà pesant

des poisons, roulant des pilules, pilant des poudres, collant des cachets. Pendant ce temps, Nicolas et Marcelle étaient enfin l'un près de l'autre et se recueillaient dans leur bonheur. Parfois leurs regards se croisaient en silence. Ils ne purent rien se dire de toute la soirée, et cependant telle était la véhémence et l'expression de leur désir en leur regard, que ni l'un ni l'autre n'eut un doute sur l'engagement muet qu'ils prirent en se quittant. Et en effet, le lendemain, à l'heure où, à l'atelier des femmes, Seldermeyer arrivait pour la leçon, au fond de la chambre blanche, là-bas, derrière le Panthéon, Nicolas et Marcelle, — toute résolution, toute promesse oubliées, — étaient aux bras l'un de l'autre.

A la fin de cette nouvelle journée de faiblesse qui lui avait laissé comme une épouvante de sa lâcheté, Houchemagne était venu s'enfermer de nouveau dans son atelier. Un dernier espoir lui restait encore; c'était que la fièvre passionnelle, l'intensité de vie qu'il avait goûtée aujourd'hui, exaltât son talent. Tous les grands artistes, ne les a-t-on pas dits soulevés par l'enthousiasme de la femme? Tous n'ont-ils point passé pour de grands voluptueux? Alors lui, Houchemagne, allait se surpasser aujourd'hui que, dans son sang, dans ses membres, il sentait encore couler comme la vie de Marcelle.

Et il avait roulé l'échelle devant sa toile pour commencer, sur-le-champ, à mettre de la couleur. Tout de suite son élan avait été au petit garçon de l'Évangile, et, la palette à la main, il s'arrêta devant lui, croyant entendre encore la voix de Jeanne lisant le texte :

« *Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons.* »

Il en avait fait, d'après nature, une très solide étude; en le transposant sur la toile, il l'avait encore embelli. Ah! que c'eût été bon de peindre comme autrefois, avec une paix naïve qui le faisait semblable à cet enfant! On dit que l'amour grandit un homme, qu'il l'élève. « Suis-je plus grand aujourd'hui, se disait-il, aujourd'hui que j'ai trahi Jeanne, que j'ai, en pleine maturité, et alors que mes cheveux grisonnent déjà, possédé une adolescente, une enfant; que je me sens tiré, lié à elle par des traits tout-puissans; aujourd'hui que je ne suis plus maître de mes volontés, que mon imagination me domine, que mes idées fuient, qu'une sorte de stérilité a gagné mon cerveau... »

Il posa quelques touches; elles lui parurent mauvaises; contre son habitude, il gratta et recommença.

« Et pourtant, se disait-il encore, je suis heureux; je suis souverainement heureux. J'aime Marcelle. Oh! que je l'aime! Rien ne ressemble à l'amour. Une heure d'amour vaut toute la vie. Jamais je n'ai connu pareil bonheur. Tous mes succès? Quelle misère auprès de ce que je sens quand elle me noue au cou ses bras si délicats! Qu'ils sont fins et jolis, ses bras nus! et son épaule de petite fille, quelle fragilité, quelle grâce! »

Il rêvait à elle. Il s'assit sur le degré de l'échelle. Une heure passa. Il avait revécu sa matinée d'amour, et devant lui son tableau s'étendait tout blanc, avec ses linéamens noirs et quelques taches roses, grotesques, sur la joue d'un enfant.

Alors, une telle honte le saisit à constater cette chute morale, que, pris d'une colère effroyable, il lança sa palette à terre. Elle se fendit en morceaux; il la vit brisée, avec les couleurs mêlées et étalées sur le plancher, et il se sentit perdu, sans espoir possible de relèvement, comme si cette compagne fidèle de sa vie artistique eût été son propre symbole.

La nuit, une nuit tardive de juillet, gagna lentement le grand atelier que la lune ensuite vint éclairer. Houchemagne n'avait même pas répondu à l'appel de ses domestiques qui le sollicitaient pour le repas du soir. Le temps passa. De nouveau des pas retentirent dans l'escalier; il eut un sursaut d'impatience contre l'importunité de ses gens; mais la porte s'ouvrit, et il aperçut une longue robe noire, un voile de crêpe sous lequel luisaient des cheveux d'or lumineux.

— Jeanne! cria-t-il, c'est toi!

— Oui, c'est moi, murmura-t-elle en relevant son voile; oui, c'est moi.

Et sa divine beauté rayonna de nouveau dans l'atelier. Elle essayait de sourire à Nicolas. Elle était oppressée d'être montée trop vite; on sentait que, pour venir à lui plus tôt, elle avait excédé ses forces. Elle s'approcha, lui tendit ses lèvres, lui tendit ses bras, et c'étaient des gestes sacrés d'une adoration déjà ancienne, une adoration d'épouse que huit années de pensée commune, de dévouement, de soins, de maternelle tendresse rendaient augustes. Nicolas, dans son désespoir, le comprit : c'était la plus noble partie de lui-même qui lui revenait ce soir. Ils s'embrassèrent longuement. Toutes les paroles de Jeanne

étaient des mots d'amour. Elle n'avait pu demeurer là-bas plus longtemps; elle ne pouvait vivre sans Nicolas. Elle avait eu comme un pressentiment qu'il était triste, qu'il avait besoin d'elle. Alors, sans écrire, sans même télégraphier, sans vouloir surtout s'occuper de régler aucune odieuse question d'intérêt, elle était revenue par le train le plus rapide. Ah! qu'elle avait souffert dans cet affreux voyage! comme elle avait été privée de son appui unique pendant ces déchirantes scènes de la fin, les adieux à son père mourant, à son père mort!

Nicolas répétait, comme hébété :

— Ton pauvre père, ton pauvre père! Mais il est heureux, lui. Oh! ne le plaignons pas!

— C'est l'idée de ton travail qui m'a soutenue dans mon chagrin, reprenait Jeanne. Maintenant, montre-moi ma récompense. Fais la lumière, veux-tu?

Froidement, sans desserrer les lèvres, Nicolas obéit. Il y eut une seconde d'éblouissement, puis tout sortit des ténèbres; la toile du chevalet avec le Christ sans visage, la grande composition où quelques taches marbraient la joue du petit garçon, et la palette brisée d'où le vermillon avait lentement coulé sur le parquet en un caillot rouge. Jeanne demeura plusieurs minutes sans rien dire, consternée. Puis son regard chercha Nicolas, l'interrogea.

— Je n'ai pas pu, dit-il avec une rage contenue, je n'ai pas pu. Je suis fini; comme cela, vois-tu.

Et il lui montra les débris de la palette.

Plus elle l'observait, moins elle le reconnaissait. Un avertissement lui vint que, pour eux, tout allait changer, et elle eut une épouvante dont l'horreur dépassa ce qu'elle avait ressenti en voyant mourir son père. Puis l'accablement de Nicolas lui fit pitié: sans le questionner, sans manifester aucune surprise, elle l'enlaça, reprit son rôle.

— Nicolas, Nicolas, songe à ce que le monde attend de toi; ce tableau, il l'escompte comme une joie promise; des milliers de gens s'en iront meilleurs après l'avoir contemplé. Tu doutes de toi, mais ferme les yeux et confie-toi à ta maîtrise. On te l'a dit cent fois, tu es Ingres, et tu es Vinci, et tu as trente-six ans! Tu es dans toute ta puissance, et, je le sais bien, moi, cette œuvre qui va naître de toi, nul artiste, dans aucun siècle glorieux, ne l'aura jamais égalée. Ce sera beau comme l'Évangile.

Tous les yeux de femme se mouilleront devant ton tableau. Oh ! je la vois, moi, telle qu'elle sera dans deux, dans trois mois peut-être, quand tu auras vaincu cette crise.

Et en parlant, elle posait ses lèvres sur le front de son mari. Il respirait comme le parfum de leur vie conjugale. Il se sentait repris par les liens de l'habitude. Ne serait-il pas bon de s'endormir ce soir, en oubliant tout, sur cette épaule maternelle, sur ce cœur ami dont il pouvait tout attendre, dont il vivait depuis tant d'années. Oh ! dormir enfin, dormir comme un enfant entre les bras de Jeanne !...

Puis un éclair l'illumina : le souvenir, l'être même de Marcelle l'avait traversé comme un éclat de foudre. N'allait-il pas maintenant consentir à ces habitudes ignominieuses, les trahir toutes deux, à tour de rôle, tromper tantôt Marcelle et tantôt sa femme ?

Jeanne allait souffrir ; mais qu'y faire ? Elle en mourrait peut-être, mais il fallait briser leurs liens. Sa douleur serait une conséquence de l'adultère. Toute faute se paye ; elle serait la première victime : c'était ainsi. Parce qu'il était tombé, parce qu'il avait péché, le cœur de sa femme innocente, ce cœur qui avait été son aliment et son refuge, serait broyé. C'était la loi. En péchant il avait implicitement consenti toutes les souffrances qui devaient découler de sa faute. Il n'avait donc plus qu'à frapper Jeanne. Quant à lui, il se refusait à déchoir davantage.

Elle le reprit, l'attira, le serra contre elle, et sa noble tendresse s'exprimait royalement dans toutes ses attitudes d'amante. Mais lui, brusquement, se défendit, se détourna d'elle.

— Nicolas, tu ne m'aimes plus !

Elle l'avait crié sans grand étonnement, sans grande terreur, sans presque le penser. Alors lui résolument, implacablement, comme il l'aurait tuée, lui jeta en plein cœur :

— Non !

COLETTE YVER.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

LE TRAIN DE MAISON

DEPUIS SEPT SIÈCLES[1]

II

CHEVAUX ET VOITURES

Le cheval, de nos jours, a changé de propriétaire et de métier. Il a quitté le riche pour le peuple. Il a cessé de voyager et de se battre; il est devenu pacifique, laboureur et casanier. Tout habillé d'or sous sa housse étincelante, depuis le chanfrein à panache qui orne sa tête jusqu'au fourreau souple qui enveloppe sa queue, le palefroi du moyen âge traverse lentement une foule inclinée. La bouche écumante et mâchant orgueilleusement son mors d'argent, coiffé de sa crinière flottante en l'air comme d'une grande perruque, la queue bien épaisse jusques à terre, le « cheval d'Espagne » au XVII[e] siècle piaffe et rue avec majesté, suivant une cadence bienséante. Son écuyer a résolu le problème de mettre trois quarts d'heure pour parcourir *au galop* la distance de 500 mètres qu'il y a du manège de Versailles à la cour d'honneur. Sous Louis XVI légèrement harnaché, dépouillé des lourdes brides brodées, des houppes pendantes et des caparaçons de velours, le pur-sang anglais récemment importé, nerveux et sensible, passe en vitesse l'Arabe jadis réputé pour « humilier la foudre » à la course. On ne se pique plus de faire une lieue en six heures, mais six

(1) Voyez la *Revue* du 1[er] avril.

lieues à l'heure et même trente-six lieues en six heures, suivant des paris plusieurs fois gagnés à la fin de l'Ancien Régime.

Mais que le cheval ait changé d'aspect, que les animaux informes et ridicules, qui formaient la plèbe de l'ancienne espèce indigène, aient disparu aussi bien que les sujets introduits du dehors qui constituaient son aristocratie cosmopolite, ces mutations de provenance, d'allure et de costume, dues à l'influence des mœurs et au progrès de l'élevage, ne sont qu'une petite partie de l'évolution qui a sextuplé peut-être, depuis les derniers siècles, l'effectif de la race chevaline sur notre sol.

De cette multiplication incroyable du cheval résulte parmi les classes sociales un « nivellement de jouissances, » l'accession de la masse à un luxe devenu bien vite pour elle une nécessité. Des inventions beaucoup plus merveilleuses en elles-mêmes n'ont pas eu, à l'user, d'aussi utiles et importantes conséquences.

I

Au temps où tous transports, — des gens et des choses, — se faisaient avec des chevaux, il y avait très peu de chevaux... parce qu'il y avait très peu de transports. Depuis le moyen âge, quelques centaines de riches seigneurs possédaient des écuries immenses, dont nous n'avons plus l'analogue aujourd'hui, et quelques milliers de bourgeois, depuis Louis XIV, avaient de quoi atteler une voiture; mais le peuple allait à pied et il n'y avait pas de chevaux chez le villageois.

Lorsqu'une duchesse de Bourgogne au XIV[e] siècle partait en voyage, accompagnée suivant l'usage de son mobilier, son train comportait un effectif de 367 chevaux, tant pour le personnel que pour les chars des bagages. Chez une grande dame, comme Yolande de Flandres comtesse de Bar (1352), on comptait deux palefrois « pour le corps de Madame, » montés par elle, 4 autres pour ses dames et demoiselles, plus 32 chevaux pour ses domestiques et 11 pour ses enfans; en tout une cinquantaine de bêtes. Loin de diminuer aux temps modernes, ces chiffres augmentèrent chez les princes : le duc de Penthièvre entretenait (1763) à son château de Crécy 120 chevaux, dont 6 seulement pour la selle; il n'aimait pas la chasse à courre et n'avait point d'équipage. En l'absence du prince de Condé qui commandait à l'armée, il restait encore 100 chevaux dans ces

écuries monumentales de Chantilly qui pouvaient en contenir 240. Quoique l'on eût fait, au dire de l'avocat Barbier, une réforme des 1 000 chevaux (?) dans les écuries du Roi pour raison d'économie (1755), la « petite écurie » comptait encore 870 têtes, moitié de selle et moitié de carrosse ou de chaise. Et le personnage qui tient ce chiffre de « M. le Premier » reconnaît qu'on ne pourrait se passer à moins : « Tout cela était bien occupé, la famille royale étant nombreuse et allant deux fois par semaine à la chasse. »

Les chevaux répondaient à beaucoup plus de besoins : sur 64 que possède le cardinal de Richelieu, il y en a 32 pour les charrettes et les fourgons qui transportent meubles, tapisseries, vaisselle, matériel de cuisine et bagages divers. Le duc de Croÿ joint à ses 17 chevaux 14 « superbes mulets » de chariot ; le mulet, le sommier, qui figuraient encore sous Louis XV dans toute maison bien montée, étaient de première nécessité en temps de guerre : Saint-Simon se contentait de 26 chevaux à l'époque où, mestre-de-camp assez honoraire, il vivait à Versailles en homme de cour ; il avait emmené 35 chevaux ou mulets lorsqu'il était parti pour la première fois en campagne comme simple mousquetaire (1692).

A l'allure paisible qu'un carrosse ne pouvait dépasser dans les rues étroites de la capitale, deux chevaux suffisaient à traîner ce long et lourd véhicule ; hors Paris, on en attelait six. Les parvenus et les superbes qui, à l'imitation des princesses du sang, sortaient en ville à 6 chevaux, s'exposaient au ridicule : « Les Crispins, dit La Bruyère, se cotisent et rassemblent dans leur famille jusqu'à 6 chevaux pour allonger un équipage qui, avec un essaim de gens de livrée où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincennes et aller de pair avec les nouvelles mariées et avec Jason qui se ruine. »

Mais de ces écuries surpeuplées et de ces attelages à six et même à huit chevaux, — il s'en vit de tels sous Louis XV, — combien y en avait-il tant à Paris qu'en province ? Un nombre tout à fait insignifiant. A la campagne, la généralité des châtelains avaient deux chevaux de voiture ; dans les villes du XVIIIe siècle, presque toutes de médiocre étendue, une chaise à porteurs suffisait aux gens aisés. Ils n'auraient su que faire d'un carrosse à l'ordinaire de la vie ; s'ils en possédaient un pour les voyages, ils le laissaient remisé chez un loueur qui en prenait soin, moyennant un forfait annuel.

Les chevaux de luxe, aujourd'hui où les riches capables d'en

posséder sont *dix fois plus nombreux* qu'il y a deux siècles, ne constituent d'ailleurs qu'un petit groupe parmi les trois millions du total actuel : 130 000 têtes, *avant l'invention pratique des automobiles, il y a quinze ans.* Là-dessus il ne s'en trouvait, à Paris où la richesse est le plus concentrée, que 8 000 : tandis que les chevaux de fiacre, d'omnibus, de commerce et de camionnage y représentaient un chiffre sept fois supérieur, bien que la traction mécanique fût déjà appliquée aux tramways en 1897. Au moyen âge, il n'existait aucun mode de locomotion publique et ceux que nos pères ont connu jusqu'au premier tiers du XIXe siècle nous sembleraient dérisoires : sous la Restauration, les rapports entre Paris et Saint-Cloud étaient assurés par un « coucou, » remorqué par un quadrupède unique, qui partait trois fois par jour de la place de la Concorde. Aux huit personnes de l'intérieur s'ajoutaient, les dimanches et fêtes, à côté du cocher, accroupis sur le tablier rabattu, des supplémentaires à qui leur posture fit donner le nom de « lapins; » d'autres, les « singes, » grimpaient sur le toit.

Ce serait une grande erreur de croire que le service des coches de terre, des postes et du roulage exigeât une imposante cavalerie; j'aurai plus tard occasion, en racontant l'histoire des voyages et des moyens de transports, d'entrer dans des détails qui m'entraîneraient aujourd'hui trop loin ; chacun sait au reste combien étaient rares les privilégiés de la fortune qui couraient « en poste » sous l'ancien régime. Les maîtres de postes, en bien des localités, n'entretenaient pas dix chevaux. Quant à ceux qui allaient à cheval « avec le messager » et plus tard dans les diligences régulières, dont le départ était à peine quotidien au moment de la Révolution, leur chiffre global en 1789, de Paris *pour toutes les provinces réunies*, ne suffirait pas à remplir un seul de ces trains que chacune de nos compagnies de chemins de fer lance journellement par douzaines dans cinquante directions.

Au XVIIe siècle, il était prescrit au surintendant général des postes d'entretenir « de Paris au lieu où est la Cour, 12 bons chevaux » pour le service des dépêches. En temps de guerre, l'obligation de maintenir les relations avec les armées faisait organiser des relais spéciaux de 50, 100 chevaux et davantage, ramassés un peu partout sur les routes par réquisition.

Durant les lourdes campagnes de la monarchie la cavalerie française compta souvent près de 50 000 chevaux, montés, sui-

vant les dates, par 30 000 ou 40 000 « maîtres. » Le cavalier, ainsi qualifié parce qu'il était accompagné d'au moins un valet, représentait, au temps de Rocroi, trois chevaux dans les gendarmes, et deux dans les chevau-légers ; dernier vestige de la chevalerie fort effacé à Denain et surtout à Fontenoy.

Ces chevaux de troupe, qu'ils fussent loués, achetés ou empruntés de force par l'État aux propriétaires, avec promesse de les payer « en cas qu'il en arrive faute, » étaient d'espèce commune et médiocres guerriers. Leur faiblesse était telle que, si chaque *maître* n'en avait eu plusieurs à sa disposition, « il n'aurait pu tenir un mois. » Nos généraux, au fort de la guerre de Trente ans, se servaient des régimens étrangers, mieux montés, pour faire toutes les fatigues et « permettre aux nôtres qui n'en étaient pas capables, dit Richelieu, de se tenir toujours en état de combattre. » N'empêche que les animaux appelés à figurer jadis sur les champs de bataille représentaient une fraction plus grande de la population hippique que notre cavalerie actuelle, malgré l'accroissement de ses effectifs.

Au contraire, les chevaux de ferme, qui correspondent aujourd'hui *aux trois quarts de l'espèce adulte*, n'en pouvaient constituer qu'une proportion assez faible naguère, puisqu'il n'y avait pas en France sous Louis XV un huitième des terres cultivées avec des chevaux. Les sillons qui n'étaient pas bêchés par les « laboureurs à bras, » étaient tracés par des charrues presque exclusivement attelées de bœufs, moins chers à entretenir et plus utiles pour de courts trajets sur les pistes molles et souvent défoncées que l'on appelait jadis des « chemins. »

Le cheval a si fort évolué que, dans nombre de budgets opulens, il a présentement disparu. On ne saurait comparer ce chapitre ancien au chapitre actuel *en nature*, mais seulement *en argent*, d'après les dépenses correspondantes : billet de chemin de fer ou timbre-poste, téléphone et automobile : 500 000 chevaux-vapeur, répartis entre 33 000 « autos » d'agrément, ont remplacé depuis 1898, 46 000 chevaux de luxe et les 65 000 voitures auxquelles ils étaient attelés. Les riches et les bourgeois n'ont plus que 84 000 chevaux, au lieu de 130 000, et 208 000 voitures, au lieu de 273 000, il y a quinze ans.

Mais l'automobile n'est pas le privilège exclusif de la richesse ou de l'aisance ; c'est aussi un instrument de travail : les médecins, les officiers ministériels, les commerçans, pour leurs

affaires ou leurs marchandises, font rouler 31 000 autos mus par 355 000 chevaux-vapeur. Sans doute allons-nous constater aussi dans cette catégorie une diminution des anciens véhicules? Nullement! *durant la même période*, les chevaux à demi-taxe ont passé de 1 100 000 à 1 275 000, les voitures — à deux roues — se sont multipliées parallèlement de 1 065 000 à 1 280 000. En effet, pendant que les patentés du commerce et des professions libérales abandonnaient pour des voiturettes à pétrole leurs phaétons ou leurs tilburys à traction animale, les paysans attelaient 200 000 chevaux de plus au nombre grossi de leurs chars à bancs et de leurs carrioles.

C'est donc une récente conquête du peuple que ce cheval dont il est à la fois producteur et consommateur; du peuple des campagnes s'entend, — l'ouvrier des villes a la bicyclette qui ne lui coûte rien à nourrir, — mais ce confort nouveau d'avoir « cheval et cabriolet » ne coûte guère à Jacques Bonhomme, parce que ses jumens lui rapportent. Il a appris à fabriquer des chevaux et il a gagné de quoi s'en servir.

II

Par une contradiction, qui semble paradoxale, au temps jadis, lorsqu'il fallait à la France si peu de chevaux, elle ne les trouvait pas chez elle; presque tous les sujets distingués, de selle et d'attelage, étaient importés du dehors; tandis que maintenant la vente annuelle de quelque vingt mille têtes à l'étranger est un profit appréciable de notre agriculture.

Une antique tradition veut que la race des « grands chevaux » ait disparu pendant la guerre de Cent ans. Peut-être n'avaient-ils jamais existé qu'à l'état d'exception. Les chevaux de l'antiquité étaient de toutes petites bêtes; les témoignages matériels en abondent: examinez sur les frises du Parthénon la taille des chevaux de Phidias, en la comparant à celle de leurs cavaliers grecs, dont la stature pourtant ne devait pas être excessive; regardez à quelle hauteur se porte la tête de ceux-ci par rapport à celle de leur monture, et surtout combien bas la jambe du cavalier descend au-dessous du poitrail de l'animal, vous croirez voir des poneys actuels affectés au jeu du polo. Vous ferez une observation toute pareille au moyen âge sur les chevaux que représente la broderie de Bayeux, dite

« tapisserie » de la reine Mathilde. Les fers trouvés sur le champ de bataille d'Azincourt, ou recueillis en nombre d'autres lieux et portant le même caractère de crénelure sur le bord extérieur, indiquent de très petits chevaux.

Vous serez moins surpris ensuite d'entendre du Bellay et Monstrelet (1536) qualifier de « grands chevaux » ceux qui ont depuis 1^{m},51 ; les autres, appelés « petits chevaux, » n'ayant pas plus de 1^{m},44. A la même époque, de l'autre côté du détroit, Henri VIII proscrivit les chevaux d'une taille trop exiguë et décida qu'ils devraient avoir 1^{m},40, d'où l'on peut inférer que *ce minimum était rarement atteint* par la généralité de l'espèce. Le même prince défendait de laisser vaguer les étalons dans les herbages et forêts.

En France aussi, nous avions alors beaucoup de « bêtes folles » qui naissaient et vivaient sans aucune relation avec leurs maîtres. Ceux-ci voulaient-ils « courir du haras, » comme on disait au XVIe siècle, c'est-à-dire capter quelques-uns de ces chevaux qui leur appartenaient, ils allaient battre les bois avec une trentaine de compagnons et s'efforçaient d'amener, dans des enclos formés par des palissades ou des accidens de terrain, les chevaux qu'ils avaient en vue. Souvent, malgré des chasses acharnées, on les manquait; il fallait recommencer quelques jours plus tard. Le sire de Gouberville note qu'un de ses voisins, acquéreur de « jumens folles » dans une adjudication de biens meubles, finit par mettre la main sur des animaux « qu'on avait failli à prendre plus de cinquante fois depuis deux ans. »

Tel était un des modes de l'élevage dans le Cotentin, sous le règne de Henri II (1557). Que cette race « hagarde, » ainsi qu'on nommait ces chevaux à demi sauvages, n'eût pas sa pareille pour la sobriété, nous l'admettrons sans peine. Quant au cœur et à la solidité que les contemporains lui attribuaient, nous y croirons moins volontiers, parce que nous voyons aujourd'hui sur le globe nombre d'échantillons de ces chevaux qui poussent naturellement dans les contrées à moitié désertes, et qu'en dehors du mérite qn'ils ont de ne coûter à peu près rien et de vivre presque sans manger, habitués qu'ils sont par nécessité à mourir de faim, ce sont des types si médiocres qu'il en faut quatre ou cinq pour faire la besogne d'un seul en pays civilisé.

Il arrive encore à un homme de mourir de faim dans notre république, mais cela n'arrive plus à un cheval. Les conditions

économiques du pays s'y opposent, tandis que le système agricole de l'ancienne France laissait pulluler des animaux squelettiques qui ont disparu depuis. En 1763 dans l'Orne, à Saint-Évroul, des chevaux pris en flagrant délit de pâture indue étaient vendus aux enchères, par lots de 5 et de 8, à raison de 12 francs et de 7 francs chacun (1); en 1789 à Oissel, dans la généralité de Rouen, sur 150 chevaux, 30 sont passables, les autres valent de 30 à 80 francs. C'étaient là sans doute des *hurlotiers*, petits chevaux de charbonniers, dont la race est, de nos jours, aussi inconnue que le nom.

Ceux que les fermiers élevaient sous Louis XIV, soit au régime de la vaine pâture, soit nourris de panais et navets, comme en Bretagne, nés souvent de pères et mères beaucoup trop jeunes, demeuraient chétifs. Un agronome du temps de Colbert conseillait de faire téter aux poulains une vache *en même temps que leur mère*, « comme on fait, disait-il, en Perse et en Tartarie pour avoir de bons et forts chevaux. » Et il nous apprend ainsi indirectement que les poulinières manquaient de lait, ce qui n'a pas lieu d'étonner, parce qu'alors le fourrage était trop rare pour leur en donner à discrétion.

Est-ce à dire qu'il n'y eut pas d'élevage régulier? Lorsque le coursier jouait un rôle primordial dans l'existence chevaleresque, les riches barons ont dû prendre soin d'en conserver la race, et quelques seigneurs, comme Robert d'Artois à Domfront (1302), installaient des haras sur leurs domaines. Seulement, ces tentatives isolées ne suffisaient pas aux besoins; le roi d'Angleterre ayant acheté 80 chevaux en France (1281), Philippe le Hardi lui fait dire que la rareté des bons chevaux chez nous l'empêchait d'en laisser passer à l'étranger. C'était au reste de l'étranger que venaient alors les meilleurs des nôtres; quant à la reproduction de ces types d'élite sur notre sol, nous ne savons rien.

Les turbulences de la vie seigneuriale permettaient rarement à l'étalon, sélectionné sur les champs de bataille, de se reposer des luttes passées en engendrant une pléiade d'héritiers qui perpétueraient sa mémoire, comme firent chez M. de Guise le *Moreau-Superbe* ou le *Bay-Sanson* que ce duc montait à la

(1) Ces prix, ainsi que tous ceux qui sont contenus dans cet article, sont des *prix actuels*, établis en tenant compte du pouvoir relatif d'achat des métaux précieux aux diverses époques ainsi que de la valeur intrinsèque des anciennes monnaies par rapport au franc de 1912.

bataille de Dreux (1562). Il leur arrivait plus souvent d'être arrachés au loisir confortable de ce harem mâle que l'on nomme le haras pour partir en campagne : 22 étalons qui faisaient la monte chez le prince de Condé, sont ainsi emmenés par leur maître aux premières guerres de religion. De grands personnages, tels que Sully ou La Meilleraye, de simples gentilshommes, tels que ce baron de Sigognac, en Périgord, dont parle le *Roman comique*, avaient au XVIIe siècle des haras privés, pépinières locales qui ne fournissaient que leurs propriétaires. Mais nous n'avions rien d'analogue au vaste haras de Mantoue, fondé par le duc François de Gonzague.

Quant aux haras nationaux, depuis cent ans, on en parlait et l'on rédigeait des mémoires sur leur utilité lorsqu'on se décida à les établir. Il existait à Meung depuis Henri II un élevage royal, que le duc de Bellegarde avait transféré (1604) à Saint-Léger-en-Yveline, domaine contigu à Rambouillet. C'est là que Colbert organisa en 1663 la « harasserie » du Roi suivant le sens donné par nos pères à ce mot de haras, qui signifiait pour eux l'élève même du cheval et non pas un bâtiment aménagé à cet effet.

Aussi bien n'y eut-il pas d'autre bâtiment que ce château de Saint-Léger où logeaient, jusqu'à la création du Pin en 1715, un écuyer ordinaire de la grande écurie avec 14 gardes sous ses ordres. Pour Alain de Garsault, premier titulaire de ce poste, le haras dont il était « capitaine » devait être disséminé dans tout le royaume, chez les seigneurs « ayant des lieux propres aux nourritures et que l'on exciterait à faire amas de belles cavales. » Garsault fit à cet effet force tournées en Normandie et en Bretagne ; mais il arriva que ces châtelains usèrent comme de leur bien propre des animaux qu'ils avaient en dépôt, malgré les amendes édictées contre ceux qui les feraient travailler sans permission et, quelques années plus tard, il était recommandé aux officiers des haras de « ne se donner aucun mouvement pour engager les gentilshommes à prendre des étalons du Roi, de crainte que ces chevaux ne soient employés à un service quelconque. »

Les paysans à qui on les offrit eurent d'abord quelque répugnance à s'en charger, parce qu'ils s'imaginaient que le Roi prendrait pour lui les poulains qui naîtraient de ses étalons. Pour les détromper (1670), Colbert donna l'ordre d'acheter aux foires pour Sa Majesté les plus beaux produits et de donner aux vendeurs, en sus du prix convenu, des primes de 1000 à

1 400 francs; « trois ou quatre actions de cette nature, écrivait-il, persuaderont mieux que toute autre chose. »

Puis, ce furent des difficultés d'un autre ordre : les chevaux barbes, achetés en Provence ou en Afrique, furent trouvés trop petits par les Normands; aux grandes foires, l'affluence des jeunes bêtes rencontra très peu d'amateurs : « j'appréhende que cela ne refroidisse les éleveurs, disait Garsault; avec les rudes chemins de cette province, les chevaux de médiocre taille sont ruinés en peu de temps. » A la suite d'achats faits en Flandre et ailleurs, ce sont les paysans bretons qui trouvent les étalons de l'État trop grands pour leurs petites cavales et hésitent à les leur conduire. C'était alors en Bretagne que les haras étaient les plus abondans, quoique la production chevaline n'y atteignît pas *à cette époque au cinquième de ce qu'elle est aujourd'hui.*

Il avait été déjà distribué 500 étalons en 1670; ce chiffre s'élevait à 1636, au dire de Savary, à la fin du XVIIe siècle, et l'on estimait à 60 000 les poulains qui naissaient annuellement dans le royaume; on ne s'expliquerait donc pas, si l'on ne savait combien il faut se défier des statistiques de jadis, l'impopularité dans laquelle était tombé le régime des haras que l'on accusait d'avoir causé la pénurie des chevaux. La France, disait-on, avait été contrainte d'en faire venir de l'étranger pour 350 millions de francs pendant les guerres de 1688 à 1700.

Les saillies, payées librement 5 francs au XVIe siècle, n'étaient guère plus coûteuses au XVIIIe par des étalons de l'État, tarifés à 8 et 10 francs; seulement le monopole des garde-étalons semblait vexatoire. Leur traitement différait beaucoup suivant les régions : en Languedoc, une taxe annuelle de 350 francs était imposée au propriétaire chez qui les États provinciaux plaçaient un reproducteur; en Auvergne, au contraire, ce gardien recevait un fixe de 160 francs, sans préjudice des droits sur la monte. Les propriétaires, depuis 1717, n'étaient plus libres de conduire leurs poulinières à l'étalon de leur choix. Les inspecteurs attribuaient chaque jument à un étalon déterminé et, si on ne la présentait à aucun, le prix du saut n'en était pas moins dû.

Partout, au moment de la Révolution, l'opinion publique était si hostile au régime prohibitif des haras, que l'Assemblée nationale s'empressa de l'abolir en 1790. N'empêche qu'au bout de dix ans, à l'aurore du Consulat, par une contradiction assez ordinaire, dans l'histoire, les mêmes districts qui avaient solli-

cité cette mesure, — ceux de la Seine-Inférieure notamment, — se plaignaient que les « espèces de *figure*, pour carrosse et pour selle, eussent dégénéré par la suppression des garde-étalons qui faisaient de grands sacrifices pour se procurer de beaux types. On n'y en voit plus que d'ordinaires. » Il était fait appel « à la sollicitude paternelle du gouvernement » pour veiller à la restauration de cette richesse nationale.

III

Si les anciens haras, de 1663 à 1789, sans mériter leur impopularité et les reproches dont ils étaient l'objet, n'avaient pas donné les résultats attendus des sacrifices pécuniaires faits en leur faveur, cela tenait sans doute à l'absence de méthode et de sélection. Garsault, pour ses débuts, avait été à Naples acheter quarante de ces cavales, renommées alors dans tous les manèges d'Europe pour leur galop relevé et leur piaffe presque naturelle ; il s'était ensuite rejeté sur de fortes races belges, puis sur des jumens de Barbarie, que l'on acclimatait par un séjour en Provence.

Il recruta de même ses étalons en tous pays et ses successeurs, sous Louis XV, l'imitèrent. Les haras particuliers, des Rohan à Guémené, des Matignon à Thorigny et de plusieurs riches amateurs, suivaient l'exemple des quinze haras officiels, et les autres pays sur tout le continent n'avaient pas plus de système que les Français dans leurs croisemens. La conformation était tout, il n'existait pas d'épreuves ni de race prédominante ; sauf que la France achetait un peu partout des chevaux de luxe, mais que personne n'en venait acheter de tels en France.

Colbert s'était un moment flatté que le développement des haras diminuerait l'importation, il n'en fut rien. Le royaume resta tributaire de l'étranger comme au moyen âge, lorsque les marchands *outremontains*, italiens ou allemands, amenaient leurs chevaux aux foires de Champagne, ou que Charles le Sage, en vue de la guerre qu'il préparait, faisait venir « de beaux destriers d'Allemagne et de la Pouille. » Faute de chevaux français, qui se trouveraient « plus exquis que tous les autres s'ils étaient de bonne force, » Saulx-Tavannes au XVIe siècle estime que « la vraie monture du soldat sont les chevaux d'Allemagne. Les Bourguignons, Picards, Champenois s'en procurent com-

modément. » Les noms des chevaux d'autrefois ne doivent pas nous abuser sur leurs origines : celui que montait Henri II au tournoi où il fut tué était un turc, bien qu'il s'appelât « Le Malheureux, » ce qui, remarque un auteur du temps, était d'un mauvais présage, du moins pour le Roi, car pour le cheval, il vécut jusqu'à une extrême vieillesse.

Depuis Henri IV, qui fit son entrée à Paris sur un coursier de Naples gris-pommelé, jusqu'à Louis XIV qui en pareille cérémonie (1660) montait un « riche cheval d'Espagne, » bai, accompagné de Monsieur sur un barbe blanc, presque toutes les bêtes de prix venaient d'au delà des Alpes ou des Pyrénées. Sans cesse nos ambassadeurs sollicitaient de Sa Majesté Catholique permission d'exporter de la Péninsule des lots d'une vingtaine de ces « genets d'Espagne, » à tête légère et décharnée, les plus parfaits pour le manège relevé, — nous dirions aujourd'hui pour le cirque.

Ce que la mode prisait alors plus que tout, c'était l'animal glorieux qui allait à « un pas et un saut, » faisait des passades courtes et longues « de fort bel air » et, sans intervalle, trois « bonnes courbettes » du devant et du derrière. Exécutait-il, sans se faire prier, « la jambette » et les sauts de mouton les quatre pieds en l'air, il était complet. Dans les Académies où l'on apprenait patiemment aux chevaux, en leur piquant les cuisses, à ruer avec art, on dressait aussi les jeunes cavaliers de bonne compagnie. Ceux qui excellaient dans les voltes carrées et « de quarto en quarto, » dans les « ballotades » et les « caprioles, » excitaient l'enthousiasme ; ce sont eux que désigne le bon Pluvinel lorsqu'il dit qu '« un bel homme sur un beau cheval est la plus belle et la plus parfaite figure de l'humanité. »

Cette conception équestre remontait aux derniers Valois, partie capitale de l'éducation du prince, sous lequel tout fléchit, observe Montaigne, sauf le cheval qui, n'étant ni flatteur ni courtisan, « verse le fils du Roi par terre comme il ferait le fils d'un crocheteur. » Aussi Charles IX se recommande, comme écuyer, à l'estime de ses contemporains en ce qu'il aimait, dès quinze ans, à *piquer* les chevaux et « ceux qui allaient *le plus haut* étaient ses favoris. » Le « bouquet » était en pleine faveur au temps de Molière, lorsqu'un marquis des *Fâcheux* décrivait le cheval alezan qu'il vient d'acheter chez Gaveau dont il a refusé 100 pistoles (3 500 francs) :

Une tête de barbe avec l'étoile nette,
L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite,
Point d'épaules, non plus qu'un lièvre court-jointe...
Une croupe en largeur à nulle autre pareille...

Une autre race, moins pompeuse, ne figurait aux cérémonies qu'attelée mais servait davantage à la guerre : celle des danois, tigrés ou pie, soupe de lait et isabelle, — on aimait alors les robes singulières. — Ces chevaux pleins de feu, peints par Wouvermans, Callot et Van der Meulen, qui portèrent bien des héros du grand siècle, étaient des danois à petite tête et à large croupe. Ils se maintinrent en faveur, comme étalons et carrossiers, jusqu'à la fin de Louis XV, lorsque, déjà, la mode des piaffeurs étant fanée (1760), les spécialistes disaient avec mépris « qu'il fallait avoir de l'argent de reste pour s'embarrasser d'un animal qui n'a que du faux brillant. »

La vogue du « pur sang, » du *thorough-bred,* que l'on appelait sous Louis XIV le « turc d'Angleterre, » allait naître. Les Anglais furent les premiers en Europe *qui changèrent de goût,* abandonnèrent l'équitation de manège pour l'allure rapide, créèrent une nouvelle manière de trotter et allégèrent le harnachement. Les chevaux étaient chez eux aussi rares et plus chers peut-être que chez nous au moyen âge : dans l'expédition de Jean de Vienne en Écosse, au XIVe siècle, les chevaliers durent payer 3000 francs des bêtes qu'ils pensaient n'en valoir que 500. Encore avaient-ils beaucoup de peine à s'en procurer. Sous le règne de Henri VIII, commença au delà du détroit un croisement raisonné des étalons d'Orient (Persans, Turcomans ou Arabes) avec des jumens bretonnes. Dès 1560, ils importaient de beaux hongres sur les côtes de Normandie et des Pays-Bas; pendant deux siècles en effet l'Angleterre ne laissa sortir que des chevaux coupés.

Un voyageur anglais (1608), tout en vantant les bidets très fins de Henri IV, ajoute qu' « ils ne peuvent se comparer pour les formes ni *pour la vitesse* aux chevaux de chasse de notre roi. » Jacques Ier payait à cette époque 37000 francs un de « ces chevaux nobles, aussi rares que les vrais amis, dont la mère n'épousa jamais qu'un cheval noble, » comme dit une poésie arabe. Le fait est qu'un certain Quinterot, ayant alors introduit en France des chevaux du Royaume-Uni, Bassompierre nous révèle l'étonnement que *le train* de ces animaux fit éprouver à la Cour où le nom de Quinterot devint synonyme de « vitesse. »

Plus tard, après la Fronde (1653), la grande Mademoiselle, qui depuis longtemps avait envie de chevaux anglais, en fit venir un lot à Fontainebleau. Mais la mode était ailleurs et les fantaisies individuelles n'y changeaient rien.

On ne sait du reste ce qu'était exactement l'espèce britannique du XVIIe siècle. Sans doute un métissage plus ou moins prononcé, nullement semblable à ce que nous voyons aujourd'hui. La taille moyenne de la bête de « pur sang » était encore en 1700 de $1^{m},31$; celle du célèbre Curwen Bay-Barb, dont l'empereur du Maroc fit présent à Louis XIV, était de $1^{m},41$ et en 1765 Marske, le père d'Éclipse, paraissait surtout remarquable par sa taille de $1^{m},58$. La moyenne est aujourd'hui de $1^{m},61$; augmentation de 30 centimètres en deux siècles, qui n'est pas, comme on le disait un jour à la Chambre des Communes, à la portée de tout le monde.

Avant de s'être déterminée pour la culture, *sans aucun mélange* de sang européen, de cette race précieuse que la légende arabe fait remonter aux coursiers de Salomon, de ces Kochlani agiles et sobres que l'Asie gardait dans ses plaines brûlantes, du Tigre à la Mer-Rouge et de la chaîne du Taurus au golfe d'Aden, et qui, mangeant à leur faim dans les gras pâturages d'Albion et sélectionnés par des épreuves périodiques, ont grandi et pris de la carrure, la Grande-Bretagne avait longtemps tâtonné. Elle n'était pas fixée sur les meilleurs moyens à employer pour infuser à ses chevaux le sang oriental, mais le but à atteindre ne varia pas et ne cessa d'intéresser l'opinion nationale pendant *deux cents ans avant l'époque* d'où l'on date officiellement l'institution des courses (1730).

A travers les révolutions la même tâche fut poursuivie de façon ininterrompue, d'Élisabeth aux premiers Georges, et Cromwell n'y était pas moins attaché que les Stuarts. Des dernières années de Louis XIV (1709), quand la France et l'Angleterre se battaient encore sur le continent, datent chez nous les premiers succès des chevaux anglais; nos grands seigneurs vont en acheter à Londres ou s'en font expédier sous le couvert des passeports de guerre. Leur suprématie ne s'établit pas sans conteste. On admirait qu'ils pussent faire à Newmarkett 6 400 mètres en 7 minutes et demie (1727), mais on trouvait leur galop bien terre à terre; les officiers pestaient contre eux de ce qu'ils les faisaient enrager aux revues, mais ils s'en louaient

à la chasse. Un écuyer qui faisait autorité écrivait encore en 1770 : « Les chevaux anglais ne sont pas généralement bons, il en vient beaucoup de mauvais de ce royaume ; ils ne sont pas de la race du pays, mais d'une espèce de barbes bien maintenue. »

La France conservait le monopole de l'équitation traditionnelle ; les étrangers, les Anglais eux-mêmes, — Pitt à Caen, Fox à Angers, — venaient chez nous « faire leur Académie » et s'y rencontraient avec nos futurs hommes d'État, Turgot, Malesherbes, Necker ou Mirabeau ; mais personne en Europe ne venait chercher de chevaux en France, tandis que la France en demandait journellement à l'Angleterre. Les guerres de la Révolution, en fermant les frontières, suspendirent le triomphe du pur-sang.

Les chevaux connus de Napoléon Ier depuis l'alezan *L'Embelle*, qui fit avec lui les campagnes d'Italie, jusqu'à *L'Acacia* gris-moucheté qu'il montait à Waterloo, étaient des limousins ou des navarrais. Un certain cachet arabe masquait, sous le Premier Empire, l'infériorité de ces races légendaires que nos remontes actuelles rejetteraient sans pitié depuis qu'une amélioration patiente a transformé l'ancien élevage.

IV

Par l'effet de cette transformation, le cheval commun a changé de structure et de qualité beaucoup plus qu'il n'a haussé de prix, et les meilleurs chevaux sont moins chers sans être moins bons. Il existait autrefois, au dernier rang de l'espèce, des quadrupèdes dont nous n'avons plus l'équivalent, même parmi le rebut qui se vend chaque semaine sur le marché de Paris de 75 à 150 francs par tête, c'est-à-dire au-dessous des 100 à 220 francs que paie la boucherie hippophagique. Pourtant de nos jours, où les objets de luxe sont à plus haut prix qu'à aucune époque de l'histoire, parce qu'il existe un plus grand nombre de richissimes capables de se les disputer, les spécimens de choix, pour la selle ou l'attelage, n'atteignent que des chiffres très inférieurs à ceux du passé parce qu'ils ne sont plus aussi rares.

Ce sire de Gouberville, dont je parlais plus haut, vendait ses jumens sauvages de 40 à 60 francs et achetait pour lui-même (1555) un courtaud de 2 500 francs. Le sieur de Saint-Chamans, qui cédait au duc de Chevreuse (1611) cinq chevaux pour 27 000 francs, possédait aussi de vieilles bêtes prisées de 150 à

300 francs chacune. Les chevaux qui se sont vendus jadis au-dessous de 300 francs ne coûteraient pas davantage aujourd'hui; c'étaient des bêtes réformées pour leur âge, leurs infirmités, ou incapables de fournir un service utile. On payait des prix peu différens des nôtres les chevaux de charrette ou de labour et surtout les bons « sommiers. »

La langue s'est appauvrie des noms multiples qui servaient au moyen âge à classer les chevaux d'après leur emploi : dès le XVIe siècle, l'on n'entend plus parler de destriers, de coursiers ni de palefrois ; en revanche apparaissent alors des expressions nouvelles : celle de « cheval entier » appliquée, au dire de Montaigne, à l'animal ayant crin et crinière, pour le distinguer du courtaud à la queue coupée. Les termes de haquenée, de roncin, de sommier, disparaissent depuis Henri IV, remplacés par ceux de genrts et de bidets.

Tous ces mots ont sombré dans l'oubli, au point que l'on n'a sur leur sens exact que des données assez confuses; les prix auxquels étaient vendus les animaux ainsi qualifiés ne suffisent pas à établir les caractères distinctifs de chaque espèce. Nous savons que le destrier était le cheval « haut et puissant » de joute et de bataille, habillé de fer comme son maître ; peu agréable d'enfourchure sans doute, puisque l'on ne « montait sur ses grands chevaux, » — l'expression en est restée,— qu'en cas de nécessité belliqueuse, chacun préférant les faire tenir en main par des valets et chevaucher « à l'aise de son corps » sur un palefroi. L'homme d'armes se louait deux fois plus cher « avec destrier » qu' « avec coursier ; » mais il se voit des coursiers plus chers que des destriers, et aussi des « demi-coursiers, » — Jeanne d'Arc en montait un qu'elle tenait du Roi le jour où elle fut prise à Compiègne, — bien qu'elle déclare à ses juges avoir reçu de la cassette royale 5 coursiers et 7 *trottiers*.

Les haquenées, quoique chevaux d'agrément et de luxe, étaient parfois affectées au transport de vulgaires bagages et, bien que le palefroi soit théoriquement supérieur au roncin dans la hiérarchie hippique, il se rencontrait des roncins de litière à 5 800 francs et des palefrois à 270 francs. Bayard avait un « bas-roussin, bien remuant » de 2 500 francs, alors que son « courserot, fort adroit, » qui faisait merveille dans les tournois, n'en valait que 2 000.

Deux palefrois, que le sire de Joinville apprécie à 12 000 francs

chacun, furent offerts à saint Louis, l'un pour lui, l'autre pour la Reine, par l'abbé de Cluny, qui obtint ainsi d'être « ouï moult diligemment et moult longuement » par le prince, que ce cadeau avait favorablement impressionné. Sans prétendre chicaner le bon sénéchal de Champagne sur son *évaluation*, elle semble assez exagérée pour le XIIIe siècle où les chevaux exceptionnels étaient loin d'atteindre un pareil chiffre : 6 000 francs pour un palefroi est le prix *de vente* le plus haut que j'aie noté ; les chevaux de bataille du roi Philippe le Bel, du duc de Normandie Guillaume le Roux, du comte de Bourgogne, du sénéchal de Provence et de seigneurs notables en Angleterre ou en Piémont, vont de 5 600 à 2000 francs. Les bons chevaux valaient d'ailleurs plus cher que les hommes : celui que monte l'évêque de Soissons (1155) lui avait coûté cinq serfs de ses terres.

Au XIVe siècle, les prix de 3 000 à 4 000 francs sont très ordinaires, aussi bien en France qu'à l'étranger ; les chevaux de Messeigneurs de Saint-Pol ou de La Marche, de M. le Connétable ou de M. de Chatillon valent de 6 000 à 12 000 francs chacun (1317) et il s'en rencontre parfois de 15 000 et 20 000 francs. Nous ne sommes donc pas surpris d'entendre Du Guesclin, prisonnier, dire au prince de Galles que « sa terre était engagée pour quantité de chevaux qu'il avait achetés. »

Mais ces chiffres du XIVe siècle ne prouvent pas du tout que les beaux chevaux renchérissaient alors parce qu'ils étaient devenus plus rares. Le luxe avait augmenté avec les progrès de la richesse, les cavaliers étaient plus raffinés ; car, sauf quelques types dont l'origine nous est inconnue, — tel un cheval de 17 000 francs appartenant au duc de Bretagne, — l'on a tout lieu de croire que les palefrois ou haquenées de haut prix, désignés comme « maures, » espagnols et provenant du Roussillon ou Languedoc, étaient des arabes plus ou moins purs.

La France du Nord et les pays voisins avaient-ils obtenu, du croisement de ces animaux importés avec nos produits indigènes, quelque demi-sang analogue à ces chevaux barbes venus dans la région sous-pyrénéenne avec les Sarrasins ou les Croisés ? La chose est possible : le roncin de 600 francs, qualifié de « maure » en Artois (1330), devait être un parent fort éloigné du « grand cheval maure » qui, dans la même province, se vendait alors 18 000 francs.

La mode a-t-elle changé durant les guerres anglaises ? L'im-

portation d'Orient est-elle devenue impossible? L'a-t-on jugée inutile? Il est plus rarement question au xve siècle de provenances arabes, mais les chevaux de parage, — de race, — montèrent alors à des prix qu'à aucune autre époque de l'histoire ils n'ont atteints. Quand Olivier de La Marche nous apprend qu' « on ne parlait (1444) de vendre un cheval *de nom* que 500, 1 000 ou 1 200 réaux, » — c'est-à-dire 19 000, 38 000 et 45 600 francs de notre monnaie, — ces chiffres paraissent d'abord assez invraisemblables; même avec l'explication donnée par lui que, comme « l'on parlait de répartir les gens d'armes de France sous chefs et par compagnies, il semblait à chaque gentilhomme que, s'il se montrait sur un bon cheval, il en serait mieux connu et recueilli. » Les capitaines de notre première armée permanente ont-ils effectivement dû leur grade et leur rang aux mérites respectifs de leur monture?

Il est du moins certain que l'extrême cherté avait beaucoup devancé la création des compagnies d'ordonnance, puisqu'en 1422 un cheval d'Allemagne donné au physicien de « Mgr le Régent » — Charles VII — coûtait 23 000 francs; ce prince lui-même, tout mal à l'aise qu'il fût, s'achetait un bai-brun de 43 600 francs. Ce haut prix, auquel sont vendus aussi plusieurs coursiers et roncins d'Espagne à longues queues, est encore dépassé par deux chevaux « morel » *qui se payent chacun 58 000 francs*. Fort modestes paraissent, à côté de ceux-ci, les coursiers d'un Beaumanoir à 14 700 francs et d'un La Hire à 7 300 francs (en 1428).

Mais que des archers de la garde écossaise, en 1451, aient payé de 6 600 à 7 500 francs des bêtes d'une certaine classe, cela prouve avec évidence la pénurie où le royaume était tombé à cet égard. Pour 2 300 francs, on ne trouvait qu'une petite haquenée; ce qui laisse à penser qu'aux environs de 1 000 francs, on n'avait que d'assez pauvres bêtes. Pour 470 francs, prix du cheval que montait Jeanne d'Arc à son départ de Vaucouleurs, on devait se contenter d'animaux de ferme, fort éloignés, par leurs formes et leurs moyens, de ceux qui eurent plus tard et qui ont aujourd'hui la même destination.

Les chiffres permettent de le supposer, puisque ces chevaux champêtres n'ont été ni peints ni décrits par personne et que l'histoire ne s'est jamais occupée d'eux. Mais nous remarquons que leur prix ne diminuera pas jusqu'à la fin de l'ancien ré-

gime. Merlin, conte Rabelais dans *Gargantua*, procure à Grand-Gousier et à Gargamelle « une grande jument si puissante qu'elle les portait aussi bien tous deux que fait *un cheval de 10 écus* un simple homme. » Ce cheval de 10 écus, — ou 320 francs actuels, — pris pour type de l'espèce la plus vulgaire en 1535, coûtait autant et souvent davantage cent et deux cents ans plus tard.

Au contraire, nous ne retrouverons plus sous Louis XIV et Louis XV rien d'équivalent, je ne dis pas au « cheval d'Espagne » blanc que le duc de La Trémoïlle achetait 29 000 francs du temps de la Ligue (1592), à celui de 21 000 francs que Bassompierre s'offrait sous Henri IV, ni au cheval de cérémonie, — *cavallo di rispetto*, — que, sous la régence de Marie de Médicis, Concini payait 32 000 francs; mais même aux coursiers de 8 000 et 10 000 francs dont le maréchal de Montluc (1583) faisait présent à ses capitaines et compagnons d'armes.

Nous ne voyons même plus aux temps modernes d'étalons de 9 000 francs, comme on en vendait, nous dit Albert Dürer, en 1521 à la foire d'Anvers. Le grand Sully, avisé brocanteur en la matière, qui trouvait au marché pour 900 francs un roussin fleur-de-pêcher, propre tout au plus, semblait-il, à porter la malle et devenu « si excellent cheval » qu'il le revendit 4 300 francs au vidame de Chartres, aurait eu peine à obtenir ce prix vers la fin de l'Ancien Régime; à plus forte raison n'eût-il pu repasser pour 8 600 francs à M. de Nemours une bête qu'il avait acquise 4 000 francs de M. de La Roche-Guyon (1585).

L'avocat Barbier se fait, au XVIIIe siècle, l'écho de propos en l'air qui prêtaient au prince de Carignan « nombre de chevaux, » les uns de 17 000, les autres de 11 000 francs; mais ce sont là de purs commérages. Les inventaires, les achats effectifs surtout, seules bases sérieuses d'appréciation, ne mentionnent plus que de modestes prix chez les plus riches amateurs, depuis Turenne, qui met seulement 1 600 francs pour un cheval de bague « fort beau et fort glorieux, » jusqu'à Saint-Simon (1692), qui n'a pas un cheval de plus de 1 000 francs, jusqu'à La Trémoïlle, dont le cheval anglais, âgé de sept ans, vaut 900 francs et jusqu'au duc de Croÿ, qui paie 1 200 francs ses chevaux de chasse.

D'où venait un changement si brusque? Ces chevaux rares, que l'on avait longtemps payés si cher, avaient-ils disparu? Avait-on trouvé au contraire le secret d'en augmenter si fort la

production, par l'élevage et le dressage, que leur prix fût tombé tout à coup? Était-ce, pour les chevaux de guerre, un besoin qui cessait parce que les nouvelles armes à feu et la nouvelle tactique faisaient évanouir le privilège d'une monture exceptionnelle? Était-ce simplement une évolution des goûts, le luxe du cheval aux belles manières remplacé par d'autres animaux que l'on se procurait plus aisément? Cette hypothèse paraît la plus vraisemblable; le nombre des chevaux, et des bons chevaux, a dû augmenter aux derniers siècles, puisque nous savons, à n'en pas douter, qu'il en fut employé davantage et que pourtant l'histoire des chiffres nous apprend que leur prix a baissé.

Peu d'années avant la Révolution, une ordonnance de Louis XVI porte que « Sa Majesté a reconnu, avec beaucoup de satisfaction, que les marchands de Paris tiraient des différentes provinces du royaume des chevaux capables de fournir au service de sa chasse et qu'elle pouvait se dispenser d'envoyer en Angleterre chercher des chevaux pour cet usage. »

L'observation s'applique aux attelages : l'offre d'un cheval de cabriolet, gris, à 3 800 francs, dans les *Petites Affiches* de 1788, n'a peut-être tenté personne; nous ne voyons pas que les chevaux de carrosse les plus chers des XVIIe et XVIIIe siècles aient passé 2 000 francs; ceux de Gabrielle d'Estrées étaient de 1 600 francs; sur les 64 chevaux de la reine Anne d'Autriche (1666), 8 seulement servant au « carrosse du corps, » âgés de six à sept ans, valaient 1 900 francs, une vingtaine allaient de 1 000 à 1 300 francs, le reste de 600 à 1 000. Ces derniers prix étaient ceux que payaient communément le bourgeois ou le hobereau.

Mais s'il est vrai que des prix analogues étaient pratiqués au moyen âge et, par exemple, pour un char de la reine Isabeau de Bavière (1 700 francs en 1401), pour le « chariot branlant » ou la litière de la reine d'Espagne (1 400 à 2 000 francs en 1531), je n'ai jamais noté aux temps modernes de « limonier » à 3 000 francs et de « cheval maure d'attelage » à 6 000 francs, comme on en rencontre chez des princesses du XIVe siècle.

V

Une autre preuve de la rareté des chevaux, au temps jadis, nous est fournie par le tarif des bêtes louées à la journée : beaucoup moins demandées, puisqu'il y avait fort peu de voyageurs,

elles coûtaient cependant plus cher au XIVe siècle qu'au XVIIIe. Ce n'est pas que leur entretien fût plus onéreux, au contraire : sauf la ferrure, qui valut de 4 fr. 50 à 9 francs au moyen âge, au lieu de 3 à 6 francs sous Louis XV, l'ensemble des dépenses d'écurie a dû augmenter avec la hausse des fourrages.

Les prix payés à forfait pour la nourriture ne permettent pas de s'en rendre compte exactement, parce que les rations sans doute variaient fort d'une bête à l'autre, et qu'un cheval d'attelage à la guerre, sous saint Louis, une haquenée chez le dresseur (1396), ou les chevaux du duc de Candale au temps de la Fronde, dont les pensions coûtaient de 3 fr. 75 à 5 francs par jour, étaient mieux traités que les chevaux du séminaire de Saintes et des mines de Carmaux, à 1 fr. 25 et 2 fr. 75 par jour (1754), ou ceux des régimens de cavalerie comptés à 1 fr. 40 en 1790. Sans aller jusqu'aux chevaux d'Harpagon, qui « observent des jeûnes si austères que ce ne sont plus rien, dit maître Jacques, que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux, » on conçoit quelle différence existait entre deux quadrupèdes de même nom, suivant leurs propriétaires et leurs emplois, puisque dans la même écurie, chez la vicomtesse de Rohan (1481), l'entretien journalier du cheval de guerre se payait 8 fr. 65 et celui d'une simple haquenée 3 fr. 25.

Les oscillations énormes des cours du foin et de l'avoine, d'une année à l'autre, devaient soumettre l'alimentation de l'espèce chevaline aux mêmes épreuves que celle des hommes éprouvait par les brusques sauts du blé. L'hectolitre d'avoine se vendait au moyen âge tantôt 1 fr. 75 et tantôt 36 francs; passant, sinon de l'un de ces extrêmes à l'autre, du moins *du simple* au *quadruple* en l'espace de douze mois. Il en fut ainsi jusqu'à la fin de la monarchie et dans toutes les provinces ; aux environs de Caen, l'avoine fut cotée, de 1761 à 1766 : 2 fr. 10, — 6 francs, — 4 fr. 50, et 15 francs.

Moins transportable, le foin qui, en temps normal, se payait le même prix qu'aujourd'hui, descendait en cas d'extrême abondance à 30 et 40 francs *les mille kilos* et s'élevait à 150, 200, 300 francs, chiffres atteints en 1754 et dépassés en 1785. Jusqu'à la création des prairies artificielles dans la seconde moitié du XVIIIe siècle le foin, était rare, parce que les prés où l'on en récoltait étaient peu nombreux et que leur rendement moyen, faute d'engrais, était moindre que de nos jours. Mais la grande

majorité du bétail ne mangeait pas de foin et pâturait, bien ou mal, dans les jachères tout au long de l'année. De sorte que la provision de foin, auquel on suppléait par l'ajonc en Bretagne, par les roseaux en Provence, ne semblait pas trop inférieure aux besoins.

Si le commerce des fourrages était pratiquement très limité, celui des chevaux n'avait guère à apprendre sous le rapport des roueries du maquignonnage. Je ne sais si les courtiers ou « troqueurs » bravaient le règlement qui les menaçait de 15 francs d'amende quand « ils juraient le nom de Dieu, » mais leur confrérie, assez interlope au XVIIe siècle, contenait nombre d'escrocs fort experts à peindre les chevaux en brun ou en noir, à leur fabriquer des étoiles artificielles au front et à leur attacher des queues postiches.

Moins raffiné était l'art vétérinaire au temps où l'on prescrivait, « si le cheval était enchanté, pour avoir passé sous la croix de Fétu ou sur la buchette charmée, » de lui faire aspirer du bitume judaïque, du soufre et de la graine de laurier. L'estime que l'on faisait des bons chevaux au moyen âge nous est révélée par les soins dont ils étaient l'objet, les onguens, les emplâtres confectionnés à leur intention avec des élémens coûteux: vin, miel, anis, mastic confit, etc. Et, quand ils tombent malades, on multiplie en leur faveur les prières et les pèlerinages, voire les offrandes à saint Éloi en vue d'obtenir son intercession. Il est même curieux de constater que procès est fait, sous Louis XIII, à un habitant de la Beauce accusé d'avoir tué un cheval par ses mauvais traitemens.

Tous les chevaux de quelque mérite étaient des bêtes de selle. L'attelage semblait ne convenir qu'à des animaux vulgaires. Si le maître à danser, dans *le Bourgeois gentilhomme*, traite le maître d'armes de « grand cheval de carrosse, » c'est que cette qualification fut longtemps une injure à l'adresse de l'homme brutal et grossier.

Réservé de nos jours, — sauf dans l'armée, — à la promenade et à la chasse, le cheval de selle, jusqu'à la fin du XVIe siècle, était à peu près l'unique véhicule même pour les femmes, fussent-elles dans un état où nos contemporaines ont soin d'éviter tout exercice violent. Isabelle d'Aragon, épouse du roi Philippe le Hardi, était enceinte lorsque, à son retour de Tunis par l'Italie, chevauchant à côté de son mari près de

Cozenza, sa monture, au passage d'un fleuve à gué, « la secoua si fort, dit un chroniqueur, qu'elle trébucha, chut à terre et se rompit toute. » Elle mourut quelques jours après. L'équitation des femmes était assez variée : rarement elles montaient avec la jambe droite pliée sur le devant ou passée par-dessus l'arçon; parfois assises de côté sur la *sambue*, — selle féminine, — elles allaient les jambes pendantes du côté droit ou gauche, *suivant que le vent soufflait*, en tenant indifféremment les rênes de l'une ou de l'autre main. Le plus souvent elles chevauchaient à califourchon, vêtues d'amazones fort différentes de la jupe à laquelle nous donnons aujourd'hui ce nom. Les dames de la Cour, sous Louis XV, trouvaient ce costume si agréable qu'elles gardaient parfois le soir, pour danser, celui avec lequel elles avaient couru le lièvre dans l'après-midi; c'est aussi en amazone que, dans le roman de Louvet, Faublas (1788), déguisé en femme, se rend au bal.

A la ville, les femmes de qualité montaient en croupe derrière leurs écuyers, comme les riches bourgeoises derrière leur domestique. Mesdames de Thou et de Verdun, premières présidentes du Parlement, allaient ainsi derrière le clerc de leur mari. La Reine, outre sa litière et sa haquenée, avait son « cheval de croupe, » dont elle usait pour de courts trajets. Aussi voit-on souvent, dans les inventaires mobiliers de cette époque, des couvertures en velours cramoisi doublé de cuir « pour chevaucher derrière. » Olivier de La Marche, chargé par Charles le Téméraire (1470) d'enlever le duc de Savoie et sa famille, fait très civilement monter la duchesse en croupe : « Je portais, dit-il, Mme de Savoie derrière moi ; ses deux filles et deux ou trois de ses demoiselles la suivirent. » Pour rentrer chez eux, au sortir du Louvre, les seigneurs du XVIe siècle montaient un cheval à deux, comme aujourd'hui on se serre à trois dans un fiacre à deux places.

Pour le voyage, une espèce fort appréciée était celle des « ambulans, » chevaux qui allaient l'amble, parce que cette allure, où l'animal avance à la fois les deux jambes d'un même côté, permettait de chevaucher avec moins de fatigue. L'amble obtenu par dressage ne valait pas l'amble naturel, celui des *guilledins* d'Angleterre, capables de courir ainsi toute une journée sans trotter et si vite qu'à peine pouvait-on les suivre au galop. Les gens d'épée, qui eussent trouvé avilissant d'enfourcher la

mule pacifique des gens de loi, recherchaient fort les bonnes « bêtes d'amble. » Pour s'en procurer une qu'on lui avait vantée, dans sa vicomté de Limoges, et que le propriétaire refusait de vendre, le roi de Navarre va jusqu'à ordonner au gouverneur de se saisir par force de l'animal, « en satisfaisant à ce que raisonnablement il peut valoir (1549). »

VI

Peut-être n'y a-t-il pas lieu de faire un mérite aux cavaliers du moyen âge de ce que, dédaigneux des voitures, ils eussent rougi de « se faire porter comme des corps saints. » Cette énergie tenait surtout à l'incommodité, à la lenteur des véhicules connus. « Je ne puis souffrir longtemps, dit Montaigne, ni coche, ni litière, ni bateau, et hais toute autre voiture que de cheval, et en la ville et aux champs... ; mais je puis souffrir la litière moins qu'un coche. » En effet, cette boîte qu'était la litière donnait au voyageur la sensation d'une mer agitée.

Elle reposait sur deux brancards, avant et arrière, ceux-ci plus longs pour que le cheval de derrière pût voir ses pieds en marchant. Un valet conduisait l'animal de tête par la bride, un autre poussait de son bâton l'animal de queue. La litière de cérémonie était réservée aux femmes et aux enfans en bas âge. Le duc de Bourgogne entre-t-il solennellement à Paris en 1434 avec sa jeune femme Isabelle de Portugal : le fils, âgé de quatre ans, « qu'il avait eu d'elle en mariage » était en litière ; tandis que « trois fils et une belle pucelle qui n'étaient pas de mariage, et dont le plus âgé n'avait pas dix ans, » chevauchaient à sa suite.

La litière de voyage est tantôt une caisse bien close, munie de sièges à coussins, tendue de velours de Gênes, de damas ou de maroquin à clous dorés, avec des rideaux ou même des vitres, tantôt un rustique coffre d'osier garni d'un matelas. C'est dire qu'il s'en faisait à tous prix, depuis 8200 francs pour la comtesse d'Artois au XIVe siècle, jusqu'à 40 francs, comme celle où cahote, dans le *Roman comique*, le curé de Domfront, ayant pendu au côté droit son chapeau dans un étui de carton, et à gauche son pot de chambre de cuivre jaune reluisant comme de l'or. Aux litières de luxe on accédait par des portières ; aux *basternes* ou brancards de louage il fallait enjamber les barres

transversales, à moins que le muletier, prenant son client à bras-le-corps, ne le déposât dedans comme un paquet.

La litière existait encore sous Louis XV, mais, dès le XVIIe siècle, bien qu'Anne d'Autriche en eût encore quelques-unes prisées à sa mort de 1800 à 500 francs, c'était un équipage démodé dont usaient les dames de campagne, faute de chemins carrossables pour sortir de chez elles. Cent ans plus tôt, c'était encore une locomotion d'apparat : une litière offerte en 1532 par François Ier à « Mme la Princesse de Boullène, » — Anne Boleyn, — qui allait monter sur le trône d'Angleterre, coûtait 46 000 francs.

Les « chars » ou chariots, moins considérés, aussi rudes, aussi lents, avaient l'avantage de transporter plus de monde ; la Reine part pour la Flandre en litière (1577), dix de ses filles d'honneur l'accompagnent à cheval avec leur gouvernante, le reste des dames s'entassent dans six chariots. Les chars du XIIIe siècle, dont une ordonnance somptuaire de Philippe le Bel défendait l'usage aux bourgeoises, avaient beau être peints et armoriés, couverts de drap d'or ou de toile d'argent, ils ne valaient pas nos camions ou nos tapissières. C'étaient, sous le rapport de la carrosserie, de simples tombereaux à 4 roues, mais richissimes d'accessoires. Si le char de Mme de Clermont, femme du connétable (1295), vaut près de 10000 francs et celui de la duchesse d'Orléans 7 600 francs (1395), ce sont les garnitures, les « carreaux » d'écarlate, les tapis, les détails multiples du dedans et du dehors qui font les dix-neuf vingtièmes de la dépense. Dépouillé de ces ornemens, le char d'une princesse vaudrait un prix peu différent des 270 francs que paie l'Hôtel-Dieu pour son « chariot à porter les morts (1416). »

Le fer seul était onéreux, parce que le kilo, pour essieux et bandages, coûtait alors de 4 fr. 25 à 3 francs ; il fallait 200 francs pour la ferrure du train et des limons d'un char neuf. La couverture absorbait 6 peaux de vaches et 2 douzaines de peaux de moutons d'une valeur de 360 francs. Le cuir aussi jouait son rôle dans une machine nouvelle qui ravit le XIVe siècle : le « chariot branlant, » à caisse suspendue par des lanières, si haut qu'il fallait une échelle pour y monter.

Deux cents ans plus tard, avec l'apparition du coche, la scission s'opéra, définitive, entre la charrette antique et le type nouveau d'où sortiront les voitures modernes. Plus raffiné de

construction, le coche est plus sujet aux avaries : celui d'Henri III, s'étant rompu dans un chemin fangeux des environs de Paris « par un despiteux temps de janvier, » le Roi et la Reine doivent faire une lieue à pied pour rentrer au Louvre dans la nuit.

Avec le coche ou carrosse, — il porta bientôt ce nom, — on pouvait trotter, allure inusitée dans les rues de Paris qui épouvanta les piétons. Le Parlement supplia le Roi « de défendre les coches par la ville (1563). » La même inquiétude se renouvela au XVIIIe siècle, lors de la vogue des cabriolets que les passans jugeaient fort dangereux par leur rapidité. « Si j'étais lieutenant de police, disait Louis XV, je supprimerais les cabriolets. » Et, sous la Restauration, l'autorité municipale s'opposait à l'établissement des omnibus, par ce motif encore « qu'il en résulterait un trop grand embarras pour la circulation. » Notre génération, aguerrie par les autos et les tramways électriques, sourit de ces frayeurs ; mais les rues d'aujourd'hui ne sont plus celles de la Ligue.

Les premiers carrosses, après lesquels couraient les gamins et le menu peuple et qui ressemblaient assez à des corbillards, étaient des voitures monumentales dans lesquelles huit personnes trouvaient place ; on s'y mettait encore à six au XVIIIe siècle et le jeune Croÿ conte que le Roi lui fait la grâce de le faire asseoir, en allant à la chasse, « sur ses genoux, » c'est-à-dire à la portière où se trouvait un « extrapontin. » Dans le fond, des appuis de crin, les « custodes, » amortissaient les cahots; sur les côtés, des « mantelets » de peau, — que le cardinal de Richelieu faisait, dit-on, doubler de fer à l'épreuve des balles, — s'abattaient en guise de glaces. On les bouclait solidement pour se garantir de la pluie et du froid, « pour faire printemps, » comme disait le surintendant Bullion. Des montans sculptés portaient un ciel de bois, drapé d'étoffe, — l' « impériale » — auquel s'attachaient des paremens de cuir, les « gouttières, » qui empêchaient l'eau de tomber à l'intérieur. Enfin au corps de la voiture était attachée, en guise de frein, une chaîne de fer qui servait à enrayer les roues dans les descentes.

« Vraiment, écrit-on en 1614, il y a de la commodité quant à ces coches, mais, par tant de commodité nous nous énervons. » C'était l'avis de Henri IV qui allait à cheval par la ville et, « si le temps semblait tourné à la pluie, mettait en croupe un gros manteau. » Les premiers seigneurs qui se dis-

pensèrent de cette règle ne se servaient guère de carrosses que la nuit. Encore se cachaient-ils et fuyaient-ils la rencontre du Roi, sachant que cela lui était désagréable.

A côté des nouveaux véhicules, qui se multiplièrent rapidement sous Louis XIII, parurent les chaises à porteurs (1617) : « établissement qui pourra causer un retranchement de l'usage immodéré des carrosses, » disaient les lettres de concession. Ce n'était pas un mode de transport économique : les porteurs qui payaient une redevance de 25 francs par semaine, par chaque chaise de louage, au détenteur du monopole, — un capitaine des mousquetaires, — rançonnaient à leur tour le public sans que d'ailleurs on puisse prendre au sérieux ce que dit Furetière qu'ils demandent un écu, — 11 francs de notre monnaie, — pour aller de Notre-Dame à la place Maubert. Les *vinaigrettes*, chaises à deux roues, traînées par un homme et poussées par une femme et un enfant, étaient moins onéreuses mais peu prisées. Ce ne fut qu'après l'institution des « carrosses de place » (1660) que l'honnête homme sans équipage put se faire transporter décemment d'un quartier à l'autre sans trop de frais.

La chaise à porteurs privée, qui coûtait depuis 1 400 francs jusqu'à 150, suivant qu'elle était mi-partie d'écaille, dorée, tapissée de brocart et de velours, ou grossièrement peinte et doublée d'étoffe commune, devint impraticable à Paris dès que la circulation y fut plus active. Elle ne sortait pas au XVIIIe siècle des quartiers paisibles et déserts. En province, les douairières se faisaient ainsi conduire à la messe et les magistrats au palais, — pour 1250 francs par an on avait à Aix, en 1750, deux porteurs non nourris, — c'était presque le seul véhicule des villes moyennes. Nice, par exemple, vers 1765, possédait en tout deux voitures en dehors de celle du gouverneur ; mais des chaises à porteurs y menaient les étrangers à la mer prendre leur bain, moyennant 3 fr. 50 aller et retour.

Dans la capitale et pour les voyages, à la fin de l'ancien régime, l'invention des types de voitures semblait inépuisable ; il en surgissait sans cesse de nouveaux. Le « carrosse, » inséparable à nos yeux de cinq ou six générations d'hommes à perruques plus ou moins poudrées, était, au contraire, complètement démodé *dès un demi-siècle avant la Révolution*. Au modèle primitif avec caisse fixée aux essieux on avait, sous Louis XIV, substitué un train avant à col de cygne, muni de roues très

basses (80 centimètres), pour lui permettre de tourner dans les rues étroites. Le siège du cocher, qui obstruait toute vue de l'intérieur, avait été abaissé. La calèche, plus légère, fut un premier progrès, la berline en fut un autre ; elle porta un coup décisif aux anciens carrosses, compliqués et encombrans, désormais réservés aux cérémonies et à la Cour.

Les berlines étaient aussi plus sûres grâce aux flèches latérales qui les maintenaient ; tandis que, lorsqu'une lanière venait à se rompre, le carrosse versait forcément sur le côté.

Sans parler de la chaise de poste qui appartient à l'histoire des voyages et qui, perfectionnée sous Louis XV, atteignit pour les riches un haut degré de confortable, les selliers, — qualité exclusivement portée par les fabricans de voitures, celle de « carrossiers » est toute moderne, — créèrent la *berline coupée* appelée *diligence* ou *demi-fortune*, qui s'attelait à un cheval, le *vis-à-vis*, à deux places l'une en face de l'autre, la *désobligeante*, le *soufflet*, le *phaéton*, la *brouette*, le *diable ;* ils leur appliquèrent les ressorts en C forgés par Cocu, les ressorts à la Dalème, du nom d'un serrurier en vogue, les cris et les ressorts à la Polignac. D'Allemagne fut importé le *wurst*, sorte de longue banquette à compartimens, que les voyageurs enjambaient et sur laquelle ils s'asseyaient en brochette les uns derrière les autres, face au cheval. On s'en servait pour aller aux rendez-vous de chasse.

Les journaux offraient des voitures anglaises, « faites l'année dernière par le meilleur ouvrier de Londres, » *stope*, *trois-quarts*, *solo*, *wisky*, avatars menus et légers du cabriolet ; la jeunesse élégante n'en voulait pas d'autres. Ce qu'en langage courant on appelait « cabriolet » sous Louis XVI ne ressemblait pas à ce que l'on nomma ainsi au XIXe siècle : il se faisait alors à 2, 3 ou 4 places, tantôt à quatre roues, tantôt à deux, souvent fermé, muni de trois glaces en *vagistas* ou bien avec un « tambour à la Toulouse ; » il s'attelait indifféremment à un ou à deux chevaux ; mais, quel qu'il fût, « sa marche est si rapide, dit le *Journal de Paris* en 1785, qu'il arrive sur les pauvres passans comme la foudre. »

On propose d'attacher une sonnette retentissante au cheval « qui conduit, ou mieux qui emporte, ces voitures, » auxquelles les propriétaires seraient tenus de clouer une plaque portant leur nom et adresse en gros caractères. Contre ces propriétaires, l'opinion est très montée : « On a purgé la ville d'assassins, écrivait Mercier : l'assassinat commis par un homme monté sur un

haut cabriolet diffère-t-il d'un coup de poignard ? Le poignard est plus doux que les roues dentelées d'une voiture qui vous laisse quelquefois un reste de vie pour souffrir des siècles ! »

Dès 1789, les protestations affluèrent à l'Assemblée Nationale contre ces voitures « que la noblesse fabrique pour insulter à l'indigence et à l'honnête médiocrité. » La Convention « purifia les Petites-Écuries du ci-devant tyran » en dépeçant ses carrosses et aussi ses traîneaux, « qui, dit le rapporteur de 1793, représentaient des lions, des tigres, des léopards, des aigles, effigie du caractère de ceux qui se livraient à ces délassemens d'une cour corrompue. » Mais la Révolution ne put abolir les cabriolets ; Mercier le constate en 1799 : « Depuis que le peuple est souverain, il est bien inconcevable qu'il se laisse écraser comme sous l'ancien régime. » Les motions faites au Conseil des Cinq-Cents, où se posait la question de savoir si, dans un État où règne l'égalité, il doit être permis d'avoir des voitures autres que celles nécessaires au service public ; » les plaintes « contre le danger journalier de ces chars brillans où se pavanent nos parvenus » (1798) furent impuissans contre le goût de la vitesse; tandis que le goût de la représentation alla décroissant, *comme il faisait déjà sous la monarchie*.

Le siège du cocher était encore, sous le Consulat, ce large canapé à franges que, seules, ont conservé les berlines des pompes funèbres, mais l'automédon avait cessé de porter perruque. Les voitures nouvelles continuaient à être capitonnées au dedans de soie et de velours, mais elles n'apparaissaient plus au dehors avec le train et les roues dorés, avec les panneaux « vernis par M. Martin » et ses émules ou artistiquement décorés de « figures peintes d'après M. Boucher, » comme les berlingots de Louis XV beaucoup plus coûteux que les grands carrosses du XVIIe siècle.

Ceux-ci n'avaient guère dépassé 7 000 francs chez les personnages fastueux et leur prix ordinaire était de 3 à 4 000 ; à peine la Reine en eut-elle un de 12 000 francs avec rideaux de gros de Naples rebordés à deux envers, ses autres carrosses valaient de 8 000 à 2 400 francs. Cent ans plus tard, un carrosse de mariage tel que celui du duc d'Havré (1764), revient à 22 000 francs, un vis-à-vis de gala coûte presque autant, et une chaise de poste élégante 9 500. Il est vrai que les voitures d'occasion pullulent; les journaux, les *Petites-Affiches* annoncent chaque jour des

calèches, des diligences anglaises et des berlines de voyage « à leurs premières roues, » c'est-à-dire voisines du neuf, pour un millier de francs, prix auquel le duc de La Trémoïlle vendait un vieux carrosse à son intendant.

Ce qu'on ne voyait plus à la fin du XVIIIe siècle, dans les rues de Paris, c'étaient les « coureurs, » les deux laquais lestement vêtus, habiles à trotter en précédant les chevaux au bord du ruisseau, sans salir leurs souliers plats et leurs bas blancs. Mme de Pompadour avait sans doute dépensé plus que Mme de Montespan, mais elle ne se déplaçait pas comme cette dernière dans une calèche à 8 chevaux, suivie d'un carrosse occupé par six filles, de deux fourgons, 14 mulets et 10 à 12 cavaliers sans compter les officiers de sa maison.

Eux-mêmes ces seigneurs et dames du XVIIe siècle, quelque « magnifiques » qu'ils se crussent, ignoraient les débauches de luxe du moyen âge en fait de harnachement, si oubliées, en notre âge de taxi-autos sans façon, qu'elles semblent invraisemblables, bien qu'elles se soient maintenues parmi les civilisations primitives de l'Orient. Les « petits-maîtres » de 1780 qui se contentaient, pour leurs chevaux de chaise, de couvertures brodées et voyantes; les marquis et les financiers de la Régence qui payaient 1 000 francs un harnais de carrosse, plus 175 francs pour la dorure, 150 francs pour le caparaçon et les cocardes et 90 francs pour les deux aigrettes, avaient oublié, eux qui n'habillaient plus leurs chevaux qu'en grand deuil de tristes draperies noires croisées de blanc, les pompes éclatantes du costume hippique de jadis : les housses de drap d'or ou de fine tapisserie, semées de rubis et de perles, fourrées de martre zibeline. Les panaches de 500 francs de plumes n'étaient, en 1450, qu'un modeste accessoire. Un cheval pouvait au XVe siècle porter une fortune : celui du comte de Foix, à son entrée dans Bayonne lors de la reprise de la Guyenne sur les Anglais, avait un chanfrein revêtu d'or et de pierreries d'une valeur de 550 000 francs, — 15 000 écus, — sa couverture offerte à l'église cathédrale pour y être transformée en chapes était prisée 14 500 francs.

Les chevaliers opulens usaient pour la chasse et le voyage de « chétives selles » de 100 francs; mais les contemporains de Louis XV n'en avaient jamais de plus coûteuses, tandis que les contemporains de saint Louis ou de Charles VII possédaient des selles de 2000 et 3000 francs, décorées de peintures et chargées

d'orfrois. Le cuir n'en était pas cher : une selle de moine en 1480 coûtait 65 francs, une selle de paysan en coûtait 24 ; dans le prix de 2960 francs payé pour l'accoutrement de cérémonie d'une haquenée de grande dame (1517), le cuir du harnais valait 100 francs, mais les boucles et le mors doré en valaient 250, la soie de la housse 350 et le fil d'or de Chypre 1 840.

Ainsi parée, cette haquenée devenait une chose belle et rare, son passage impressionnait la foule dont l'émerveillement était sans fiel. Le carrosse hérita de ce prestige : s'arrête-t-il à la porte d'une femme de ville, « à peine elle entend son bruissement, dit La Bruyère, qu'elle pétille de goût et de complaisance pour quiconque est dedans... On lui tient compte des doubles soupentes et des ressorts qui le font rouler plus mollement. » Le budget de la vanité était autrefois plus largement doté que de nos jours et l'écurie y tenait une grande place. La plus grande jouissance du riche consistait à montrer sa richesse.

Mais ces jouissances extérieures, tirées de l'admiration d'autrui, créaient, pour bizarre que cela semble, une sorte de lien social entre les ambitieux du « paraître, » figurans volontaires du luxe, et le public satisfait de la peine qu'ils se donnaient pour l'ébahir. Il entre plus de vraie sensualité et plus d'égoïsme aussi dans les jouissances contemporaines, positives, et personnelles ; mais de ces jouissances, en fait de locomotion, le peuple entier a sa part. Le progrès en a banni la beauté, mais il en a généralisé le charme. La carriole du paysan, la bicyclette, l'autobus ou le métro du citadin, ne sont pas esthétiquement inférieurs à l'automobile d'un millionnaire, et ils sont à la portée de toutes les bourses. Cependant la « 50 chevaux » de grande marque, qui n'éblouit personne, suscite autour d'elle plus d'aigreur que naguère le carrosse doré.

G. d'Avenel.

LES MASQUES ET LES VISAGES

AU LOUVRE

IV [1]

CELUI QUI A REMPLACÉ LA *JOCONDE*

I. — UN PORTRAIT

Il y a quelque quatre cents ans, durant l'hiver de 1519, les humanistes de l'Italie se passaient, de main en main, une sorte de poème en latin, qui venait d'être composé par l'un d'eux, sous la forme d'une lettre adressée par une femme à son mari. Il s'agit de nouveaux époux : la femme est seule à la maison, à Mantoue, avec son nouveau-né; le mari est à Rome, en ambassade auprès du Pape, occupé de mille affaires dont elle n'a cure. Elle se plaint de son absence et languit après son retour. Seul, son portrait, peint par Raphaël (2), lui remplace l'absent :

Sola tuos vultus referens Raphaelis imago
Picta manu curas allevat usque meas...

Et elle rit à ce portrait, elle s'adresse à lui comme s'il était

(1) Voyez la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre 1911 et du 1er janvier 1912.

(2) Autres portraits de Balthazar Castiglione :

Authentiques : 1° Peinture à l'huile d'après un portrait fait par Raphaël, en 1519. En buste, nu-tête, de trois quarts, la poitrine coupée par une inscription commençant par *Baldasar de Castiliono...* et finissant par ANN. MDXXIX. (Au Palais Corsini, à Rome.)

2° Peinture à l'huile. De face, habillé de noir, avec un chapeau et des gants, un

vivant, elle lui parle tant et si bien qu'il lui semble qu'il sourit lui aussi, qu'il répond; elle lui amène l'enfant qui le reconnaît et le salue.

Cette épître était grandement admirée. Tout le monde en connaissait l'auteur, Balthazar Castiglione, et savait qu'il s'agissait de lui-même, de sa femme et de son enfant, âgé de deux ans. On goûtait fort la prudence de ce mari, déjà mûr, qui prenait soin de rédiger les plaintes que son absence devait inspirer à sa jeune femme. On en savourait le bon parfum de latinité. On saisissait, aussi, fort bien l'allusion au portrait de Raphaël. Peint depuis quatre ans seulement, ce portrait était déjà célèbre. Il l'est encore. C'est lui qui a remplacé la *Joconde* (1).

Je ne sais pourquoi on l'a choisi, mais on ne pouvait pas mieux choisir. Au premier abord, on éprouve bien un certain malaise à voir, au milieu du Salon Carré, à la place du sourire accoutumé, — le plus féminin de tous les sourires, — cet homme amplement barbu, le crâne serré dans un bicoquet, et auréolé d'une immense barrette noire, ou toque rebrassée, qui vous regarde paisiblement de ses gros yeux bleus. On savait bien qu'on ne verrait plus la *Joconde*, mais il semblait que le lieu

rideau et un paysage au fond. Attribué au Parmesan et supposé de 1524. (Collection du marquis de Lansdowne, à Bowood.)

3° Médaille de profil droit. Tête nue, cou découvert, drapé à l'antique, avec l'inscription BALTHAZAR CASTILION, *Gr. F.* Au revers, Apollon sur un char, attelé de deux chevaux au galop, guidés par des génies ailés, passe derrière le globe du monde où l'on voit figurée l'Italie, avec l'inscription : TENEBRARUM ET LUCIS.

Présumés avec ressemblance : 1° La tête d'homme, de trois quarts, barbu, coiffé d'un serre-tête, qui figure Zoroastre, tourné vers la tête de Raphaël, dans la fresque *l'École d'Athènes*, peinte en 1510, par Raphaël (au Vatican).

2° Le guerrier romain debout, tête nue, armé d'une lance, au premier plan du tableau : *la Cour d'Isabelle d'Este* ou *le Triomphe de la Poésie*, par Lorenzo Costa (au Louvre).

(1) Avant d'arriver à cette place d'honneur, au milieu du Salon Carré, il a beaucoup voyagé. Peint à Rome, pendant l'automne de 1515, il est allé, en 1524, avec Castiglione, en Espagne. Castiglione étant mort à Tolède en 1529, il est revenu à Mantoue où il était encore, dans la famille du modèle, au commencement du XVII° siècle. Là, on le perd de vue un certain nombres d'années : aucun historien ne peut justifier de l'emploi de son temps. On ne le retrouve, qu'après 1630, à Amsterdam, dans l'atelier du peintre Van Asselin, sans qu'on sache comment il y est venu; mais c'est bien lui et non un autre : il y est admiré et copié par Rembrandt et par Rubens. En 1639, il est vendu aux enchères et passe dans la collection d'un seigneur espagnol, Don Alfonso de Lopez, qui le paie 3 500 florins, environ 20 500 francs de notre monnaie. Peu après, ce seigneur étant tombé en disgrâce et ayant dû vendre tout son avoir, notre portrait est acheté par le cardinal de Mazarin, et à la mort du cardinal, en 1661, Louis XIV le prend pour 3 000 livres, environ 9 750 francs. Enfin, le voilà au Louvre où il faut espérer que son histoire est finie, pour la même raison qu'on espère que celle de la *Joconde* ne l'est pas.

où elle a été si longtemps fût un peu consacré, et qu'un homme ne dût pas s'y carrer à son aise. MM. les conservateurs du Louvre eussent peut-être mieux fait de laisser la place vide : — comme Burne Jones, dans sa mosaïque fameuse du *Christ entouré d'anges*, qui est à l'église américaine de Saint-Paul, à Rome, a laissé vide la place du plus grand d'entre eux, à la droite de Dieu, pour le jour où *il* reviendra... Mais puisqu'on y a mis quelqu'un, c'est bien Balthazar Castiglione qu'il fallait y mettre. Il y a, dans son regard et dans son vague sourire, quelque chose qui attire comme dans l'autre, mais qui rassure. C'est l'homme accompli de la Renaissance, comme la *Joconde* en est la femme rêvée ; l'histoire à la place de la légende.

Le premier émoi passé, on est conquis par cette physionomie grande ouverte, ces yeux de bon chien fidèle, cette bouche fermée et pourtant bien parlante, ce maintien quiet, modeste, réservé, l'entière bonne foi de cette figure et aussi de cette peinture. Rien pour l'effet : pas de pose, pas d'éclat, pas de prouesse visible du pinceau. Presque tout est de la même couleur, je veux dire de deux ou trois couleurs voisines et froides, et les intervalles entre les valeurs sont imperceptibles. La palette de Raphaël, en cette occasion, c'est le vocabulaire des gens du XVII[e] siècle, vocabulaire restreint, mais où chaque mot étant mis à sa juste place, les moindres nuances de la pensée sont rendues. Il n'y a de rougeâtre ou de coloré, en clair, que ce qui vit : la chair, la barbe, les yeux. A peine, le feu d'un bijou d'or couve faiblement en deux endroits, parmi les charbons de la barrette et les cendres de la fourrure. Et malgré cette pauvreté, jamais le coloriste n'a été si grand. C'est peut-être le chef-d'œuvre de Raphaël.

En même temps, l'homme représenté, ici, est l'auteur du livre que tout le XVI[e] siècle a considéré comme un chef-d'œuvre : le *Cortegiano*, et il a fait, de sa vie elle-même, un chef-d'œuvre de l'art le plus subtil et le plus délicat : l'art d'agir harmonieusement avec son temps, d'accorder son solo avec le grand accompagnement des voix humaines de son siècle. Toute la Renaissance n'a travaillé que pour produire un Castiglione. Vittoria Colonna, que nous voyons juste en face de lui, dans les *Noces de Cana*, tout au bout de la table, appuyée sur le coude gauche et mâchant son cure-dent, le lui a écrit en termes décisifs : « Je ne m'étonne pas que vous ayez peint un parfait homme de cour, car vous n'aviez qu'à tenir un miroir devant vous et à

dire ce que vous y voyiez... » Et Charles-Quint, à côté d'elle, qui tourne son profil gauche vers un serviteur, à l'angle du balustre, annonçait ainsi à ses courtisans la mort du modèle de Raphaël : « Je vous dis qu'est mort un des meilleurs chevaliers du monde ! » Enfin, ce François Ier, dont nous voyons le grand profil, peint par le Titien, tourné vers la toile immense de Véronèse, le lendemain de la bataille de Marignan, demandait à Balthazar Castiglione de finir son *Cortegiano*, pour le donner, en exemple, aux générations futures. Si jamais un temps a tenu dans un livre, un livre dans un homme, un homme dans un portrait, c'est ici.

Et, c'est ici, qu'on peut le mieux le saisir, au centre de toutes ses vivantes affinités. Le hasard l'entoure des figures qu'il a connues et qui l'ont aimé. En face de lui, sous le pseudonyme des *Noces de Cana*, la grande fête de la Renaissance, qu'il n'a pas connue, mais dont il a donné le signal. Tous les gens qui sont là, sauf peut-être le négrillon qui tend une coupe à Alfonso d'Avalos, ont lu son livre, de quelque nation qu'ils soient, car au moment où ce tableau a été peint par Véronèse, en 1562, le *Cortegiano* a déjà eu soixante éditions : il a été traduit en espagnol, en français, en latin, en anglais, et le nom de Castiglione, prononcé parmi le brouhaha des conversations, le cliquetis des coupes, les coups sourds du tranchoir et le bruissement des archets, serait salué d'une acclamation unanime.

A côté de lui, cette allégorie mystérieuse, incompréhensible, chaude, dans un monde de volupté triste, où toutes les mains étreignent quelque chose que les yeux ne regardent pas, doit charmer son esprit mythologique. Un chevalier en armure, grave comme un magicien durant une incantation, pose la main sur le cœur d'une femme qui médite. Un enfant apporte un fagot de bois mort qu'il est allé chercher dans la forêt et qu'il étreint avec peine de ses doigts écartés. La belle dame pensive tient un objet translucide et noir : une boule de cristal, s'il faut en croire la forme qu'ont prise les mains pour le contenir; une autre figure féminine s'agenouille, pâmée dans un geste de prière. Tout ce rébus qui intrigue, inspire, désespère les commentateurs du Titien, est sans doute une des allégories savantes où se plaît son humanisme. Et ce chevalier mystérieux est, dit-on, un de ses amis, Alfonso d'Avalos, le héros de Pavie, à qui, de Madrid, il écrivait pour le complimenter : « Mon cher et très illustre

seigneur, je pense qu'après m'avoir envoyé une lettre, le 13 février, vous ne m'avez plus écrit avant la bataille qui a eu lieu le 24. Ainsi, la glorieuse main qui venait de tracer ces lignes pour mon plaisir, bientôt après a participé à cette fameuse victoire qui a rejeté dans l'ombre toutes les autres... » Un peu plus loin, il y a beaucoup de chances pour que ce seigneur amoureux, qui multiplie les beautés de sa maîtresse en la mettant entre deux miroirs, soit son maître le marquis Federico Gonzague (1), à qui, justement, il écrivait un jour : « L'ambassadeur de France, Saint-Marceau, a été dire au Pape que Votre Excellence est jeune et inexpérimentée et adonnée aux plaisirs; » — ce que le marquis n'a pu nier si cette lettre lui est parvenue au moment où il se faisait peindre, ainsi, par le Titien.

Ses amis sont donc là, figurés par les plus grands maîtres de la Renaissance, qu'il a tous aimés eux aussi et admirés, sans distinction d'école : « Des choses bien diverses peuvent plaire également à nos yeux, tellement il est difficile de dire lesquelles plaisent le plus, dit-il, dans le *Cortegiano*. Voici que, dans la peinture, sont très excellens Léonard de Vinci, Mantegna, Raphaël, George de Castelfranco (Giorgione); néanmoins, tous sont très différens les uns des autres, de sorte qu'il ne semble pas, qu'à aucun d'eux, il manque quoi que ce soit dans sa manière, puisqu'on reconnaît que chacun est parfait dans son style... »

Enfin, c'est une chance pour lui que de revivre par la main de Raphaël. Des artistes qu'il vient de citer, c'est assurément celui qui pouvait le mieux le comprendre et nous le faire comprendre. Le divin Léonard n'y eût pas été propre du tout. Léonard, c'est le rêve inquiet, l'art qui change et qui se cherche, l'esprit nouveau qui brise les cadres, ouvre les ailes; c'est l'âme qui doute et se perd dans le mystère. Raphaël, c'est l'art fixé, la perfection simple dans des limites franchement acceptées, l'art qui ne cherche rien, qui ne promet rien : — qui tient. Regardez ce portrait : la pensée n'est sollicitée par rien d'autre que par son objet immédiat, le fond est fermé. L'homme qui fit cela ne douta point de la peinture. Il ne l'eût jamais

(1) C'est à M. Louis Hourticq (*Revue de l'Art ancien et moderne*, 10 août 1912) qu'on doit cette identification, ou, du moins, cette hypothèse, qui est très vraisemblable. Dans une étude ingénieuse et brillante sur quelques œuvres du Titien au Louvre, il refuse de voir, dans le groupe fameux du *Salon Carré*, Alphonse d'Este et Laura Dianti et donne de bonnes raisons pour y reconnaître Federico Gonzague, le fils d'Isabelle d'Este, et sa maîtresse Isabella Boschetti.

quittée pour s'en aller inventer des engins de guerre, d'hydraulique ou d'aviation. Il serait curieux de savoir ce que Castiglione pense de l'auteur de cette *Joconde* qu'il remplace; — mais nous le savons! Écoutons-le: « Un autre des premiers peintres du monde méprise cet art où il est très singulier et s'applique à étudier la philosophie, dans laquelle il a de si étranges conceptions et de si nouvelles chimères que, même avec toute sa peinture, il ne saurait les représenter (1)!... » Ce mot mesure toute la distance qui sépare Castiglione de Léonard.

De Raphaël, au contraire, tout le rapproche. D'abord, la vie. Balthazar Castiglione, quoique Mantouan de naissance, a passé les plus belles années de sa jeunesse à la cour d'Urbino, près du duc Guidobaldo et d'Elisabetta Gonzague, et il y a vu grandir le jeune maître et guetté son premier essor. Il l'a retrouvé à Rome, et tous les deux, jeunes, beaux, aimables, sociables, fous de l'antiquité, liés par les souvenirs des premiers succès, les voilà qui courent la ville éternelle, déterrant les marbres, relevant le plan de la cité impériale, scrutant Vitruve. Ensemble, ils rédigent un rapport à Léon X sur les mesures à prendre pour sauver ce qui reste de la Rome antique. Sans cesse aux côtés du peintre, l'humaniste le conseille, l'éclaire et, lorsqu'il n'est pas là, Raphaël éprouve qu'il lui manque un peu de lumière. C'est à lui qu'il adresse la lettre fameuse, tant de fois citée, sur une « certaine idée » qu'il a dans l'esprit touchant la beauté. « Je vous dirai que si je veux peindre une belle femme, il faut que j'en voie plusieurs et que je vous aie près de moi pour choisir la plus belle... » Lorsque Raphaël le quitte pour toujours, Castiglione a l'impression d'un immense vide. La première fois qu'il revient à Rome, après la mort de son ami, il écrit à sa mère, le 20 juillet 1520 : « Je vais bien, mais il ne me semble pas que je sois à Rome, puisque mon pauvre Raphaël n'y est plus... »

Ce n'est pas seulement la vie qui les rapproche: ce sont les idées. En ce temps-là, comme aujourd'hui, il y avait une lutte sourde entre ces deux ennemis nés, le peintre et le modèle, chacun poursuivant un but différent et ayant besoin de l'autre

(1) « Un' altro de' primi pittori del mondo sprezza quell' arte dove è rarissimo, ed essi posto ad imparar filosofia; nella quale ha cosi strani concetti e nove chimere, che esso con tutta la sua pittura non sapria depingerle. »
Il Cortegiano, libro secondo, XXXIX.

pour y atteindre. Chez Raphaël et Castiglione, le but était le même : donner l'image de l'équilibre, du naturel, de la mesure dans un être beau, sain, vigoureux, et cela sans effort. Nous ne savons ce qui put se dire, il y a quatre cents ans, durant les heures de pose, dans le palais du *Borgo Nuovo*, par les chaudes après-midi de septembre ; la porte était si sévèrement consignée que l'ambassadeur de Ferrare, lui-même, ne pouvait pénétrer. Mais le livre est là, comme le portrait lui-même, bien vivant quoiqu'on n'ait pas cru devoir le traduire en français depuis longtemps. Il faut lire le *Cortegiano* de Castiglione devant le *Castiglione* de Raphaël : c'est la même pensée en deux langues.

Il n'a pu y avoir désaccord sur le costume. « Le vrai est que pour moi j'aimerais qu'il ne fût extrême en rien, ni comme le costume français par son trop d'ampleur, ni comme l'allemand par son trop d'étroitesse, mais plutôt comme l'un et l'autre corrigés et ramenés à une meilleure forme par les Italiens... Il me plaît, aussi, qu'il tire toujours un peu plus sur le grave et le sombre que sur le gai, car il me semble qu'une plus grande grâce est donnée aux vêtemens par la couleur *noire* que par aucune autre, et si ce n'est pas le noir, qu'au moins il tire sur le sombre : j'entends le vêtement ordinaire, car il n'y a pas de doute que, par-dessus les armures, siéent mieux les couleurs ouvertes, claires, gaies, et aussi les vêtemens joyeux, dentelés, pompeux et superbes, mêmement dans les spectacles publics, fêtes, jeux, mascarades et choses semblables, parce que les choses mi-partie portent, en elles, une certaine vivacité et ardeur, qui s'harmonisent bien avec les luttes et les jeux, mais, pour le reste, je voudrais que le costume témoignât de cette gravité que garde si fort la nation espagnole, car les choses extérieures portent témoignage des intérieures... » Ainsi parle l'humaniste, et même à la guerre, tiraillé entre mille soucis, occupé à batailler contre Bayard, du côté de Lodi, il mande à sa mère de lui envoyer un « vêtement de *damas noir bordé de martre*. » Raphaël n'a pas eu besoin d'aller chercher, bien loin, la plus parfaite de ses harmonies en noir, en gris et en blanc ; la tenue habituelle de son modèle la lui fournissait.

Il n'y a pas eu désaccord, non plus, sur la pose : « Il me semble que les manières des Espagnols s'accordent davantage avec les Italiens que celles des Français, parce que cette *gravité tranquille*, qui est le propre des Espagnols, me paraît nous

convenir à nous autres beaucoup mieux que la prompte vivacité qui se voit chez les Français, dans presque tous leurs mouvemens... » Voilà ce qu'écrit le modèle : voyez ce qu'a fait le peintre. Il a donné, ici, l'exemple du calme et de la sérénité dans les lignes. C'est la pose rentrée ou concentrée, toutes les lignes ramenant l'œil au centre de la toile, aucune ne l'égarant au dehors. Elle a frappé Rubens : il en a fait un croquis qui nous a été conservé, croquis hâtif, notation immédiate où rien n'est visible que cette dynamique des masses rabattant l'attention sur le principal de l'objet. Ce balancement des lignes, qui est un enchantement pour l'œil, ce mystérieux accord entre nos instincts physiologiques encore mal définis et l'équilibre entre la suspension des choses dans l'espace, suivant l'effort de l'homme, et leur chute suivant la loi de gravitation : — tout cela est dû au génie naturel du peintre.

Et il est bien évident qu'il y a réussi sans système, sans contrainte, presque sans y penser. Ressemblance de plus avec son modèle : « Je trouve, dit Castiglione, une règle tout à fait universelle, qui me paraît valoir en toutes les choses humaines qui se disent ou qui se font plus qu'aucune autre : c'est de fuir le plus qu'il se peut, et comme l'écueil le plus âpre et le plus périlleux, l'*affectation* et pour employer, peut-être, une expression nouvelle, d'user en toutes choses d'une certaine désinvolture (*sprezzatura*), qui cache l'art et prouve que ce qu'on fait ou dit vient sans fatigue et presque sans y penser. De là, je crois que dérive aussi la grâce, parce que des choses rares et bien faites chacun sait la difficulté ; alors la facilité à les faire excite un grand émerveillement et, au contraire, forcer son talent et, comme on dit, « tirer par les cheveux » est extrêmement disgracieux et ôte sa valeur à toute chose, si grande qu'elle soit. Ainsi, l'on peut dire que *ceci est de l'art vrai, qui ne semble pas être de l'art*... Dans la peinture, par exemple, une seule ligne tracée sans effort, un seul coup de pinceau facilement donné, de façon qu'il semble que la main, sans être guidée par aucune étude ni aucun art, s'en va d'elle-même à son but, selon l'intention du peintre, découvrent clairement l'excellence de l'artiste. » C'est la définition, même, de Raphaël dans ses portraits, à ses plus beaux momens et notamment dans ce portrait. Cette facilité, cette tranquillité de l'artiste créant son œuvre comme la nature fait la sienne, cette *sprezzatura*, que Castiglione met

au-dessus de tout, a trouvé ici son prototype. Si vous comparez cette tête à toutes celles qui l'entourent, dans ce Salon Carré et qui sont presque toutes admirables, vous sentirez la différence. Dans les autres, on sent une intention, une volonté, quelque chose d'effectué ou de conquis, une victoire éclatante sur la matière due au génie de l'homme. Ici, l'artiste a disparu pour nous laisser seuls avec son modèle, auquel il semble qu'il n'a rien donné, — que la vie.

Consultons-le donc comme nous ferions une figure vivante. Oublions l'art, pour chercher l'homme. Ce front magnifique, ces pommettes saillantes, ces yeux écartés, — l'œil droit un peu tiré vers la droite, — cette bouche parfaite, presque sensuelle, le crâne élevé un peu en son milieu, — ce qui est attesté par ses autres portraits, — et chauve, — ce qui est dissimulé dans celui-ci, — ce nez droit, ce teint clair, tout concourt à nous faire croire que nous avons devant les yeux un complet exemplaire de la plus saine humanité. Ce sont les traits caractéristiques de ce que les physionomistes du système planétaire appellent le *Jupitérien du type heureux*. Faut-il les croire ? « La beauté des fleurs, dit Castiglione, porte témoignage de la bonté des fruits, et la même chose intervient dans les corps, comme on le voit par les physionomistes qui, au moyen du visage, découvrent même les mœurs et parfois les pensées des hommes... » Ainsi, à mesure que son double naissait sous les doigts du peintre, il pensait qu'un nouveau trait de son signalement moral était envoyé à la postérité.

Un visage est une biographie écrite par la Nature. Le peintre, qui fait un portrait, transcrit cette biographie comme il ferait le texte d'une langue inconnue : il en recopie les signes, sans trop savoir ce qu'ils veulent dire. A nous de les déchiffrer. Assurément, notre science sur ce point n'est guère plus avancée que celle des peintres du XVIe siècle; elle est bien faible et bien incomplète, ou, pour mieux dire, elle n'existe pas, mais, ici, le document est parfait. Ce portrait de Castiglione est un livre ouvert. Chaque passant y lit, sans un instant d'hésitation, les mêmes choses : une âme mesurée, bienveillante et fidèle, une sensibilité sereine, la mélancolie des êtres trop bons que l'injustice indéfiniment étonne, de l'élévation sans rien d'austère, ni de mystique, de la volonté sans rien de tendu. Se trompe-t-il ? La vie de Castiglione va nous le dire.

II. — UNE VIE

Le grand trait de cette vie est la fidélité. Né à quelques kilomètres de Mantoue, le 6 décembre 1478, près de Marcaria, dans le vieux château de Casatico, sur l'Oglio, d'une ancienne famille milanaise établie d'abord à Milan au service des Visconti et des Sforza, et passée à Mantoue au service des Gonzague, Castiglione avait été élevé dans cette tradition : servir. Il était naturel que ce fût les Gonzague. Son père Cristoforo Castiglione avait été blessé grièvement à Fornoue, aux côtés du marquis Gonzague, en combattant les Français, sa mère était une Gonzague d'une branche cadette. Pourtant, dans son jeune âge, il alla d'abord à Milan, apprendre les belles manières à la Cour de Ludovic le More. Il était, là, cette nuit terrible, une nuit digne des lamentations de Bossuet, où la jeune duchesse Béatrice d'Este mourut subitement, emportant avec elle tout l'espoir et la joie et la fortune des Sforza. Puis il revint à Mantoue, se mettre au service de son seigneur naturel, le marquis Gonzague, qui l'occupa à la guerre. Car Balthazar était homme d'épée comme tous ceux de sa lignée, et il avait appris les armes avec le meilleur maître du temps, Pietro Monte, en même temps que le grec avec le meilleur helléniste, Chalcondylas. Longtemps il tint la campagne, dans le Napolitain, avec les Français, contre Gonzalve de Cordoue. C'est la partie la plus belliqueuse de sa vie.

Mais un beau jour, le marquis Gonzague le cède, en bonne et due forme, à son beau-frère le duc d'Urbino, Guidobaldo, qui fait de lui un diplomate. Il part pour Londres, en ambassade auprès de Henri VII, dont il cherche à gagner le cœur avec des chevaux barbes de Mantoue et un tableau de Raphaël. Guidobaldo mort, il reste au service de son successeur, Francesco Maria della Rovere, le neveu du pape Jules II, et le voilà, de nouveau, homme de guerre, servant dans l'armée papale, piétinant dans les tranchées devant Mirandola. Léon X ayant remplacé Jules II sur le trône pontifical, il se remet à négocier pour conserver à son duc les bonnes grâces du nouveau pape, quitte sa cuirasse et redevient l'humaniste ou l'artiste qui plaît aux Médicis.

Il ne leur plaît pas tant, cependant, qu'il puisse les empêcher

de bouleverser le duché qu'il représente. Ce malheureux petit État d'Urbino semble une coquille de noix, ballottée par tous les orages, à la suite de la barque de Saint-Pierre. Quand le Pape est un Borgia, Urbino est confisqué par César Borgia; quand le Pape est un della Rovere, Urbino est gouverné par Francesco Maria della Rovere; quand le Pape est un Médicis, Urbino passe aux mains de Lorenzo de Médicis, le fameux *Pensieroso* de Michel-Ange, qui, de son vivant, ne pensa jamais à rien. Naturellement, en aucun cas, on ne demande aux gens leur avis, et ceux que Castiglione prodigue au Saint-Siège ne sont pas écoutés. Alors, ne pouvant plus servir utilement son dernier maître, le fidèle Mantouan retourne à son ancien seigneur, le marquis Gonzague, vieilli et revenu à de meilleurs sentimens. D'ailleurs, il n'a jamais cessé d'être aux ordres de la marquise de Mantoue, Isabelle d'Este, et quand le héros de Fornoue vient à mourir, il reste au service de son fils, Federico, et retourne à Rome pour le représenter auprès du Pape.

Ce n'était pas une sinécure. Les fonctions d'ambassadeur d'un petit État à Rome, en ce temps-là, ressemblaient beaucoup à celles d'un député de nos jours, à Paris, représentant une circonscription rurale : il s'agissait bien moins de traiter, de puissance à puissance, que de solliciter avec fruit, d'intriguer avec zèle, de dériver sur la terre d'élection le flot des grâces, — grâces spirituelles et temporelles, intérêts étrangement mêlés de la terre et du ciel. Castiglione n'y manque pas. Il parvient à faire donner à son maître la charge de capitaine général de l'Église; il travaille pour que l'oncle de Federico, le cardinal Sigismondo Gonzague, soit pape, à la mort de Léon X, et pour que son ancien maître Francesco Maria della Rovere, enfin revenu dans ses États d'Urbino, soit placé, aussi, à la tête des troupes de Florence. Ainsi, dans la grande tempête du XVIe siècle et au milieu de ces courans alternatifs qui poussent dans tous les sens la politique italienne, il a toujours la même boussole : l'intérêt des Gonzague et de leurs parens ou alliés les plus proches : les ducs d'Urbino.

Cette constance le désigne. Tout le monde voudrait l'avoir ou le retenir à son service. Le pape Clément VII finit par l'emporter; il se le fait céder par le marquis de Mantoue et l'envoie, comme nonce en Espagne, auprès de Charles-Quint. Il n'est pas sûr que l'Empereur, lui-même, ne cherche pas à

l'enlever au Pape et à se l'attacher. En tout cas, il le comble de faveurs, et Castiglione vient d'être nommé évêque d'Avila quand il meurt, en 1529, juste à temps pour ne pas voir une petite fille de sa ville épiscopale donner un démenti à sa théorie du *Cortegiano*, que « l'on ne voit pas qu'une femme ait jamais connu les ravissemens de l'extase que procure l'amour divin, comme saint Paul, ni reçu les stigmates, comme saint François d'Assise... » Ainsi, vu de l'extérieur et au premier abord, l'homme à la grande barrette nous apparaît comme une espèce de condottière de la diplomatie, passant du service d'un prince au service du prince voisin, et du service du voisin à celui du Pape, cédé par l'un à l'autre, à demi par courtoisie, à demi par force, choyé par chacun et demeurant fidèle à tous.

Il nous apparaît, ensuite, comme un témoin merveilleusement installé pour ne rien perdre du spectacle de l'Histoire. Et quel spectacle ! Luther, Charles-Quint, César Borgia, quels acteurs ! Sans doute, la pièce que joue l'humanité est toujours, un peu, la même, mais on arrive souvent le jour des doublures. Castiglione, lui, était là quand débutèrent ces artistes tels qu'on peut dire qu'ils ont, de toutes pièces, créé leurs rôles. Il était là, auprès de Louis XII, à Milan, au milieu de tous les ennemis et des victimes de César Borgia, lorsque César lui-même apparut, sur un cheval de poste, tout poudreux de la route, se précipita vers le roi de France et, par sa faconde et son enjouement, le conquit à sa cause. Il était là, quand Jules II, vieux, furieux et goutteux, brûlant d'ardeur belliqueuse, en plein hiver, tout blanc de barbe, de robe et de neige, entra par la brèche dans Mirandola. Il était de cette partie de chasse, à Corneto, où l'on vit Léon X botté, à cheval, en justaucorps blanc, suivi de ses cardinaux en justaucorps rouge, courir le sanglier et planter la bannière de saint Pierre au centre même de la chasse miraculeuse. Et quand le même Léon X abandonnait sa loupe et ses miniatures, pour lire et relire, le front souligné par l'inquiétude, le nouveau livre d'un certain « Frère Martin, » Castiglione le vit. Enfin, il se trouvait là, lorsque Charles-Quint, apprenant la prise de Rome, se mit d'abord à sourire, ensuite à pleurer et, plus tard, lorsque l'Empereur envoya un cartel à François Ier, c'est Balthazar qui fut désigné comme second. On a pu, à d'autres époques, être témoin de choses plus grandes : on ne l'a jamais été de choses plus pittoresques, dans des décors de

nature plus expressifs ou aménagés par des artistes de plus de génie.

Le spectacle est fort divers. Un jour, ce sont les *courses*, auxquelles prennent part les chevaux barbes de Mantoue. Castiglione écrit au marquis Federico :

J'ai donné l'ordre à Zuccone d'engager, à la fois, les deux chevaux de Votre Excellence pour la première course, de telle sorte que, si l'un finissait mal, l'autre prît sa place. Au départ, le cheval gris Serpentino dépassa tous les autres et tint la tête pendant environ la moitié de la longueur de la piazza, lorsqu'ils atteignirent le Campo di fiore. L'alezan était le second, mais comme Zuccone avait dit au jockey de ne pas le presser avant d'être arrivé à la rue du Borgo, il laissa un cheval du cardinal Petrucci le dépasser. Le gris tenait bien toujours la tête, mais en arrivant au cloaque, son cavalier fut démonté par quelque accident incompréhensible, sans que personne l'eût touché. Malgré cela, le cheval ne s'arrêta pas et demeura en tête jusqu'au but. Au pont, l'alezan était troisième, et il aurait aisément gagné, mais il prit peur à la vue d'un cavalier masqué dans la foule et lui détacha une ruade. Le jockey fut projeté lourdement sur le sol, assez sérieusement blessé, et il n'a pas encore repris connaissance. Un cheval de Campo San Piero était juste derrière le gris de Votre Excellence, et quoique ni cette bête, ni celle du cardinal Petrucci ne l'aient dépassé, c'est celui-là qui a eu le Palio, parce qu'il n'est pas accordé à un cheval sans cavalier. Votre Excellence n'avait pas de cheval au Corso de' Turchi, et le Palio fut donné à un gentilhomme de Padoue, nommé Berardo. Dans la course des jumens, le cheval de Votre Excellence est arrivé premier, et celui de l'archevêque de Nicosia second. Ils ont couru dans cet ordre jusqu'au Borgo, où le cheval de Votre Excellence a dépassé de plusieurs longueurs, et a atteint le Palio avant que celui de Nicosia fût aux fontaines. Mais juste comme le page allait toucher le Palio, un archer du Bargello s'est trouvé sur son chemin, de telle sorte que le garçon n'a pas pu le toucher et le page de Nicosia est arrivé, l'a touché le premier, et c'est à lui qu'a été donné le Palio. J'étais au Castello et je n'ai pu comprendre ce qui s'était passé, jusqu'à ce que le messager que j'avais envoyé fût revenu. Les Palii furent apportés à Sa Sainteté et je lui expliquai ce qui était arrivé, aussi bien qu'au gouverneur et au sénateur, et aucun ne contesta que nous eussions été très mal partagés. J'étais résolu à réclamer le Palio, mais le gouverneur a dit au Pape qu'il tombait sous le sens que quiconque avait touché le Palio le premier devait l'avoir, mais que l'homme qui s'était trouvé au travers du chemin devait payer pour tout le monde. Après beaucoup de discussions, l'archer qui était en faute a été jeté en prison, et le sénateur et le gouverneur ont promis qu'il ne serait pas élargi avant que nous ayons gagné un Palio exactement semblable à celui qu'il nous a empêché d'avoir. J'ai demandé, au surplus, qu'il fût pendu, ou envoyé aux galères, ou, au moins, qu'il lui fût donné quatre ou cinq tours de corde (1)...

(1) Cité par Julia Cartwright dans *Baldassare Castiglione, the perfect courtier, his life and letters*, vol. II. — Ce trait de cruauté, le seul qu'on puisse trouver

Une autre fois, c'est un conclave :

J'ai écrit à Votre Excellence, que les cardinaux sont entrés au conclave vendredi dernier, l'opinion commune étant qu'ils feraient un Pape sans tarder, d'autres pensant, au contraire, qu'il leur faudrait quelque temps pour cela. Maintenant, je dois vous informer que, jusqu'à ce moment, dix heures du soir du dernier jour de l'année, autant que nous en soyons informés, nous n'avons pas encore un Pape. Il est vrai que plusieurs bruits nous sont parvenus s'accordant avec les craintes ou les espérances de la foule, car, en dépit de toutes les précautions prises pour garder secret le conclave, je ne pense pas qu'il soit possible d'empêcher certaines des choses arrivées à l'intérieur des murs de transpirer à l'extérieur et, en ce moment, on suppose généralement que Mgr Farnèse sera nommé. S'il en est ainsi, Votre Excellence l'apprendra immédiatement et je pense qu'il sera bienveillant et aimable pour votre personne.

Aujourd'hui, est survenue une chose qui s'est présentée très rarement jusqu'ici : c'est que les portes du conclave ont été ouvertes en grande cérémonie et avec beaucoup de respect. Les cardinaux sont tous venus aux portes et y ont frappé, pour informer les évêques (il s'agit des huit archevêques ou patriarches gardiens de la porte de la Rota par où l'on passait aux membres du Conclave leur nourriture) que Mgr Grimani était en danger de mort et les priant d'ouvrir les portes. En conséquence, furent appelés les ambassadeurs, desquels il n'y avait d'autre que l'ambassadeur du Portugal et moi; les portes furent ouvertes et nous vîmes tous les cardinaux, avec des torches à la main, car le lieu était très sombre. Alors, Mgr Santa Croce, en qualité de doyen du Sacré-Collège, nous dit que Mgr Grimani était en péril de mort, comme les médecins en avaient prêté serment et pria les ambassadeurs d'informer leurs princes que les portes avaient été ouvertes pour cette seule raison et que les choses allaient à leur ordinaire et qu'ils comptaient faire leur devoir point par point. Mgr de Como confirma ce dire et alors Mgr Grimani fut emporté dans une chaise et le conclave fut referré de nouveau. Je crains que Sa Révérence ne meure tout de même, car elle semble très mal. Peut-être demain saurons-nous qui est le Pape. — Rome, le dernier jour de 1521 (1).

Ce témoin universel est un universel acteur. Ce ne sont pas seulement ses dons d'observation qui lui servent, ses yeux qui sont ouverts; toutes ses qualités jouent. On n'imagine pas, en aucun autre temps, un homme si complet, beau à voir de tant de côtés. La « spécialisation » est devenue, de nos jours, une manière de dogme. Un homme, qui s'adonne à plusieurs

dans toute la vie et toute la correspondance de Castiglione, est tellement contraire à ce qu'on sait de sa physionomie, qu'il n'est pas impossible que ce soit un trait de justice et que la conduite de l'archer, en cette occasion où de gros intérêts étaient engagés, ait été volontaire et préméditée.

(1) Serassi, *Delle Lettere del Conte Baldassare Castiglione*. Padova, 1769-1771.

arts ou sciences et ne consent point à s'amputer de toutes ses facultés, moins une, excite une incurable méfiance. Celui, au contraire, qu'on trouve obstinément fermé à toute notion étrangère à son métier, inspire aux bons esprits le respect qu'ont les Hindous pour le fakir. Car un spécialiste est comme un homme qui ne ferait qu'un geste, toujours le même. Quand on n'a plus besoin de ce geste, on n'a plus besoin de lui. Mis au milieu des autres hommes, aux mouvemens moins parfaits, mais plus variés, il leur fait l'effet d'un automate et, quoique supérieur en un point, il paraît, dans son humanité totale, inférieur. L'homme, au contraire, frotté de connaissances multiples, entraîné à des arts et à des sports divers, pouvant ainsi rendre, tour à tour, les différens services que la société attend de lui, a toujours été préféré par le « monde, » en même temps que prenant, tour à tour, les différentes attitudes que suggère l'âme humaine, il apparaît, aux amateurs d'âmes, plus « esthétique. » En Castiglione, on trouve un exemple parfait de cet homme sociable, celui à qui rien d'humain n'est étranger et qui doit être tel pour s'harmoniser avec son temps. Commander une impression aux Manuce et une armure aux Missaglia, régir une écurie de courses et dicter des sujets pour les fresques des *Stanze*, emmener cinquante lances à la guerre et composer le prologue d'une comédie, donner le plan d'un pigeonnier ou d'un décor de théâtre, déterrer, sous la Rome des Papes, la Rome des Empereurs, et puis s'en aller en mission à Londres ou à Madrid, — tout cela c'est, chez un homme de cette époque et de ce rang, non pas dilettantisme et passe-temps original, mais obligations de sa charge ou services requis de ses talens.

L'équilibre de ses traits ne nous trompe donc pas. Nous n'avons pas, devant nous, ce qu'on appelle communément un « grand homme, » parce qu'il n'y a rien en lui d'excessif, et que la grandeur ne paraît chez un homme, comme dans un édifice, que par quelque disproportion entre ses différentes parties. Mais nous avons un homme complet et faisant tout avec grâce, un modèle d'équilibre parmi des esprits fort instables et de suite dans des conjonctures fort embrouillées.

Pourtant, il y a, dans ce masque parfaitement ordonné, quelque chose qui attire plus que tout le reste : ce sont les yeux. Castiglione les croyait révélateurs du fond des êtres. Dans le *Cortegiano*, il leur dédie ce couplet :

Fidèles messagers, ils portent l'ambassade du cœur. Souvent, ils montrent la passion, qui est au dedans, avec une efficace plus grande que la langue propre, que les lettres ou autres messages, de manière que non seulement ils découvrent les pensées, mais souvent embrasent d'amour le cœur de la personne aimée. Car ces vifs esprits qui sortent par les yeux, pour être engendrés près le cœur, entrant pareillement dedans les yeux esquels ils tendent comme la flèche au but, naturellement pénètrent jusques au cœur, comme en leur demeure et, là, se confondent avec ces autres esprits et avec cette très subtile nature de sang qu'ils ont avec eux, infectent le sang proche du cœur où ils sont parvenus et le réchauffent et le font semblable à eux, propres à recevoir l'impression de l'image qu'ils ont portée quant à eux ; au moyen de quoi, allant peu à peu et retournant, ces messagers, par ce chemin des yeux au cœur, et reportant l'amorce et le fusil de beauté et de grâce, allument, par le vent du désir, ce feu qui est si ardent et ne cesse jamais de brûler...

Interrogeons-les donc pour pénétrer un peu plus avant dans cette âme. Leur réponse est fort mélancolique. Ils sont bienveillans, mais tristes ; clairs et baignés de lumière bleue, mais humides, comme lavés de larmes, trop tendres pour ne pas être blessés, en même temps qu'amusés, de tout ce qu'ils reflètent. Il nous faut donc chercher, dans cette vie, autre chose que les faits publics et les paroles officielles, les succès apparens, le masque envié de tous. Comparé à ses contemporains, Castiglione peut passer pour « un homme heureux; » il n'a été ni assassiné, ni jeté dans un cul-de-basse-fosse, ni positivement exilé, ni ruiné par la guerre civile, ni attristé par beaucoup de pertes très proches et, au total, les causes qu'il a défendues ont fini par triompher, même de son vivant, — ce qui est le suprême bonheur pour l'homme d'action. Des ennemis, il en a eu juste assez pour se rendre à lui-même le témoignage qu'il ne passait point inaperçu des méchans et des sots, — et ses amis étaient innombrables. Mais les choses prennent la couleur des âmes où elles tombent et comme on a dit qu'il n'y a pas de maladies, mais seulement des malades, on peut dire, en une certaine mesure, qu'il n'y a pas de malheur, il n'y a que des malheureux, — et Castiglione en était un. Il n'avait pas ce robuste scepticisme et cet énorme appétit du succès qui sauvaient l'Arétin, le gros majordome barbu que nous voyons en face de lui, dans les *Noces de Cana*. Le brillant de sa destinée ne l'empêchait point de ressentir toutes les douleurs qui passaient sur l'Italie, en ce terrible XVI[e] siècle où il vécut, et, malgré son égalité d'âme, on les devine çà et là.

D'abord, la douleur patriotique. Elle se cache le plus possible, se tait, mais le ronge sans cesse. Parfois, un mot la trahit. Un jour, c'est à propos du costume. Il se plaint de le voir toujours imposé aux Italiens par les étrangers, tantôt par les uns, tantôt par les autres. L'invasion de son pays par les modes des « grandes puissances » lui paraît le signe d'une autre invasion, *augurio di servitù :* « Il n'est pas de nation qui n'ait fait de nous sa proie et, si peu qu'il leur reste encore à prendre, elles ne cessent pas de rapiner. Mais je ne veux pas parler de sujets pénibles... » dit Federico Fregoso, dans le *Cortegiano*. C'est tout... Une autre fois, c'est à propos de la prédominance donnée par les Italiens aux Lettres sur les Armes : « Avec tout leur savoir littéraire, les Italiens ont montré peu de valeur dans les armes depuis quelque temps ; mais il serait plus honteux encore pour nous de publier le fait, que pour les Français de ne pas savoir les Lettres... Le mieux est de passer sous silence ce qu'on ne saurait rappeler sans douleur... » Et il passe à un autre sujet. L'auteur du *Cortegiano* est, dans toute la force du terme, ce que M. Paul Bourget appelle « le moment intellectuel d'une race de guerre ; » mais le « moment » n'oublie pas la « race. » Lorsque l'humaniste, se promenant dans Rome, écrit ces vers qu'a traduits notre Du Bellay :

Sacrez costaux, et vous sainctes ruines,
Qui le seul nom de Rome retenez,
. . . .
Las, peu à peu cendre vous devenez,
Fable du peuple et publiques rapines !
. . . .
Tristes désirs, vivez donques contens :
Car si le Temps finist chose si dure,
Il finira la peine que j'endure (1).

C'est le soldat et le patriote, au fond, qui se plaint. Et la

(1) Joachim du Bellay, *les Antiquitez de Rome*, VII, *passim*. — Voici le texte de Castiglione :

Superbi colli, e voi sacre ruine,
Che'l nome sol di Roma anchor tenete ;
. . . .
In poco cener pur converse sete
E fatte al vulgo vil favola al fine.
. . . .
Vivrò dunque fra miei martir contento,
Che se'l Tempo da fine a ciò ch' è in terra
Darà forsi anchor fine al mio tormento.

vraie ruine qu'il pleure n'est pas faite, seulement, de marbres écroulés.

Il y a, aussi, les embarras domestiques de la vie. Trop grand seigneur pour ne pas faire de dettes et d'honnêteté trop bourgeoise pour n'en pas souffrir, l'ambassadeur du duc d'Urbino et du marquis Gonzague gémit d'être, sans cesse, obligé de demander de l'argent à sa vieille mère, demeurée à Casatico, parmi ses valets de ferme. Et il ne souffre pas moins de recevoir d'elle, sans cesse, des lettres comme celle-ci, qu'il faut lire devant son portrait, au milieu du Salon Carré, pour découvrir quelle armature précaire soutenait ces somptueux décors de la Renaissance :

Francesco Piperario demande à être payé chaque jour et avec raison, mais je ne sais comment le satisfaire. J'ai vendu plusieurs chargemens de grains, mais le prix baisse tous les jours et la dépense de chars et de chevaux est considérable. J'ai beaucoup d'ennuis avec nos paysans pour le charriage de ce grain. J'avais consenti à payer la moitié de la dépense du voyage jusqu'à Desenzano, qui n'est pas plus loin que Mantoue. Mais ils ne veulent point entendre parler de cela, disant qu'il leur faudrait acheter leur manger et passer la nuit hors de chez eux, ce qui coûterait plus que d'aller à Mantoue, et déclarant que les pierres de la route abîment leurs charrettes, avec beaucoup d'autres récriminations. De sorte que, pour cette raison et beaucoup d'autres, je désire ardemment que tu sois à la maison. Mais je sais à quel point est vain ce désir de retour !...

A la lecture de semblables plaintes, le hobereau provincial qu'il était resté, par bien des côtés, renaissait, un instant, sous l'humaniste cosmopolite. Il revoyait le vieux manoir, la rivière avec le moulin, les voisins processifs, les serviteurs dévoués, les paysans madrés, les aspects familiers de son enfance. L'arbre se sentait tiré par ses racines. Puis, il oubliait tout cela dans une conversation avec Pietro Bembo ou Bibbiena. Il lui en restait seulement une teinte de mélancolie.

Plus profondément encore, au cœur, il portait la mélancolie d'une solitude sentimentale. Elle ne se dissipa que quelques années. Tout le monde le voulait marier, comme il arrive aux gens que le mariage ne tente guère. Il ne s'y refusait pas, laissait faire les marieurs, suivait d'un œil amusé leurs manigances et, peu à peu, rien que par l'effet du temps, les échafaudages s'écroulaient le plus naturellement du monde. Il dut successivement épouser une Médicis, une Martinengo, une Visconti, une Boiardo, une Stanga, une Cavalieri, une Correggio, une Borro-

meo, une Trivulzio, une Rangone, d'autres encore, tant et si bien qu'on a pu écrire tout un livre sous ce titre : *Les candidatures nuptiales de B. Castiglione*. Enfin, cette conspiration de toute l'Italie pour son bonheur aboutit, lorsqu'il avait trente-huit ans, à lui faire épouser une fille qui en avait à peine quinze, une certaine Ippolita Torelli, dont le père, le comte Torelli de Montechiarugo, avait fait métier de condottière, et dont la mère avait cru devoir assassiner son premier mari, dans son lit, durant son sommeil.

Castiglione ne s'effraya nullement de cet atavisme, et il eut raison. Ce fut un mariage délicieux. On en parla jusque dans les couvens : « Je me réjouis avec vous, ma sœur, en pensant que vous épousez un si noble cavalier que messire Balthazar, écrivait à la fiancée une religieuse du *Corpus Christi;* un homme dont on parle, aujourd'hui, comme au-dessus de tous les autres pour son talent et pour son charme, aussi bien que pour sa beauté. » Ce n'est pas qu'ils fussent souvent ensemble. Comme Balthazar était à Rome à défendre les intérêts de son maître, tandis qu'Ippolita restait à Mantoue, dans le vieux palais familial, tout occupée de ses enfans nouveau-nés, le ménage vivait séparé : il n'en était que plus tendrement uni. Elle lui écrivait : « Je n'ai envie de rien que de vous revoir, et quand je pense qu'il me faut vivre quinze jours sans vous, c'est comme si quinze épées me perçaient le cœur. » Il lui écrivait :

Si vous avez été, ma chère épouse, dix-huit jours sans lettre de moi, je n'ai certainement pas été quatre heures sans penser à vous. Et depuis lors, vous devez avoir reçu quantité de lettres de moi, par où j'ai fait amende honorable pour le passé. Mais, en vérité, vous êtes bien plus dans votre tort que moi, car vous ne m'écrivez que lorsque vous n'avez rien d'autre à faire. Il est vrai que votre dernière lettre est fort longue, Dieu merci ! Vous dites de me faire dire par notre comte Ludovico à quel point vous m'aimez. Je pourrais aussi bien vous dire de demander au Pape combien je vous aime, car certainement tout Rome le sait et chacun me dit que je suis triste et préoccupé parce que je ne suis pas avec vous. Je n'essaie pas de le nier et tout le monde souhaite que je vous envoie chercher, à Mantoue, et amener ici auprès de moi à Rome. Réflechissez et dites-moi si vous avez envie de venir. Dites-moi, plaisanterie à part, s'il est quelque chose, à Rome, dont vous ayez envie, et je ne manquerai pas de vous l'apporter. Mais je voudrais savoir ce qui vous plairait le mieux, parce que j'arriverai un beau matin, au moment où vous vous y attendrez le moins et je vous trouverai encore au lit, et vous me déclarerez que vous étiez en train de rêver de moi, de quoi il n'y aura pas un mot de vrai ! Je ne peux encore vous dire quel jour je quitterai Rome,

j'espère que ce sera bientôt. En attendant, ne m'oubliez pas, aimez-moi et croyez que je ne vous oublie jamais et que je vous aime infiniment, plus que je ne pourrais le dire, et que je me recommande à vous de tout mon cœur.

Rome, le dernier jour d'août 1519 (1).

Il devait la revoir, mais bien peu. Un an plus tard, c'est-à-dire après quatre ans de mariage seulement, étant à Rome de nouveau, il reçut d'elle une lettre lui annonçant qu'elle venait d'accoucher, s'excusant que ce fût d'une fille et ajoutant qu'elle était un peu malade. — « Je voudrais savoir si elle a des yeux bleus? » répondit notre diplomate. Mais elle ne reçut pas cette réponse : elle était morte. Ce fut une grande anxiété, à la cour de Mantoue, chez Isabelle d'Este et son fils, de savoir comment on avertirait le pauvre mari, absent et amoureux, là-bas à Rome, occupé à verser des larmes littéraires sur les ruines de l'antiquité, lorsque son foyer, tout neuf, s'écroulait avec son bonheur. On finit par décider qu'on enverrait un messager au cardinal Bibbiena, son intime ami, pour le charger de graduer la nouvelle. Le messager arriva, un beau soir d'août, tandis que Castiglione était à souper, à discourir, joyeux ; — peut-être, cependant, avec cette nuance de mélancolie qui ne devait guère le quitter, puisqu'elle persiste au moment le plus heureux de sa vie, dans son portrait. Bibbiena, s'étant consulté avec le cardinal Rangone, décida de ne pas troubler cette soirée et ne remit à Castiglione qu'une lettre d'affaires du marquis Federico Gonzague. Le lendemain, seulement, les deux cardinaux, accompagnés du capitaine de la garde pontificale, Annibal Rangone, vinrent porter à Balthazar le triste message. La douleur de l'humaniste fut navrante. Et ces hommes, qui avaient vu tant de tragiques spectacles, le plus souvent les yeux secs, pleurèrent en le voyant pleurer, tant il est vrai que les événemens ne prennent toute leur amplitude d'impression sur nous qu'en passant par une âme humaine. Pour lui, il devait toujours porter le deuil de son court bonheur. Il errait dans Rome comme une âme en peine. Il finit par aller chercher des consolations auprès du Saint-Père. Il ne fut pas déçu. Le Pape l'invita à chasser à courre.

Il devait, enfin, dans les dernières années de sa vie, porter la mélancolie d'une ruine plus grande encore : celle de sa poli-

(1) Serassi. *Delle Lettere del Conte Baldassare Castiglione.* Padova, 1769-1771.

tique, comme nonce du Pape à la Cour de Charles-Quint. Nous pouvons assez mal nous faire une idée de la diplomatie à cette époque. Si enclins que nous soyons à déclarer notre diplomatie moderne instable et impuissante, nous avons l'habitude, aujourd'hui, de systèmes d'alliances suivis pendant de longues années, parfois un quart de siècle, et lorsqu'ils viennent à changer, ce n'est que par des conversions savantes, lentes et graduées. Au XVIe siècle, c'étaient des tête-à-queue brusques, qui désarçonnaient le cavalier. Les négociations étaient, d'ailleurs, traversées par des incidens violens que nul ne pouvait prévoir, la discipline moderne étant quelque chose d'à peu près inconnu dans les armées de ce temps, et chacun bataillant ou bien, au contraire, traitant de son côté. Il faut lire, dans le bel ouvrage de Julia Cartwright sur Castiglione, le résumé de cette carrière de diplomate pour se faire une idée de son infinie complexité (1). Placé entre le Pape et l'Empereur, dont il était également aimé et admiré, mais qui ne s'aimaient guère et ne s'admiraient point l'un l'autre, Castiglione passait son temps à raccommoder ensemble ces deux « moitiés de Dieu ; » — ouvrage ardu, pointilleux, arachnéen au possible. Il y travaillait depuis trois ans, lorsque la politique de Clément VII, échappant à ses conseils, et s'engageant dans d'inextricables contradictions, aboutit à la catastrophe qui, par choc en retour, devait le tuer.

Le sac de Rome, en 1527, fut une date : — une de ces dates qui coupent un siècle en deux, un signet rouge dans l'amas confus des feuillets de cette histoire, quelque chose comme la date 1870-1871 dans notre Europe du XIXe siècle. Elle atterra l'univers, elle lui fit horreur, bien plus que n'avait fait la prise de Constantinople. La prise de Constantinople, ç'avait été la mort d'un vieillard affaibli, depuis longtemps diminué, une fin attendue d'heure en heure. La prise de Rome, c'était le coup de foudre qui frappe, en pleine jeunesse, un organisme éclatant de vigueur, qui prouve que nul n'est à l'abri, et, par là, épouvante tous les autres. C'était, aussi, un des brusques retours de la barbarie primitive, ruinant la ville du monde où la civilisation et l'humanisme avaient entassé le plus de trésors. La prise de Rome avait, sans doute, été voulue par l'Empereur, mais non pas

(1) *Baldassare Castiglione, the perfect courtier, his life and letters*, 1478-1529, by Julia Cartwright (Mrs Ady), 2 vol. Londres, 1908.

du tout ce qui l'avait suivie. La soldatesque avait entièrement échappé à ses chefs et fait trembler les vainqueurs presque autant que les vaincus. Ressemblance de plus avec les derniers sur sautsde la Commune, car il semble bien que ce soit le même géant, endormi et enchaîné, l'Atlante populaire, qui se réveille, de loin en loin, secoue l'entablement où les Dieux vivent, aiment, jouent, luttent, se divertissent, puis reprend pour longtemps, parfois pour des siècles, sa pose immobile et courbée.

Nul n'en fut frappé au cœur comme Castiglione, car s'il était au monde un homme chargé d'empêcher cette catastrophe, c'était lui, et il ne l'avait pas empêchée. Et, non seulement il ne l'avait pas empêchée, mais il l'avait prévue, ce que Clément VII ne pouvait lui pardonner; car les prophètes de malheur, toujours antipathiques, le deviennent encore bien davantage quand l'événement leur donne raison. Pourtant, l'activité du diplomate ne se ralentissait pas. Dès la nouvelle du sac de Rome et de la captivité du Pape, il avait suscité des manifestations du clergé espagnol en faveur de son maître et dépêché à celui-ci un exprès pour le rassurer. Clément VII une fois hors de danger, il prenait sa bonne plume de polémiste pour défendre la Papauté et le pouvoir temporel contre les attaques des disciples d'Érasme et, même dans la catholique Espagne, pour dénoncer un luthérianisme latent. Il réussissait enfin. L'entente était renouée entre les deux souverains, le départ de Charles-Quint pour l'Italie était décidé. Le long effort de Castiglione recevait donc sa récompense et aussi son désintéressement, car, dans un sentiment de dignité bien rare à cette époque, il avait refusé toutes les faveurs de l'Empereur jusqu'au jour où la paix, et une paix honorable pour le Pape, eût été conclue. Mais la trace laissée par l'épreuve était trop profonde pour s'effacer. Il ne se connaissait pas heureux. Dans une lettre, en latin, adressée à son fils, et qui devait être son testament, il lui cite mélancoliquement, ces vers de Virgile :

Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem;
Fortunam ex aliis...

qui, selon lui, résumaient sa vie.

Une dernière cause de mélancolie, la plus grande à partir d'un certain âge, était l'absence de ceux qu'il avait aimés. On mourait jeune à cette époque, les groupemens d'affinités se

défaisaient vite ; pour être heureux au XVI[e] siècle, il fallait aimer peu ou bien oublier beaucoup. Castiglione ne parvenait pas à oublier les figures qui avaient enchanté sa jeunesse, à la Cour d'Urbino, les compagnons d'armes tombés héroïquement, face à l'ennemi ou dans les guet-apens, les philosophes aux dialogues subtils, les artistes aux enthousiasmes naïfs, les femmes, surtout, celles-là mêmes dont le sourire, vieux de quatre cents ans, éclaire encore les musées de France et d'Italie. « Tant de mes amis et de mes maîtres m'ont laissé seul, dans cette vie, comme dans un désert désolé !... » disait-il. Rien, dans le monde nouveau qui surgissait autour de lui, ne lui semblait valoir ce qui avait disparu. Jeune, il s'était bien diverti aux dépens des vieilles gens qui disaient : « Ah! si vous aviez connu le duc Borso! Ah! si vous aviez entendu Piccinino! » et il avait soupçonné que ces gens pleuraient moins les mérites du duc Borso que leur propre jeunesse... Mais il vient un jour où chacun de nous, sans trop s'en apercevoir, se met à dire : « Ah ! si vous aviez connu le duc Borso! » ou, encore, comme le vieux Nestor, au premier chant de l'*Iliade:* « Non, je n'ai jamais vu et je ne verrai jamais des hommes tels que Pirithoüs, Dryas, Cenée, Exadius, Polyphème!... » Plus qu'aucun autre, Castiglione avait le culte des souvenirs, cette nostalgie de tout ce qui a disparu de soi-même avec ceux qu'on aimait. Sans cesse, au milieu des bruits du monde, il se prenait à prêter l'oreille, à regretter ce que le poète appelle :

La chère inflexion des voix qui se sont tues ;

il voulait les entendre, encore une fois, avant de mourir et comme elles demeuraient muettes, pour se donner une illusion consolatrice, lui-même, il les fit parler. Il publia le *Cortegiano.*

III. — UN LIVRE

Ainsi, le *Cortegiano* n'est pas un livre ; c'est un homme, un homme nourri de beaucoup de livres, il est vrai, mais plus encore d'expérience, de faits, de spectacles vus de ses propres yeux, mis à leur plan et fondus avec ce recul des années, cette patine du temps que ne connaît guère la littérature moderne. Il s'est écoulé vingt et un ans entre sa première idée, en 1507,

et sa publication, en 1528. Balthazar y pensa toute sa vie, y travailla, y revint, le retoucha, le montra à ses amis, puis à tout le monde, et, l'ayant donné à tout le monde, il mourut (1).

Le succès fut immense et les éditions se succédèrent rapidement dans toutes les langues. Avant d'être publié, le *Cortegiano* était déjà célèbre ; il avait couru, manuscrit, sous le manteau ; on avait commencé à le copier çà et là, et c'est même cette circonstance qui décida Castiglione à le publier officiellement, « aimant encore mieux, disait-il, le voir sortir imparfait de sa main, que mutilé par les copistes. » Il était alors en Espagne. Il écrivit à son serviteur, un certain Cristoforo Tirabosco :

J'ai envoyé mon livre à Venise pour être imprimé par les imprimeurs d'Asola. Le livre a été mis entre les mains du Magnifique Jean-Baptiste Ramusio, secrétaire de la Seigneurie de Venise, et Sa Magnificence parlera aux imprimeurs pour leur donner tous les ordres nécessaires dans la matière. J'écris à Venise pour dire que l'ouvrage doit être tiré à mille trente exemplaires et que je compte payer la moitié des dépenses, parce que de ces mille, cinq cents doivent m'appartenir. Les trente exemplaires supplémentaires seront tous ma propriété et doivent être tirés sur papier de luxe, aussi uni et beau que possible, en somme le meilleur qu'on pourra trouver à Venise.

Au reçu de ma lettre, vous devez tout de suite aller à Venise trouver le Magnifique Ramusio et lui donner la lettre ci-incluse, qui lui dit que vous êtes mon serviteur et que vous avez des ordres pour conclure tout ce que Sa Magnificence décidera touchant le prix de la publication. Voici ce que vous aurez à fixer. Avant toute chose, le papier de luxe pour les trente exemplaires. Vous vous mettrez à sa recherche et vous en montrerez un spécimen au dit Magnifique Ramusio et, s'il en est content, vous en achèterez, mais non pas sans approbation. En ce qui concerne les autres dépenses, vous ferez tout ce que Sa Magnificence ordonnera et vous lui verserez l'argent qu'il désirera. Dès votre départ, vous ferez bien de prendre cinquante ducats, que je dis à ma mère de vous donner, et, s'il faut davantage, elle vous le donnera à votre retour à Mantoue. Lorsque les livres seront imprimés, j'ai l'intention d'offrir cent trente des exemplaires que je me réserve pour moi comme présens à mes amis ou parens et de vendre les quatre cents autres afin de recouvrer l'argent que j'aurai dépensé et même un peu plus, s'il est possible. Il serait bien, je pense, de vendre le tout à un libraire pour s'épargner de la peine... Valladolid, 9 avril 1527 (2).

Les exemplaires de luxe étaient pour le marquis Federico

(1) Cf. *Il Cortegiano* del conte Baldassare Castiglione, annotato e illustrato da Vittorio Cian. Firenze, 1910, et Baltasar Castillonois, *Le Parfait courtisan*, trad. de Gabriel Chapuys, Tourangeau, à Paris, 1585.

(2) Cité par Julia Cartwright dans *Baldassare Castiglione*, vol. II.

Gonzague, pour sa mère Isabelle d'Este, pour Émilia Pia, pour la jeune duchesse d'Urbino et quelques autres belles dames et aussi pour des humanistes : l'évêque de Bayeux, Ludovico da Canossa, messire Jean-Baptiste Ramusio; enfin, un exemplaire unique sur vélin, relié « de la plus belle manière, en peau, ornée de nœuds et de feuillages, » avec les pages dorées, était sans doute destiné à Charles-Quint.

Une fois paru, en 1528, le *Cortegiano* devient, durant tout le siècle, la lecture obligée de tout homme du monde, une chose dont on se nourrit, que les moins intellectuels connaissent, qui figure sur la tablette la plus pauvre en livres et où l'utile seul est rassemblé. Cela ne veut pas dire qu'on y trouve un évangile des temps nouveaux. Comme tous les livres dont la popularité est immédiate, le *Cortegiano* ne dépasse pas son temps. Quand on marche plus vite que la foule, on marche seul. Mais il rend sensible à tous l'idéal confus des meilleurs hommes de son temps. C'est le portrait de ce que doit être, non pas précisément le « courtisan, » — car dans beaucoup d'endroits, la « courtisanerie » y est blâmée, — mais l'homme de Cour, et non pas seulement l'homme de Cour, mais ce que nous appellerions aujourd'hui « l'homme du monde, » et, en bien des points, l'honnête homme, ou l'honnête femme, tout simplement. Il s'adresse donc, sauf aux moines, à tout ce qui sait lire à cette époque. Et cela dans la langue la plus simple, la plus claire, la plus familière. Ce n'est donc pas, à proprement parler, un ouvrage de philosophie, mais un manuel de savoir-vivre, et il est vrai que toutes les philosophies du monde aboutissent à un manuel de savoir-vivre, à moins qu'elles n'aboutissent à rien, — ce qui est encore fort ordinaire. Mais, ici, la forme des conseils, sans être didactique, est pourtant beaucoup plus précise que chez les philosophes et leur application plus immédiate. Avec cela, on peut douter que le *Cortegiano* nous rende exactement la physionomie de l'homme de la Renaissance, mais il nous rend la physionomie que l'homme de la Renaissance voulait avoir. Le grand talent du portraitiste n'est pas de faire un portrait qui ressemble à son modèle, mais bien de faire un portrait à quoi son modèle a envie de ressembler. Et, à coup sûr, Castiglione y a réussi. Les témoignages abondent. Je n'en veux, pour exemple, que le plus savoureux d'entre eux, celui de Vittoria Colonna, marquise de Pescaire. Bien avant la publication du

livre, dès 1524, après avoir passé tout l'été à lire le manuscrit dans sa retraite à Marino, elle lui écrivait :

Je ne me sens pas plus capable de vous dire ce que j'en pense que vous ne l'êtes, prétendez-vous, de dire tout ce que vous pensez de la beauté de la duchesse. Mais comme je vous ai promis de vous donner mon opinion et que je ne me crois pas obligée de vous faire des complimens sur ce que vous savez mieux que moi, je vous dirai simplement la vérité toute nue. J'affirme, avec un serment qui prouvera la force de cette affirmation, — *por vida del Marchès, my Señor,* — que je n'ai jamais vu et que je ne crois pas voir jamais une œuvre en prose supérieure, ou même égale, à celle-là. Outre la nouveauté et la beauté du sujet, l'excellence du style est telle que peu à peu, sans le moindre heurt, nous sommes conduits sur des hauteurs plaisantes et fécondes, et que nous nous élevons sans cesse, sans nous apercevoir que nous ne sommes plus dans la plaine d'où nous sommes partis. Le sentier est si bien cultivé et orné, qu'il est difficile de dire lequel de l'art ou de la nature a fait le plus pour embellir son parcours... Je ne comptais pas en dire davantage, mais je ne puis passer sous silence un autre point qui excite mon admiration, à un degré plus haut encore. Il m'a toujours semblé que celui qui écrit en latin a, sur les autres auteurs, le même avantage que les orfèvres qui travaillent l'or ont sur ceux qui travaillent le cuivre. Si simple que soit leur travail, l'excellence de la matière est telle qu'il ne peut manquer d'être beau, tandis que le bronze ou le cuivre, si délicatement et merveilleusement travaillés soient-ils, n'égaleront jamais l'or et souffriront toujours de la comparaison. Mais votre italien moderne a une majesté si rare que son charme ne le cède à aucune œuvre latine en prose (1).

Une qualité dont elle ne parle pas, et précisément celle qui sauve ce livre, c'est la vie, — la vie d'une discussion passionnée, mettant en scène des gens qui ont vraiment existé, avec leurs traits individuels bien reconnaissables et une bataille d'idées qui s'est livrée réellement et qui a laissé à l'auteur un profond souvenir. Il nous suffira de dire quelles gens et quelle bataille pour définir le livre tout entier.

Au mois de mars 1507, le hasard fit se rencontrer au sommet du rocher d'Urbino, dans le palais aux hautes flèches qui domine la ville, quelques-uns des esprits les plus brillans de la Renaissance, et, aussi, de ses plus notoires assassins. Il y eut là, ensemble, pendant quelques jours : Pietro Bembo, l'humaniste qui fut plus tard cardinal ; Giuliano de Médicis, le bon tyran, qui dort, aujourd'hui, sous la *Nuit* de Michel-Ange ; Cristoforo

(1) Cité par Julia Cartwright dans *Baldassare Castiglione,* the perfect courtier his life and letters, vol. II.

Romano, l'auteur de notre buste de Béatrice d'Este du Louvre; Francesco Maria della Rovere, le guerrier qu'on voit aux *Uffizi*, peint par le Titien, le bâton de commandement sur la hanche, dans sa carapace de fer, Dovizi da Bibbiena, dit *Il bel Bernardo*, jadis parfait secrétaire galant pour jeunes Florentins et futur cardinal; Ludovico da Canossa, le diplomate francophile devenu plus tard évêque de Bayeux; Ludovico Pio, le hardi capitaine; Ottaviano Fregoso, le futur doge de Gênes prédestiné à une fin cruelle et son frère Federico Fregoso; Gasparo Pallavicino, le misogyne de vingt-deux ans, et aussi le soldat-poète Cesar Gonzague; Accolti, dit l'*Unico Aretino*, moins génial que son homonyme célèbre, mais très brillant improvisateur aussi et fort subtil; enfin Castiglione lui-même, récemment revenu de son ambassade à Londres : — tous dans leur plus bel âge, joyeux comme gens qui mettent à la voile en même temps et que n'ont pas encore séparés les tempêtes, ni endormis les escales et les ports.

Pourquoi tout ce monde était-il à Urbino? Quand on considère ce nid d'aigle, perché dans un des districts les plus isolés et les plus inaccessibles de l'Italie, en dehors de toutes les grandes routes et communications des peuples, on comprend mal sa puissance d'attraction sur les beaux esprits du XVI[e] siècle. On comprend, encore moins, que ces trois génies de la grâce et de la mesure, Raphaël, Bramante et Castiglione lui-même, en soient sortis. Deux choses l'expliquent cependant : l'admirable collection des ducs d'Urbino et la présence d'Elisabetta Gonzague. Les chercheurs et les parleurs trouvaient, là, un trésor de livres et une belle dame qui les écoutait. Quoi de plus décisif? « Comptez-vous rester longtemps à cette soirée? » demandait-on à un brillant esprit de la Restauration. « Je resterai longtemps si l'on m'écoute, » répondit-il naïvement. Pietro Bembo, Vénitien d'origine, était venu passer quelques jours à Urbino, avec quarante ducats dans sa poche; on l'écouta : il y resta six ans. « La duchesse, dit Castiglione, semblait une chaîne qui nous tenait tous amiablement unis, tellement que oncques ne fut union de volonté ou amour cordiale entre frères plus grande que celle qui était entre nous. Pareille amitié se démenait entre les femmes, avec lesquelles on pouvait librement et honnêtement converser et était permis à chacun de parler, s'asseoir, gosser et rire avec telle que bon lui semblait. Mais on portait

au vouloir de Madame la Duchesse si grande révérence que la même liberté servait d'une très forte bride et n'y avait celui qui ne tînt pour le plus grand plaisir du monde de complaire à cette dame, qui n'estimait un ennui très grand de lui déplaire... »

Les journées se passaient en chasses, tournois, chevauchées, jeux de toutes sortes, que le duc Guidobaldo ne pouvait guère partager, perclus de goutte comme il l'était, mais qu'il jugeait en connaisseur et dans un parfait esprit d'équité. Le soir venu, on dansait, on faisait de la musique, on jouait au *scartino*, on causait surtout. Le duc, par raison de santé, se retirait, tôt après le souper, dans ses appartemens. On allait, alors, chez la duchesse. Dames et cavaliers s'asseyaient en cercle, groupés sans protocole, au gré des affinités et du hasard, mais alternativement, un cavalier après une dame, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus que des hommes, toujours plus nombreux, et qui se mettaient en tas. Un sujet était proposé, problème de morale ou d'amour, devise ésotérique, idéal rêvé, et la conversation devenait générale.

Une « conversation générale » tient du dialogue par sa forme et de la conférence par son sujet, — sans parler de ses jeux de scène : entrées, sorties, gestes et mimiques, qui la font ressembler, quelquefois, à une comédie. Ce n'est pas une « conférence, » parce que c'est un dialogue et que chacun y prend part, entre dans le sujet, le coupe, l'aiguille à sa guise ; mais ce n'est pas un dialogue ordinaire, parce que ce qui s'y dit devant être entendu de tout le monde, rien n'y peut être confidentiel. D'ailleurs, pour que chacun y puisse mordre, il faut bien que les sujets en soient choisis parmi les plus généraux qui soient ; et, par là, qu'ils se rapprochent d'une « conférence. » Mais ce que n'a pas la conférence la mieux venue, ni le jeu de scène le mieux réglé, c'est le charme de l'improvisation, la joie de voir les idées naître, la pensée prendre forme comme l'argile sous les doigts du potier, avec les hésitations, les tâtonnemens, mais aussi les vivacités et la fraîcheur de tout ce qui vit pour la première fois.

Telle était la causerie à Urbino, dans ces salles construites par Luciano di Laurana, décorées par Ambrogio da Milano, Domenico Rosselli, Diotablevi, Francesco di Giorgio Martini, où les amours, les anges, portant les guirlandes, chassant le sanglier, dansant, chevauchant les dauphins, animent les frises,

les manteaux des cheminées ; où les fleurs et les aigles, les coquilles, les chérubins et les poissons à têtes humaines, la vigne roulée en vrilles et le blé jailli en épis, encadrent les portes de la fantaisie décorative la plus fine, la plus délicate, la plus nuancée qui fut jamais. Entourés par les merveilles d'*intarsiatura* de Jacomo, dominés par les admirables figures des *Arts* et des *Sciences*, de Juste de Gand et de Melozzo da Forli, aujourd'hui à Londres et à Berlin, tout imprégnés de l'atmosphère où respira l'enfance de Raphaël, les causeurs n'avaient qu'à lever les yeux, qu'un geste à faire, pour appeler, en témoignage de leurs idéals, de parfaites réalités.

La femme qui dirigeait les débats était la belle Emilia Pia, veuve du Montefeltro qui avait combattu les Français à Fornoue. Elle ne quittait pas Elisabetta Gonzague, qui lui déléguait, pour tenir le dé de la conversation, tous ses pouvoirs. C'était un cerveau avec de beaux yeux. Sa bonne tête philosophique, son profil droit, solide, un peu masculin, son ironie cinglante décourageaient les amoureux, comme plus tard sa mort souriante, point pieuse du tout, devait alarmer les dévots. Elle adorait le cliquetis des mots, des idées, les ripostes vives, les souplesses d'attaque, ces manières de tournois philosophiques où les femmes de ce temps ne craignaient pas de voir les savans s'évertuer en leur honneur. D'ordinaire, les femmes tenaient plus à juger les coups qu'à les comprendre. Mais Emilia Pia les comprenait et, lorsque les passes devenaient trop subtiles et embrouillées, elle rappelait vivement à l'ordre les jouteurs. Un soir que Giuliano de Médicis s'engageait, avec Gasparo Pallavicino, dans une savante dispute sur le caractère féminin de la « matière » par opposition au caractère masculin de la « forme » ou sur la prédominance de la matière chez la femme et de la forme chez l'homme : « Pour l'amour de Dieu, lui dit Emilia Pia, laissez une bonne fois votre « matière » et votre « forme » et votre féminin et votre masculin et parlez de façon qu'on vous comprenne, car nous avons entendu et fort bien compris le mal que le seigneur Gasparo et le seigneur Ottaviano ont dit de nous, mais maintenant nous n'entendons goutte à la façon dont vous nous défendez ! »

Ces causeries, on le voit, n'avaient rien de la monotonie d'une conférence. Elles étaient, d'ailleurs, coupées par toutes sortes d'incidens. Un soir, c'était un bruit de pas et de voix

hautes retentissant sous les voûtes, et, soudainement, au milieu des torches, l'apparition du jeune Francesco Maria della Rovere, et de sa suite, de retour de voyage. Il avait demandé où était la duchesse, sa tante; on lui avait dit qu'elle présidait un cercle littéraire où l'on discutait des vertus que doit avoir l'homme du monde, — et il accourait pour ne rien perdre de ce savoureux débat. Une autre fois, c'était toutes les dames de la Cour se levant, sur un signe de la duchesse, et entourant le jeune Pallavicino, en le menaçant de l'écharper s'il continuait à dire du mal des femmes, au milieu des éclats de rire, tandis qu'il criait : « Vous voyez bien que vous avez tort! Voilà que vous voulez employer la force et, de cette façon, clore la discussion par ce qu'on appelle une *licenzia bracciesca!...* »

C'est durant ces soirées que se forma, peu à peu, dans les esprits, le type du parfait homme de Cour, du *Cortegiano*, retracé plus tard par Castiglione. A lire le récit de ce *gioco*, il semble que l'on s'amusât à créer, de toutes pièces, une œuvre d'art, qu'on façonnât, peu à peu, une statue précieuse : chacun, tour à tour, y mettait la main. D'abord, Ludovico da Canossa disait les talens requis de l'homme de Cour, sa formation morale et intellectuelle. Puis Federico Fregoso exposait l'usage que cet homme de Cour devait faire de ses talens, et Bibbiena, de son esprit. Giuliano de Médicis montrait, ensuite, ce que devait être, à ses côtés, la femme idéale. Ottaviano Fregoso modelait le parfait *Cortegiano* dans son attitude et ses gestes en face de son souverain. Pietro Bembo s'approchait, enfin, de cette terre artistement travaillée et y insufflait le souffle divin qui devait l'animer.

Le soir où il y mit la dernière touche peut passer pour le point culminant de l'Humanisme. La pensée de la Renaissance touche à son zénith. On était réuni, comme d'ordinaire, dans une grande salle du palais d'Urbino. La soirée était fort avancée parce qu'on avait dû courir tout le palais pour trouver Ottaviano Fregoso, lequel s'était engagé à parler des rapports du parfait courtisan avec son prince. En l'attendant, on avait dansé. Enfin il parut et l'on aborda la question de savoir si le parfait homme de Cour doit aimer. On avait établi que, pour être un véritable homme d'État, le *Cortegiano* ne devait pas être jeune. Et l'on avait, aussi, convenu qu'il était ridicule à un homme mûr d'être amoureux. Cependant l'homme n'est pas complet

s'il n'aime pas, dit Bembo. — Comment vous tirerez-vous de cette contradiction ? lui demanda-t-on. — C'est très facile, reprit-il, si l'on sait ce qu'est l'Amour idéal :

L'amour n'est autre chose qu'un certain désir de jouir de la beauté et, parce que le désir ne se porte que sur les choses connues, il faut toujours que la connaissance précède le désir : lequel de sa nature tend vers le bien, mais est aveugle et ne le connaît pas. Cependant la nature a ainsi ordonné les choses qu'à toute vertu clairvoyante est jointe une vertu appétitive et parce que dans notre âme il y a trois moyens de connaître les choses, par les sens, par la raison et par l'âme, voici que des sens naît l'appétit, lequel nous est commun avec les animaux ; de la raison naît le choix, qui est le propre de l'homme ; de l'âme intuitive, par laquelle l'homme peut communiquer avec les anges, naît la volonté. Pareillement, comme les sens ne peuvent connaître rien que les choses sensibles, ce sont celles-là seules que l'appétit désire, et comme l'intelligence ne peut se tourner vers autre chose que la contemplation des choses intelligibles, cette volonté se nourrit seulement de biens spirituels. L'homme, d'une nature raisonnable, placé comme à mi-chemin entre ces deux extrêmes, peut, par son choix, en s'inclinant vers les sens ou en s'élevant vers l'intellect, s'abandonner au désir des uns ou de l'autre. Il y a donc deux manières de désirer la beauté, dont le nom générique convient à toutes les choses naturelles ou artificielles qui sont composées avec les bonnes proportions et l'exacte mesure que comporte leur nature.

Ainsi débuta Bembo et, alors, dans ce temps où rien n'était platonique, ni la haine, ni l'amour, dans ce cercle d'hommes tous bouillonnans de passions brutales, il se mit à parler de la beauté idéale, qui n'est autre que « le vrai trophée de la victoire de l'âme, quand, avec la vertu divine, elle maîtrise la nature matérielle et, par la lumière, surmonte les ténèbres du corps. » Il disait :

Si donc, l'âme étant prise du désir de jouir de cette beauté comme d'une chose bonne, se laisse guider par le jugement des sens, elle tombe dans les plus graves erreurs. Jugeant que le corps dans lequel se voit la beauté est la cause principale de cette beauté, elle estime que, pour jouir de celle-ci, il est nécessaire de s'unir le plus intimement possible avec celui-là, ce qui est faux : car celui qui s'imagine, qu'en possédant le corps, il jouira de la beauté, se trompe, et est mû, non par une vraie connaissance due au choix de la raison, mais par une fausse opinion due à l'appétit des sens : d'où il suit que le plaisir qui s'ensuit est nécessairement faux et menteur. Et tous ces amans, qui viennent à accomplir leur désir, tombent dans l'un de ces deux maux : ou bien ils sont saisis, dès l'accomplissement du désir, non seulement de satiété et d'ennui, mais de haine pour l'objet aimé, comme si l'appétit se repentait de son erreur et reconnaissait le piège

tendu par le faux jugement des sens, d'où il a cru que le mal était le bien ; ou bien il reste possédé du même désir et de la même avidité, comme ceux qui ne sont point vraiment arrivés au but qu'ils cherchaient...

Les auditeurs suivaient avec une extrême attention. Tandis qu'il parlait, Bembo voyait, à la lueur dansante des torches ou clignotante des lampes, ces rudes et singuliers masques sortir de l'ombre et grimacer, à peu près comme nous les voyons, aujourd'hui, sur leurs fonds sombres, dans leurs cadres, au *Pitti* ou aux *Uffizi*, ou à Madrid, traits bien caractérisés, mais âmes impénétrables, car la plupart n'avaient pas encore passé à l'épreuve des faits qui, depuis, les ont révélées. Il y avait, là, Francesco Maria della Rovere, qui devait, avant que l'année fût écoulée, égorger son hôte Giovanni Andrea par la plus honteuse des trahisons, et, plus tard, assassiner, en pleine rue, le cardinal Alidosi ; il y avait, là, le marquis Phébus de la Ceva, fameux depuis par l'assassinat d'un de ses cousins; il y avait Pietro da Napoli, dont la rapacité et la cruauté devinrent célèbres, et quelques autres fauves. Mais c'était mieux ainsi. Pour que le miracle d'Orphée ou de saint Gérasime s'accomplisse, il ne suffit pas qu'il y ait des saints : il faut aussi qu'il y ait des bêtes. L'orateur voyait, enfin, devant lui ce Giuliano de Médicis, dont l'intrigue avec la belle Pacifica Brandano allait doter l'hospice d'Urbino d'un enfant trouvé, plus tard fameux sous le nom du cardinal Ippolito de Médicis.

Giuliano venait précisément de défendre l'honneur des femmes de son temps contre les entreprises des jeunes gens. Bembo, se tournant vers lui, lui répondit :

Je veux que cette dame soit plus courtoise à mon courtisan d'âge mûr que n'est celle du Seigneur Magnifique au jeune; et ce, à bon droit, parce que le mien ne désire que choses honnêtes, et pourtant la dame les lui peut toutes accorder, sans être blâmée; mais la dame du Seigneur Magnifique qui n'est pas tant assurée de la modestie du jeune, lui doit seulement octroyer les choses honnêtes et lui refuser les déshonnêtes. A cette cause, le mien est plus heureux, auquel est accordé ce qu'il demande, que l'autre auquel une partie est octroyée et l'autre refusée. Et afin que vous connaissiez encore mieux que l'amour raisonnable est plus heureux que le sensuel, je dis que les mêmes choses, au sensuel, se doivent aucunefois refuser et octroyer au raisonnable, pour ce qu'en celui-là, elles sont déshonnêtes, et en celui-ci, honnêtes.

Pourquoi la dame, pour complaire à son amant bon, outre l'octroi qu'elle lui fait, des ris plaisans, des propos familiers et surets, de dire le mot, de

rire et de toucher la main, elle peut aussi, à juste raison et sans blâme, venir jusqu'au baiser; ce qu'en l'amour sensuel n'est permis suivant les règles du Seigeur Magnifique, parce que le baiser étant une conjonction et du corps et de l'âme, il y a danger à ce que l'amant sensuel ne tende plutôt à la partie du corps qu'à celle de l'âme; mais l'amant raisonnable connaît que, nonobstant que la bouche soit une partie du corps, par icelle est donnée issue aux paroles (qui sont interprètes de l'âme) et à cette intérieure haleine ou esprit qui s'appelle pareillement âme. Et pour cette cause, il prend plaisir à joindre sa bouche avec celle de la dame aimée, par le baiser, non pas pour être ému à aucun désir déshonnête, mais parce qu'il sent que par cette liaison est ouvert le chemin aux âmes, lesquelles attirées du désir l'une de l'autre, se coulent et mêlent alternativement au désir l'une de l'autre, de manière que chacun d'eux a deux âmes. Et une seule de ces deux, ainsi composée, gouverne quasi deux corps; au moyen de quoi le baiser se peut dire plutôt conjonction de l'âme que du corps; parce qu'il a tant de force en icelle qu'il l'attire à soi et la sépare quasi du corps.

Il se faisait tard. On écoutait toujours. Il ne semblait pas qu'on entendît couler le temps. Il est question, ainsi, dans les légendes dorées, d'un oiseau merveilleux qui vint, un matin, chanter aux fenêtres du monastère et entraîna, à sa suite, un jeune moine curieux de l'entendre davantage, d'arbre en arbre, jusqu'au fond de la forêt. Le soir venu, le bon moine regagna son couvent, mais ne le reconnut guère, ni ses frères, ni lui-même, quand il se vit tout voûté et avec une longue barbe blanche : il avait passé cent ans à écouter l'oiseau céleste, croyant que ce ne fût qu'un jour !... Ceux qui écoutaient Bembo étaient ravis dans une semblable extase. Il chantait :

Quelle sera donc, ô amour très saint, la langue mortelle qui pourra dignement dire tes louanges? Très beau, très bon, très saint, tu viens de l'union de la beauté et de la bonté et de la sagesse divine, en elle tu demeures, et en elle, par elle, comme en un cercle, tu retournes. Très douce chaîne du monde, allant des choses célestes aux terrestres, tu inclines les vertus supérieures au gouvernement des inférieures, et ramenant l'âme des mortels à son principe tu l'unis à lui. Tu rassembles les élémens de la concorde, tu pousses la nature à produire et la chose qui naît à la succession de la vie. Aux choses séparées, tu donnes l'union, aux imparfaites la perfection, aux dissemblables la ressemblance, aux ennemis l'amitié, à la terre, les fruits, à la mer la tranquillité, au ciel la lumière qui vivifie. Sois le père des vrais plaisirs, des grâces, de la paix, de la mansuétude et de la bienveillance, ennemi de la violence barbare, de l'inertie, en tout le principe et la fin de tout bien... Corrige l'erreur des sens et, après leur long délire, donne-leur le vrai et solide bien ; fais-nous sentir ces odeurs spirituelles qui vivifient la vertu de l'intelligence et entendre l'harmonie céleste si bien accordée qu'en nous il ne puisse y avoir place pour aucune discorde de la passion.

Enivre-nous à cette source intarissable de bonheur qui réjouit toujours et ne fatigue jamais, et dont les eaux vives et limpides donnent à qui les goûte le goût de la vraie béatitude. Nettoie, des rayons de ta lumière, nos yeux de cette taie de l'ignorance, afin que nous n'admirions plus la beauté périssable et nous connaissions que les choses ne sont pas vraiment ce qu'elles nous paraissent tout d'abord. Accepte nos âmes qui s'offrent à toi en sacrifice, consume-les dans cette vive flamme qui épure toute grossièreté matérielle, afin qu'en toute chose séparées du corps, elles s'unissent à la beauté divine d'un lien très doux et qui ne finira pas. Et qu'ainsi ravis, hors de nous-mêmes, comme de vrais amans, nous puissions nous transformer en l'objet aimé, et nous élevant au-dessus de terre, être conviés au festin des anges, là où, nourris d'ambroisie et de nectar immortel, nous venions à mourir, enfin, d'une mort très heureuse et vivante, comme sont déjà morts ces Pères anciens dont, par la vertu ardente de la contemplation, tu as ravi les âmes et les as jointes avec Dieu...

Il dit et demeurait, là, sans mouvement, sans parole, les yeux au ciel, extasié, *come stupido*, lorsque la belle Emilia Pia, qu'on appelait aussi Emilia *Impia*, à cause de son esprit fort et parfois caustique, allongea les doigts sur un pan de sa robe et le secouant un peu : « Prenez garde, messer Pietro, qu'avec toutes ces idées, votre âme, aussi, ne s'en aille de votre corps !... » A quoi Bembo, soudainement réveillé, répondit le plus sérieusement du monde : « Eh ! ce ne serait pas le premier miracle qu'Amour aurait opéré en moi !... » Et tout le monde, l'esprit détendu, se mit à parler à la fois. La discussion allait reprendre de plus belle, lorsque la duchesse coupa court en disant : « La suite à demain ! — Non, à ce soir, dit quelqu'un. — Comment, à ce soir ? demanda la duchesse. — Parce qu'il fait déjà jour... »

En un clin d'œil, tout le monde fut debout et alla aux fenêtres. C'était vrai. L'aurore teintait, déjà, le ciel, et, sur les hautes cimes du mont Catria, posait ses premières roses. Les étoiles s'étaient éteintes. L'air vif du matin courait sur les collines. Dans les forêts murmurantes, naissait le concert des oiseaux réveillés. Chacun regagna ses appartemens, sans allumer de torches, pour la première fois, ni réveiller les pages plongés dans un profond sommeil. Pietro Bembo venait de renouveler, selon ses moyens, le miracle de l'oiseau céleste. Une nuit avait passé comme une heure.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

UN LIVRE DE BRUNETIÈRE

SUR

BOSSUET[1]

« Vous seriez bien fâchés que je n'eusse point invoqué Bossuet ! » Ainsi se terminait, par un de ces traits qu'il ne lui déplaisait pas de se décocher à lui-même, en même temps qu'à ses adversaires, le retentissant, le virulent article que Brunetière avait écrit *En l'honneur de la Science*. Et, en effet, l'autorité de Bossuet ne pouvait manquer d'être invoquée au cours de cette campagne contre la « nouvelle idole. » La secrète influence du grand évêque n'avait-elle pas été pour quelque chose dans l'évolution intellectuelle et morale dont l'article *Après une visite au Vatican* marquait une étape décisive ? A lire Bossuet, à le relire, chaque fois avec une admiration plus vive et une piété plus fervente, à se le convertir, comme il aimait à dire, « en sang et en nourriture, » l'auteur du *Roman naturaliste* ne s'était-il pas ouvert, presque à son insu, à un ordre d'idées et de préoccupations auxquelles le commerce assidu de Darwin et d'Auguste Comte n'aurait pu suppléer ? Telle était la question que plusieurs ont dû se poser dès lors, et à laquelle nous pouvons aujourd'hui répondre avec plus d'assurance.

(1) Ces pages doivent servir de préface à un *Bossuet* de Ferdinand Brunetière qui paraitra prochainement à la librairie Hachette.

I

Dis-moi qui tu hantes... Quand on les connaît un peu l'un et l'autre, le prêtre du XVIIe siècle et le critique du XIXe, on se rend assez bien compte de tout ce qui, chez le premier, a pu attirer et séduire le second.

Les raisons générales, — les seules qu'il eût peut-être avouées, — ne manquaient certes pas à Brunetière pour justifier l'admiration profonde que de longue date il professait pour Bossuet. « La gloire de Bossuet, écrivait déjà Sainte-Beuve, la gloire de Bossuet est devenue l'une des religions de la France; on la reconnaît, on la proclame, on s'honore soi-même en y apportant chaque jour un nouveau tribut, en lui trouvant de nouvelles raisons d'être et de s'accroître; on ne la discute plus. » Renan n'aurait assurément point signé ces lignes, mais Brunetière y eût pleinement souscrit. Je suis d'autant plus à l'aise pour y souscrire moi-même que, si j'ose le dire, je n'irais point, pour ma part, aussi loin que Brunetière dans le culte véritablement unique qu'il avait voué au grand orateur: je sais, au XVIIe siècle même, non pas de plus grands écrivains, mais de plus hauts et de plus vastes génies, de plus hardis, de plus féconds, de plus modernes. Mais, quelques réserves que l'on soit en droit de faire sur quelques-unes des idées de Bossuet, sur son œuvre et sur son influence, une chose est sûre néanmoins. Aucun écrivain d'abord n'a plus honoré notre langue, n'en a mieux connu, ni mieux utilisé les ressources, n'en a su tirer de plus beaux, de plus prodigieux accens que ce prêtre qui n'a jamais été, ni voulu être que prêtre, et qui n'a jamais écrit que pour agir. Ah! comme je comprends les sentimens de Chateaubriand à la fin d'une nouvelle lecture de l'oraison funèbre de Condé: « A ce dernier effort de l'éloquence humaine, les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux, et le livre est tombé de nos mains. » Il y a des pages, il y a des phrases de Bossuet, — songez à celle du *Sermon sur l'unité de l'Église* qu'a si bien commentée jadis M. Lanson, — qui frapperont d'un éternel étonnement, et presque d'une sorte de stupeur admirative, tous ceux qui ont l'honneur de tenir une plume. « Ce demi-dieu de la prose française: » le mot est de M. Bourget, et il exprime à merveille le jugement qu'il faut porter sur Bossuet écrivain.

D'autre part, s'il est permis, je le répète, de discuter certaines parties de son œuvre, cette œuvre est si imposante, si cohérente, si puissamment harmonieuse, qu'elle commande le respect, et qu'à défaut de l'assentiment de l'esprit, elle force « les raisons du cœur » à lui payer leur juste tribut. Et enfin, ce qui, plus que tout, dans Bossuet, mérite nos pieux hommages, et cette espèce de vénération tendre dont si peu de grands hommes sont vraiment dignes, c'est la beauté du caractère et la générosité du rôle historique. Personne n'a été plus désintéressé, ne s'est plus complètement oublié soi-même, n'a plus candidement enseveli sa personne éphémère dans la grandeur des causes qu'il soutenait, n'a combattu en un mot, — sauf peut-être dans l'affaire du quiétisme, — avec un cœur plus dépouillé de tout ce qui n'est pas le pur amour de la vérité. Je ne relis jamais sans émotion cette *Méditation sur la brièveté de la vie* où le jeune prêtre de vingt et un ans promettait à son Dieu de songer tous les jours à la mort, et de « penser non pas à ce qui passe, mais à ce qui demeure. » Il a bien tenu sa promesse. Pour l'honneur des Lettres françaises, il faut s'applaudir qu'un Bossuet ait existé.

Épris comme il l'était de tout ce qui rehausse l'éclat de notre tradition littéraire, Brunetière ne pouvait pas ne pas être particulièrement sensible aux raisons que nous avons tous d'admirer et d'aimer l'auteur des *Variations*. Je crois qu'il en avait d'autres, de plus personnelles et de plus intimes, des raisons à peine conscientes, comme le sont toujours celles qui nous dictent nos sentimens profonds. Et ces raisons-là se ramènent peut-être toutes à celle-ci qu'il y avait entre Bossuet et lui de secrètes et curieuses ressemblances.

Je sais, ou crois savoir les différences, et il est bien entendu que je n'assimile pas les génies ou les talens, et encore bien moins les œuvres. Mais, cela dit, que de traits de ressemblance morale on pourrait signaler entre les deux écrivains ! Comme Bossuet, Brunetière n'était pas l'homme de son style. Impérieux, autoritaire, presque despotique quand il parlait ou qu'il écrivait, il était à l'ordinaire doux, simple, conciliant, beaucoup plus hésitant et même faible qu'on ne l'a cru. On se trompait étrangement sur son compte quand on se l'imaginait tout d'une pièce : la vérité est qu'il a beaucoup changé, beaucoup évolué, si l'on préfère, et non pas seulement dans le détail de ses idées,

mais même sur des points essentiels de ses doctrines ; d'un systématique, il n'a eu bien souvent que l'apparence. Comme Bossuet encore, il était passionnément épris d'ordre et de certitude : le scepticisme, le dilettantisme où plusieurs de ses contemporains se sont complu avec tous les raffinemens les plus exquis de la volupté la plus abandonnée lui étaient littéralement en horreur : il avait besoin d'un terrain solide où asseoir sa vie morale. Et comme Bossuet enfin, Brunetière a été un adversaire acharné, une sorte d'ennemi personnel de l'individualisme sous toutes ses formes : il n'a jamais pu admettre qu'un homme, fût-il un Napoléon, se fît le centre du monde, s'opposât et se préférât, lui tout seul, à l'humanité tout entière, à l'innombrable armée des vivans et des morts : ces revendications insolentes du moi lui paraissaient odieuses, inhumaines ; elles avaient le don de provoquer toutes les fureurs de sa verve sarcastique, de son indignation, de son mépris. Il a prononcé dans les dernières années de sa vie, à Bordeaux, je crois, un grand discours de combat qu'il avait intitulé bravement *Contre l'individualisme*, et j'ai plus d'une fois regretté qu'il ne l'eût pas rédigé et publié. Mais, à vrai dire, ce discours, il l'a prononcé durant toute sa carrière. Bossuet lui-même n'a pas revendiqué avec plus d'éloquence les droits sacrés de la tradition ; il n'a pas dénoncé plus fortement le scandale de tous ceux qui se sont orgueilleusement insurgés contre elle.

La ressemblance ne s'arrêtait pas là ; elle n'était pas seulement d'ordre moral ; elle était aussi d'ordre intellectuel. Brunetière est un esprit de la même famille que Bossuet. Je me rappelle avoir lu, il y a quelques années, une intéressante et curieuse étude d'un philosophe contemporain, M. Albert Leclère, qui a pour titre *Essai critique sur le droit d'affirmer*. Ce droit, que nous avons tous, mais que, philosophiquement parlant, nous ne devrions exercer que dans certaines conditions et sous certaines réserves, Brunetière, comme avant lui Bossuet, en usait, je ne dirai pas avec indiscrétion, ni avec intempérance, mais enfin avec une complaisance qui pouvait paraître excessive à des esprits construits un peu différemment. Il existe une lettre de Renan où Bossuet est qualifié d' « idole de l'admiration routinière, » la *Politique tirée de l'Écriture Sainte*, d' « ignoble parodie de la Bible au profit de Louis XIV, » et où le subtil écrivain s'emporte jusqu'à dire : « Pour ma part, la destruction

de cette superstition-là (dans la mesure, bien entendu, où une superstition se détruit) a toujours été une de mes idées fixes! » Cette violente aversion de l'auteur de la *Vie de Jésus* pour celui des *Variations*, et, bien entendu, — il ne s'en cachait point, — pour le critique du *Roman naturaliste*, ne s'explique que trop bien. Les esprits ondoyans et divers, indécis, tout en nuances, en demi-mots et en demi-teintes, tels que Renan, ne peuvent sentir les esprits résolus, catégoriques, épris d'idées nettes et de solutions fermes, tels que Bossuet ou Brunetière. « Tu diffères; donc, je ne t'aime pas! » Que d'ailleurs ces derniers, les esprits dogmatiques, soient parfois un peu trop impatiens dans leur enquête, que, dans leur besoin de croire et d'affirmer, ils brusquent la recherche, et se précipitent, quelquefois trop vite, à des conclusions prématurées, qu'en un mot, suivant le mot de Pascal, ils ne sachent pas toujours « douter où il faut, assurer où il faut, en se soumettant où il faut, » il est possible : la vérité est chose si difficile à atteindre qu'il ne faut ni s'en étonner, ni s'en indigner, ni peut-être même s'en plaindre. Chaque esprit va à la vérité comme il peut, suivant son allure propre, sa structure intime, sa pente originelle. Pourquoi la méthode d'un Bossuet ou d'un Brunetière ne vaudrait-elle pas celle d'un Renan ? Une seule chose est sûre : c'est qu'il y a opposition entre les deux méthodes, entre les deux formes d'esprit, et qu'autant, en lisant Renan, Brunetière a dû sentir s'accuser et se préciser la foncière contradiction de sa propre nature, autant, en lisant Bossuet, il a dû se reconnaître et s'aimer en lui.

II

Est-ce à dire cependant que Bossuet ait exercé sur la pensée de Brunetière l'influence souveraine, décisive qu'on lui a si souvent attribuée? Contrairement à l'opinion commune, — et Brunetière lui-même nous en faisait l'aveu un jour, — nous croyons cette influence sinon pleinement illusoire, tout au moins assez superficielle. Tel était aussi, je le sais, l'avis d'un excellent juge et d'un intime ami, Eugène-Melchior de Vogüé, et il l'a, du reste, publiquement exprimé. Et si l'on était tenté ici de crier à la contradiction, ou au paradoxe, nous oserions présenter les observations que voici.

D'abord, on peut admirer, aimer, même avec quelque excès,

sans pour cela subir l'influence de qui l'on admire ou l'on aime. Admiration n'est nullement synonyme d'imitation. Il y a des admirations d'ordre historique qui sont parfaitement conciliables avec la plus entière indépendance de jugement, et qui autorisent, et même légitiment toute sorte de réserves sur le fond des choses et des questions. D'autre part, et sans qu'il les ait jamais dites, ce me semble, expressément, on peut entrevoir les raisons profondes qui font que, au moins pendant longtemps, Brunetière s'est secrètement dérobé à l'impérieux ascendant de la parole et de la pensée du grand orateur; et ces raisons, je crois bien qu'on peut les définir en trois mots : Bossuet était un prêtre, non un laïque; il n'était point pessimiste ; il n'avait pas dans sa foi cette inquiétude, ce je ne sais quoi de tragique sans lequel, nous autres modernes, nous avons peine à concevoir le profond sentiment religieux. Or, tout cela, Brunetière le trouvait dans Pascal. Et c'est pourquoi, bien plus que Bossuet, l'auteur des *Pensées* a été, je crois, le vrai maître de sa vie intérieure, celui en tout cas qu'il a le plus écouté et le mieux suivi.

De cet ensemble de dispositions intimes il est difficile, je le sais, d'apporter des preuves péremptoires. Peut-être cependant n'en est-on pas réduit, là-dessus, aux simples conjectures, et certains indices nous permettent-ils de nous rendre compte que nous ne faisons pas fausse route. De ces indices le plus révélateur peut-être est ce besoin qu'à plus d'une reprise a éprouvé Brunetière de *pascaliser*, si j'ose ainsi dire, son cher Bossuet. Tout au début de sa carrière, dans un très beau parallèle entre Voltaire et Bossuet, il écrivait : « Et le prêtre du XVIIe siècle a vu plus loin et plus juste que le pamphlétaire du XVIIIe, car *ayant traversé comme les autres les angoisses du doute et sué, dans le secret de ses méditations, l'agonie du désespoir*, il a compris que, toutes choses qui tiennent de l'homme étant imparfaites, c'était trahir la cause elle-même de l'humanité que de dénoncer au sarcasme, au mépris, à l'exécration les maux dont on n'a pas le remède. » La phrase est admirable : elle s'appliquerait assez bien à l'auteur du *Mystère de Jésus*, lequel d'ailleurs n'a probablement jamais connu le doute ; elle ne s'applique guère à Bossuet, que la sérénité de sa foi a toujours préservé, ce me semble, de « l'agonie du désespoir. » A plus de vingt ans d'intervalle, dans une conférence sur *Ce que l'on*

apprend à l'école de Bossuet, Brunetière déclarait encore que l'une des principales leçons qu'il avait personnellement puisées dans l'étude du grand écrivain, c'était la distinction des différens ordres de vérités et des différens ordres de certitudes. Or, est-ce là une idée de Bossuet? Peut-être, et l'on pourrait sans doute trouver plus d'un texte à l'appui de cette assertion. Mais c'est surtout une idée de Pascal, et l'on sait assez que la fameuse théorie des trois ordres est l'une des maîtresses pièces des *Pensées.* Et n'est-il pas curieux de constater que le Bossuet qu'aime et admire particulièrement Brunetière, c'est surtout celui qu'il s'est complu à voir à travers Pascal?

L'a-t-il d'ailleurs toujours vu à travers Pascal? Ce n'est en tout cas pas faute d'avoir, durant toute sa carrière, lu et relu les œuvres du grand orateur. On voudrait pouvoir le suivre dans ces lectures successives et noter les impressions successives qu'il en retirait. Et d'abord, à quelle époque, exactement, a-t-il pris pour la première fois contact avec Bossuet? Et Bossuet figurait-il parmi les vastes lectures que le jeune rhétoricien du lycée Louis-le-Grand, « vétéran irrégulier, élève intermittent, et qui travaillait à côté, » entreprenait pour son propre compte? Nous ne savons; mais cela semble assez probable, car, un peu plus tard, après la guerre, alors qu'à l'institution Lelarge, il était le compagnon de chaîne de M. Bourget, « le xviie siècle et Bossuet, — nous rapporte l'auteur du *Disciple,* — revenaient sans cesse dans ses propos. Je crois l'entendre me disant : « Ce coquin de Fénelon! » du même accent que s'il eût parlé d'un camarade indélicat et dont il eût eu à se plaindre personnellement, tant était grande sa ferveur pour l'impérieux évêque de Meaux. » Mais s'il lisait déjà et admirait passionnément Bossuet, s'il poussait le zèle pour cette grande mémoire jusqu'à publier en 1882 une édition peu connue des *Sermons choisis,* il lui résistait encore, témoin cette figure curieuse que je trouve dans des pages inédites de la même époque sur l'*Encyclopédie :* « Depuis ce grand Bossuet à l'abri duquel *je souffre de ne pouvoir me mettre.* » « Ce grand Bossuet, » Brunetière le retrouvait encore à plus d'une reprise dans ses cours à l'École normale, d'abord en 1887, quand il enseignait l'histoire littéraire du xviie siècle, puis en 1890-1891, quand, durant toute cette année scolaire, il parla de Bossuet. Je me rappelle encore ces trente leçons si fortes, si pleines, où ses dons d'orateur, de

lettré, d'historien et de penseur, portés en quelque sorte à leur suprême puissance par la flamme de la sympathie, se donnaient si librement carrière, et qui, si elles avaient été rédigées, auraient formé un si beau livre : on en jugera par les suggestifs sommaires que, dans un précieux *Appendice*, a recueillis M. Alphonse Dieuzeide. Un peu plus tard, en 1894, — on se rappelle encore avec quel éclat, — Brunetière reprenait le même sujet en Sorbonne : je ne sais si les leçons, d'ailleurs plus amples et plus détaillées de l'École normale, n'auraient pas été préférées par les connaisseurs aux brillantes conférences de la Sorbonne. Ce qui est certain, c'est que les unes et les autres sortaient d'une nouvelle et toute fraîche lecture de tout Bossuet.

D'autres conférences, quelques articles sortaient encore, au hasard des circonstances, de ces travaux préparatoires. A Paris, à Dijon, à Besançon, à Montréal, à Rome, où Brunetière n'a-t-il pas parlé de Bossuet ? Il s'était fait le champion de cette gloire hautaine. A mesure qu'il évoluait lui-même, il semble bien que les objections ou les réserves qui perçaient quelquefois sous son admiration allaient en s'atténuant. Bossuet lui-même était-il pour quelque chose dans cette nouvelle manière de voir ? On peut le conjecturer avec quelque vraisemblance. Si je persiste à croire qu'aux momens de crise notamment, un Pascal a eu plus d'action que Bossuet sur le fond et sur l'orientation générale de la pensée de Brunetière, j'admets très volontiers que Bossuet a fini par agir aussi sur lui, à sa manière, moins heurtée et plus discrète. Bossuet a certainement contribué à entretenir l'auteur des *Discours de combat* dans la méditation continue des grands problèmes; il a alimenté l'inquiétude morale et religieuse qui couvait en lui; il l'a, si je puis ainsi dire, préparé à subir l'assaut de Pascal. En 1900, dans cette conférence de Besançon dont j'ai déjà parlé, et qui a été comme le prélude d'une déclaration décisive, Brunetière ramenait à trois principales les hautes leçons qu'on peut retirer, et qu'il avait personnellement retirées de l'étude de Bossuet : la rhétorique supérieure que l'on apprend à son école; l'art d'aller au point vif des questions; et la distinction des différens ordres de vérités et de certitudes. Et il ajoutait en terminant :

Quand je me suis mis à l'école de Bossuet, rempli que j'étais des idées de mon temps et des leçons de mes maîtres, j'ai résisté, et j'ai résisté

longtemps. Puis, quoi qu'on dise cependant à la fin, dans cette fréquentation, j'ai trouvé, et, chaque fois que j'y reviens, je retrouve tant de bon sens, tant de génie, tant d'autorité, tant de probité intérieure, que j'ai fini par me laisser faire, et je crois que quiconque de vous renouvellerait la même expérience, aboutirait au même résultat.

Il y aurait assurément quelque impertinence à vouloir affaiblir la portée de ce témoignage.

III

Comment se fait-il donc qu'une piété si fervente et si diligente, que tant de lectures, d'études et de travaux d'approche n'aient pas abouti à un vrai livre, à un beau livre sur Bossuet? Ce livre, que nous n'avons pas encore, qui, mieux que Brunetière, aurait pu l'écrire? Il l'eût écrit, nous n'en pouvons guère douter, avec toute sa pensée, tout son talent et tout son cœur, et je sais bien des gens qui regretteront éternellement qu'il ne nous l'ait point donné. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait?... Hélas! pourquoi un homme, qui semblait né pour écrire surtout des livres, n'a-t-il guère laissé que des recueils d'articles ou de discours?... En ce qui concerne l'ouvrage sur Bossuet, peut-être le hasard, qui fait tant de choses dans la vie de chacun de nous, est-il le seul coupable. Peut-être aussi Brunetière, qui était toujours prêt à parler ou à écrire sur Bossuet, voyait-il trop nettement les multiples difficultés d'une étude d'ensemble, telle qu'il la concevait, sur l'auteur des *Variations*, et ne se sentait-il pas, à son gré, encore suffisamment armé pour l'entreprendre. Peut-être enfin craignait-il, — car il avait de ces scrupules, — d'arrêter, et de fixer, et de lier ou d'engager trop prématurément sa pensée par un livre, d'imposer les contours rigides et irrévocables de l'histoire morte à une œuvre qu'il sentait très vivante en lui, et dont l'intime substance était comme mêlée à sa propre vie morale. En toutes choses, cet esprit toujours mobile aimait à « se réserver la possibilité des reprises et des tâtonnemens. » Je l'ai entendu regretter d'avoir écrit autrefois sur les *Provinciales* des pages qu'il ne pensait plus, et nul doute que, s'il avait prononcé sur Pascal la série de conférences qu'il méditait, il n'eût hardiment revendiqué le droit de se contredire et d'avoir changé d'opinion.

Et cependant, ce livre qu'il semble n'avoir pas voulu écrire,

il se trouve, à y regarder d'un peu près, que Brunetière nous en a laissé plus que des fragmens. Il n'a pas rédigé, — tant s'en faut, — toutes les conférences qu'il a prononcées sur Bossuet, mais enfin il en a rédigé quelques-unes, et il a écrit aussi, au hasard de l'actualité, plusieurs articles considérables sur certaines parties de l'œuvre de son héros. Or, à rapprocher articles et conférences les uns des autres, à les disposer suivant un certain ordre, on s'aperçoit non seulement que ces divers morceaux forment comme les divers chapitres d'une étude d'ensemble à peu près complète sur Bossuet, mais encore, — et chose purement accidentelle, mais extrêmement heureuse, — que la succession même de ces chapitres reproduit, presque trait pour trait, le plan idéal d'une vaste étude sur Bossuet que Brunetière avait un jour tracé à ses élèves de l'École normale, en déplorant, faute de temps, de ne pouvoir s'y conformer. On nous a conservé ce plan, ou ce programme, dans une note du volume récemment publié, sur *le Dix-septième siècle*, et chacun peut vérifier la très curieuse concordance.

Le voilà donc, semble-t-il, retrouvé ou restauré, écrit presque malgré lui, ce *Bossuet* qu'on avait si souvent réclamé à Ferdinand Brunetière, et qu'il s'obstinait à ne pas écrire. Et assurément, il manque bien quelque chose à ce livre, pour qu'il soit entièrement digne et de son auteur, et du noble sujet qu'il traite. On y trouvera sans peine quelques répétitions, et certains détails, non pas oiseux, mais qui se ressentent de l'origine première des diverses parties de l'édifice. Entre ces diverses parties, les proportions idéales ne sont peut-être pas toujours absolument respectées, précisément parce qu'elles n'étaient pas primitivement conçues en vue d'un ensemble. Enfin ces divers morceaux sont de date différente, et peut-être, aux yeux d'un juge minutieux et difficile, l'entière unité de pensée et de style pourra-t-elle paraître, çà et là, recevoir quelques atteintes. Évidemment, la dernière main de l'ouvrier manque à cette œuvre. Oserons-nous dire qu'elle n'en paraîtra que plus sincère, et peut-être plus attachante, sans les retouches dernières qu'il lui eût été si facile d'y apporter ?

Car, je vous prie, n'allez pas, à ce propos, sacrifier au préjugé vulgaire qui condamne sans appel les « recueils d'articles. » S'il était vrai, comme le prétendent certains éditeurs, que le public n'aime pas les recueils d'articles, le public aurait tort,

voilà tout. Mais le public n'a pas tort : s'il se défend, comme c'est son droit, et même son devoir, contre les *Mélanges* destinés à sauver de l'oubli des pages aussi éphémères que les feuilles où elles ont d'abord vu le jour, le public a fait un assez beau succès à certains recueils d'articles, quand ces recueils étaient signés Sainte-Beuve ou Taine, Montégut ou Brunetière, pour ne rien dire ici des vivans. C'est qu'en effet rien ne vaut, pour un esprit qui pense, quand ils sont d'un maître, ces recueils d'essais où, sans dogmatisme, sans raideur, avec la liberté d'une âme vivante qui suit sa pente et son goût du moment, qui tantôt se concentre et tantôt s'épanche, qui passe d'un objet à un autre sans effort, sans transition, une riche, haute ou subtile pensée se livre à nous dans la souple familiarité de ses démarches coutumières. Dans les livres le mieux « composés, » l'art, quelquefois, confine un peu à l'artifice : les nécessités du « discours, » de l'exposition logique et suivie entraînent parfois à des réductions, à des transpositions du réel qui peuvent en paraître une mutilation regrettable; il faut reconstruire pour « exposer d'ordre, » comme disait Pascal; et toute reconstruction n'est-elle pas un peu infidèle? Pour adapter la réalité vivante, qui, de sa nature, est mouvement, ondoiement, devenir, aux besoins de l'esprit qui la pense, il faut lui imposer des cadres qui, si larges qu'ils soient, sont toujours rigides par quelque côté, et qui, donc, toujours, en laisseront échapper quelque chose. Et c'est pourquoi, plus l'ordonnance d'un livre sera forte, ingénieuse, systématique, plus on pourra accuser l'auteur d'avoir fait violence à la réalité qu'il interprète, et même à la sincérité de sa propre pensée, pour enfermer dans un moule trop parfait la mouvante complexité de la nature et de la vie. Les bons recueils d'essais échappent complètement à ce spécieux reproche; ils ont quelque chose d'inachevé, comme la vie elle-même : ils n'ont pas la prétention d'épuiser le réel, ils en figurent simplement quelques aspects; ils définissent moins qu'ils ne suggèrent; ils esquissent plus qu'ils ne dessinent; en un mot, ils imitent, par leur mouvement même, le libre et souple mouvement de la pensée comme de la vie.

Tous ces mérites, on sera sans doute heureux de les trouver dans le *Bossuet* de Brunetière. Comme d'autre part les études qui composent le livre se répartissent sur une période d'environ un quart de siècle, ce n'est pas un simple moment d'une vie

de penseur ou d'écrivain qui se reflète dans ce recueil, c'est bien toute une vie intellectuelle et morale qui s'y exprime, et une vie dont on sait les remarquables vicissitudes. Ces vicissitudes, il est facile de les entrevoir à travers divers essais dont l'objectivité voulue, et d'ailleurs réelle, ne laisse pas de trahir la pensée intime : il y a quelque distance entre l'état d'esprit qui, en 1881, dictait à l'auteur des *Discours de combat* ses pages sur les *Sermons* ou sur la *Querelle du quiétisme* et celui qui, en 1900, lui inspirait sa conférence de Rome sur la *Modernité de Bossuet*, ou encore le vigoureux et vibrant article d'ensemble qu'en 1906, à la veille même de sa mort, il écrivait sur son auteur de prédilection; et ce ne sera peut-être pas le moindre intérêt de ce volume que d'être, en même temps qu'une importante « contribution » à l'étude de la vie et de l'œuvre du grand évêque, une « contribution » aussi, d'autant plus instructive qu'elle est plus involontaire, à l'histoire morale d'une âme tourmentée, inquiète, et qui a tardivement trouvé « l'apaisement de son inquiétude. »

Et à ceux enfin qui, fortement épris d'unité, cherchent dans un livre, fût-il composé de morceaux disparates, une communauté de pensée, d'intention et de direction, celui-ci procurera plus d'une satisfaction. D'abord, l'unité du sujet n'en est pas absente, puisque Bossuet en demeure l'unique héros. S'il y a des recueils d'articles que les esprits les plus injustement réfractaires à ce genre d'ouvrages doivent tolérer, et même approuver, ce semble, ce sont bien ceux qui sont consacrés à un seul écrivain : on pourra reprocher aux auteurs de ces recueils de n'avoir pas su coordonner leurs recherches, on ne leur reprochera pas d'avoir dispersé leur attention. De plus, on ne saurait refuser à chacun des morceaux qui forment ce *Bossuet* une forte, une rigoureuse unité. Il y a des écrivains, — et Brunetière était du nombre, — qui « composent, » qui bâtissent un article ou un discours comme d'autres construisent un livre, et qui, dans le suggestif raccourci d'un seul *essai*, savent faire tenir et maîtriser autant d'idées et de faits que d'autres en un gros volume : de sorte qu'à tout prendre, il n'y a pas trop lieu de regretter qu'ils n'aient pas ou guère écrit de vrais livres. Il me semble que ce rare mérite frappera vivement tous les lecteurs du *Bossuet :* il y a là tel essai, par exemple l'article capital sur *la Philosophie de Bossuet*, qui, pour la vigueur concentrée de la pensée, pour la

beauté, l'élégante simplicité de l'ordonnance, vaut à lui seul tout un livre. Et enfin, et en dépit des « variations » de détail que nous signalions tout à l'heure, on remarquera, si je ne me trompe, dans tout ce volume une très suffisante unité d'inspiration, — unité d'autant plus curieuse qu'elle n'a pas été concertée, et que les différens morceaux qui le composent sont d'époques assez différentes : Brunetière a certainement *évolué* sur le compte de Bossuet ; à proprement parler, il n'a pas, ou il n'a guère *changé*. Lui-même, dans les dernières années, quand il relisait ses propres écrits, ne pouvait s'empêcher d'en être frappé, et presque surpris. Dans une lettre à l'un de ses critiques que j'ai déjà citée ailleurs, mais qu'il me faut bien citer encore, il écrivait : « Quand on est demeuré fidèle, depuis vingt ans, à cette haine constante de Voltaire et à ce respect pour Bossuet, on peut bien avoir varié d'opinion sur Marivaux, je suppose, ou sur les Parnassiens, mais il y a des chances pour qu'on soit demeuré au fond le même, et, vous l'avouerai-je ? en dépit de l'évolution, j'ai eu peur quelquefois que ce ne fût mon cas. » Il me semble que la lecture de ce simple recueil d'études sur Bossuet mettra bien en lumière la réelle continuité de sa pensée. Assurément, si Brunetière avait publié lui-même ce volume, s'il avait voulu, de ces divers essais, faire un vrai livre ; il aurait élagué certains détails, fortifié certains développemens, modifié quelques proportions, repris et récrit bien des pages. Pour le fond des choses, il n'aurait pas eu beaucoup à changer ; surtout, il n'aurait pas eu à se renier lui-même. Et c'est pourquoi à ceux qui ont admiré, aimé le maître écrivain des *Études critiques*, nous offrons avec confiance cette « somme » de ses travaux et de ses réflexions sur Bossuet : ils l'y retrouveront tout entier, et ce livre posthume servira bien sa mémoire.

VICTOR GIRAUD.

LE
DERNIER PRINCE DE CONDÉ

SON MARIAGE ET SES CAMPAGNES A LA GUERRE DE SEPT ANS

(1753-1762)

I

La décadence de la Maison de Condé, au début du XVIIIe siècle, sous les trois premiers descendans du grand Condé, n'avait été qu'une éclipse momentanée. La grandeur de cette illustre race s'était du moins maintenue par son rapprochement du trône, par l'exercice d'un pouvoir qui, pour avoir été en mauvaises mains avec M. le Duc, n'en avait que trop manifesté sa puissance; enfin par le faste, l'opulence et le goût des arts qui avaient fait de ce prince un Mécène, en même temps que le plus grand seigneur du royaume.

De son vivant, en 1736, comme je l'ai raconté ailleurs (1), la naissance de son fils unique, Louis-Joseph, avait été saluée par des acclamations de bon augure. Partout on avait formé des souhaits pour l'avenir de ce nouveau-né, un rejeton mâle dans la maison de Condé, un héros futur cette fois... On se plaisait à le proclamer par avance avec espoir de voir se renouer la tradition.

M. le Duc disparu en 1740, le futur Condé de l'émigration (c'est le nom qui lui est resté dans l'Histoire) hérita de lui à

(1) *Histoire des Princes de Condé au XVIIIe siècle.*

quatre ans les charges de grand maître de la maison du Roi, de colonel du régiment de Condé-infanterie, et de mestre de camp du régiment de Condé-cavalerie.

De telles investitures, déposées de génération en génération dans le berceau des princes, n'ont pas toujours le don de confirmer leur renommée guerrière. Ici du moins, le talisman ne devait pas être trompeur.

L'instinct naturel d'abord, l'éducation spéciale ensuite, l'ambiance elle-même, tout inclina Louis-Joseph, dès son jeune âge, vers les choses de la guerre. Son oncle et tuteur, le comte de Charolais, était d'un tempérament batailleur. Il avait vaillamment lutté en Hongrie contre les Turcs en 1717. Ce fut même à peu près la seule rançon de sa jeunesse tapageuse. Tout en donnant à son pupille les Pères Jésuites comme professeurs, afin de lui inculquer leur foi et leur science, il eut la bonne inspiration de tenir la main à ce que l'éducation, suivie à Paris, à Versailles, au château de Saint-Maur-les-Fossés, fût surtout préparatoire au métier des armes. Il attendit que l'élève fût en âge de comprendre, pour l'introduire dans le domaine ancestral de Chantilly (1), privé de maître depuis des années. En y pénétrant pour la première fois, le 3 septembre 1748, le jeune prince y reçut, avec de grands transports de joie, les empressemens de ses vassaux, qui s'y traduisirent par des roulemens de tambours, des sonneries de trompettes, des salves de mousquets, où la poudre parlait en son honneur.

L'enfant eut à la fois les oreilles frappées par ces vivats et ces sons belliqueux, les regards émerveillés des trésors artistiques dont le château de ses pères recélait les richesses et les élégances. Surtout il y avait là de grands souvenirs et plus encore des traditions guerrières à y puiser. Chantilly, c'était le joyau des Condés, c'était leur sanctuaire; c'était le berceau de ces hommes d'armes et le tombeau de leurs cœurs, de ces cœurs qui avaient battu jadis sous des poitrines bardées de fer. Chantilly, c'était leur orgueil et leur légende. Là, s'étaient formés leurs esprits, leurs vertus et même aussi leurs vices. Leurs âmes s'étaient trempées dans cette atmosphère belliqueuse; c'est du grand Condé que datait surtout la célébrité du lieu. C'est lui qui en avait fait dessiner les jardins par Le Nôtre, qui

(1) Voyez, sur Chantilly, *les Arts dans la maison de Condé* et *Chantilly et le Musée Condé*, par M. Macon.

les avait peuplés de statues martiales, qui avait revêtu son palais de cette sorte de « livrée royale » où se reconnaissait le style de Louis XIV; là enfin que se déroulait la *Galerie des Batailles*, la page magnifique, peinte sur toile, *des actions de M. le Prince*, comme on appelait de son temps les immortelles victoires du grand Condé.

Qu'on se représente Louis-Joseph, un enfant intelligent et pensif, ayant déjà lu dans ses livres d'étude les hauts faits des grands hommes de l'antiquité ou du moyen âge. Il est introduit là par son tuteur. Ce mentor le tient par la main, l'invite à se découvrir, l'arrête devant chaque tableau et lui fait sommairement le récit ou le commentaire de l'épisode (toujours un exploit français); lui explique le site, lui montre les deux partis en présence; lui signale le panache blanc du vainqueur. Louis-Joseph écoute silencieux, captivé, et répète à voix basse les noms retentissans de Rocroi, de Nordlingen, de Lens, de Senef, de Fribourg. De si grands titres, qu'il entend sans doute prononcer ainsi pour la première fois, devant l'image même de la bataille dont ils sont l'emblème, se gravent plus fidèlement dans sa mémoire. La visite aura décidé peut-être de l'orientation de sa vie. Il sent le génie de son ancêtre qui lui montre la voie. Comment hésiterait-il à la suivre ?

Peu de jours après, une première distinction militaire vient confirmer l'heureuse impression du néophyte. Il obtient le grand prieuré de France et paraît à la Cour, avec la croix de Malte sur la poitrine. Cet ordre lui vaut cent mille livres de rente. C'est la récompense des plus anciens commandeurs de Malte : « Louis XIV, dit Luynes (1), n'eût pas eu les mêmes complaisances pour un prince du sang. » Dieu sait cependant si ce grand roi faisait du népotisme.

Ici, Louis XV semait pour récolter plus tard. Si la semence était bonne, le sol était généreux, bien cultivé surtout.

Le physique d'abord : c'est la base de toute éducation virile. De bonne heure, Charolais chercha à développer chez l'enfant les exercices du corps. Louis-Joseph se livra avec passion aux battues et aux laisser-courre en forêt de Chantilly; il supportait vaillamment ces fatigues au-dessus de son âge, et non sans danger; son oncle eut, dans une chasse, la cuisse décousue par

(1) Luynes, IX, 123; XI, 361.

une défense de sanglier. Au manège comme à la carrière, Condé devint l'un des meilleurs écuyers de son temps. Il jouait et s'exerçait avec ses pages, dans des parties de barres à cheval, souvenir des anciens tournois et des carrousels.

On le vit figurer en 1749 à une brillante joute équestre, à la tête de deux autres princes du sang et de cent cinquante cavaliers, en dehors de la barrière Saint-Antoine. La paume était aussi l'un de ses triomphes. Dans les faveurs qu'il réservera plus tard à ses gentilshommes, il tiendra grand compte de leur adresse à ce jeu, et prisera toujours la robustesse et l'agilité des muscles. Les émigrés de l'armée de Condé s'en feront une émulation vis-à-vis de lui. Bon tireur à l'épée, il fera venir, à certaines époques, dans son palais, les maîtres d'escrime en renom tels que les Saint-Georges et les Castelvert.

Cette éducation rustique marcha de pair avec la formation intellectuelle.

Le nouveau Condé se passionne surtout pour les études militaires et en particulier pour les hauts faits de ses devanciers. C'est lui qui se fera le premier historiographe de « M. le prince le Héros, » et retracera cette vie auguste dans un récit très simple et très sincère, empreint d'une sorte de piété filiale. Son livre, qu'il qualifiera modestement d'*Essai*, servira de base aux historiens suivans. Sa fille Louise le parcourra un jour avec le même sentiment de respect et d'amour; et, cédant à un noble mouvement d'indignation, elle y déchirera certaine page qui faisait tache au nom de Condé en montrant le général transfuge dans le camp espagnol.

Louis-Joseph fut rapidement versé dans les connaissances de l'antiquité. Il lisait, en bon humaniste, les commentaires de César, Polybe, Végèce; traduisait Cicéron et les poètes latins, étudiait *Télémaque* et le *Discours sur l'histoire universelle*. Amateur de géographie, il formera plus tard à Chantilly et au Palais-Bourbon un important dépôt de cartes rares, surtout de cartes militaires, dont, à l'époque, la perfection était encore loin d'être atteinte. Il les consultait chaque jour, suivant avec leur aide les campagnes d'Annibal, de Condé et de Turenne.

A seize ans, il fut nommé chevalier de Saint-Michel, un des ordres du Roi. Il y eut chapitre à cette occasion. L'abbé de Pomponne y lut un mémoire sur la maison de Condé et fit en peu de mots l'éloge des aïeux du nouveau chevalier. « M. le Prince en

habit de novice, ayant sur le front une aigrette de plumes de héron estimée seize mille livres, entra dans le cabinet royal. Il se mit à deux genoux et le Roi l'arma, selon le rite accoutumé (1). » (1er janvier 1752.)

Louis XV parut charmé de la contenance du jeune homme qui avait déjà toute sa croissance; une taille courte et ramassée, mais la démarche fière, le geste gracieux. Ses traits, mélange de douceur et de dignité, commandaient le respect et l'affection; sa courtoisie avec les dames annonçait un vrai chevalier français. Les habitués de la Cour de Versailles recherchaient sa causerie juvénile où il savait mettre une sage réserve. Le Roi goûtait ses reparties prime-sautières, sa vivacité d'imagination, ses bons mots naturels. Il s'occupait de lui, le menait au sermon, lui faisait servir les plats à la *Cène royale*, présidée par le grand-maître, entre le Dauphin, le duc de Chartres, le prince de Conti, etc.

Au milieu de ces premiers succès de cour, l'hiver de 1749 faillit être fatal au jeune prince. « Il donna force bals et y veilla plus qu'il ne devait. Il en eut, dit d'Argenson, le sang fort échauffé » (2) et contracta une violente petite vérole, la maladie du temps. Le 27 décembre, il était au plus mal, et avait en outre l'esprit frappé par la mort de son aïeul maternel, le prince de Hesse-Rothembourg. Le Roi, dans une visite au malade, eut la malchance de lui parler de son vêtement noir : « C'est l'habit de mon enterrement, car je mourrai bientôt, » répondit gravement le moribond, qui devait vivre octogénaire.

Dès que l'éruption avait été déclarée, on l'avait transporté de Versailles à Paris. On tremblait non seulement pour sa personne, mais pour sa lignée. Les membres de la maison royale s'égrenaient de façon inquiétante. Il n'y avait plus que des têtes uniques par chaque branche, « et elles ne provignaient point ou dépérissaient, » dit le chroniqueur. On remarquait aussi que, si Louis-Joseph venait à disparaître, ce serait un malheur d'avoir à marier, pour faire souche à sa place, un homme aussi extravagant que Charolais, « de tirer race d'une telle nature. » Quelle épouse voudrait être la sienne? Quels rejetons laisserait-il derrière lui?... La maison de Condé reposait donc, vers le milieu du siècle, sur une tête masculine unique, celle de Louis-Joseph à peine sorti de l'enfance. L'entourage, qui en prenait souci,

(1) *Mémoires* de Luynes, XI, 361.
(2) *Mémoires* d'Argenson, VI, 107.

songeait par avance à son mariage. C'était la mode des unions précoces dans les maisons princières.

La petite vérole lui avait malheureusement laissé de légères traces au visage. Est-ce à la suite de cette maladie qu'il devint borgne, ainsi que l'avait été son père accidentellement? Ou, par une fâcheuse bizarrerie de l'hérédité, devait-il cette infirmité à sa naissance?... On s'aperçut un peu tard que l'un de ses yeux était atrophié; l'autre du moins lui servira bien, toute sa vie, sans qu'il en paraisse gêné, même en campagne, où on le retrouvera si clairvoyant. A peine était-il entré dans sa dix-septième année, qu'il fut invité plus formellement par son tuteur à faire choix d'une princesse : simple formule de politesse d'ailleurs, car on lui offrit bientôt la carte forcée, dans la personne de la princesse Charlotte-Godefride-Élisabeth de Rohan-Soubise, qui, du reste, à quinze ans, passait déjà pour une jeune fille accomplie. Les jeunes gens se connaissaient à peine. Si convenable qu'elle fût, l'union ne se fit pas sans difficultés. Dans sa hâte à se débarrasser des soins de sa tutelle, Charolais rencontra plus d'une opposition autour de lui; la future épouse n'étant pas de sang royal, on lui eût préféré une princesse de maison souveraine. Cependant les Condés avaient déjà donné plus d'un exemple de modération sur ce point. Le grand Condé lui-même n'avait épousé qu'une Maillé-Brézé; son père, une Montmorency. Avec les Rohan, même pour un prince de la maison de France, on ne pouvait arguer d'une mésalliance choquante. Ils avaient été presque rois en Bretagne et maintes fois alliés à des familles souveraines. Tout en passant sur le nom, on discuta sur l'étiquette, « qui se rebiffait, » car, dit le chroniqueur, « c'était un temps épineux où l'on trouvait des obstacles partout. »

Enfin les fiançailles eurent lieu à l'hôtel Soubise. Qui ne connaît le vaste palais des Archives, à la majestueuse colonnade en hémicycle, une des gloires du Marais, avec sa tour moyenâgeuse datant d'Olivier de Clisson?

La réception y fut digne du rang des époux. Grand déploiement de luxe et de pompe. Le prince de Soubise, père de la future, avait choisi, dans la gendarmerie de la garde du Roi, les douze plus beaux hommes pour offrir la main aux dames à la descente des carrosses! Mlle de Soubise parut grande pour son âge, bien faite et douée par excellence (1). »

(1) Dufort de Cheverny, *Mémoires*.

Le mariage fut très solennel. La lecture du contrat se fit dans l'Œil-de-Bœuf à Versailles, et la cérémonie fut célébrée le 3 mai 1753 dans la chapelle du château, par les soins d'un parent, le cardinal de Soubise, grand aumônier du Roi. Au couvert de la famille royale réglé par M. de Brézé, maître des cérémonies, la nouvelle princesse de Condé eut l'honneur de s'asseoir, à l'exclusion de son époux; la sévère étiquette exigeant, pour qu'un prince mâle prenne part à un banquet royal, en présence de la Reine, que ce prince ait le titre d'Altesse Royale. Or Condé n'avait que celui d'Altesse Sérénissime. Fête nocturne autour du grand canal à Versailles. Promenade sur l'eau des jeunes époux dans un yacht aux armes des Condés, entouré de vingt-quatre gondoles pavoisées et éclairées par des pots à feu et des lanternes : rien ne fut négligé dans les réjouissances nuptiales pour le plaisir des yeux et le charme des cœurs.

Quand la Cour fut rentrée au château, le Roi donna la chemise au marié, sur la présentation de M. d'Anlezy, gouverneur du prince de Condé; la Reine la donna à la mariée. Le lendemain de la noce, le jeune couple partit pour Chantilly où l'attendaient de nouvelles fêtes. Tables dressées chaque jour pour quatre cents convives : « sept mille bougies allumées toutes les nuits, dans les salles du château ; promenades sur l'eau en barques chargées de musiciens. » Bref, six semaines de divertissemens et une lune de miel d'heureux présage.

Deux ans de suite, les jeunes époux menèrent côte à côte, soit à Paris, soit à la campagne, une existence d'amoureux, paisible et enviée par tous ceux qui pouvaient admirer le cadre de leurs amours. Ils avaient naissance, honneurs, richesses, beauté et, par-dessus tout, cette prime jeunesse qui voit l'avenir dans un mirage étincelant. En 1755, par une nouvelle faveur royale, Condé reçut la Toison d'Or des mains du marquis de la Mina, qui l'arma chevalier, en le frappant par trois fois de son épée sur l'épaule gauche. Que lui manquait-il encore, si ce n'est de mériter toutes ces grandeurs? Il avait ses éperons à gagner.

Cette douce période de début amena très rapidement la naissance de trois enfans : une première fille qui devait mourir en bas âge, puis le duc de Bourbon et la princesse Louise, voués l'un et l'autre à des existences ballottées par des événemens tragiques.

Au milieu de ces trop courtes joies de la famille, les velléités guerrières du jeune prince s'étaient encore développées par

l'étude. Il ne pensait plus qu'à s'exercer au métier des armes, en attendant l'heure des combats. Il s'y prépara en se montrant dans les camps d'instruction, en se faisant reconnaître des soldats pour le sang des Condés.

Il n'avait pas encore vingt et un ans, c'était l'âge de Rocroi, et il n'attendait que l'occasion. Malheureusement l'armée était en décadence, endormie dans les loisirs de la paix à l'ombre des lauriers de Fontenoy. « Le goût de bien vivre (1) » avait remplacé les ardeurs belliqueuses, et, à tous les degrés de la hiérarchie militaire, la discipline s'était relâchée. Le cadre des états-majors péchait par son recrutement. Les officiers de cour y tenaient la place des officiers de métier. L'organisation était défectueuse du haut en bas de la hiérarchie.

En Prusse au contraire, le grand Frédéric portait l'art militaire à un haut degré de perfection. Il inaugurait une révolution dans la tactique, en battant l'Autriche, et nous devions éprouver bientôt le contre-coup de ces succès éclatans, par nos revers dans la guerre de Sept ans, prête à s'ouvrir.

Louis-Joseph était plein d'illusions et d'une généreuse ardeur. Il ne pouvait plus se passer de mouvement. Déjà peu fidèle à sa femme et l'ayant habituée à subir ses fréquentes absences, il n'hésita plus à s'arracher à son intérieur pour courir où la gloire l'appelait, peut-être aussi pour mieux secouer ses lisières.

Louis XV ne le retint pas, et la petite princesse, en poussant des soupirs, dut accepter avec résignation cette séparation cruelle.

Le 11 mai 1757, lorsque le Roi passa à cheval, dans la plaine des Sablons, la revue des gardes françaises et suisses, Condé l'accompagnait avec le Duc d'Orléans et une foule de gentilshommes. Le 2 mai, prêts à partir, ces deux princes allèrent prendre les ordres du Roi au sujet du cérémonial à observer entre eux et l'Électeur de Cologne. « Mon cousin, dit Sa Majesté à Louis-Joseph, voilà une belle occasion pour vous de marcher sur les traces du grand Condé. »

Le lendemain, les princes partirent pour aller rejoindre l'armée du Hanovre. Le commandement en était confié au maréchal d'Estrées, petit-fils de Louvois, celui qu'on avait surnommé le *Temporiseur*. « Il est de mes connaissances de société, écrivait Mme de Pompadour au comte de Clermont : je n'ai jamais

(1) Camille Rousset, *le Comte de Gisors*.

été à portée d'en faire mon ami intime ; mais quand il le serait autant que M. de Soubise, je ne prendrais pas sur moi de le faire nommer, dans la crainte d'avoir à me reprocher les événemens. »

La favorite avait eu moins de scrupules avec son ami Soubise. Le choix de d'Estrées valait mieux sans doute, bien qu'imparfait encore. Que de réformes eut à faire le nouveau commandant en chef en arrivant en Allemagne ! Tous les abus pesaient sur l'armée, jusqu'à ceux des trains princiers. Condé lui-même, par inexpérience, avait suivi la mauvaise tradition. A ses débuts de campagne en 1757, il était parti emmenant une suite de deux cent vingt-cinq chevaux, et des valets en proportion. Il se présenta à l'armée avec un luxe quasi royal, traitant ses officiers à une table somptueuse. Il fallut bientôt réduire ce fâcheux étalage. La simplicité seule, à la guerre, sied au commandement. C'est d'elle qu'il tire une partie de son prestige et de son autorité. Condé l'eut vite compris, se réforma, se fit humble et vrai camarade dans ses rapports avec ses sous-ordres. Il eut le bon goût de se créer des amitiés auprès des plus expérimentés, comme le vieux Chevert, le héros de Prague ; parlant aux uns de sa propre insuffisance, demandant aux autres des conseils, en attendant qu'il en pût donner lui-même, faisant apprécier son endurance, son tact et son esprit de discipline : « Il se montre, dit Voltaire, partout où il y a un péril à braver et une leçon à prendre (1). »

Peu après son arrivée, l'armée française passe le Weser. La bataille d'Hastenbeck (26 juillet 1757), où, pour parler comme Voltaire, « le sang de France soutint la gloire de la patrie contre le sang de l'Angleterre, » lui offre la première occasion de se signaler. Il a auprès de lui le Duc d'Orléans et le comte de La Marche : le fils du vainqueur de Coni, son cousin, le dernier des Conti (2).

Dans ce combat acharné, l'ardeur juvénile de notre prince va jusqu'à la témérité. Il s'expose au feu comme à plaisir. Son entourage veut le retirer d'un poste trop périlleux ; il répond en souriant : « Je ne trouve pas ces précautions dans l'histoire du grand Condé (3) ; » mot chevaleresque, digne d'ailleurs du

(1) *Siècle de Louis XV*, III, 162.
(2) Louis-François-Joseph comte de la Marche, né en 1734.
(3) *Gazette* du 4 août 1757. Récit officiel de la bataille d'Hastenbeck, Dépôt de la Guerre. *Mémoires* de Mme Campan, II, 52.

sang-froid de l'adversaire Ferdinand de Brunswick. Cet autre prince, voyant dans son parti des troupes de fuyards qui ne cherchaient qu'à échapper au carnage, « quand la terre fumait de sang autour de lui, » rassemblait ses soldats dispersés, réussissait à forcer l'ennemi et arrachait aux Français, l'épée à la main, une batterie perdue.

Mais ce n'était qu'un épisode de l'action; Hastenbeck demeure une victoire pour la France, chèrement achetée, il est vrai. Les hésitations de d'Estrées, qui l'avait crue un moment compromise, avaient obligé Maillebois, et le jeune Condé lui-même, à donner certains ordres à sa place. Déjà la confusion était dans nos troupes et le maréchal avait dû les faire reculer, lorsqu'il s'aperçut que les Anglais de Cumberland battaient spontanément en retraite. Le champ de bataille nous restait, gage de notre succès final. Condé n'y avait pas été étranger, et ce coup d'essai était pour lui plein de promesses.

Quant au maréchal d'Estrées, dont l'indécision fut blâmée à la Cour, il ne bénéficia nullement de son avantage; car, par un effet sans doute de la méfiance que M[me] de Pompadour avait eue de lui et exprimée par avance, il reçut ses lettres de rappel. Si la journée tourna définitivement en notre faveur, c'est plutôt à ses lieutenans qu'en revient le mérite.

Le lendemain, Condé rassemble ses généraux, ce qu'il appelle « son petit comité militaire, » et leur fait la critique des péripéties du combat, avec un tact et une mesure dont les plus expérimentés ne peuvent que se déclarer satisfaits. Il leur adresse ses observations, les consulte et se garde avec respect de toute censure sur la tactique du général en chef, donnant ainsi tout le premier l'exemple de la subordination. Quand le maréchal d'Estrées fut rappelé, le jeune prince, cédant à son instinct généreux, et en témoin connaisseur, rendit plus de justice peut-être au maréchal en disgrâce que les censeurs en chambre de Versailles. Il exprima publiquement, dans le camp, son regret de cette sévère mesure : souvent aussi, par la suite, il déclara que la bataille d'Hastenbeck était la meilleure leçon militaire qu'il eût reçue dans sa vie.

Le duc de Richelieu, successeur de d'Estrées, personnage plus en faveur auprès de la maîtresse royale, allait ramasser les lauriers déjà moissonnés en Allemagne. Sans grands talens militaires, homme de plaisir, avide de grandeurs, grâce à l'aide

de Condé, il n'eut qu'à continuer la poursuite commencée par d'Estrées, pour acculer Cumberland à l'embouchure de l'Elbe; il réussit ainsi à le faire capituler, avec toute son armée. La convention de Closterseven fut célébrée en France comme un triomphe décisif. Plus perspicace que le public, Condé jugea que le pacte, garanti seulement par le Danemark, serait violé, dès que les Anglais pourraient le faire, et il n'hésita pas cette fois à blâmer à sa table la condescendance du maréchal de Richelieu pour le représentant du Cabinet de Copenhague (1).

Sa bonne étoile, qui semble l'avoir accompagné partout, dans cette première partie de sa vie, lui permit de ne pas figurer à la fatale journée de Rosbach, et c'est avec un double chagrin qu'il apprit la défaite du général en chef, Soubise étant le père de sa femme. Condé, en connaisseur, eût préféré que son beau-père ne fît point la guerre; il l'y trouvait insuffisant. Le prince de Soubise avait des qualités de bonne grâce. Ses défauts de galanterie excessive étaient ceux de son temps. Sa bravoure était non moins incontestable. Mais, chez un commandant en chef, le courage ne remplace pas la maîtrise. Son coup d'œil inspirait peu de confiance. C'est lui peut-être que visait M[me] de Pompadour, dont il était cependant le protégé, lorsqu'elle écrivait: « Il faut qu'un grand homme qui veut se rendre utile à sa patrie cède à la prévention publique. » Or cette prévention n'était guère favorable à M. de Soubise.

Il insista cependant pour obtenir un autre commandement. On retrouve le maréchal prêt à prendre sa revanche à la campagne de 1758. Cette année-là, il est plus heureux; il harcèle l'ennemi dans une dizaine d'engagemens, jusqu'à ce qu'il l'ait battu à Hetzelberg. Cette fois, Condé, qui vient d'être promu maréchal de camp, combat aux côtés de son beau-père. Il fait preuve aux yeux de l'armée, dans cette rencontre, d'autant de sang-froid que de sagacité militaire.

De telles qualités, jointes à l'activité de son âge, le rendaient surtout propre aux opérations de la *petite guerre*. C'était un véritable officier de cavalerie légère, et rien ne sied mieux que ce genre d'aptitude à un prince-soldat. Elle fait partie de ses élégances. Que ne fut-il le seul de la maison de Condé à se pousser ainsi peu à peu vers le commandement suprême! Il était né

(1) Chambellan, *Histoire du prince de Condé.*

pour cela ; mais en voici un autre membre bien différent : un homme d'église, le comte de Clermont, « petit collet ecclésiastique, » frère de M. le Duc et du comte de Charolais, qui a obtenu l'honneur de se voir à la tête de l'armée et qui va la perdre, tout en compromettant le prestige militaire des Condés. Sans entrer dans le détail de la bataille de Crefeld qu'il a maladroitement livrée, arrêtons-nous un instant sur ce nouveau prince, pour mieux faire ressortir les qualités martiales du neveu par les défaillances de l'oncle.

Clermont venait de remporter un succès d'un autre genre en 1754 ; mais il ne le devait pas à son mérite. Le rang seul dû à sa naissance avait milité en sa faveur, pour le faire recevoir à l'Académie française, et le public, moins indulgent que ses nouveaux confrères, ne s'y était pas trompé, il lui avait décoché cette épigramme :

Trente-neuf unis à zéro,
Si j'entends bien mon numéro,
N'ont jamais pu faire quarante ;
D'où je conclus, troupe savante,
Q'ayant à vos côtés admis
Clermont, cette masse pesante,
Ce digne cousin de Louis,
La place est encore vacante.

Clermont se rendit compte de son insuffisance littéraire et siégea peu parmi ses confrères. Il ne fut pas plus brillant à la guerre. Il se fit battre honteusement à Crefeld, pour n'avoir pas voulu suivre les conseils de son jeune neveu, le prince de Condé, qui, bien que simple maréchal de camp, avait déjà sur la tactique des idées très nettes ; et ceux du comte de Saint-Germain, le meilleur général de l'état-major, un passionné disciple de l'école du grand Frédéric. S'ils eussent eu l'oreille de leur chef, ces deux auxiliaires perspicaces auraient pu contrebalancer sa défaillance et son manque d'initiative ; mais souvent les généraux médiocres repoussent les bons avis, de peur de s'amoindrir, étouffant ainsi inconsciemment la lumière qui leur est offerte; heureux si l'événement ne vient pas leur prouver ensuite qu'ils ont eu le tort de la mettre sous le boisseau. Ce fut la leçon de la journée de Crefeld.

Le comte de Clermont était campé sur la rive gauche du Rhin; dans une position favorable, la droite au fleuve, le centre

vers Wicheln, la gauche du côté d'Osterodt. Le duc de Brunswick, aimant mieux donner une bataille que la recevoir, résolut de s'avancer contre les Français. De Saint-Tonis à Willich, un ancien fossé très large, appelé dans le pays le *landwerth*, séparait l'armée ennemie de l'armée française, et traversait une grande bruyère où Clermont avait étalé son camp. Il avait mis le landwerth et ses alentours en état de défense; mais en négligeant toute sa partie gauche, qui s'étendait jusqu'à la Niesse et ne se trouvait pas défendue. L'aile gauche de l'armée était ainsi complètement en l'air, et c'est vainement que le comte de Saint-Germain et le prince de Condé firent remarquer cette lacune. C'est de ce côté que Brunswick allait porter ses efforts. Clermont, au contraire, en dépit de tous les avertissemens, n'avait d'yeux que pour sa droite et avait même fait de ce côté un détachement inutile.

Le 23 juin, la bataille s'engagea avant le jour, et l'ennemi esquissa aussitôt un grand mouvement tournant contre notre malheureuse aile gauche, dans la direction d'Anrath. L'état-major était encore attablé, lorsque l'attaque se prononça, et il y eut surprise.

Saint-Germain avait sur les bras, vers midi, des forces très supérieures. Il disposait d'une réserve de 16 bataillons et 16 escadrons. Après une lutte acharnée, les confédérés, qui avaient engagé tout leur monde, parvenaient, grâce au tir de leur gros canon et avec l'avantage du nombre (11 000 hommes contre les 7000 de Saint-Germain), à se rendre maîtres des taillis, où la défense concentrait sa résistance.

Par suite d'une fatalité ou d'un ordre égaré, les renforts fiévreusement attendus ne paraissent pas sur le champ de bataille. Les grenadiers de France se sont trompés de route, et le comte de Saint-Germain en est réduit à ses propres forces. Il repousse trois assauts, mais sa division finit par être obligée de battre en retraite. La cavalerie française soutient le mouvement et « fait la meilleure contenance du monde (1). »

Vers cinq heures du soir enfin, l'armée française était complètement débordée par sa gauche. Les carabiniers français eurent raison des premiers escadrons ennemis, puis vinrent échouer contre le feu des bataillons hanovriens. Les mêlées ne

(1) *Relation allemande de la journée de Crefeld*, par le marquis de Voyer. Dépôt de la Guerre. Supplément Luynes, XVI, 482. Papiers Clermont, t. VII, n° 159.

cessèrent qu'à la nuit, et donnèrent lieu à de belles prouesses, mais la journée était perdue.

Résultat : quand le champ de bataille fut abandonné, 7 000 hommes restaient sur le carreau, sans profit pour le succès de nos armes. Crefeld était comme Rosbach une épreuve nationale, un revers fait pour jeter un nouveau discrédit sur la noblesse française, sur les princes eux-mêmes. C'était le tour des Condés de voir leur prestige atteint. Louis-Joseph le pensait mieux que personne. Resté en sous-ordre, il n'avait pu que combattre vaillamment, sans être assez heureux pour ramener la victoire. Mme de Pompadour, apprenant que le renfort envoyé de l'aile droite, n'avait pu arriver à temps pour sauver l'aile gauche, décocha à Clermont ce trait virulent, dans une lettre furibonde : « Quels sont donc les plats officiers, Monseigneur, qui ont égaré vos troupes et ont fait, d'une action qui devait être la plus belle, la plus malheureuse du monde (1)? »

Peut-être par un violent effort sur le centre ennemi, trop dégarni, le général en chef aurait-il pu changer la face des choses. Il eût ainsi justifié la critique de Napoléon qui jugea trop excentrique et téméraire le mouvement de Brunswick. Du moins Brunswick avait risqué et réussi. Au grand désespoir de ses généraux, Clermont n'avait rien tenté. Il n'avait pas seulement été battu, mais il s'était enfui et avait entraîné l'armée jusqu'à Cologne et Trèves. Il fut mis en disgrâce et remplacé par le maréchal de Contades, non plus un général de sacristie, mais un général de salon; c'était faire courir à de nouveaux désastres. On le pressentait à Versailles, où les femmes elles-mêmes le bafouaient. Mme de Condé écrivait à son mari :

« On croit ici que M. de Contades n'est pas fort empressé de se battre. L'événement d'une bataille perdue étant ordinairement funeste pour celui qui commande l'armée, il n'est pas étonnant qu'on y regarde à deux fois. Je ne puis le blâmer : je suis fort pour la prudence et pour qu'on épargne le sang. »

Avant de voir Louis-Joseph grandir comme homme de guerre, arrêtons-nous un instant sur la correspondance de sa compagne trop délaissée. Elle était digne de le réconforter, de le maintenir à distance dans la voie de l'amour conjugal et de l'honneur militaire en même temps.

(1) Mme de Pompadour à Clermont, 28 juin 1758. Papiers de Clermont, lettre citée par M. Richard Waddington (*Guerre de Sept ans*), II, 115.

Un peu mièvres sans doute, menues comme sa personne elle-même, humbles comme cette violette qui préférait l'ombre à l'éclat des salons de Versailles, ces lettres, dont j'ai tenu entre les mains le papier festonné de fleurs, mais dont je ne livre pas ici la primeur (1), sont pleines de fraîcheur et de grâce et respirent une honnêteté qui plaît doublement, au milieu des corruptions du siècle. Elles donnent une noble idée de la tendre et vertueuse épouse, laissée comme une épave à son foyer, pendant les années de danger et d'éloignement, continuellement dévouée à l'être qui lui tient tant au cœur. On devine combien lui pèsent les absences prolongées du mari en campagne, quand les nouvelles s'en font si longtemps attendre. Si du moins une pensée religieuse accompagnait le prince en Allemagne, lui parlait tendrement tout bas de celle qui prie sans cesse pour lui; mais elle a des raisons d'en douter, et cette âme en péril la jette dans un perpétuel souci : « Je ne saurais trop demander à Dieu la conversion d'un mari qui me donne bien de la bile pour son indévotion. » — « Mon cher enfant, je t'aime de tout mon cœur... Vous savez, cher mari, que c'est pour moi le comble de la joie d'être avec vous... »

Si ces mots si touchans sont bien parvenus en Allemagne, l'âme et le cœur du prince n'en ont-ils pas été pénétrés? N'a-t-il pas respiré comme un doux parfum, à la veille de ses combats, cette jeunesse amoureuse, si expansive et si fraîche, qui lui vient du pays natal, ainsi qu'une brise légère?...

Nous n'avons pas les réponses de Condé. On aimerait à lire la contre-partie, à comparer les deux styles amoureux ou légèrement contrarians. Sans doute, au milieu du bruit des camps, le prince avait peu de temps pour écrire; l'esprit trop absorbé ou trop répandu pour revoir à chaque heure la gardienne de ses enfans et leurs berceaux. Certes, il aimait sa femme, mais plus encore peut-être cette fumée du moment qui lui en cachait l'image.

A Versailles, il s'était senti influent dans les Conseils du Roi. A l'armée, se voyant déjà considéré et écouté, il brûlait d'ajouter « un brin de laurier » aux trophées des ancêtres.

La princesse, ou confiante ou soumise, avait triomphé aisément de quelques rivalités qu'elle avait rencontrées dès ses

(1) Archives nationales R. 569. Originaux autographes. Elles ont été en partie publiées par M. le comte Fleury.

débuts à la Cour; notamment de la part des filles du Roi, qui avaient paru vouloir lui disputer le cœur de son époux. Le cousinage, il est vrai, excusait les assiduités du prince auprès des princesses; malgré cela, les lettres de Mme de Condé ne laissent pas que de nous la montrer un peu jalouse.

De temps en temps la correspondance « hausse le ton. »

En échange des faits de guerre dont Condé lui espace les laconiques bulletins, sa femme le tient au courant de la politique de la Cour, et même des événemens extérieurs; de la retraite du ministre Bernis « dont la faveur diminue, » de l'élection d'un nouveau Pape dont la sainteté la transporte. « C'est une grande grâce que Dieu nous fait dans un moment où la religion est si abandonnée. »

Après la déconfiture de M. de Clermont, elle a reçu sa visite et a été frappée du calme de son attitude. Elle ne lui a trouvé l'air ni d'un vaincu, ni d'un fuyard. « Il fait bonne contenance, parle à tout le monde et semble fort à son aise. » Elle ne lui pardonne pas d'avoir laissé son mari en sous-ordre : « On dit que c'est sa faute, si vous n'avez pas été à la tête de la cavalerie. »

A son tour, elle a de l'ambition et ne craint pas de l'exprimer: « On croit que vous avez été bien moins exposé (à Crefeld) qu'à Hastenbeck... On trouve que c'est un mauvais procédé de la part de M. de Clermont de vous avoir empêché de paraître où vous deviez être. » Elle est fière maintenant des succès du prince, elle s'y associe et lui en renvoie l'écho. « On dit mille biens de vous à Paris; que vous êtes fort aimé à l'armée, que vous avez fait des choses admirables et donné des preuves du meilleur cœur. Vous ne sauriez croire, cher mary, le plaisir que j'ai quand j'entends chanter vos louanges. »

Voilà parler en femme à qui la gloire d'un époux n'est pas indifférente. Quel réconfort! Quel encouragement à bien faire, pour l'homme dont la vie est toujours en péril, mais qui sent au loin, à son foyer, une pensée, une prière!

C'est le baume sur la blessure, l'appui secret dont s'étaye l'âme dans les momens de défaillance, comme la souffrance ou la misère en apporte en campagne, même au milieu de l'enivrement de la poudre ou du succès.

La suite de la correspondance nous montre la vie intime de la famille à Chantilly. La princesse entretient le père absent de ces petits enfans qu'elle élève avec tant d'amour. Elle cherche à

l'égayer, à l'intéresser par les détails qu'elle lui adresse. Elle est allée voir son fils en nourrice à Vanves. Comme elle le trouve maussade et colère, elle le fouette de bonne grâce, « ce qui, ajoute-t-elle gaiement, n'a fait ni chaud ni froid. » Ce pronostic pour le futur caractère du duc de Bourbon ne se démentira pas. L'enfant adulte restera volontaire.

La princesse, un moment, croit Condé las de la guerre. En cela, elle se trompe. Un revers a pu tout au plus lui en donner le dégoût momentané. Le vrai soldat ne se décourage pas ainsi, quand il est jeune. Condé ne songe qu'à venger son oncle et l'honneur de sa maison. Ce que sa femme craint surtout, c'est que le désastre de Crefeld « ne renouvelle l'aversion qu'on a pour les princes du sang ; » à mesure que les nouvelles arrivent d'Allemagne, elle juge plus sévèrement l'impéritie du comte de Clermont.

« De l'aveu de tout le monde, écrit-elle, le départ de M. de Clermont de l'armée est un grand bonheur pour l'État : on dit qu'il a toujours fait le contraire de ce qu'il fallait... » « C'est lui l'auteur de la perte de Dusseldorf... Le maréchal d'Estrées tâche de rétablir sa santé. S'il se porte mieux, il partira... » « ... La famille royale paraît dans la consternation de la défaite... »

On voit, par ces fragmens de correspondance, combien les esprits sont montés à la Cour et jusque dans la maison de Condé, contre ce malhabile guerrier improvisé, qui a mis le comble au désarroi de nos armes. Si du moins sa tenue était plus digne ! Mais Mme de Condé parle ailleurs de « l'indécence de Mlle Le Duc, » la maîtresse en titre du vaincu de Crefeld. « C'est toujours à elle qu'on s'adresse quand on veut avoir des nouvelles. Elle débite des bulletins dans tout Paris, où les troupes sont traitées de lâches, sans en excepter les gros mots (1). » C'est une honte.

Les efforts de Mme de Condé pour dominer ses inquiétudes au sujet de la vie de son cher époux ne sont pas toujours couronnés de succès. Quand la nature reprend le dessus sur la fermeté qu'elle cherche à s'imposer, elle redevient tout à fait femme et tremble pour l'époux chéri. Elle ne peut, lui dit-elle, cacher ses pleurs au public. Ses alarmes sont affreuses. Elle fuit

(1) Voyez sur Mlle Le Duc le *Journal* de Barbier, t. V, 65 et t. VIII, 249; Jules Cousin, *le Comte de Clermont, sa cour et ses maîtresses;* Général Pajol, *Guerres sous Louis XV*, t. IV.

le monde. Elle préfère s'enfermer chez elle et souper seule. Elle repousse les consolations banales.

« On ne vous croit pas exposé à Paris, parce qu'on est dans l'opinion que des princes ne peuvent pas l'être autant que des particuliers. »

La princesse a l'air de douter de cette opinion et elle a raison. La vie d'un prince au feu ne vaut que celle du soldat. Elle est souvent plus exposée, parce qu'il doit se mettre à la tête de ses troupes, pour donner du cœur à ce qui le suit; et si sa mort a besoin d'être vengée, c'est peut-être cet événement qui gagnera la bataille.

Pendant la campagne de 1758, la princesse devient plus résolue et témoigne de l'ambition pour la carrière du prince. Elle est en souci du grade de lieutenant général, que le Roi marchande à son cousin. Louis XV avait consenti, sur les instances du maréchal de Broglie, « à condition, écrivait-il, que cela ne ferait point planche pour l'avenir. » Puis il s'était repris et avait ajourné la nomination, « trouvant le passe-droit trop éclatant. »

Condé s'en montra courroucé et faillit donner sa démission dans un mouvement d'humeur. Le comte de Charolais, pour parer le coup, alla trouver Mme de Pompadour, la toute-puissante distributrice des grâces. Il fut assez mal reçu.

« N'étiez-vous pas convenu, dans votre mémoire, répondit-elle sèchement, en visant tous les princes du sang, de n'être lieutenans généraux qu'à la troisième campagne ?... Vous n'avez pas sujet de vous plaindre. »

La petite princesse n'en est pas moins furieuse de cet échec. Elle met de côté sa dignité ; que ne ferait-elle pas quand l'amour commande ?

« Si j'avais imaginé qu'il fût nécessaire que j'allasse voir cette dame, écrit-elle, vous pouvez compter, mon cher mari, que j'y aurais volé. Rien ne me coûte ni ne me déplaît, quand il s'agit de vous être utile. »

Enfin le fameux grade arriva, le 11 août 1758. S'il était prématuré, au dire des jaloux, du moins tombait-il en des mains dignes de lui.

Joie générale à Chantilly ! On n'y réclamait plus que la présence du nouveau promu. A la fin de septembre, Condé annonce sa rentrée en France, où un congé va lui permettre de se faire complimenter par ses proches. Quelle ivresse pour le cœur d'une

femme aimante! « Vous serez peut-être importuné de mes caresses; car je me prépare à vous en faire beaucoup, » lui écrit-elle. Elle ne se soucie pas de recevoir l'époux volage au milieu du tourbillon de la Cour ou de Paris. Elle connaît ses faiblesses. Il y aurait autour de lui trop d'empressemens féminins, trop d'adulations intéressées peut-être. Elle préfère le tête-à-tête à la campagne et demande à son seigneur licence d'aller attendre à Chantilly le retour ardemment désiré. « D'ailleurs, insinue-t-elle, comme une sorte d'excuse pour sa requête, la solitude me paraît bien agréable, quand on a été si longtemps privés du plaisir de se voir. »

Mais voici la déception. L'arrivée du prince est retardée par la guerre, et le dépit fait changer le ton de la correspondance. « On parle du départ des ennemis. Pourvu que vous ne les suiviez pas; que vous leur laissiez passer la Lippe tout à leur aise. »

Quand Condé rentre enfin en France le 8 novembre, ce n'est pas à Chantilly qu'il trouve sa femme, c'est à Versailles, et malade de la petite vérole. Il en est consterné. « Il l'embrasse dans son lit, » rapporte avec admiration le bon Toudouze, capitaine des chasses à Chantilly, dont le journal est un précieux document pour la vie quotidienne de ses maîtres (1).

Le 10 décembre, au bout d'un mois de grandes inquiétudes, la princesse semble guérie. On chante un *Te Deum* au château de Versailles « à l'aide des musiciens de la Sainte-Chapelle. » Le soir, on boit à la santé de la convalescente au bruit d'une salve de canon. Mais ce n'est qu'un mauvais son pour elle. On se réjouit d'une résurrection là où il n'y a qu'une accalmie.

En allant reprendre son commandement au printemps suivant, Condé s'arrache aux bras d'une malheureuse victime, déjà désignée pour la mort. Il est loin de prévoir que ce départ est le signal d'une séparation dernière. Il quitte la maladie pour aller retrouver la défaite. Passons rapidement sur les deux campagnes de 1759 et 1760 où il est encore en sous-ordre. Il lui reste plus d'une occasion nouvelle d'exposer sa vie en se battant comme un preux.

Dans la funeste journée de Minden, où Contades commande, on voit Condé charger à trois reprises la colonne hanovrienne poussée contre notre centre, sur une pelouse jonchée de cadavres

(1) *Journal* de Toudouze. Musée Condé. Copie à la Bibliothèque Mazarine.

des officiers de gendarmerie et des carabiniers. « Par quatre fois les carabiniers reviennent à la charge » et laissent sur le sol cent cinquante des leurs, dont deux Vogüé (1). Après la bataille, Condé dégage Contades, en lui donnant le temps de recueillir ses débris.

Par un assez mauvais sentiment, le duc de Broglie avait refusé le commandement suprême, craignant que la présence d'un prince du sang « qu'il trouvait trop jeune et trop incertain de caractère » ne fût une gêne pour son autorité propre. Le reproche était immérité. Condé avait déjà prouvé qu'il savait se plier devant la supériorité d'un chef. Son talent s'était encore affermi et allait devenir hors de pair à partir de 1760. Mais il lui faut auparavant passer par deux cruelles épreuves. C'est au printemps de 1759 qu'on salua pour la dernière fois à Chantilly la délicieuse châtelaine qui avait su s'y faire aimer et apprécier, en même temps que ses charmes extérieurs y avaient attiré tous ses hôtes. Le 22 juin, elle y perdit sa fille aînée, et presque aussitôt, le chagrin, tombant sur une santé déjà ébranlée, la mina sourdement. Elle languit plusieurs mois encore et ne revit plus son mari. Elle passa ainsi le plus triste des hivers, dans son grand domaine abandonné par celui qui en était l'âme, ne lui écrivant plus que quelques courts billets et espérant toujours le voir revenir à son chevet, mais en vain. La consomption de la malade augmentait de jour en jour. Vingt praticiens appelés auprès d'elle ne purent s'entendre au sujet de la nature du mal, ni des remèdes à lui opposer. Tandis qu'ils discutaient entre eux sur le cas, elle succomba (2), au bout de sept ans de mariage à peine et dans sa vingt-troisième année : pauvre fleur que l'orage n'avait pas battue encore et qui semblait s'ouvrir sur une brillante destinée princière ! Du moins Dieu la soustrayait ainsi aux terribles vicissitudes que devaient subir un jour ses deux orphelins, alors en si bas âge. Si l'un et l'autre avaient pu lire en ce moment dans l'avenir, peut-être auraient-ils préféré suivre leur jeune mère au tombeau. Mais qui pouvait prévoir le cataclysme de la Révolution, avec ses effroyables conséquences pour la maison royale ?

(1) Général Zurlinden, *loc. cit.* Voyez la notice de M. le marquis de Vogüé, sur son ancêtre Charles de Vogüé. Que l'auteur de cette notice reçoive ici mes respectueux remerciemens pour la communication que je lui dois des épreuves de cette intéressante relation.

(2) Le 5 mars 1760.

Toute la Cour de France, à la nouvelle de la mort de la princesse de Condé, se mit en larmes et prit le deuil. Sa disparition causait une consternation générale. On se répétait en s'abordant à Versailles le mot de Bossuet : « Madame se meurt, Madame est morte. » On songeait au malheur du prince de Condé qui, au milieu des combats, au delà des frontières, n'avait pas eu la consolation de fermer les yeux à une si jeune épouse. Cette perte, qu'il ressentit vivement tout d'abord, venait assombrir la période la plus glorieuse de sa vie.

II

Condé, malgré le grand malheur qu'il venait d'éprouver, ne voulait pas résigner ses fonctions militaires, au moment où la France, battue et menacée par le contre-coup des victoires prussiennes, réclamait la présence aux armées de ses généraux les plus capables et les plus énergiques. Il espérait ainsi noyer son chagrin dans les obligations quotidiennes de son métier en campagne. Les maréchaux Broglie et Soubise avaient remplacé Contades en Allemagne. C'est sous leurs ordres directs qu'il allait manœuvrer désormais, commander la cavalerie, faire la petite guerre. Parfois ses mouvemens hardis fixent le point d'attaque dans les rencontres. En dépit de son rang, il sollicite comme une faveur des missions subalternes qui lui permettent de se signaler personnellement. Il achève ainsi de se faire la main pour de plus grandes occasions.

Le 10 juillet 1760, on trouve le maréchal de Broglie gravissant avec lui la hauteur de Corback. Sous les ordres de Condé figurent comme maréchaux de camp : le prince de Rohan et M. de la Mortière ; comme brigadiers : MM. de Rosambo et de Boisclairin. Dans cette journée heureuse, une éclaircie, au milieu de nos sombres défaites, les deux maréchaux luttent victorieusement contre des forces supérieures.

Le prince avance à la tête des grenadiers et des chasseurs ; il pousse les ennemis avec tant de vivacité qu'à peine ont-ils le temps de retirer leur canon à force de bras. Tandis que Broglie et Condé donnent leurs ordres côte à côte, un projectile d'artillerie fait sauter près d'eux plusieurs caissons de munitions ; l'un et l'autre sont renversés par les attelages affolés. Ils se remettent en selle, tout meurtris et, dans la poursuite, Condé

harcèle les Hanovriens jusque vers Cassel, en leur livrant plusieurs autres engagemens favorables à nos armes.

Dans la campagne de 1761, il fait autorité à l'état-major et prend part au conseil de guerre tenu par les maréchaux avant les opérations. Commandant de l'avant-garde, il exécute une série de mouvemens habiles avec ses bataillons de grenadiers et de chasseurs; tantôt repoussant l'attaque d'un parti allemand, M. de Vangenheim; tantôt, dans un fourrage, reprenant mille rations de vivres à l'ennemi : tantôt encore, avec une réserve, achevant le succès de la journée de Neheim, tantôt enfin canonnant la place de Hamm, et même on va le voir, changeant de tactique, pour assiéger Meppen, « petite place fraisée et palissadée, » où les ennemis ont des dépôts considérables.

« Si l'on avait l'espérance de conserver l'Ost Frise, écrivait Broglie à Choiseul, la possession de Meppen serait nécessaire pour jouir de la navigation de l'Ems. M. le prince de Condé serait heureux de faire cette conquête (1). » Par son insinuation bienveillante pour le prince, le maréchal voulait effacer l'effet d'une altercation assez vive qu'il avait eue avec son sous-ordre, le lendemain de la prise de Willinghausen (2). Broglie, homme difficultueux et jaloux de son autorité, lui avait reproché à cette occasion d'avoir voulu jeter du louche sur son attitude. « Ce n'est pas ma coutume, répliqua le prince en se cabrant cette fois : j'agis toujours selon la vérité de mon caractère. »

Lettre et réponse, Condé avait soumis le différend au ministre de la Guerre. Choiseul n'avait pas hésité à condamner le maréchal et avait donné à son contradicteur un grand témoignage d'estime par ce laconique billet : « Le Roi, monsieur, connaît votre volonté, votre exactitude. Sa Majesté pense que vous êtes infiniment au-dessus des tracasseries souterraines, qui ne peuvent pas offenser une conduite telle que la vôtre. » Et pour lui témoigner la confiance du gouvernement, il ratifie, malgré la jeunesse du prince, la proposition faite en sa faveur, au sujet de la direction du siège de Meppen. Bien que novice dans le métier d'ingénieur, Condé s'empressa de tout mettre en œuvre pour mener à bien cette mission délicate.

Éloigné de ses magasins, il dut forcer tous ses moyens pour

(1) Dépôt de la Guerre. Broglie à Choiseul. Coesfeld. Vol. 3590, 1er octobre 1761,
(2) 28 juillet 1761.

assurer la subsistance des troupes détachées au siège, et brusquer l'opération. Il trompa l'ennemi sur son itinéraire, couvrit sa marche avec adresse, et, tombant à l'improviste sous les murs de Meppen, somma le gouverneur : « J'aime mieux mourir, » répondit simplement le major Udam, homme énergique, rivé à son règlement et décidé à épuiser les ressources de sa défense. Il savait cependant sa petite garnison menacée d'un assaut donné par quarante-cinq compagnies de grenadiers, suivies d'un corps considérable de chasseurs et de trois régimens de dragons à pied.

Le siège fut aussitôt poussé avec activité. Ceinte d'un mur épais et de fossés profonds, la place était en outre défendue par plusieurs ouvrages extérieurs. Condé se révéla officier du génie, comme il s'était déjà révélé canonnier en rase campagne. Avec l'aide de l'ingénieur Bourcet de la Saigne et de l'artilleur de Saint-Auban, il dirige les travaux d'attaque au milieu d'un feu violent qui lui laisse tout son sang-froid, place artistement les batteries, fait pousser méthodiquement les tranchées. Le tir continu des assiégés a beau inquiéter et retarder les travailleurs. Ils sont animés par la constante présence du jeune chef qui se poste souvent sur les points les plus exposés au canon des remparts. Il montre qu'il a étudié avec fruit Cohorn et Vauban. Ensuite il va visiter les blessés à l'ambulance. Sa sollicitude lui gagne les cœurs dans le corps de siège ; il a fait preuve ainsi des doubles dons du commandement.

La place se rend enfin, n'ayant plus ni munitions, ni vivres, et les bombes ayant fait sauter le magasin à poudre. La garnison est prisonnière, mais sort de l'enceinte avec les honneurs de la guerre. Le gouverneur allemand, après avoir éprouvé l'énergique vaillance de l'assaillant, ne peut que rendre hommage à sa magnanimité.

La dernière campagne de la guerre de Sept ans, celle de 1762, en apportant à Louis-Joseph l'honneur d'un commandement désiré, devait le sacrer capitaine dans notre histoire militaire. « On crut alors, dit le duc d'Aumale, qu'on allait voir reparaître le grand Condé. » Mais l'illustre historien s'empresse d'ajouter : « Il n'y a qu'un grand Condé. » Laissons à Louis-Joseph un moindre piédestal.

Les maréchaux Soubise et d'Estrées opéraient en Westphalie avec 80 000 hommes. Le prince de Condé commandait la

réserve du Bas-Rhin (1) (46 000 hommes) (2), divisée en six corps : ceux de MM. de Lévis, d'Affry, de Montazet, de Saint-Chamans, d'Auvet et de Conflans, bons gentilshommes ayant acquis l'expérience dans les campagnes précédentes : hommes d'action et hommes de métier.

Condé avait son quartier général à Dusseldorf. Il devait d'abord défendre les passages du Rhin, assurer par des détachemens les garnisons des places fortes en Westphalie, inquiéter les communications des Hanovriens avec la Hollande et lancer des troupes légères jusque sur le bas Ems, en menaçant les environs de Munster et de Hamm (3).

L'armée ennemie était commandée par les deux Brunswick, l'oncle et le neveu, les meilleurs élèves du grand Frédéric. Le duc était le vainqueur de Crefeld, Minden et Willinghausen. Charles-Ferdinand, surnommé le Prince héréditaire, avait été battu à Clostercamp. Il n'en avait pas moins la méthode du professeur prussien. Il prit l'offensive pour tâcher de recouvrer la Hesse que les Français lui avaient fait perdre. Région à la fois boisée et accidentée, cette province est caractérisée par le massif du Hartz et les monts de Thuringe qui, avec leur prolongement en Bohême, forment l'épine dorsale séparant les plaines de la Westphalie de l'Allemagne centrale. La Werra ou haute Weser, qui naît sur le versant méridional des monts de Thuringe, limite à l'Ouest le Thuringerwald. Là s'étend un riche bassin salifère, autour duquel vont opérer les armées en présence.

Le ministre de la Guerre écrivait le 3 janvier au maréchal de Soubise (4) : « Je suis dans la confiance que vous ferez usage incessamment du corps de troupes du prince de Condé et lui enverrez les ordres relativement au projet que vous avez concerté avec M. le maréchal d'Estrées. » Les deux maréchaux n'hésitèrent pas à appeler à eux comme renfort ce corps déjà éprouvé. Le 22 juin, l'armée française sous leurs ordres était rassemblée auprès de Cassel. Un mémoire émanant du quartier

(1) Condé succédait, dans son commandement, au marquis Charles de Vogüé, qui s'était fort distingué dans les campagnes précédentes. (Voyez la notice citée ci-dessus de M. le marquis de Vogüé.)

(2) 61 bataillons, 48 escadrons, 100 pièces de canon. Archives de Chantilly, ms. 1050; Général Pajol, *Guerre de Sept ans*, t. V, p. 316.

(3) Dépôt de la Guerre, vol. 3608-137, vol. 3609-58. Condé à Choiseul, 13 mars 1762.

(4) Dépôt de la Guerre, vol. 3610, 33.

général fut adressé à Condé pour lui tracer les grandes lignes d'une diversion qu'on attendait de lui.

« Le Roi, lui manda Soubise, veut que vous veniez à Giessen dans la Hesse. » C'est alors qu'on vit Condé se surpasser comme manœuvrier. Le but de ses opérations ultérieures consistait à laisser un rideau le long du Rhin, en Westphalie, et à se rapprocher de l'armée des maréchaux dans la Hesse, pour grossir leur nombre ou les appuyer, « afin, selon l'expression du maréchal, de donner jalousie à l'ennemi. » Son jeu était par suite de marcher vite et de se dérober à tout engagement, tant qu'il n'aurait pas fait jonction ou du moins ne se trouverait pas en liaison avec le gros de l'armée, vers Marbourg, dans cette région montagneuse de la Hesse où il pourrait profiter de l'avantage du terrain. Mais le voilà bientôt retardé dans sa marche par la difficulté des distributions de vivres, parce qu'il traverse un pays pauvre ou dévasté, au milieu de populations hostiles. « Il ne peut, assure-t-il, faire plus grande diligence. » Les troupes sont harassées par des marches forcées. Tout ce qu'il lui sera possible d'accomplir, ce sera d'arriver vers le 8 août sur l'Ohm (1), et il s'attend à ce que l'ennemi lui en dispute le passage. « Voulez-vous, écrit-il à son beau-père, que je l'attaque, si j'en trouve la possibilité? En tout cas, il me paraît difficile, dans la situation où sont les choses, que je puisse vous joindre sans me commettre à combattre... Je vous amène 20000 hommes qui ne demandent pas mieux. » Condé a franchi cinquante lieues en onze jours, par les chemins de la Wetteravie que les pluies ont défoncés, et a gagné le haut Eder. Cette marche difficile où il n'a laissé personne en arrière, et avec l'ennemi en flanc, lui a fait déjà grand honneur. Il a dû employer des formations spéciales pour n'être pas entouré en cours de route. Arrivée là, son avant-garde, commandée par le marquis de Lévis, fait des démonstrations sur l'Ohm avec MM. d'Affry et de Conflans, qui s'emparent de quelques postes. M. de Lévis, cadet de Gascogne, est un des héros de la guerre d'Amérique où il s'est particulièrement distingué à Québec. Du commandement du maréchal de Broglie, il a passé sous celui de Condé, qui connait sa bravoure et sa ténacité.

M. le Prince se retranche et prend près de Giessen, à Grum-

(1) Petit affluent de la Fulda.

mingen, une position d'attente qui lui est imposée par les circonstances. « M. le Prince héréditaire, écrit-il à Soubise, est campé à Homberg et M. de Luckner l'a joint hier, j'en ai la certitude. » On reconnaît là le général qui sait s'éclairer et n'opère devant l'ennemi qu'en connaissance de cause. C'est aussi un chef prudent non moins qu'avisé : « Si je passe l'Ohm pour m'approcher d'Asfeld, je fais une marche en prêtant le flanc de très près au Prince héréditaire qui est à présent aussi fort que moi, et je m'expose à un combat : ce n'est pas là le plus grand inconvénient; si vous l'ordonnez, nous le risquerons volontiers; mais d'où vivrai-je?... je tire mon pain de Giessen. Il sera facile aux ennemis campés à Homberg d'intercepter mes convois... » Ah! les ravitaillemens, la pierre d'achoppement de tant de manœuvres savantes en campagne, surtout à une époque où les services que nous appelons « de l'arrière » étaient encore en enfance, d'où, faute de grands magasins préparés et de moyens de communication, on ne savait guère que réquisitionner, vivre sur le pays : mais quand le pays était épuisé?...

Condé se trouvait en assez mauvaise posture avec sa réserve du Bas-Rhin, entre Grumberg et Giessen, menacé par deux corps ennemis, et très inférieur en forces. Son corps pouvait être écrasé, avant que l'armée des maréchaux, venant de Westphalie, mais encore éloignée, ne fût en mesure de lui porter secours. Il fallait à tout prix que le prince se rapprochât d'elle ou livrât un combat heureux, avant d'avoir sur les bras toutes les forces ennemies concentrées. Le canon seul pouvait le dégager de cette étreinte.

Sur un plateau près de Grummingen, se distinguaient encore les vestiges des lignes que les Romains avaient construites dans l'antiquité contre les Germains. C'est là qu'électrisé par ce monument des premiers âges, où le sort des empires se remettait déjà au dieu des batailles, confiant dans ce rempart dont il se couvre et plus encore dans les vaillantes poitrines d'hommes dont il se sent armé, le prince français accepte l'engagement contre le premier corps ennemi qui se présente, celui du Prince héréditaire prussien.

Le marquis de Lévis a tout fait d'avance pour en ralentir la marche par des escarmouches et des charges réunies.

Derrière cette avant-garde si bien commandée, Condé a toute sa réserve dans la main. Elle est fort entraînée et quelques

jours de repos lui ont permis de se refaire de la fatigue des marches forcées. Ses mouvemens sont un peu gênés par les ravins escarpés de ce pays montagneux, coupé et boisé. L'habileté du prince sera d'en tirer parti. On le trouve partout dans cette journée du 23 août, où se livre le combat de Grummingen, en tête, en queue, au centre des colonnes, luttant avec énergie contre des forces supérieures et leur tenant tête. Il porte lui-même ses ordres au milieu du feu, et prodigue sa vie, comme ses moindres officiers, dans une défense acharnée.

A cette journée, la tactique de Lissa, de Liegnitz et de Torgau est impuissante. Le général français semble deviner les manœuvres qu'elle lui oppose, les pièges qu'elle lui tend et il les déjoue par l'art, la méthode et la vivacité de ses ripostes. Il excelle surtout à poster son artillerie. Elle fait un feu si bien dirigé qu'elle démonte les pièces du Prince héréditaire et culbute ses deux bataillons de grenadiers de soutien. « On voyait du landwehrt, dit la relation française, les mouvemens qu'il se donnait et l'ébranlement de ses troupes. » Le landwehrt, c'était le retranchement romain. C'est encore contre les Germains que ce rempart servit ce jour-là. Le prince de Condé ne s'en laissa pas déloger.

Le duc de Brunswick, bien qu'il n'eût pu suivre de près l'armée française depuis son départ de Cassel, car il s'avançait avec la lenteur compassée des Allemands, était en pleine marche avec toute son armée, pour s'approcher de son neveu et le soutenir par un second échelon.

Le lendemain du combat de Grummingen, 24 août, à deux heures du matin, le Prince héréditaire, n'ayant plus de canons disponibles, prit le parti de se retirer en abandonnant plusieurs pièces d'artillerie et tous les blessés, sans attendre le secours de son oncle. Condé s'empara de ses plus belles pièces, et, prenant alors bravement l'offensive, poursuivit l'arrière-garde de l'ennemi par ses troupes légères, appuyées des dragons et de deux brigades d'infanterie. La poursuite atteignit ainsi le pont du Wetter. « La bonne contenance du prince de Condé en a imposé au Prince héréditaire, » écrivait le lendemain au ministre le maréchal de Soubise, avisé par une estafette du résultat de cette première journée et tout fier de signaler la victoire de son gendre (1).

(1) Du camp de Maberzel, 24 août 1762. Dépôt de la Guerre, vol. 3612, f° 235.

Le 27, devançant les colonnes de l'armée qui continuait à s'avancer, Soubise se porta de sa personne au camp de Condé à Marienborn, afin d'y conférer avec lui (1). Ce jour-là, l'avant-garde de l'armée des maréchaux, commandée par les comtes de Guerchy et de Stainville, passait le Nidder. Deux jours après, elle prononça son mouvement, pour se rapprocher de Condé, mais sans pouvoir lui permettre encore d'opérer sa jonction; car il avait l'ennemi devant lui. Ferdinand de Brunswick renforcé par le général de Luckner, tête de colonne du second échelon de l'armée prussienne, le serrait de près. Le prince dut se replier sur Friedberg par une marche de nuit pour reprendre une position plus en arrière et éviter ainsi à la réserve du Bas-Rhin un échec possible avant la jonction désirée. Heureusement, il avait fait reconnaître le pays; il put occuper les hauteurs avantageuses de Johannisberg et se relier avec l'avant-garde de la principale armée. Il assurait ainsi, par la basse Nidda, sa liaison avec les maréchaux. « Sur les hauteurs de Homberg, écrivait-il au ministre, j'étais en sûreté, et tout aussi à portée d'exécuter les ordres de messieurs les maréchaux qu'à Nauheim. Malgré mon peu d'artillerie, j'ai foudroyé l'ennemi au point de l'empêcher de se former en bataille et de l'obliger à se retirer... Le Prince héréditaire a voulu faire une petite tentative sur ma droite, elle n'a pas mieux réussi (2). »

A la suite de la reconnaissance ordonnée par Condé, la tour imposante de Johannisberg devint l'enjeu des deux partis. C'était une vigie du passé émergeant sur l'horizon à plusieurs lieues à la ronde, avec des vues étendues. L'avant-garde de Condé s'y porta sous le commandement du marquis de Lévis, tandis que l'armée des maréchaux, passant le Nidder et la Nidda, allait se concentrer dans la plaine de Friedberg, prête à donner au besoin. La troupe de M. de Lévis comprenait les deux régimens de grenadiers royaux d'Ally et de Cambis, les régimens de dragons de Chapt et de Flamarens, des volontaires du Dauphiné, les régimens d'infanterie de Conflans et de Wurmser, plus une réserve de deux cents chevaux, excellentes troupes bien encadrées, malgré leur manque d'homogénéité apparent.

Posté dès le matin du 30, au Johannisberg, Lévis est assailli

(1) Dépôt de la Guerre, vol. 3612, f° 235.

(2) Condé à Choiseul, camp de Bommersheim. Dépôt de la Guerre, 3612; 232 *bis* et 286.

par le prince Ferdinand et par Luckner, dont les colonnes d'attaque ont pris la tour pour objectif. Il fait bonne contenance avec ses troupes légères sur sa forte position défensive. A ce moment, Condé, qui s'est rapproché de son avant-garde, a comme une illumination soudaine du champ de bataille. Il lui faut écraser les têtes de colonnes ennemies (une dizaine de bataillons), avant qu'elles puissent être soutenues par le gros des Hanovriens qu'on voit déboucher au loin.

Pour renforcer M. de Lévis, la brigade d'infanterie de Boisgelin est la première arrivée à la rescousse, aidée des régimens de Narbonne, Le Camus, d'Argentré et de la réserve de Stainville. Condé lui prescrit de se former en bataille devant le bois. Le marquis de Lévis redouble de résistance. La brigade d'Orléans a essuyé par trois fois le feu de l'aile gauche ennemie, qui a pris une position de flanc, avec de la cavalerie. La troupe française se venge à la baïonnette et perce jusqu'à la deuxième ligne hanovrienne en terrassant la première. Elle prépare ainsi le succès des brigades suivantes, Limousin et Anhalt.

Mais voici le renfort : le régiment de Boisgelin s'avance, l'arme au bras, sans tirer, sous le commandement du comte de la Guiche, un vieux maréchal de camp à cheveux blancs, qui guide sa troupe à pied, l'épée à la main. « Il n'est pas possible, dit un témoin, d'aller au combat avec plus d'empressement et de gaîté que ces braves gens (1). » Ils reçoivent la décharge ennemie sans se disloquer. Condé forme ses grenadiers royaux en colonne, leur donne l'ordre de ne charger qu'à la baïonnette, et les lance sur l'ennemi en se mettant à leur tête. La crête des bois est enlevée. Les Hanovriens, qui escaladent la hauteur, sont culbutés du plateau en une demi-heure, chassés du bois, rejetés en désordre dans la plaine. Condé les presse trop vivement pour leur donner le temps de se rallier, sous la protection de la cavalerie prussienne postée près de Niedermerle. Le canon atteint l'ennemi dans la poursuite et lui fait beaucoup de mal. Sa cavalerie détache le régiment de dragons anglais Elliot, qui s'avance au galop comme une trombe aux abords de Niedermerle, passe sur le ventre des hussards de Conflans, jette sur le bord d'un ravin les dragons de Schomberg, mais est arrêté dans son élan

(1) *Mémoires* du baron de Tricornot, officier de la réserve de Condé, témoin et acteur du combat. Communiqués par la famille à laquelle j'en exprime mes remerciemens.

par l'approche des régimens de Choiseul, de Chapt, de Flamarens et de Nicolaï, chargés à leur tour. Les Anglais plient sous le choc, dans la mêlée, et s'enfuient à toute bride. L'infanterie ennemie suit ce mouvement et se rallie derrière l'Ulzbach. La cavalerie prussienne soutient cette retraite précipitée, puis disparaît par un demi-tour à droite par quatre comme à la manœuvre, « dans une discipline superbe, » relate un des acteurs de la scène. Tous les escadrons ennemis s'engouffrent dans le ravin de l'Ulzbach et, comme ils ne peuvent le passer tous à la fois, les troupes de Condé les taillent en pièces entre Ober et Niedermerle, sous le commandement du marquis de Saint-Chamans, lieutenant général, du comte d'Houdetot, maréchal de camp, et du comte de Saint-Chamans, colonel d'infanterie.

Près de la moitié du régiment allemand de Muller fut pris et tué, son colonel fut blessé et prisonnier. Il traversa le champ de bataille, sous la conduite d'un dragon français, et dut passer à côté du cadavre de son fils, sabré dans la mêlée (1). La troupe du marquis de Conflans prit l'étendard d'un régiment de cavalerie hanovrienne ; l'infanterie allemande mise en déroute regagna le ravin du Wetter.

Cependant le corps principal du duc de Brunswick est encore intact. Condé, avec son artillerie, foudroie ces masses impassibles, puis s'élance contre elles au pas de charge et les enfonce. Plusieurs de ses batteries placées par lui-même produisent un effet décisif.

Voyant ses troupes d'avant-garde débusquées, le Prince héréditaire, pied à terre, s'était mis à la tête de ses bataillons pour les ramener au combat. Il fut alors renversé par un coup au bas ventre, et sa chute hâta la défaite des confédérés, en les privant d'un chef habile et vaillant. « Il échappa bien heureusement à nos dragons, écrit le colonel de Tricornot. Il était dans un chariot couvert que ceux-ci dédaignèrent de prendre, parce que les chevaux leur parurent mauvais, et qu'ils préféraient courir en avant pour faire meilleure capture ; ils ne se doutaient pas quelle proie ils laissaient. »

La valeur du général de Luckner sauva seule l'infanterie ennemie qui put gagner Nuheim, poursuivie par la cavalerie de Lévis et de Stainville, soutenue dans sa retraite par sa propre

(1) *Mémoires* de Tricornot, *loc. cit.*

cavalerie. Un des nôtres, le vieux comte de la Guiche, emporté par son cheval, fut capturé. Luckner fut reconduit à coups de canon jusqu'au delà du Wetter. Condé détacha à la poursuite, outre les dragons et les troupes légères, la brigade d'infanterie du Limousin et celle de Berry-cavalerie. Elles firent beaucoup de prisonniers et s'emparèrent de plusieurs caissons de munitions. L'ennemi ayant rompu les gués du Wetter, la poursuite dut s'arrêter là. Arrivé au secours de son neveu, le duc de Brunswick recueillit les fuyards. La réserve du Bas-Rhin campa derrière le ruisseau de l'Ulzbach.

C'est à l'initiative du prince de Condé, encore isolé et à peine soutenu à distance par l'arrivée de l'avant-garde des maréchaux, que fut due la victoire de Johannisberg. En dirigeant ses têtes de colonnes sur le plateau de la tour, il avait mis dans sa marche une célérité et une précision qui n'avaient pas laissé aux Allemands le temps de faire intervenir leur second échelon. Le champ de bataille lui resta. Il était couvert de cadavres : 1500 morts ou blessés, du côté des Français; les Hanovriens et Anglo-Prussiens avaient amené là près de 80000 hommes, dont l'avant-garde seule avait été engagée sérieusement; elle avait donné à fond, mais n'avait pu vaincre la résistance de M. de Lévis. Elle avait perdu 1 étendard, 10 pièces de canon, environ 500 hommes tués, 1 000 à 1100 prisonniers et beaucoup de blessés. Le combat s'était prolongé de neuf heures du matin à cinq heures du soir. Les dragons de Schomberg firent un butin si considérable qu'on l'estima à 100000 écus. Cela fut vite gaspillé. Aux représentations de leurs officiers, les dragons, qui faisaient bombance, se contentèrent de répondre : « Si nous sommes tués, notre argent serait perdu; mieux vaut s'en bien faire honneur. » Rien n'était assez cher pour eux. Ils payaient aux Allemands dans leurs bivouacs six francs une bouteille de vin.

La réserve du Bas-Rhin campa dans la plaine de Friedberg à côté de l'armée des maréchaux. Le 4 septembre, les dragons de Schomberg occupèrent encore le plateau de Johannisberg; le 12, ils étaient à Marbourg, capitale de la Haute-Hesse.

M. de Boisgelin, colonel du régiment de son nom, fut chargé par le prince d'aller porter au Roi l'étendard pris sur les ennemis, ainsi que le détail du combat, et partit la nuit même. C'est par une lettre fort simple que Condé annonçait sa jolie victoire à Versailles. « Le Prince héréditaire, écrivait-il, vient d'être

battu par le corps que le Roi a bien voulu me confier, conjointement avec celui de M. de Stainville. Les troupes ont fait des prodiges, et particulièrement le régiment de Boisgelin, commandé par MM. de Chantilly et de Jenner. » Condé, l'adversaire d'hier, devient l'ami du vaincu blessé et veut lui prêter secours. Il écrit au duc de Brunswick pour lui témoigner son estime et lui offrir les soins de son premier chirurgien. Le maréchal de Soubise, dans son rapport daté de Friedberg, rend discrètement hommage au succès remporté par son gendre et déclare que, « sans la difficulté du passage du Wetter, toute l'infanterie hanovrienne était prise. »

La nouvelle de la victoire de Johannisberg, bien que peu efficace sur la suite des événemens, fut acclamée à Paris par la Cour et la ville. Le nom de Condé était dans toutes les bouches, comme après Rocroi. Le 9 septembre, un *Te Deum* fut chanté à Notre-Dame de Paris, à la gloire de nos armées; il y eut le soir illumination et feu d'artifice.

A la fin de novembre, les troupes prirent leurs quartiers d'hiver. Les négociations de la Diète de Ratisbonne amenèrent la paix de Versailles « par impossibilité de continuer les hostilités (1). » Condé revint en France, après six ans de guerre, trois années presque entièrement passées en campagne. Son épée rentrée au fourreau ne devait plus en ressortir que trente ans plus tard et dans des conditions bien différentes.

Louis XV accueillit son retour avec une faveur toute particulière, l'aida par ses attentions et ses complimens à supporter le deuil de son foyer désert. Il lui fit présent d'une partie des canons enlevés à l'ennemi par l'armée du Bas-Rhin. Le prince les installa sur le terre-plein de Chantilly autour de la statue du Connétable. Ses victoires le rendirent très populaire à la Cour et la ville. En le revoyant fier et modeste en même temps, le public se disait dans les salons : « Si avant sa vingtième année l'élève de Gassion avait écrasé à Rocroi les *tertios vejos* redoutés de toute l'Europe, Condé, avant ses vingt-cinq ans, en avait fait presque autant, avec les vieilles bandes du grand Frédéric. »

Quand le vainqueur de Johannisberg alla visiter les blessés de Hanovre aux Invalides, ces vieux serviteurs du Roi et de la

(1) M. Frédéric Masson, *Introduction aux Mémoires de Bernis*, ch. I.

Patrie baisèrent ses mains au passage. A la Cour, on organisa de grandes réceptions en son honneur.

A la première représentation d'une petite comédie de Rochon de Chabannes, intitulée : *Heureusement*, un personnage de la pièce, jeune militaire soupant avec une jolie femme, lui disait : « Je bois à Cypris » et la dame répondait : « Moi, je bois à Mars. » En prononçant ce mot, Mlle Hus, l'actrice qui jouait le rôle de Mme de Lisban, jeta les yeux sur la loge du prince présent à la représentation et lui tendit son verre, avec un geste et un sourire significatifs, aux applaudissemens de la salle.

Le retour du prince à Chantilly, auprès de ses deux orphelins et de la tombe de la princesse, dut être poignant pour son cœur. L'amour s'en était retiré momentanément, comme la main invisible du bonheur. Il devait revoir longtemps encore par la pensée la mère de ses enfans; elle avait eu sur ses lèvres jusqu'à la dernière heure le nom de l'époux absent pour le service du Roi. Voulant plaire à la population qui l'acclamait, il secoua son chagrin et donna une fête où l'abbé Prévost, en résidence dans les environs et déjà célèbre par son roman de *Manon Lescaut*, tint un rôle dans une comédie de J.-B. Quin (1).

Après la paix de Versailles, Ferdinand de Brunswick, rétabli de sa blessure, fit un voyage en France et ne parut nullement garder rancune aux Français de la balle qui l'avait cloué sur son lit à Johannisberg. Sa première visite fut pour son généreux vainqueur. Il fut reçu à Chantilly selon les hautes traditions du lieu. La vue des canons allemands aurait pu offusquer le visiteur. Condé eut la délicate attention de les faire disparaître avant l'arrivée attendue. Ferdinand de Brunswick, l'ayant appris par hasard, dit à son hôte : « Ah! prince, vous m'avez vaincu deux fois : à la guerre par vos armes, dans la paix par votre modestie! »

Général DE PIÉPAPE.

(1) 26 septembre 1762. Citation de M. Macon, *Chantilly et le Musée de Condé.*

LES POÉSIES DE M. FRANÇOIS MAURIAC[1]

Je suis en retard avec un jeune poète très distingué, qui me semble avoir l'étoffe d'un grand poète, qui très probablement avortera; car il me semble profondément atteint de cette lassitude avant la vie et de cette « fatigue de n'avoir rien fait, » comme dit le bon peuple, gage presque certain de langueur incurable; mais qui aussi peut se ressaisir, se rendre maître des qualités incomparables que le destin a mises en lui et nous donner un poète tout à fait dans le goût de Lamartine.

Car les deux muses de Lamartine jeune furent la Religion et sa propre enfance et les deux inspirations de M. François Mauriac sont la nostalgie de l'enfance et le sentiment religieux. Ajoutez-y, çà et là, très rarement, un peu de passion amoureuse, très triste et très amère, à la manière de *Volupté* de Sainte-Beuve, et vous avez, ou je me trompe fort, toute l'âme de M. François Mauriac.

Elle est très belle, très délicate, très pure, un peu féminine; elle est délicieusement *adolescente*. Le duvet de la pêche est là tout entier, sans que rien l'ait flétri, ni même touché. C'est un cas extrêmement rare et charmant tout à fait.

Ce qui domine, c'est encore ce regret de l'enfance envolée qui, chez Lamartine, chez Hégésippe Moreau, chez M. Fernand Gregh, ont si vivement ému les lecteurs de trois générations différentes. Les jeunes gens se divisent très nettement en deux classes, ceux qui s'évadent de l'enfance avec enivrement, ce que,

(1) *Les Mains jointes. — Adieu à l'adolescence.*

du reste, il ne faut pas leur reprocher tout de go, ni trop durement, car ils peuvent être ceux *quibus non risere parentes*, ou ils peuvent être des êtres d'action impatiens d'agir, etc. ; — et ceux qui sentent très nettement à dix-huit ans ce que l'on ne sent d'ordinaire qu'entre soixante-dix et quatre-vingts, à savoir que l'enfance est la seule chose qui puisse permettre de pardonner à la vie. Ces derniers sont des âmes profondes, qui, s'ils sont doués du bien dire, sont poètes, au moins pour un temps, dans la plus exquise acception du mot.

Or M. Mauriac est doué du bien dire, et je dis doué, car aucun poète n'est autant que lui exempt de toute imitation, de tout souvenir de lecture, peut-être même ou à peu près de toute lecture. « Soyez vous-même et n'ayez pas de mémoire, » disait Massenet à ses disciples, M. Mauriac n'a pas de mémoire ou ne veut pas en avoir. Il n'a que celle de lui-même. Mais comme il l'a bien !

De la douceur du passé
Un enfant triste se lève;
Il a les yeux pleins de rêve
Des vieux pastels effacés.

Son regard qui se souvient
Sourit d'un triste sourire
Et toute la nuit l'attire
Vers moi qui le connais bien.

Ce crépuscule ressemble
Aux soirs anciens qu'il aimait.
Le même souffle embaumait,
Nos rêves chantaient ensemble.

Le vent de ce soir, le vent
Frôla jadis les mains lasses
Des petits garçons rêvant
Dans le sommeil lourd des classes.

Et notre enfance fluette
Pleure dans la vieille cour
Où sa tendresse inquiète
Fut comme une aube d'amour.

Et c'est ce retour vers les années bleues qui lui inspire les *Vacances de Pâques*, les *Grandes vacances*, réminiscences de tout ce qui, autrefois, fut frais, vif et plein, et qui maintenant,

à n'être goûté qu'en souvenir, paraît, quoi qu'on fasse, un peu terne et un peu vide. C'est ce retour invincible qui fait qu'il s'arrête devant le cortège de petits enfans des écoles, orphelins sans doute ou moralement abandonnés.

... Ces tout petits
Qui rentrent dans l'ombre où personne
Ne devine en leurs corps chétifs
Une âme immense qui frissonne.

Ils ont un très mince visage,
Pâle, avec des taches de son.
On ne sait pas quel est leur âge ·
Nul ne connaît leur petit nom.

C'est ce retour encore qui, à propos de la mort d'un ami d'enfance, fait monter, de son cœur à ses lèvres, ces vers tout gonflés de souvenirs, ces vers *vivans*, comme j'en connais peu et qui se mettent si vite à l'unisson de votre âme qu'il vous semble que c'est vous qui les avez faits. Cette impression, que donne souvent Lamartine, est à considérer comme le vrai critérium des vers qui sont le chant spontané de l'âme elle-même.

Soirs d'été. Nous étions assis sur la terrasse,
L'âme pacifiée, inoccupée et lasse.
Nous parlions vaguement de l'âme et de la vie
Devant la plaine d'ombre et de ciel confondus
En regardant au loin des lueurs d'incendie
Du côté de la lande et des pays perdus.
Parfois dans le silence on entendait l'orage.
. . . .
Et la pluie arrivait, de loin et tiède, sur
Le jardin secoué par un vent de tempête.
Et nous fuyions avec nos vestes sur la tête.
Dans la chambre du pavillon, je te lisais
Des vers que tu jugeais merveilleux, pour me plaire.
Puis les parfums flottaient des massifs arrosés.
. . . .
Une odeur de mouillé venait des terres molles.
Et ton bras doucement pesait sur mon épaule.

La solitude de l'âme s'exprime admirablement dans une courte pièce de M. Mauriac où, avec un grand plaisir, j'ai trouvé un renversement, ou plutôt une reprise, un ressaisissement de la pensée, qui est bien curieux et bien sympathique. D'ordi-

naire, les éplorés se contentent de dire : « Mon âme est seule; mon âme est triste; mon âme est repliée; elle est bien malheureuse. » Ils s'arrêtent là. M. Mauriac se reprend et sait se dire : « Et celle des autres ! » et tout l'égotisme romantique disparaît aussitôt. C'est infiniment touchant et c'est très sain.

L'âme pleure d'être inconnue. Elle s'étonne
Qu'on passe indifférent à ses yeux de langueur.
Elle ne songe pas qu'il est d'autres automnes
Tristes comme le sien, au fond de tous les cœurs.

Elle voit seulement les larmes qu'elle pleure
Et pense qu'il n'est pas au monde d'autre nuit
Que celle appesantie au toit de sa demeure
Et que les autres ont le bonheur qui la fuit.

Lasse de s'émouvoir à la douceur des voix
Du passé qu'elle aimait jadis à reconnaître,
L'âme regarde un peu ses larmes d'autrefois,
Sans plus se rappeler ce qui les a fait naître.

Elle n'éveille plus le bon désir de vivre,
Ni même de trouver un soir les yeux élus ;
Détachée à jamais, elle ne cherche plus
Celle qu'il faut aimer ni celui qu'il faut suivre.

L'amour, la femme, comme je l'ai dit, passent très rarement à travers ses vers. On les y trouve cependant, très discrètement évoqués, sous forme, ou d'amour d'hier qui a déçu et laissé un goût de cendre, ou, — vous vous y attendiez, — sous forme d'un amour ancien, d'un amour d'enfance qu'on sent qui doit demeurer ce qu'à jamais on a goûté de meilleur. Amour d'hier :

Je veille seul dans la demeure ensommeillée,
Je veille seul avec mon cœur triste à mourir;
La lampe assiste humble et fidèle à la veillée,
Comme un ami devant lequel on peut souffrir.
. . . .
. . . .
Mes lèvres ont goûté l'amertume des joies.
J'ai connu la détresse où la gaîté se noie,
Le désir et la peur de me mettre à genoux,
Et les larmes, au creux des plus ardentes joies,
Du pauvre amour trompé que nous portons en nous.

Mais ce soir, évoquant la laideur de ma vie,
Et la femme chantante et toujours poursuivie,
Tant de nuits sans sommeil et leurs mauvais vouloirs,
Il ne me reste plus que la peine; et l'envie
D'oublier tout; et la langueur des troubles soirs,
Et la femme chantante et toujours poursuivie.

Amour d'enfance, et l'on verra combien celui-ci est plus fort, plus pénétrant et plus tenace. Celui-ci, il a poussé ses racines. Le cœur de M. Mauriac est un cœur qui vit dans le souvenir, comme les sirènes vivent dans la mer.

Je reviens, — pour me souvenir, — m'agenouiller
Devant le tableau vieux où souffre ton sourire,
Où tes yeux d'enfant triste ont des lointains rouillés.

Il n'est pas, ce portrait dont la langueur m'attire,
Il n'est pas sur les murs de la chambre où je dors;
Mais dans mon cœur où ton image pleure encor.

Petite âme de songe et pour toujours enfuie,
Tendresse qui m'enchante et met du rêve en moi,
Malgré la route morne et sous le ciel de suie;

Toi qui n'existes plus ou qui n'es plus la même,
Près de qui je fus silencieux dans l'émoi
Des rêves partagés, l'hiver, à l'heure blême.

. . . .

. . . .

Ce qu'a toujours aimé depuis que tu n'es plus
Ma peine, c'est les yeux en larmes reconnus
D'une figure triste et qu'apeure la vie.

Mais dans la rue, où vont d'obscures destinées,
Quand le ciel est si bas qu'il touche aux cheminées,
Elle n'a pas croisé d'ami qui la connaisse.

Lasse de rêver seule en le jardin perdu
Où la détresse gît de ma vingtième année
Cependant que s'étiole à jamais ma jeunesse,

Elle n'espère plus ton retour attendu,
Et songe que ta vie a traversé sa vie,
Petite âme de rêve et pour toujours enfuie.

Il y a une pièce qui n'est pas loin pour moi d'être un chef-d'œuvre, sauf quelques obscurités et quelques tours un peu

pénibles, où M. Mauriac, — tel du moins qu'il est aujourd'hui, — se résume tout entier, qui, en même temps que : *Appel à la pitié*, pourrait être intitulé *Confession*, et même confession générale; et qui vous donnera l'idée complète et de l'état d'âme de l'auteur et aussi de la perfection de forme où jusqu'à présent il peut atteindre. Je la donne presque tout entière; je vous prie de la lire très attentivement; M. Mauriac l'a intitulée *le Vaincu*.

Quand vous voyez passer dans l'air mouillé du soir,
L'ami comme jadis, l'ami d'autres années,
Qui se berce de vers au tombant des journées
Et qui n'a plus en lui le mirage et l'espoir;

. . . .
. . . .

Songez à ce fardeau de faiblesse que porte
Sa petite âme vaine, où chantonne toujours
Le refrain puéril et las des vieux amours,
Son âme où traîne le parfum des choses mortes.

. . . .
. . . .

Lors, laissant loin de vous la facile ironie,
La vaine cruauté du sourire voulu,
Vous la retrouverez, cette âme et son génie
Comme un vieux livre aimé jadis et souvent lu.

Et dans son jardin clos voyant des feuilles mortes
Effacer devant vous la trace des allées
Et la rouille rongeant le fer des vieilles portes
Et le lierre voilant les urnes écaillées;

Vous songerez : *cette âme a devancé son heure;*
Elle connut trop tôt les brumes de l'automne.
A l'âge où dans le cœur un vol d'espoir frissonne,
Elle est déçue, elle est isolée, elle pleure.

. . . .
. . . .

Alors, ayant jeté les yeux sur votre frère,
Qui n'a plus comme vous la clarté d'un espoir,
Pour que votre pitié lui soit douce et légère,
Vous lui direz ces mots que l'on trouve le soir.

Vous avez pu juger du style de M. Mauriac, qui manque de force; mais qui a de la souplesse et de la grâce et de l'aisance de tour. Sa langue est très bonne, et je ne trouve à relever dans son volume que *je défaille*, que je ne crois pas qui soit français, le verbe *défailler* m'étant inconnu. C'est sur le rythme que

M. Mauriac devra faire porter toute son attention et toute sa vigilance.

Il n'a pas l'oreille assez sensible. Il a une horreur pour la *diérèse*, qui est fâcheuse. Il ne s'imagine pas combien *pieux* compté pour une syllabe est horrible et combien *silencieux* compté pour trois syllabes est au moins désobligeant, et combien *médiocrité* compté quatre syllabes est bizarre. Autre affaire. Dans la même pièce il entremêle les vers de dix syllabes coupés 4-6 et coupés 5-5 et coupés 3-7. Il faut absolument choisir; sinon, on aboutit à quelque chose comme une prose où par hasard sont tombés des vers, et cela est parfaitement boiteux:

Jour blême et cru | par la fenêtre ouverte,
Bourdonnement | des mouches au plafond,
Dimanche triste | et campagne déserte
Et jeux d'enfans | dans le jardin profond

Rien ne remue | aux mornes horizons.
Chant d'un coq | dans une ferme isolée
Bruit du vent | sur les feuilles de l'allée,
Silence lourd | étreignant la maison.

Regrets toujours là | comme une habitude
Ma peine inconnue | et qu'on n'aime pas,
Ma médiocrité | dans la solitude...

Ce dernier a onze syllabes...

Et la pauvre laideur | de mon front las

Celui-ci est coupé 6-4...

La maison de campagne | obscure sent
Les coings alignés | au fond des crédences.
Dehors, c'est le silence assoupissant
Et dans l'éblouissement des vacances.

Ici il n'y a plus de rythme du tout, plus de trace. Oui, il faut que M. Mauriac se donne le sens rythmique.

Ce défaut est léger. J'en ai dit assez pour que tout le monde pense, je crois, que M. Mauriac est une grande espérance.

Ces lignes étaient écrites quand j'ai reçu le second livre de vers de M. Mauriac. Il est intitulé : *L'Adieu à l'adolescence*. Il n'est pas indigne du premier, il ne lui est pas supérieur. Les

thèmes sont les mêmes, dont je ne me plains pas : nostalgie dès l'enfance, amour de l'ami perdu, amour de Dieu, de plus rencontre de la femme aimée qui sera la compagne de la vie. C'est l'amour de l'ami perdu qui a le mieux inspiré le poète.

. . . .
Malgré tout, sois béni, pauvre mort, âme douce,
Enfant rêveur, qui venais voir tomber le jour
Dans ma chambre — à la fin des après-midi lourds ;
Tu m'attires encor lorsque tout me repousse.
. . . .
Nul ne savait ce qui pleurait dans ton sourire.
Ah ! ton dernier regard aux horizons quittés.
. . . .
O pauvre mort, ô pauvre mort, le soir descend
Comme ceux d'autrefois où s'éveillaient nos rêves.
Et n'est-ce pas encor ton cœur adolescent
Qui près de moi vers l'infini pleure et s'élève ?

O mon enfant, tu m'es plus qu'autrefois fidèle ;
Tu me suis pas à pas ; je me sens mieux aimé
Car depuis l'aube morne où tes yeux sont fermés
La présence est en moi de ton âme immortelle.

L'amour de Dieu, combattu par les passions humaines, agité et inquiet, plein d'ardeurs troublées et d'imploration de la Grâce, est aussi très sincère ici, très vrai, très simple et d'une inspiration véritablement chrétienne :

L'enfant revient, tremblant de foi, vers le mystère
De ce joug dont vous avez dit qu'il était doux,
Mais un souffle, un regard peut l'éloigner de vous.

Son âme faible est accueillante aux mauvais rêves,
Je voudrais, ô Seigneur, que le jour qui s'achève
Ne jette pas pleurant dans les bras défendus

Cet enfant retrouvé, mais si souvent perdu.

L'auteur n'a pas appris sa prosodie depuis son premier volume. Plus que jamais, il compte les syllabes de la façon la plus arbitraire et la plus capricieuse. Plus que jamais, il a l'horreur de la *diérèse* et il dira sans hésiter :

Les Camaïeux, l'odeur des *violettes* de Parme,

sans se demander si cela ne fait pas treize syllabes. Tout aussi délibérément il écrira :

> Tes *ruines* ont gardé dans le doux paysage,

sans s'inquiéter si *ruines* n'est pas de trois syllabes. *Inversement*, et c'est cela qui est curieux, et que je n'avais pas observé dans son premier recueil, il fait *bien* de deux syllabes, ce qui est infiniment étrange :

> Pour que Celui qui fait leur bien ici-bas...

et *fièvre* de trois syllabes, ce qui ne l'est pas moins :

> Je n'aime plus qu'à me pencher sur vos fièvres.

Lisez ces deux derniers vers tout haut, vous verrez la singulière impression qu'ils feront sur votre oreille.

N'importe ; la profonde et *originale* sensibilité de ce jeune homme nous promet un poète de rare essence ; et il suffit d'un peu de maturité et de quelque effort, et par là j'entends de quelque horreur de la négligence, pour que cette belle promesse soit tenue.

ÉMILE FAGUET.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française. *Bagatelle*, comédie en trois actes de M. Paul Hervieu. — Gymnase. Reprise du *Détour*, comédie en trois actes de M. H. Bernstein. — Spectacles de rentrée.

Voilà trois ans que nous n'avions eu aucune œuvre nouvelle de M. Paul Hervieu. Nous le regrettions. Sa manière vigoureuse et sobre tranche tout à la fois sur la frivolité des productions ordinaires du théâtre actuel et sur la brutalité de quelques autres. *Bagatelle* était, paraît-il, prête à passer depuis un an déjà; ce n'est pas une vaine formule de dire qu'elle était très attendue : elle a tenu tout ce que nous en attendions. Une fois de plus, nous avons admiré cet art si sûr, si maître de soi, où on devine des dessous d'observation si solidement établis, et qui donne si bien à réfléchir. J'ai noté naguère dans le théâtre de M. Hervieu une variété dont on n'a pas coutume de tenir assez de compte : le fait est que cette dernière pièce est fort différente de toutes celles que l'auteur nous avait données jusqu'ici. Tout au plus rappellerait-elle *l'Énigme*, mais dans une forme moins tendue, moins angoissante et moins sombre. M. Hervieu avait commencé par mettre à la scène, dans des pièces qui n'étaient que de la logique dialoguée, quelques-uns des problèmes qui se posent à la société moderne, étudiée dans sa cellule initiale, la famille, et qu'il résolvait en faveur de l'individu. Puis, dans son admirable *Course du flambeau*, il se plaçait, en dehors de toute théorie, devant une des lois implacables de l'humaine condition. Dans les œuvres qui suivirent, il se plut à dégager la somme de drame qu'enferment des destinées en apparence paisibles et unies, réalisant ainsi un type nouveau, celui de la tragédie en prose. C'est une comédie qu'il nous donne cette fois, et si, en plus d'un endroit, elle côtoie le drame, l'auteur a voulu néanmoins qu'elle

nous laissât une impression d'apaisement. L'observateur ne s'y défend certes pas de peindre la société de son temps telle qu'il la voit, c'est-à-dire sans indulgence; mais aussi il a su imaginer et faire vivre une figure si éclatante de noblesse morale et de pureté que l'œuvre, au centre de laquelle elle est placée, en est tout éclairée.

Nous sommes à la campagne dans une riche et hospitalière demeure où va, vient, babille, s'habille et se déshabille un peuple d'invités et d'invitées que renouvellent d'incessans « arrivages. » La maîtresse de maison, Mme Orlonia, est un type de vieille dame dont je me suis laissé dire qu'il a existé et qu'il existe, dans le monde où l'on reçoit, plus d'un modèle. A-t-elle jadis été galante? Il se pourrait que non. A-t-elle joué un rôle dans la comédie de l'amour? En tout cas, c'est sa manie présente de s'en donner le spectacle. Elle a besoin de vivre dans une atmosphère spéciale qu'elle a, sans beaucoup de peine, créée autour d'elle. Sa maison est une maison où l'on aime. Elle donne à aimer, comme d'autres donnent à jouer. On saisit tout de suite ce que la conception d'un tel personnage a de hardi, et il a fallu toute la délicatesse de pinceau et toute l'ironie du peintre pour le faire passer. L'excuse de Mme Orlonia, si c'en est une, est qu'elle tient sans doute l'amour pour l'unique divertissement de la vie, mais qu'aussi n'y voit-elle qu'un divertissement sans conséquence et sans lendemain. A l'occasion, elle ne demande pas mieux que d'abriter sous son toit des bonheurs conjugaux; mais l'occasion est rare et on ne remplit pas une maison avec ces bonheurs-là. Pour ces autres amours dont est fait l'ordinaire de la vie, Mme Orlonia est d'une complaisance inépuisable. A la seule pensée que deux êtres se sont rencontrés et accordés, elle s'attendrit, son regard et sa voix se mouillent de larmes. Elle ménage des entrevues, elle arrange des romans, elle fait des mariages, à bail plus ou moins court et toujours résiliable. Dans son parc qui aurait pu être peint par Watteau, dans son château qui aurait pu être décoré par Boucher, court une perpétuelle farandole de couples voluptueux. Entre ses doigts agiles s'ourdissent les fils, bientôt dénoués et aussitôt renoués, d'une sorte d'intrigue sans fin. Sa réputation est si bien établie que sa maison dont le nom est : *Bagatelle*, a été surnommée : *la Bagatelle*.

Quelques scènes rapides servent d'abord à dessiner le milieu tel que je viens de le décrire. Il y a notamment, entre la très peu farouche Raymonde et le vieux Vureuil, un bout de conversation qui est des plus significatifs. Vureuil offre le plus galamment du monde à la jeune femme, — qui accepte et remercie, — de lui payer ses notes arriérées

de couturière, de modiste et autres fournisseurs. Il est, celui-là, l'hôte de prédilection de Mme Orlonia, le mondain suivant sa philosophie, le pratiquant de sa dévotion à l'amour. Il aurait dû vivre au XVIIIe siècle. « Ah! l'époque délicieuse! Un rapide accord et un souriant adieu! De fugitives faveurs! Une reconnaissance éternellement légère! » A des degrés divers, avec la différence des âges et des situations, tous les amis de Mme Orlonia appartiennent à la même confession. Pour eux tous, l'amour n'est que l'échange de deux fantaisies. C'est ici un coin du XVIIIe siècle aimable, facile, frivole, élégamment corrompu et libertin.

Dans cette société légère et amorale transportez un être de droiture et de loyauté, de sentimens graves, de profonde vie intérieure, quel contraste, quel bouleversement inattendu! Le jeu est tout d'un coup et violemment troublé. La fête, la petite fête, tourne au drame. Et voilà justement l'effet que va produire, dans le divertissement galant réglé par Mme Orlonia, l'arrivée de Florence de Raon.

Cette jeune femme, mariée depuis douze ans, a trouvé dans le mariage un bonheur sans mélange. Elle aime uniquement son mari, Gilbert, en qui elle ne doute pas d'avoir le modèle des maris. Aussi ne saurait-on dire si elle est plus stupéfaite ou plus révoltée par le langage de Mme Orlonia, chez qui elle vient pour la première fois en séjour, et qui tout de suite lui fait les honneurs de sa maison et de ses théories. Il lui semble qu'elle est soudainement jetée dans un pays étranger dont l'air malsain l'indispose et dont les coutumes lui font horreur.

Une autre conversation va l'achever de peindre. C'est ici la scène capitale du premier acte, celle qui est destinée à orienter le spectateur et pose le problème moral que le dramaturge a voulu traiter par les moyens du théâtre. Gilbert a un ami, Jincour, qui est le Pylade de cet Oreste. Leur amitié rappelle les exemples fameux de l'histoire et de la légende. Il n'est pas de preuves que Jincour n'ait données de cette amitié prête à tous les héroïsmes. Il paraît qu'il a fait décorer Gilbert à sa place, ce qui évidemment est très beau. Il serait capable de faire encore plus. Enfin ce n'est pas un ami, c'est l'ami. Or cet ami du mari brûle de devenir l'amant de la femme. Il prendrait sa femme à son ami, sans cesser pour cela d'être le plus sincère et le plus vrai des amis. Cela paraît fou et odieux à la jeune femme : « FLORENCE. — Votre état d'esprit me suffoque!... Je reconnais qu'il vous est commun avec beaucoup d'hommes qui, sur le reste, sont également des types de loyauté scrupuleuse, d'élégance morale. Vous et vos pareils, vous ne

manqueriez pas, pour tout l'or du monde, au précepte de ne mentir aucunement. Vous jugez le mensonge comme un acte crapuleux, excepté si c'est envers un mari ! Avec celui-là, vous acceptez de mettre dans vos relations journalières n'importe quelle hypocrisie, des simagrées de filou, des ruses de laquais... JINCOUR. — Autant déblatérer contre la guerre : les meilleures gens du monde en temps de paix, sont prêts à tout commettre, par le fer et par le feu, dès la déclaration des hostilités. Les choses de l'amour sont pareillement restées en dehors de la civilisation. » Si d'ailleurs Florence et l'ami de son mari se comprennent si mal, c'est qu'ils se font tous deux de l'amour une conception si différente! « JINCOUR. — Des propos trop légers méritent que vous ne les preniez que légèrement. Les miens ont roulé sur un sujet qui est par définition l'échange des fantaisies. Et j'en devise dans une résidence dont nous rappelions tout à l'heure la dénomination de frivolité. FLORENCE. — On ne badine pas avec la bagatelle. » Dans ces deux façons de considérer l'amour tient toute la pièce. Et le dessein de l'auteur apparaîtra clairement, quand nous aurons appris que Florence a une amie, Micheline, en qui elle a mis toute sa confiance, et que cette amie, après s'être débattue contre la poursuite de Gilbert de Raon, le mari de Florence, avoue à celui-ci qu'elle partage la passion dont il l'obsède. C'est le malheur des natures foncièrement honnêtes, qu'elles ne soupçonnent pas chez autrui le mal dont elles sont elles-mêmes incapables, et partant qu'elles ne savent pas se mettre en garde contre lui. Florence va en faire, à ses dépens, la douloureuse expérience. Comme on le voit, l'aventure qui nous est contée dépasse la portée d'une anecdote particulière; elle sera en quelque sorte l'illustration d'un perpétuel conflit : celui de la morale mondaine et de l'autre, de celle qui est, sans épithète, la morale.

Au second acte, et devant que s'engage la partie décisive, l'auteur a cru devoir placer quelques scènes qui ne font pas avancer l'action, mais qui renforcent l'étude de mœurs. Il insiste sur les étonnemens et l'indignation de Florence qui se croirait transportée chez les sauvages, si ce n'était elle plutôt qui a des ébahissemens de Huronne ahurie par un spectacle d'extrême civilisation : « FLORENCE. — Avant d'avoir débarqué ici, j'étais sans la moindre notion que l'existence fût envisagée avec tant de dévergondage par des gens qui ont l'air comme il faut. GILBERT. — Vous croyez-vous transplantée dans une île encore non découverte? Certes, il y a, par ailleurs, beaucoup de salons où l'on est austère, collet-monté, vétilleux; les mœurs y ont un tout autre caractère que celui dont vous êtes si étonnée. Mais

quoi? Vous n'exigez pas qu'Édimbourg, Venise, Arkangel, Monte-Carlo se ressemblent, pour reconnaître que c'est toujours l'Europe. Considérez de même que, chez Mme Orlonia, vous êtes toujours dans une certaine région de la mondanité, sur un point quelconque de la partie du monde à laquelle, vous et moi, nous appartenons. FLORENCE. — D'après la manière que les hommes y ont de témoigner leurs intentions sur la personne des femmes, j'aurais plutôt supposé que tant de netteté, tant de promptitude n'étaient en usage qu'au delà des frontières mondaines, dans les *skatings*, Moulin-Rouge et Folies-Bergère... » On reconnaît là une des idées chères à M. Paul Hervieu, qui, dès le temps de *Peints par eux-mêmes*, se plaisait à découvrir, sous le vernis de l'élégance dernier cri, l'instinct brutal et féroce de l'humanité primitive.

Cette initiation aux laideurs de la vie rend Florence d'autant plus fière d'avoir un mari qu'elle croit si différent des autres hommes. Sur un point seulement, elle refuse, et pour cause, de s'accorder avec lui : c'est cette confiance absolue et aveugle qu'il a en l'amitié de Jincour. « Ne touchez jamais, prononce ce tendre ami, au sentiment que j'ai pour lui, si vous ne voulez me faire beaucoup de peine. » Phrase dont Florence aura bientôt à se souvenir et qu'elle ramassera comme une arme que Gilbert lui a livrée contre lui-même.

Peu à peu l'action se resserre et nous mène aux deux maîtresses scènes qui vont désormais nous jeter en plein drame. L'une, entre Micheline et Gilbert, emprunte tout son pathétique à ce fait que nous savons Florence tout près de là, dans une pièce voisine dont la porte est restée ouverte et d'où elle peut tout entendre. Ainsi nous vivons ces minutes avec elle, et, pour ainsi dire, nous éprouvons en nous l'horreur qu'elle-même ressent de ce dialogue dont chaque réplique est un coup pour un cœur aimant, un désastre pour une tendresse enthousiaste et loyale. Ce qu'aperçoit, dans ce brusque déchirement, cette suppliciée de l'amour conjugal, c'est que le bonheur, où sa naïveté s'était si longtemps reposée, n'était qu'illusion et que mensonge. Gilbert, ce meilleur des maris, l'a, jadis, trompée cyniquement avec sa meilleure amie. Les rencontres avaient lieu dans un petit appartement prêté par Jincour. Telle a été l'autre face de sa vie conjugale : cette abjection! Maintenant Gilbert s'apprête, la conscience pareillement tranquille, à renouveler la trahison, et, cette fois encore, avec la meilleure amie de sa femme. Micheline et lui règlent posément tous les détails de leur entente. Micheline aurait préféré attendre : la garçonnière parisienne lui semble offrir plus de sécurité, donc plus d'agré-

ment. Mais elle convient qu'en ces sortes d'affaires, il est des occasions qu'on n'a pas le droit de laisser échapper; or le commun séjour dans cette maison machinée à souhait pour les passades est une de ces occasions. Et elle donne rendez-vous à Gilbert pour cette nuit même, minuit et demi, dans sa chambre : c'est la pièce au-dessus du salon, la seule porte sur le palier du premier étage, une veilleuse en cristal rouge devant la porte. Il n'y a pas moyen de se tromper...

Meurtrie, torturée, affolée par ce qu'elle a entendu, Florence, qui revient en scène, trouve sur son passage l'empressé Jincour : elle ne songe guère à lui cacher le désarroi où l'a jetée l'affreuse révélation. Comment accueille-t-il cette confidence? Mais comment voulez-vous qu'il l'accueille? C'est un dogme à l'usage des roués que, dans toute campagne amoureuse, l'essentiel est le choix du moment. Savoir attendre, c'est le grand art. Il n'est vertu si farouche dont on ne puisse, à une certaine minute, dans de certaines circonstances, sous telles influences physiques ou morales, avoir raison. Le séducteur est celui qui d'instinct arrive à cette minute. Florence planait dans son rêve; elle est désabusée : qu'elle prenne enfin la vie pour ce qu'elle est! Elle a été trompée : une femme a toujours une vengeance prête. En toute simplicité, Jincour s'offre pour être le consolateur et le vengeur... La scène est terriblement scabreuse; ou plutôt, elle le serait, si nous pouvions un seul instant douter de Florence. Mais ce qui déjoue la rouerie des libertins, c'est qu'ils ne croient pas à l'honnêteté de l'honnête femme, et qu'elle est pourtant un fait, le plus irrécusable et le plus irréductible des faits. Une femme telle que Florence peut souffrir et peut mourir : elle ne peut pas souiller l'image de pureté qui est en elle. Quand donc elle donne rendez-vous à Jincour pour cette nuit, nous comprenons bien que ce rendez-vous est un piège : nous l'avions deviné avant même d'avoir entendu que la chambre où Jincour doit la rejoindre, à une heure, est la chambre au-dessus du salon, la seule porte sur le palier du premier étage, une veilleuse de cristal rouge devant la porte...

Le troisième acte présente, dans toute son ampleur, un dénouement auquel nous menait la logique de la situation et que l'auteur a savamment combiné. Il a pour cadre cette chambre du premier étage dont il a été beaucoup parlé. Gilbert y a rejoint Micheline, lorsque leur duo amoureux est interrompu par un coup frappé à la porte, et par une voix qu'ils reconnaissent pour être celle de Florence. Celle-ci, qui veut se donner cette pauvre joie de punir ses bourreaux, laisse les deux complices, surpris avant la faute,

s'embarrasser dans leurs explications et s'ingénier à la maladresse des airs innocens. Finalement, elle leur assène ce coup de massue : elle sait tout! Les misérables! Toute autre femme, qui lui aurait pris son mari, eût été une criminelle; mais Micheline, qui avait reçu ses confidences, qui connaissait son cœur, qui était son amie! Et voilà Micheline « exécutée. » Ce n'est encore que la moitié du plan concerté par l'honnête Florence avec un vertueux machiavélisme. Sa vengeance est à double détente. Il ne lui suffit pas d'avoir démasqué Gilbert, il faut qu'elle le fasse souffrir; et je dis bien qu'il le faut, car elle continue de l'aimer. Quelques minutes encore, et l'heure qui avance va sûrement amener Jincour et le mettre en présence de Gilbert, dans ce rôle de l'ami qui vient pour déshonorer la femme de son ami. Ainsi le mari coupable sera crucifié dans ce qui fut son unique religion et son erreur. Il a cru à l'amitié, — sans comprendre que la seule amitié en qui un homme doive se reposer, c'est celle de la femme qui, dans l'absolu d'un sentiment sublime, est sa compagne devant Dieu.

Tout cet acte est une merveille d'agencement scénique. Notons-y, en passant, la différence d'effet que peuvent produire les mêmes moyens employés à des fins différentes. C'est par un moyen cher aux vaudevillistes, et connu pour être d'une inépuisable vertu comique, que l'auteur amène sucessivement tous les personnages dans une même chambre, qui est le rendez-vous de l'amour et des quiproquos. Pourtant cet acte est le plus poignant des trois, et, pas plus que Florence elle-même, nous ne sommes aucunement tentés de nous y égayer. Il est dru et serré, plein de choses, d'action et de pensée. Il est émouvant, et, sans même tenir compte d'un finale d'universel attendrissement que j'ai peu goûté, il se termine sur une note d'optimisme à laquelle M. Paul Hervieu ne nous avait guère habitués, puisqu'en somme nous assistons à la confusion des méchans et au triomphe du Bien.

On pourra reprocher à *Bagatelle* certaines lenteurs, surtout au début du second acte; la présence de comparses, telle une certaine Edwige, dont on se serait bien passé; des épisodes, tel celui de la lectrice, qui semblent d'une drôlerie un peu plaquée; et, dans le dialogue, ici et là, des traits d'une préciosité laborieuse et d'un marivaudage exaspéré. Il reste une comédie brillante, charmante, et qui, dans l'essentiel de sa donnée, est d'une réelle profondeur. Elle fait également honneur au praticien de théâtre et au moraliste. Le peintre de mœurs qui nous présente, dans une note si incisive et si bien d'au-

jourd'hui, l'élégante société dont s'entoure la bonne Mme Orlonia, ne se fait et ne nous laisse aucune illusion sur la complète dépravation de certains milieux contemporains et des plus distingués. Mais il croit à l'existence de quelques êtres d'élite, qui témoignent en faveur de l'humanité et prouvent le Bien en le réalisant. C'est, à mon avis, le dernier mot de l'expérience, et, en raccourci, l'image elle-même de la vie humaine. A plusieurs reprises, M. Hervieu nous avait présenté des types de femmes, fort séduisantes à coup sûr, mais chez qui la noblesse morale se conciliait avec une espèce d'égoïsme instinctif et réfléchi. Pour la première fois, il a su peindre, dans sa simplicité et sa pureté, le type de l'honnête femme. Cela seul suffirait pour assigner à *Bagatelle* une place de choix dans son œuvre.

Toute une partie de l'interprétation, — le côté des femmes, — est excellente. Mme Bartet n'a jamais montré plus de délicatesse, de mesure, de sobriété, et pourtant de tendresse et d'émotion que dans ce rôle de Florence. Elle y est tout simplement admirable. A côté d'elle, Mlle Cerny s'est taillé un joli succès dans le rôle de Micheline, où elle déploie beaucoup de séduction et parfois de passion. Mme Pierson, qui personnifie à merveille Mme Orlonia, est incomparable dans ces rôles de douairières indulgentes, désabusées et très dix-huitième siècle. Mlle Leconte avait accepté un bout de rôle, celui de Raymonde : elle l'a joué à ravir, avec ce mélange d'espièglerie et de fraîcheur qui est la marque de son talent. Mais le côté des hommes est fâcheusement insuffisant. Faisons une exception pour M. Bernard, excellent sous les traits du vieux galantin, Vureuil. M. Albert Lambert est un Gilbert de Raon tout à fait quelconque. Et M. Grand, lourd et avantageux, sous les traits de Jincour, rend le rôle insupportable et presque inintelligible. On ne voit pas, d'ailleurs, qui se fût mieux acquitté de la tâche. Il n'y a plus d'hommes à la Comédie-Française.

Le Gymnase a donné une brillante reprise du *Détour*. Cette pièce, jouée il y a dix ans sur la même scène, fut, si je ne me trompe, la pièce de début de M. Bernstein. Légèrement remaniée, et grâce à une nouvelle interprétation, elle a retrouvé tout son succès. Ce qu'il y a d'intéressant, quand on revoit, dix ans après, le premier ouvrage d'un écrivain qui par la suite s'est fait abondamment connaître, c'est d'y noter les germes qui devaient plus tard se développer et les indications d'où allait sortir l'œuvre future. La critique n'y a pas manqué. M. Bernstein s'étant fait une spécialité du théâtre brutal, on a remarqué que tous les personnages sont ici diversement mais également

antipathiques et qu'il n'y en a pas un à qui nous puissions nous intéresser. M. Bernstein excelle dans les scènes de violence où les deux partenaires, les poings fermés et le cou tendu, la rage au cœur et l'écume à la bouche, se jettent à la face leur réciproque infamie : *le Détour* contient déjà, aux deuxième et troisième actes, quelques-unes de ces scènes, mais encore tenues dans une note discrète. Ce sont ici les jeux de l'égoïsme et de la vulgarité. Non, ce n'est pas un théâtre qui élève l'âme ! Tout cela a été beaucoup dit et je n'y reviens pas. Je voudrais, me plaçant à un autre point de vue, essayer d'indiquer d'après cette pièce ce qui fait le mérite et l'insuffisance d'un art tel que celui de M. Bernstein.

On se souvient quel est le sujet. Une jeune fille, qui est fille naturelle et dont la mère est tombée dans la galanterie, aspire à la vie régulière, honnête, considérée. Elle est épousée par un bon jeune homme, amoureux et naïf, qui l'emmène chez ses bons parens. Ces parens font tous leurs efforts pour accueillir de leur mieux la nouvelle venue, qui, de son côté, fait tous ses efforts pour prendre les sentimens, les habitudes et les manières de sa nouvelle condition. Le résultat de ces bonnes volontés combinées est lamentable. Jacqueline, née dans la galanterie, est marquée pour la galanterie : quelque chemin qu'elle prenne, elle y sera forcément ramenée. En passant par la vie bourgeoise, elle aura seulement fait un « détour. » Car on ne sort pas de son milieu, on n'échappe pas à sa destinée.

La pièce est très bien faite, et, sauf au dernier acte, on n'imagine pas qu'elle pût l'être mieux. Elle est divisée, ordonnée, agencée, conduite avec une sûreté de main qu'on s'est étonné de rencontrer à ce degré chez un très jeune auteur; mais le sens du théâtre, c'est comme la bosse des mathématiques : on l'a de naissance et il n'attend pas le nombre des années. Je note surtout une science de l'effet et de sa progression qui est des plus remarquables. Au premier acte, nous voyons, de scène en scène et d'offres honteuses en propositions ignobles, croître le dégoût de Jacqueline, au point qu'il lui deviendra impossible de ne pas s'évader vers un autre pays, où d'être honnête femme elle ait la liberté. Au second acte, de scène en scène et d'humiliation en avanie, nous assistons au supplice de la même Jacqueline, devenue Mme Armand Rousseau ; nous sentons l'irritation grandir en elle et l'exaspération monter au point qu'il lui deviendra impossible d'en supporter davantage. Après quoi, il n'y a plus, au dernier acte, qu'à tirer une conclusion qui s'impose, et, suivant le mot de Dumas fils, à faire le total de l'opération mathématique. Tout cela est d'excel-

lent théâtre, ce qui, pour une pièce de théâtre, est bien quelque chose; ou, si l'on préfère, ce qui est l'essentiel et qui assure le succès, même à la reprise.

C'est d'excellent théâtre ; seulement ce n'est que du théâtre. Pas un instant, et en dépit d'une affectation de réalisme, nous n'avons l'illusion de la réalité. Pas un instant, nous n'avons l'impression que ce milieu ait été observé directement et peint d'après nature, que sous ces personnages il y ait des êtres, sous ces rôles des sentimens, et que nous soyons, non pas au théâtre, mais dans la vie.

Voici une jeune fille, qu'on nous présente dans le cadre du monde où l'on s'amuse. Tous les exemples qu'elle a sous les yeux, et d'abord celui de sa mère, toutes les conversations qu'elle entend, tous les conseils qu'elle reçoit, toutes les tentations qui l'assaillent, la sollicitent dans le même sens. D'où lui viendrait le désir, la force ou l'idée même d'y résister ? Imprégnée continûment de l'atmosphère qu'elle respire, elle adoptera, sans y chercher malice, les principes de conduite qui ont cours autour d'elle ; et elle n'aura pas même à les adopter ; elle les porte en elle, sans y réfléchir et sans concevoir qu'on puisse faire autrement. Une jeune fille qui, dans ces conditions, tourne mal, cela se voit tous les jours : c'est la vie. Mais, au théâtre cela ne serait nullement intéressant et ne ferait aucun effet. Supposez au contraire que, par une grâce d'en haut, cette jeune fille soit en contraste absolu avec son entourage ; qu'une vertu, descendue en elle on ne sait d'où ni comment et par quelle opération, lui ait fait une âme de noblesse et de pureté; vous voyez se dessiner l'opposition et naître le drame : cette fois, c'est du théâtre.

Et voici maintenant une jeune fille, née dans un monde vertueux et plus que vertueux, austère, élevée dans la famille, par une mère attentive et un père autoritaire, grandie en province dans un milieu où l'on a la sensation d'être sans cesse observé, surveillé, épié. Qu'une telle jeune fille soit, non pas la petite oie blanche, mais la demi-vierge; qu'elle ait une liaison ; qu'elle prenne un mari uniquement pour pouvoir s'en donner à cœur joie d'être la maîtresse de son amant... cela est monstrueux, c'est-à-dire à la fois atroce et violemment exceptionnel, mais ce n'est pas ennuyeux; cela frappe, cela amuse : c'est du théâtre.

Autre artifice. Au théâtre, où l'on dispose de peu de temps, où il faut renseigner le public tout de suite et une fois pour toutes, sans lui permettre de s'égarer, c'est un procédé commode de présenter les personnages dans une attitude si tranchée et d'ailleurs si parfaitement

immuable, avec des traits si accusés et d'ailleurs si simples, qu'il n'y ait pas moyen de s'y tromper. Notez au surplus qu'il s'est formé, depuis qu'on représente des pièces de théâtre, une longue tradition et qu'il convient de ne pas déranger le public dans ses habitudes. Vous peignez des honnêtes gens : c'est la règle, au théâtre, que ces honnêtes gens suivant l'esprit du monde, soient des pharisiens. Ils ne feront pas un geste, ils ne diront pas un mot qui ne soit le pharisaïsme lui-même en parole et en action. Ils n'auront jamais un mouvement spontané, jamais une ouverture de cœur, jamais un accent profond et sincère : cela leur est défendu. Vous représentez la province : c'est l'inévitable scène de commérages. Cela n'a pas beaucoup d'imprévu, ni de nouveauté, ni de variété, ni de profondeur; mais cela se voit de loin, cela se reconnaît tout de suite : c'est du théâtre.

A se contenter de ces indications superficielles, sommaires et *ne varietur*, on en vient à négliger toute étude de caractère, toute analyse de sentimens, tout ce qui particularise un être et en fait un individu. Jacqueline est la jeune fille de condition irrégulière que la société bourgeoise repousse et renvoie à son premier milieu. Mais encore? Est-ce une nature foncièrement honnête et qui va souffrir de cette abjection à laquelle une loi inexorable la condamne? Ou bien, le mouvement auquel elle a obéi en quittant son milieu d'origine n'était-il qu'une velléité, et est-elle ramenée à sa vraie destinée par une « nostalgie de la boue? » A quel moment a-t-elle fait un coup de tête? Quand elle est allée à la vertu, ou quand est-elle allée au vice? Nous n'en savons rien. Cette Jacqueline reste pour nous une énigme que l'auteur ne s'est pas soucié de nous faire déchiffrer.

Plus nous réfléchissons et plus il nous apparaît que nous sommes dans l'artificiel et le convenu. Les cas, que l'expérience nous fournit et sur lesquels nous pouvons raisonner, ne sont pas si nets. Du milieu le plus libre, vous transportez cette Jacqueline dans le milieu le plus rigide. Trop est trop, et l'auteur se fait la partie trop belle. Dans la réalité, Jacqueline aurait été la fille d'une mère un peu inquiétante et sur laquelle il y a des histoires. C'est une fille très avisée, qui a vu beaucoup de choses et acquis de bonne heure de la finesse et du tact. Mariée à un garçon qui l'a épousée par amour, mais qui visiblement est un naïf, un faible, et dénué de toute force de résistance, c'est de sa belle famille qu'elle entreprendra la conquête. Elle aura, pour enjôler ces vieilles gens, d'honnêtes roueries et une coquetterie vertueuse qui la feront réussir là où toute autre aurait échoué. Je veux bien que Cherbourg soit une ville de traditions antiques ; mais là comme par-

tout il se fait bien des changemens. A Cherbourg comme ailleurs, une femme intelligente, adroite et personnellement irréprochable, a autre chose à faire que de se réfugier dans la galanterie... Mais de toute évidence, le parti pris violent du *Détour* est plus dramatique ou plus théâtral.

Le danger pour un écrivain éminemment doué des qualités de l'homme de théâtre, est qu'il devienne prisonnier de ces qualités mêmes. Il doit sans cesse réagir contre l'heureuse et périlleuse tournure d'esprit qui lui fait apercevoir toutes choses du point de vue du théâtre, c'est-à-dire en leur faisant subir une déformation spéciale. La vie se reconnaît à la variété, à la souplesse, à la complexité, à l'imprévu. Même au théâtre, la vérité de théâtre ne suffit pas, si elle ne s'accompagne tout au moins d'échappées sur la vérité. Et c'est à quoi M. Bernstein ne saurait trop réfléchir.

L'interprétation nouvelle n'est, autant que je me souvienne, guère inférieure à l'ancienne. Mlle Madeleine Lély a infiniment plu dans le rôle de Jacqueline : elle a de la finesse, de la grâce, de l'émotion. M. Capellani a de la jeunesse et de la chaleur dans le rôle du jeune Rousseau. Et M. Signoret a dessiné la silhouette de Rousseau père, l'insupportable discoureur, d'un trait appuyé, avec une verve caricaturale mais bien amusante.

Plusieurs théâtres nous ont donné des spectacles de rentrée destinés à occuper la scène en attendant les pièces plus importantes. Mais il arrive que l'événement déjoue beaucoup de prévisions. C'est ainsi que, au Vaudeville, la *Prise de Berg-op-Zoom* de M. Sacha Guitry est partie pour une fructueuse carrière. C'est un vaudeville d'un comique bon enfant, une sorte de pochade énorme et non sans gaîté. L'auteur, qui joue le principal rôle, et M. Baron fils y sont excellens. — Au Théâtre-Antoine, dans *Une Affaire d'Or*, M. Marcel Gerbidon, qui doit être un terrible pince-sans-rire, nous conte sans sourciller l'histoire extraordinaire d'une femme qui, ayant épousé un milliardaire, le ruine afin de lui rendre service. — A l'Odéon, la *Reine Margot*, jouée dans le noir et en dedans, ce qui est un perpétuel contresens, se défend quand même par cette espèce de cocasserie puissante qui faisait la force du vieux Dumas.

René Doumic.

REVUE LITTÉRAIRE

LES TRIBULATIONS DU RÉALISME (1)

Il y a, pour caractériser une époque, l'idée que se font les écrivains de leurs devoirs envers la réalité.

Comment la traitent-ils ? Avec une attention scrupuleuse ou avec désinvolture ? Avec tendresse ? Lui demandent-ils leurs sentimens et leurs idées ? Ou lui imposent-ils leurs imaginations, gaillardement ? Trouvent-ils, à s'éloigner d'elle, leur poétique plaisir ? Ou sont-ils attachés à elle, dévots et curieux ?

Or, on a maintes fois annoncé la mort du réalisme, ces derniers temps. Il faudrait se consoler : le réalisme (le bon vieux réalisme qui florissait il y a, mettons, un quart de siècle) et le goût de l'exacte réalité, voilà deux choses. Mais le réalisme n'est pas mort : et M. Paul Margueritte vient de publier *les Fabrecé*.

D'autres écrivains ont modifié la formule ancienne. Examinons leurs tentatives, afin de savoir où nous en sommes, de nos relations avec la réalité. Ce n'est évidemment pas sur les quelques volumes de cette rentrée un peu nonchalante que je vais établir le diagnostic de la littérature actuelle ; mais, en marge de ces volumes, notons un petit nombre de faits déjà significatifs.

Le roman de M. Paul Margueritte impose le respect ; il est grave. L'auteur a décidément refusé tous les agrémens qui sont l'attrait, le

(1) *Les Fabrecé*, roman, par M. Paul Margueritte ; — *L'Extase*, roman, par M. Raymond Clauzel ; — *Marius Pilgrin*, « idées de province, » par M. René Perrout ; — *Gina Laura*, roman, par M. Franz Toussaint.

délice de la littérature. Il y a, dans cette abnégation, de la fierté, de la grandeur; et je ne suis pas l'ami de ces ornemens empruntés par lesquels on aguiche un lecteur frivole. M. Paul Margueritte appartient à sa pensée et, tout le reste, il le dédaigne. C'est bien. Pourtant, je ne cesserai pas de rappeler à nos plus dignes écrivains que l'objet de l'art est, premièrement, de nous divertir et de nous enchanter.

Si ce n'est qu'un aéroplane traverse les dernières pages, son roman, M. Paul Margueritte l'aurait écrit, sans déconcerter ses contemporains, il y a vingt ans.

« Le contremaître Gribal, dit Sang-de-Bœuf, traversait l'atelier. — M'sieu Florent, coula-t-il à mi-voix... »

Ne relisons-nous pas un ancien roman réaliste?...

Le style est celui de l'école : celui d'Émile Zola, mais décent, et beaucoup moins robuste et, par endroits, fantasque sous l'influence des Goncourt. Un style extrêmement descriptif et qui, pendant qu'il y est, décrit sans nulle opportunité. Un style qui ne veut pas employer les mots les plus simples et, d'un garçon qui a le front haut, dit que son visage « offrait un front démesuré de rêveur. » *Offrait*, sans doute, est là pour faire image : ce front, le visage a l'air de l'offrir aux passans. Mais il offre aussi des lèvres fines et « un menton court. » Et alors, l'image était en pure perte.

Le style de l'école, dans le pittoresque?... « Le voisin de Florent, un noiraud velu, se fessait le dos de la main : présage symbolique de la scène familiale. Florent le toisa de si près que l'autre plongeait, sournois. »

Le style de l'école, dans la mollesse et l'abandon?... « Autoritaire et tendu, il était faible au fond et dissimulait les passions qui le dévoraient... » Trait d'énergie, d'ailleurs. « Il les maintenait (ses passions) dans les grandes lignes qu'exige le respect de soi et, malgré son âpreté positive, plein de noblesse et d'honneur, au sens usuel de ces mots. »

Le style de l'école, dans la négligence?... « A quoi servirait-il que Henri *recouvrît* un jour sa liberté? »

Il est difficile de résumer ce roman, qui ne dut pas être commode à composer. Les personnages sont fort nombreux; et ils ont, deux à deux, leurs aventures : deux à deux, pour le moins. Il y a le père Fabrecé, « membre de l'Institut et du Sénat, » grand industriel, maître d'une « entreprise colossale » et père de huit enfans : ne parlons pas d'un neuvième, mort avant que nous ne fussions présentés à la famille Fabrecé. Il y a Mme Fabrecé; il y a sa mère, Mme Siglet du Salt. Huit

enfans! Eh bien, l'aîné, Jean-Marc, amène dans le roman le souvenir de sa première femme, la seconde, les deux enfans qu'il tient de la première et ceux que la seconde lui donna, puis une Suzette Hycler, des Bouffes. Autre fils : Antoine. Il est amoureux de Miche, sa sœur de lait ; et nous connaissons par lui sa nourrice et le mari de cette bonne femme. Autre fils : Olivier, militaire, qui s'intéresse à toute une famille Sarnel et, principalement, à une demoiselle Sarnel, charmante, mais infirme. Autre fils : Florent, un peu coureur et qui, en ribote, bat les femmes ; du reste, il s'amendera et, en aéroplane, trouvera son chemin de Damas. Autre fils : Jacques, le colonial. Il nous conduira chez une aventurière, Mme Belloni, et il repoussera les avances de Liane, belle-sœur de son frère aîné, mais il épousera Mlle Rovire, qu'il a rencontrée à Vichy. Trois demoiselles Fabrecé. L'une, Sophie, est une vieille fille qui, un instant, ne saura pas si la tendresse de Virquot l'ingénieur ne l'a aucunement touchée. Autre demoiselle Fabrecé : Isabelle, qui a épousé Cyrille Jacquemer, un aveugle. Troisième demoiselle Fabrecé : — et, celle-là, nous lui devrons mille complications de toutes sortes ; — Simone, dont le mari, comte Serge Polotzeff, est un sadique, un fou bientôt, un assassin, puis un mort. Simone, qui a deux enfans, aime le docteur Le Jas, qui est marié, qui a des amis, les Luce (de Bruxelles) et l'abbé Stéphane Arnaud. Cet abbé, en chemin de fer, se coupe une artère. Le Jas est là : il s'étonne des « voies obscures du hasard, » et, cependant, lie l'artère.

M. Paul Margueritte, ayant ainsi multiplié le personnel de son roman, ne frissonna-t-il pas d'épouvante ? Il se ressaisit ; et il ajouta quelques employés de l'usine, la duègne de Mme Belloni, le directeur de la maison de fous où l'on met l'infâme Polotzeff, la femme de ce directeur, etc. Frissonna-t-il encore? Il munit de surnoms la plupart de ses héros : Jean-Marc s'appelle aussi le Gouverneur ; Isabelle, Zabelle ou Za ; Sophie, la Surintendante ; Olivier, le Chevalier sans peur et sans reproche ; Jacques, le Consul ou le Chinois, etc.

Pour conduire cette multitude, il fallait un conteur habile ; M. Paul Margueritte en est un. Mais, pour qu'avec tant d'épisodes le roman prît l'unité qu'on aime dans une œuvre d'art, il aurait fallu que les divers épisodes dépendissent les uns des autres. Or, l'idyllique amour d'Antoine et de Miche est, tout seul, un roman ; de même, les péripéties du ménage Jean-Marc ; de même, la tendresse apitoyée d'Olivier pour Mlle Sarnel ; de même, l'édifiante conversion de Florent ; de même, le martyre conjugal de Simone, etc. Il est vrai que la liaison momentanée de Jacques et de Mme Belloni a, quelque temps, son

influence sur la destinée de Simone, Mme Belloni étant (par bonheur) la sœur de Serge le sadique. Mais enfin, chacune des anecdotes se développe sans l'intervention des autres. Et ce roman réaliste, conçu, — ne le voit-on pas? — à la manière des romans d'Émile Zola (si curieux de faire entrer dans son volume une ample dynastie bourgeoise), ce roman réaliste ressemble à ces romans dits « à tiroirs » dont la *Zaïde* de Mme de La Fayette est, je crois, le dernier modèle. Puis, Mme de La Fayette abandonna ce genre démodé ; elle écrivit *La Princesse de Clèves*, roman simple de lignes, d'un intérêt si concentré : elle inventait le roman moderne.

Le roman de M. Paul Margueritte a l'inconvénient des romans à tiroirs. La lecture en est discontinue. Vous vous attachez à l'histoire des aimables Jacquemer : soudain, voici l'histoire du pauvre Le Jas; et vous lui accordez votre sympathie. Mais n'oubliez pas l'histoire de Florent ; et Florent vous impatiente. Vous lui pardonnez son intrusion? Survient l'histoire de Miche et d'Antoine ; survient l'histoire de Simone ; survient une perpétuelle diversion. Vous êtes éperdu, parmi tant de touchantes personnes qui sollicitent votre amitié. Vous n'avez point un assez grand cœur pour tant de monde ; ah ! quel cœur réclame de nous un nombreux roman réaliste !...

C'est ainsi dans la réalité ?... Oui : chacun des êtres qui font une collectivité est un petit univers digne de nos regards et de nos prédilections; et nous passons auprès de la vie étourdiment, faute de savoir où nous arrêter.

Mais l'artiste n'a-t-il pas à guider notre choix ?... Alors, qu'il choisisse! L'art n'est-il pas la volonté de l'ordre, imposée au multiple hasard de la réalité ?

Or, le réaliste, lui, refuse de choisir, afin de ne pas modifier le spectacle que lui offre la vie. Singulière prétention, et qui va tout net à l'encontre des principes de l'art ! Impossible prétention et qui aboutit à de faux semblans. Et l'on choisit, en ayant l'air de subir les exigences du dehors ; et l'on ordonne avec beaucoup de soin les apparences du désordre.

La littérature réaliste (comme aussi la peinture réaliste) est partie de ce sentiment : la haine du « sujet. » Elle n'a pas vu, dans la réalité, se combiner de ces tableaux où le motif principal est au milieu, environné des élémens du paysage. Elle a honni cet arrangement; et elle a fabriqué d'autres arrangemens, un peu moins naïfs, beaucoup moins naturels, où le hasard est choyé comme ailleurs le sujet.

Le hasard qui règne dans les romans réalistes n'est pas moins artificiel que l'ordre ; et, les personnages nombreux qu'il y a dans *les Fabrecé*, M. Paul Margueritte les a triés bel et bien : ce sont les échantillons les plus divers de l'homme d'aujourd'hui. Il les a triés ; il les a même inventés. L'invention se perd dans la foule ; mais nous l'apercevons de place en place : bientôt, nous ne cessons plus de la voir. Je ne sais pas de fiction qui, mieux que ce roman réaliste, ne donne au moins l'illusion de la réalité.

L'œuvre, — qui, à certains égards, est un recueil ou un amalgame de nouvelles, — a pourtant son unité.

Eh ! oui. Que la tendance à l'unité soit ou la profonde harmonie des choses ou l'infirmité de notre nature, on n'y échappe pas. Mais l'unité de ce roman n'est pas dans les anecdotes ; elle ne provient pas de la suprématie de telle anecdote ni de tel personnage... Ou, plutôt, si : d'un personnage. On ne le voit pas ; et il agit perpétuellement. C'est : la famille.

Ici encore, M. Paul Margueritte a suivi la vieille esthétique du genre. La famille est, dans *les Fabrecé*, tout de même que, dans *Germinal*, la machine dont la « respiration grosse et longue » emplit toute l'atmosphère du Voreux. A chaque instant, la famille apparaît, et non sous les espèces des parens, — on ne voit guère le père Fabrecé, que retiennent à Paris le Sénat et l'Institut, — mais à l'état d'une entité, d'une hantise. La machine de *Germinal*, une fois décrite, n'est-elle pas également devenue un symbole ?

Jean-Marc s'amuserait : la famille le lui défend. Et Antoine, amoureux et doux, épouserait sa sœur de lait : la famille l'en empêche. Olivier prendrait pour femme la jeune infirme dont l'âme exquise le tente : mais la famille lui interdit un mariage stérile. Et Simone irait au charmant docteur Le Jas : mais la dignité de la famille l'oblige à rester l'esclave d'un fou. Ainsi des autres. Chaque fois qu'un de ces pauvres êtres céderait à sa velléité de bonheur, la famille, l'idée de la famille intervient, dure et impérieuse. La machine, dans *Germinal*, est une formidable mangeuse d'existences ; la famille, dans *les Fabrecé*, est une perpétuelle destructrice de joie.

Seulement, pour Émile Zola, cette machine fait de la poésie ; sa respiration grosse et longue est le refrain du farouche poème. M. Paul Margueritte n'est pas un lyrique. Plus timide que son maître, il n'a point tiré de son thème ces effets-là. Il n'a point évité que la famille, avec ses continuels retours, ne semblât un peu taquine et tatillonne, au lieu d'être auguste et redoutable.

Cependant, je ne trouve pas, chez les Fabrecé, les sentimens qui sont l'âme habituelle de la famille : cette tendresse religieuse, pénétrante, accablante peut-être, qui met en servitude les esprits et les cœurs, cette tendresse qui est une sainte et méticuleuse tyrannie. Ce qui la constitue, leur famille, c'est la « colossale » entreprise du père Fabrecé, continuée par ses fils. L'âme de cette famille, c'est la volonté ambitieuse du père, transmise à ses descendans ; et enfin, l'âme de cette famille, c'est l'usine où l'on fabrique du papier, — c'est la machine.

M. Paul Margueritte l'a-t-il voulu? Je crois que oui. L'auteur de *Ma grande* est habile à peindre la tendresse. Mais il a combiné ainsi la famille des Fabrecé pour rendre plus concluante sa démonstration.

Car il tendait à une démonstration. Et c'est ici qu'il se distingue d'Émile Zola, mais du Zola de *Germinal*, non du dernier Zola, de celui de *Fécondité*, *Travail* et *Vérité*. Maintenant encore, nous suivons l'ancien réalisme.

Quelle est la thèse de M. Paul Margueritte ?

S'il avait poussé plus ardemment cette idée de la famille qui écrase les individus, il aboutissait à l'anarchie. Ce n'était pas son projet. Et il a fait à sa philosophie l'honnête sacrifice de cette fureur qui eût animé le roman. Est-il donc, avec d'autres, un disciple de Le Play? Bref, et en termes vulgaires, a-t-il écrit *les Fabrecé* pour ou contre la famille ?

Sa thèse, il a dû, pour plus de sûreté, l'indiquer lui-même, ici ou là.

Or, il écrit : « Une grande famille ressemble à un couvent. » C'est une remarque, ce n'est pas un jugement ; et, pour induire de là un jugement, il faudrait savoir l'opinion de M. Paul Margueritte sur les couvens : elle ne nous est pas donnée.

Lorsque Antoine voudrait épouser Miche, le père Fabrecé lui objecte : « La loi de vie et de perfectionnement, d'ascension si tu veux, nous domine... Tu n'es pas un individu isolé ; participant aux avantages collectifs, tu as des obligations altruistes, et de même que tu te dois à ta patrie, tu te dois comme nous tous à ta famille. » Antoine propose de vivre à l'écart, avec son amour, loin de la famille. Le père Fabrecé : « Tu aurais transgressé ta fonction de Fabrecé ; tu fais partie d'un ensemble de nécessités, de convenances, de forces unies, que nul d'entre nous n'a le droit d'entamer ni d'affaiblir. » Éloge de la famille ; son affirmation la plus éloquente. Mais voilà, sans doute, l'opinion de Fabrecé ; est-ce, en outre, celle de l'auteur ?

La famille étant réunie, Fabrecé contemple « à travers le présent et

l'avenir la continuation de sa race : toute cette lignée dont les forces vives contribuaient à l'œuvre d'énergie vitale... cette lignée en qui se manifestaient, malgré des défauts et des faiblesses inévitables..., les qualités saines et robustes, le clair bon sens et la droiture de la meilleure bourgeoisie de France. » Ici, je crois qu'on nous invite à ressentir cette impression, toute à l'honneur de la famille.

Mais, plus tard, quand Simone est extrêmement malheureuse, à cause de son détestable mari, la vision de la famille n'est plus la même. Simone songe « à la rigueur de cette conception familiale qui fortifie les heureux et les soumis, renie les disparates et les révoltés ; » cet altruisme familial est « favorable à la collectivité, mais cruel à l'individu : » Jean-Marc, le Chinois, Sophie, Olivier, Simone, autant d'êtres voués, et durement, « au destin des Fabrecé plus grands, plus forts et plus prospères. » Cette fois, nous adressons à la famille de vifs reproches.

Voilà du pour ; et voilà du contre. M. Paul Margueritte s'est-il abstenu de conclure ?

S'il s'en était abstenu, ce serait par un scrupule de réaliste qui veut laisser la réalité toute seule. (Ancienne prétention des réalistes, et qui n'a jamais réussi. *Madame Bovary* commence, involontairement, par ces mots : « *Nous* étions à l'étude quand le proviseur entra... ») Il y a, de la part de M. Paul Margueritte, un peu de cette coquetterie, certainement. Mais, étant un moraliste, s'il laisse la réalité toute seule, c'est pour la laisser parler toute seule. N'a-t-on pas aperçu comment sont les personnages et le récit combinés en vue de la démonstration. En passant, notons l'artifice ; et que devient le réalisme, s'il est tendancieux ? que vaut le témoignage de la réalité, s'il n'est pas libre ?...

Que dit, en fin de compte, la réalité, complice de l'auteur ? Antoine est allé vivre avec sa sœur de lait. Il ne l'a pas épousée, mais il a fait d'elle sa « compagne ; » il a un enfant. Un incendie consume l'usine des Fabrecé ; Mme Fabrecé meurt d'un tel émoi. Autant dire que la famille Fabrecé est détruite, cette famille qui était une raison sociale. Une raison sociale se refait. La famille Fabrecé va se refaire. Mais alors, elle admettra le ménage Antoine : Antoine épousera Miche et légitimera son enfant. Cet enfant sera le légitime cousin des enfans Jacquemer. Et « c'est en eux, si petits... que se reconstituait, en cette minute profonde, l'avenir de la grande famille, le destin abattu, mais vaillant des Fabrecé. »

La morale du roman, la voilà. Entre temps, M. Paul Margueritte s'est plaint de ce que la loi n'admit pas le divorce au cas où l'un des

conjoints serait fou : la démence de Polotzeff empêchait Simone de se libérer en faveur de Le Jas. Bref, M. Paul Margueritte n'est pas l'ennemi de la famille. Il en a montré la valeur. Il en a montré les inconvéniens. Je crois qu'il la voudrait anéantir (comme, par l'incendie, l'usine Fabrecé) et reconstruire plus largement, sur le patron d'un idéal plus commode, plus accueillant, plus moderne.

Et il commet, à mon avis, l'erreur de tous les théoriciens qui se figurent que la réalité est soumise au législateur et au moraliste, comme (par exemple) au romancier. Née lentement et s'étant constituée selon ses lois profondes, la famille est un organisme. On la détruirait plus facilement qu'on ne la modifierait.

M. Paul Margueritte commet aussi l'erreur la plus périlleuse des novateurs de ce temps-ci : l'erreur matérialiste. Sa famille Fabrecé est une entreprise qui vaut par la prospérité croissante. Et le principe au nom duquel il présente ses réclamations, le principe de ses critiques et de ses vœux, c'est le bonheur. Mais le bonheur n'est pas le principe de la famille ; on ne peut pas fonder la famille sur le bonheur, la famille ni autre chose, ni rien.

Revenons à la littérature. Ce roman réaliste se termine en symbole; ce roman réaliste est, dans le détail, composé en vue de sa conclusion. Ainsi le réalisme en est compromis ; le réalisme en est insignifiant.

Or, l'auteur, pour être réaliste, a veillé à ce que les aventures de ses héros fussent des aventures très ordinaires, banales comme la vérité, des aventures de tous les jours. Il n'a pas voulu nous distraire.

Et l'auteur, pour être moraliste, a négligé ces petites remarques. d'un pittoresque saisissant, qui nous amusent et nous émeuvent en nous donnant la sensation de l'authentique vérité : nous contemplons, en quelque sorte, une réalité neuve, qui nous étonne et que pourtant nous reconnaissons. M. Paul Margueritte n'avait rien à tirer de là.

Et il nous offre une série d'images d'Épinal, — Émile Zola les aurait-il aimées ? Edmond de Goncourt les préférait de Tokio, — une série d'images d'Épinal, édifiantes et assez vaguement subversives.

Telle était, il y a vingt ans, l'attitude des romanciers à l'égard de la réalité. Quelle est, à présent, leur attitude ?

Celle de quelques-uns, la voici.

M. Raymond Clauzel a écrit *l'Extase*. Plutôt, il en a écrit la première moitié ; la seconde, à peine l'a-t-il indiquée sommairement : peut-être a-t-il manqué de loisir ou de zèle. Mais il y a, dans la première moitié de *l'Extase*, des pages délicieuses. Je laisse de côté la

philosophie du roman : elle n'a pas d'importance, elle n'est pas neuve et je ne l'aime pas. Ce que j'aime, c'est le paysage. L'auteur l'a traité, dirais-je, à l'aquarelle. Et, pour les yeux, quelle fraîcheur !

Les réalistes peignaient à l'huile et, comme ils disaient, en pleine pâte. Quelle pâte, épaisse et lourde !

M. Clauzel décrit à merveille les jardins. Il sait le nom des plantes ; voire, il abuse un peu de sa jolie science. Mais enfin le jardin de la Thébaïde est charmant, avec ses chèvrefeuilles, ses bignones aux trompes orangées, ses jasmins courant sur la balustrade d'un balcon, ses roses « grises sous la lumière moirée du soir. » D'une fenêtre de la Thébaïde, on voit : « une roseraie odorante, ébouriffée, dont les feuilles et les corolles sont teintes de nuit ; » et puis, des pentes rudes hérissées de vignobles ; enfin, le faîte de la montagne, très net sur le ciel et que « la lune approchante inonde d'un azur faible et doux. » De place en place, sur le coteau, des maisons « révèlent leur présence par leurs carreaux roux de lumière. »

Dans ce paysage, M. Clauzel a placé un drame d'âmes. Et, les âmes, il les a traitées comme le paysage. Il les a peintes avec une gracieuse légèreté. Seulement ce sont des âmes, quelques-unes, terribles. Ainsi, Mme d'Amancey, dont la dureté nous effraye, nous éloigne et qui, autrement peinte, ressemblerait au vieux comte de Chateaubriand des *Mémoires d'Outre-Tombe*. L'art de M. Clauzel convient beaucoup mieux à des âmes plus douces, à des âmes de jeunes filles, — et fussent-elles un peu folles, — à des âmes que l'extrême raffinement laisse ingénues, et encore à l'âme de ce calme mari, arboriculteur passionné, qui règne dans son verger, non dans son ménage.

L'aquarelle a des ressources précieuses, mais limitées. C'est dommage qu'ayant choisi cette matière, M. Clauzel n'ait pas renoncé, parfois, à des violences et à des complications qui demandaient un autre métier.

Après cet aquarelliste, voici un impressionniste : M. René Perrout. « Ce petit livre n'est pas un roman, » dit-il dans la préface de *Marius Pilgrin*. Qu'est-ce donc ? Il a mis, en sous-titre : « Idées de province. »

M. René Perrout mérite le nom d'impressionniste : son amour de la vérité l'empêche de la composer. Il lui serait pénible de l'arranger, autrement qu'il la connaît, au gré d'une fiction. Et il y a cependant, à la fin du livre, l'esquisse d'une fiction ; mais l'intérêt du livre n'est pas là.

L'intérêt du livre, c'est l'évidente réalité d'une petite ville provinciale (Épinal), décrite ? non, mais évoquée vingt fois, et vingt fois

diversement, et aussi de telle sorte qu'après avoir vu les vingt images, notre mémoire en garde une seule, qui est toutes les autres, qui est toute cette petite ville, avec son aspect durable, avec ses volontés secrètes et chaleureuses, avec ses habitudes consacrées, avec son rêve qui résume son histoire.

L'auteur a « de l'amitié pour ceux qui racontent avec sincérité les choses qu'ils ont vues. » Bref, il s'agit d'un travail d'après nature; mais, par « nature, » il faut ici entendre, non seulement le dehors des choses, leur nature intime, la vérité constante que révèlent les fugitives apparences.

Or, on n'a vu qu'un certain nombre (fût-ce un grand nombre) des aspects que présente la réalité. Un tel impressionniste procédera un peu comme La Tour en ses « préparations : » il notera, dans une série d'études, plusieurs physionomies; mais il aura choisi les plus significatives. Sa manière est l'analyse, bien qu'à vrai dire chacune de ses notations soit déjà une synthèse.

Il n'est pas un portraitiste selon le grand Holbein, qui assemble toute une âme et toute une destinée dans l'unité composée d'un portrait. Il réunit ses « préparations, » mais il ne fait pas le tableau.

Des rues d'Épinal, des faubourgs, des gens, des causeries... Tout cela, indiqué en termes vifs, parfaitement nets.

Quand M. René Perrout peint l'un de ses *quadri*, les autres ne l'occupent guère. On dirait qu'il ne sait pas lequel il mettra ensuite. Celui-ci est plus grand et plus poussé; mais celui-là ne sera qu'une esquisse. Il s'attarde à la fine besogne de peindre un ménage d'ouvriers, les chandeliers, les bols de faïence, l'édredon rouge couvert d'un ouvrage au crochet et la pendule, fonte d'art, qui représente « Bonaparte au Saint-Bernard, le cheval cabré, le manteau envolé. » Puis il copie un autre modèle.

Son livre, lent et persuasif, compose en nous le sentiment de la vie provinciale. « Monsieur Pilgrin, vous n'avez pas compris la vie de province. Vous n'avez pas regardé, vous n'avez pas su voir les rues de votre petite ville... » Et puis : « C'est le silence de la province... » Le livre donne à tous ces mots une touchante signification.

Il y a de petites villes qui n'ont pas d'autre ambition que d'imiter Paris. Ces pecques provinciales ne sont que de mauvais singes. Certaines villes, plus éloignées de la tentation, ou plus naturellement fières, ne cèdent pas à ce désir. Elles sont résolument elles-mêmes. Elles sont la province et, dans la province, des villes avec leur précieuse particularité.

Louons les écrivains qui nous révèlent la pittoresque abondance de la vie française, qui nous aident à aimer une France plus grande et plus nombreuse, plus diversement amusante et magnifique. La province fidèle a gardé beaucoup de l'ancienne vie française, qui était plus variée, originale que la nôtre, plus riche en belles singularités.

Pour compléter cette petite galerie de peintres actuels, voici M. Franz Toussaint, — un pointilliste, — et sa *Gina Laura*, que je comparerais, pour la vanter, aux tableaux de M. Signac.

Il me semble que j'admire cette *Gina Laura;* mais je suis sûr de n'en pas tout aimer. Ce roman laisse une pénible inquiétude : mais tant d'autres ne laissent absolument rien!

Il y a, dans *Gina Laura :* une perpétuelle incohérence; une terrible abondance verbale; une familiarité souvent vulgaire; une façon hardie et brutale de vous traiter, qui vous désoblige; une horrible exhibition du procédé qu'on emploie; un fâcheux abus de la trouvaille qu'on a faite; le goût d'étonner; une impertinence cavalière et toute dépourvue de grâce; peu de soin.

Et il y a, dans *Gina Laura*, auprès du pire, le meilleur : un prodigieux éclat de la couleur, une fantaisie adroite et quelquefois ravissante; une sensibilité bien turbulente, mais très fine; un bel entrain, du charme; une nouveauté franche et spontanée, dont l'auteur mésuse à l'occasion, mais dont il use, aux bonnes pages, comme d'un véritable prestige.

Il ne faut pas chercher la nouveauté : elle n'est pas le principal. Mais, quand on la trouve, elle a son agrément. M. Franz Toussaint l'avait, je crois, de nature. Au lieu de nous la montrer avec joie, pourquoi l'a-t-il affichée avec cette exaltation tumultueuse?

C'est d'abord un extraordinaire bavardage de méridional qu'entraîne son bagout. Il est fatigant. Puis on remarque, dans ce bavardage, des merveilles mêlées à des niaiseries; des phrases où les mots s'embrouillent si drôlement que jamais on n'avait vu tel assemblage d'oripeaux; des phrases qui secouent des pierreries multicolores; des phrases qui sont des traînées de lumière. Cela papillote, cela brille, cela vous éblouit : et l'éblouissement n'est pas qu'un plaisir.

Je voudrais citer une page : aucune n'est parfaite; et c'est dommage. Aucune ne peut être détachée de l'ensemble; et c'est un bon signe....

Il faut aller d'un bout à l'autre du volume. Il faut prendre son parti de la lassitude qu'on est sur le point d'éprouver, quand arrivent de surprenantes aubaines de divertissement.

D'ailleurs, on est emporté par le mouvement, non du récit (lequel ne va pas vite), mais par celui de l'innombrable et, souvent, inutile détail. C'est un mouvement de foule, et de foule encombrée, qui n'avance guère et qui ne cesse d'être agitée.

De cet encombrement se dégage on ne sait comment, — et, peut-être, comme d'une symphonie bruyante, excessive, un doux air de flûte, — l'histoire d'une petite fille attendrissante, Gina Laura, qui devint une fille ; Gina Laura, la danseuse, embellie d'une sorte d'innocence; Gina Laura que protège, pare et consacre comme un insigne de piété le double souvenir de sa mère (« Et toi, Fanny, par delà les coteaux... ») et de son père, un vieux dit Papa Praline, joueur de harpe et colporteur de la musiquette qui fait, dans les villages, rêver les pauvres gens.

Sur la petite Gina Laura pèse une fatalité. Elle se démène ; et l'immobile fatalité la tuera.

L'histoire abominable et jolie de Gina Laura, M. Franz Toussaint l'a contée avec délicatesse. Il a mis autour d'elle toute la turpitude bariolée de la fête foraine et de la vie galante : elle émerge de là comme, de la fange, une fleur.

Cette petite héroïne tarée d'une aventure infâme a quelque chose de virginal. Et, cette petite âme, le romancier l'a peinte (comme l'aima le seul qui l'ait aimée vraiment) en un instant et sans presque la toucher. Quelle dextérité, dans cet art qui peint follement des affiches voyantes et discrètement une petite âme !...

Je ne puis parler de ce livre avec assurance. Sa nouveauté me déconcerte. Je ne sais pas ce qu'il deviendra. Je ne sais pas comment il vieillira. Il faudra le revoir plus tard ; et nous saurons si les couleurs en étaient bonnes.

Pour remplacer l'ancien réalisme, voilà plusieurs tentatives, des essais brillans, des études : non le type d'un roman nouveau. Que font ces novateurs, de l'anecdote ? On dirait qu'ils n'ont pas besoin d'elle et qu'ils la conservent, timidement, par habitude ? L'anecdote est là comme un reste ; elle est très peu de chose : elle se perd dans les fragmens de la réalité.

Ces romans nouveaux ne sont pas des romans. Peu importe. Mais que sont-ils ? Les ruines charmantes d'un monument suranné. Le monument qu'on bâtira, qui le devine ?...

ANDRÉ BEAUNIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les événemens se sont précipités depuis quinze jours dans les Balkans avec une grande rapidité, pas assez grande cependant pour qu'on puisse dire que les destins se soient définitivement prononcés. Bien qu'ils aient été battus partout, les Turcs ne sont pas encore vaincus ; les coups décisifs n'ont pas été portés ; la fortune qui a oscillé hier dans un sens peut demain osciller dans l'autre ; mais, cette réserve faite, il faut reconnaître que rarement, dans l'histoire, des transformations aussi profondes se sont produites en aussi peu de temps. Sans doute les Turcs peuvent se ressaisir, regagner au moins en partie le terrain perdu, reprendre l'offensive, gagner enfin la bataille qui se prépare et modifier par là les chances ultérieures de la campagne ; mais est-il probable qu'ils le fassent ? Il est permis d'en douter.

A parler franchement, on attendait de leur part une défense plus énergique et plus efficace. Leur histoire témoignait pour eux. Race guerrière, ils avaient fait preuve sur maints champs de bataille de qualités militaires qui, sans être de tout premier ordre, s'étaient manifestées avec éclat et avaient compensé des défauts d'organisation dont ils semblaient souffrir moins que d'autres ne l'auraient fait à leur place. Mais tout cela est le passé, le présent est tout autre. D'où vient cette différence ? Les Turcs ont-ils perdu leurs anciennes qualités ? N'ont-ils plus la même ténacité, la même énergie, la même endurance, le même mépris de la mort ? Non, sans doute ; mais, s'ils sont restés les mêmes, c'est-à-dire de bons soldats, ils ont en face d'eux des adversaires qui en sont aussi et qui ont en plus cette organisation parfaite, cette préparation méthodique à la guerre, cette prévoyance portée dans les moindres détails qui leur font, à eux, si malencontreusement défaut. Le phénomène est sans précédens. Les Russes eux-

mêmes, il y a trente-cinq ans, n'avaient pas conduit au delà des Balkans une armée aussi bien au point. Ils venaient de plus loin; ils avaient quelque peu souffert sur la route; leur effort s'était prolongé sur une surface plus considérable. Les Bulgares, après une mobilisation qui a paru un peu lente, mais où tout s'est passé dans le meilleur ordre, n'ont eu que quelques marches à faire pour rencontrer l'ennemi. La mobilisation de celui-ci était encore loin d'être terminée; elle ne l'est pas même aujourd'hui; elle ne le sera pas avant quelque temps, ce qui s'explique à la fois par l'inaptitude administrative des Turcs, par l'étendue de l'Empire que les troupes éloignées devaient traverser, par l'insuffisance des moyens de transport. Toutefois, s'il y avait là une faiblesse pour l'armée ottomane, elle va chaque jour en s'atténuant et, si la guerre dure, il pourrait finalement en sortir une force. Les Turcs commencent habituellement mal et continuent mieux. Dans la guerre actuelle, leurs ennemis balkaniques ont engagé, dès le premier jour, la totalité de leurs forces, et ces forces ne peuvent ni augmenter, ni se renouveler; eux, au contraire, augmentent sans cesse en nombre. Leur situation présente, quelque grave qu'elle soit, n'est donc pas encore désespérée.

Leur plan général de campagne paraît avoir été bien combiné : il s'est inspiré de ce que nous venons de dire de l'inévitable lenteur de leur mobilisation, qui devait les amener à retarder autant que possible les engagemens décisifs. Risquer la grande bataille avant d'avoir réuni le plus grand nombre d'hommes possible aurait été une faute. C'en aurait été une autre, non moins grave, d'opposer sur tous les points des Balkans des forces équivalentes aux adversaires divers qui s'y présentaient. Si les Turcs étaient vainqueurs des Serbes, des Monténégrins et des Grecs, mais vaincus par les Bulgares, leurs victoires ne leur serviraient pas beaucoup plus que n'a servi aux Autrichiens celle qu'ils ont remportée sur les Italiens en 1866 pendant qu'ils étaient battus par les Prussiens. Sadowa n'a pas seulement compensé Custozza, il l'a supprimé. En revanche, si les Turcs vaincus par les Grecs, les Monténégrins et les Serbes, étaient vainqueurs des Bulgares, leurs défaites perdraient beaucoup de leur importance, leur victoire seule garderait toute son efficacité. Évidemment, c'est ce qu'ils ont pensé quand ils ont arrêté un plan de campagne qui peut se résumer en deux ou trois idées très simples et, au total, très justes : opposer le minimum de forces aux ennemis secondaires, en condenser le maximum contre l'adversaire principal, enfin retarder le choc final. Malheureusement pour les Turcs, l'exécu-

tion de ce plan a été fort défectueuse : ils se sont fait battre à la fois sur tous les points, sans qu'un seul succès, même le plus modeste, soit venu jusqu'ici relever ou soutenir le vieux prestige de leurs armes. Ils ont reculé uniformément sur toute la ligne. Chaque jour nous a apporté la nouvelle d'un combat qu'ils avaient perdu et d'une ville souvent importante que l'ennemi avait occupée. Serbes, Grecs, Monténégrins, quelle que fût la hardiesse de leurs espérances, ne comptaient certainement pas sur des succès aussi rapides, aussi faciles, aussi foudroyans. Ils avaient tous connu la force militaire de la Turquie; ils étaient venus se briser contre elle; sans la tutélaire intervention de l'Europe, ils auraient été anéantis. A la vérité, la situation n'était plus la même, puisqu'ils s'étaient unis contre l'ennemi commun et que leurs troupes, mieux instruites, mieux organisées, mieux armées, présentaient une solidité toute nouvelle. Malgré tout, ce n'est sûrement pas sans avoir le cœur étreint par une émotion patriotique qu'ils ont affronté l'aventure. O surprise! l'armée turque reculait maintenant devant eux. Chaque rencontre tournait à leur avantage. L'armée serbe repassant sur les antiques champs de bataille où la Grande-Serbie de l'histoire et de la légende avait sombré dans le sang, y plantait aujourd'hui d'étape en étape ses drapeaux victorieux. Prichtina, Kumanova, Uskub, étaient pris. Comment les Serbes n'éprouveraient-ils pas l'enivrement du succès ? Comment leur imagination ne combinerait-elle pas des restaurations, des résurrections où ils retrouveraient leur grandeur déchue? Et les Grecs? Ils ont été les dernières victimes de l'armée ottomane; leur défaite est encore toute récente; leurs blessures sont à peine cicatrisées. Ils n'ont pourtant pas hésité à déclarer la guerre et sans doute, sachant à quoi ils s'exposaient, ils ont dû eux aussi éprouver quelques angoisses, mais ils ont passé outre. Marchant bravement vers la frontière, ils l'ont bientôt franchie, ils sont allés déjà très loin au delà, leurs vieilles ambitions ont paru se réaliser, la Grèce de leurs rêves s'est reformée sous leurs pas. Où sont-ils aujourd'hui? Où seront-ils demain? A Salonique peut-être. Les Monténégrins sont trop peu nombreux pour pouvoir, malgré leur vaillance, parcourir d'aussi grands espaces; mais on les dit à la veille de prendre Scutari. Ce sont là de grands changemens! Si rien n'est encore définitif, comment croire que, de ce qui se passe en ce moment, il ne restera pas quelque chose et que les peuples balkaniques ne conserveront pas au moins une partie des territoires qu'ils ont conquis ?

Mais gardons-nous des pronostics; ils sont souvent trompeurs, et

nul ne pourrait les appuyer sur une base solide : bornons-nous donc à montrer la situation actuelle. L'intérêt de l'armée turque étant, comme nous l'avons dit, de retarder la bataille, elle a renoncé à défendre la frontière et s'est retranchée sur une première ligne de défense qui allait d'Andrinople à Kirk-Kilissé. Plus au Sud une seconde ligne s'étend de Dimotica à Lule-Bourgas. Une troisième enveloppe Constantinople. Andrinople est une place très forte qui semble devoir opposer aux Bulgares une résistance sérieuse, soit qu'ils lui livrent assaut, soit qu'ils l'assiègent. Kirk-Kilissé, à l'extrémité orientale de la première ligne, était une place moins forte ; elle contenait seulement 25 à 30 000 hommes. Cela étant, on se demandait ce que feraient les Bulgares. Assiégeraient-ils Andrinople ? Essaieraient-ils de rompre la ligne de défense turque sur un autre point et lequel ? S'ils réussissaient, masqueraient-ils Andrinople par un rideau militaire et marcheraient-ils sur Constantinople? Au moment où nous sommes, on ne peut répondre qu'à la seconde de ces questions : les Bulgares, jugeant que Kirk-Kilissé était un point faible de la ligne turque, y ont porté leur premier effort ; pendant trois jours un combat acharné a eu lieu autour de la place ; il s'est finalement terminé à leur profit. Il semble qu'au dernier moment une panique se soit produite dans les troupes ottomanes ; elles se sont retirées en désordre vers l'Est. L'effet a été immense. A partir de ce moment on a commencé à se demander en Europe si la cause ottomane n'était pas définitivement perdue, impression trop rapide sans doute, mais dont il faut tenir compte comme d'un élément propre à influencer les faits ultérieurs : les impondérables pèsent à la guerre comme en politique, et ici, la politique et la guerre se confondent. Les Turcs ont dit, mais personne ne les a crus — comment aurait-on pu le faire ? — que l'abandon de Kirk-Kilissé entrait dans leur plan, que ce n'était là qu'un combat d'avant-garde qui avait pour but, non pas de battre les Bulgares, mais de les retarder et de les fatiguer. Soit ; mais il ne faut rien exagérer et les Turcs ont singulièrement exagéré la méthode qui consiste à choisir son terrain de combat, à y attendre l'ennemi de pied ferme et à abandonner tout le reste. Que de choses n'ont-ils pas aujourd'hui à réparer !

Les hypothèses demeurent diverses sur ce que feront à présent les Bulgares. On s'est demandé si, après avoir tourné à Kirk-Kilissé la première ligne de défense des Turcs, ils n'essaieraient pas de tourner la seconde et de se porter rapidement sur Constantinople par une sorte de raid éblouissant. Une telle conception ne manquerait pas

de grandeur, mais combien l'exécution en serait périlleuse ! Les Bulgares peuvent-ils laisser derrière eux Andrinople et toute l'armée ottomane? Peuvent-ils, par une marche de flanc, s'exposer aux coups de cette armée qui, si peu manœuvrière qu'elle soit, ne manquerait sans doute pas de profiter de la circonstance? Le plus probable est que les Bulgares s'efforceront de prendre Andrinople comme ils ont pris Kirk-Kilissé et que l'entreprise sera plus difficile. Ils auront affaire, soit après, soit pendant ce siège, à toute cette armée ottomane dont nous avons sommairement indiqué la position et qui n'a pas encore tiré un coup de fusil. A tous les étonnemens que nous avons déjà éprouvés viendrait s'en ajouter un plus grand encore si la bataille de demain, d'aujourd'hui peut-être, n'était pas un choc terrible, dont le résultat nous apparaît encore comme incertain. Cette bataille, même perdue, doit être la compensation et le rachat de toutes celles qui l'ont précédée. S'il en était autrement, l'effondrement de la Turquie serait irrémédiable et il ne serait même pas marqué de ce dernier reflet des gloires d'antan qui luit encore sur le front des vaincus lorsqu'ils tombent avec honneur. Mais quoi de plus vain, quoi de plus inutile que tout ce qu'on peut dire sur les événemens qui se déroulent? Mieux vaut se taire et attendre : nous n'aurons pas à le faire longtemps.

Tournons-nous du côté de l'Europe. Avant de parler des impressions diverses et encore confuses que les bruits venus d'Orient ont produites sur les Puissances, il faut dire un mot de l'une d'elles, de l'Italie. Nous annoncions, il y a quinze jours, comme prochaine la paix entre elle et la Porte, mais elle n'était pas encore faite et des complications, qui ont eu lieu à la dernière heure, l'ont retardée de quelques jours. On ne pouvait cependant pas douter sérieusement qu'elle se ferait, car elle était conforme à l'intérêt des deux belligérans et, en dehors même de cet intérêt immédiat qui s'imposait à eux, ils étaient certainement fatigués l'un et l'autre d'une lutte qui se prolongeait sans utilité. La Porte en effet ne pouvait plus espérer conserver la Libye : elle ne continuait de la défendre que pour obtenir de meilleures conditions de l'Italie. Quant à celle-ci, elle devait désirer la fin d'une guerre qui lui coûtait cher matériellement et moralement, matériellement parce qu'elle y usait des forces qui pouvaient être mieux employées, moralement parce qu'elle avait besoin de sa liberté pour conserver et exercer toute son autorité dans le règlement des questions balkaniques, questions dont la gravité ne pouvait pas lui échapper et dont il ne lui était pas permis de se désin-

téresser. La paix était donc nécessaire : il fallait seulement trouver, comme on dit, une formule qui ménageât la dignité des deux parties. Les négociateurs italiens et turcs avaient l'esprit assez subtil pour la trouver, mais aussi pour la compliquer, et c'est pourquoi ils l'ont trouvée en effet, mais ils y ont mis quelque temps. Au fond, il n'y avait qu'une difficulté : elle tenait à ce que l'Italie avait proclamé l'annexion de la Libye et que la Porte ne voulait ni ne pouvait la reconnaître, ses traditions lui interdisant de renoncer à un pays musulman au profit d'une puissance chrétienne. Comment tourner la difficulté? Un moyen se présentait : c'était que la Porte proclamât l'indépendance de la Libye; l'Italie en disposerait ensuite suivant ses moyens. Le procédé prêtait à quelque ironie et on ne la lui a pas épargnée, mais il n'y en avait pas d'autre. En fin de compte, la Porte disait à la Libye : — Nous ne pouvons plus rien pour vous, vos destinées sont entre vos mains. — Toutefois, si la Porte consentait à rompre ou à dénouer le lien politique, elle entendait maintenir le lien religieux : sur ce point, elle a été irréductible. Heureusement il y avait un précédent; n'y en a-t-il pas toujours? Quand l'Autriche a traité avec la Porte au sujet de l'annexion de l'Herzégovine et de la Bosnie, — on voit l'analogie, — elle a consenti à ce que le Sultan y conservât un représentant religieux. Le Sultan en aura donc un en Libye; il portera même le titre de calife; il aura des pouvoirs sur lesquels on a discuté beaucoup, c'est même ce qui a fait durer si longtemps la négociation. Nous ignorons d'ailleurs ce que seront au juste ces pouvoirs. Le traité qui a été publié ne porte que sur les conventions d'ordre matériel : le reste est mystère. La conséquence de ce qui précède est que les troupes turques évacueront la Libye : d'autre part, les troupes italiennes évacueront les îles de la mer Égée. La seconde opération ne se fera que lorsque la première sera terminée. Si les Italiens espèrent qu'il faudra quelque temps pour cela, ils ne se trompent probablement pas. L'évacuation de la Libye par les troupes turques n'est pas d'une exécution aussi simple qu'on pourrait le croire; mais on y réussira, car tout a une fin.

L'Europe a éprouvé du soulagement en apprenant que la guerre turco-italienne avait atteint la sienne : elle l'a prouvé par l'empressement qu'elle a mis à reconnaître la prise de possession de la Libye. La France a fait cette reconnaissance quelque quarante-huit heures après les autres, parce qu'elle avait à convenir d'un règlement préalable avec l'Italie et, si on en juge par la lecture des journaux, l'opinion italienne en a éprouvé une irritation qui montre à quel point sa

nervosité était montée. Ignorait-elle donc que notre diplomatie avait exercé une action utile, efficace sur la Porte pour la déterminer à accepter le traité dans les termes où il était conçu? N'était-ce pas le reconnaître d'avance dans tous ses effets ? Et au surplus, par un arrangement spécial, n'avions-nous pas reconnu, depuis dix ans, tout ce que l'Italie pourrait faire dans la Libye? Mais passons; ce mouvement d'impatience de l'opinion italienne a été bientôt calmé et n'a pas d'importance; il n'en aurait, comme symptôme, que si l'Italie, oubliant que nous sommes ses seuls voisins en Afrique, négligeait les ménagemens mutuels que cette situation nous recommande d'observer, et auxquels nous sommes bien résolus à ne jamais manquer. L'Italie donc, dégagée désormais des préoccupations africaines, peut apporter au concert des Puissances le concours de son intelligence politique et de son expérience avisée.

Ce concert des Puissances est un mot qu'on ne prononce pas aujourd'hui sans provoquer quelque scepticisme. On se demande s'il existe vraiment; s'il existait hier, lorsqu'il a paru se former d'abord autour de la proposition du comte Berchtold, ensuite autour de celle de MM. Sasonoff et Poincaré; s'il existera demain lorsque, la guerre des Balkans étant terminée ou sur le point de l'être, il faudra aider vainqueurs et vaincus à en fixer les résultats. Sur tout cela, nous n'avons que des lumières un peu incertaines, clignotantes, entourées d'ombres que la lecture attentive des journaux européens ne parvient pas à dissiper. Une seule chose paraît probable; encore ne l'est-elle que si la fin de la guerre ressemble au commencement: c'est qu'il sera devenu impossible de s'en tenir strictement au principe qui avait été posé par MM. Sasonoff et Poincaré et accepté par tout le monde, à savoir que, quoi qu'il advînt, le *statu quo* territorial des Balkans serait maintenu. Rien, certes, n'était plus désirable et, avant la guerre, tout le monde semblait être de cet avis. Les États balkaniques eux-mêmes protestaient à qui mieux mieux de leur désintéressement territorial : à les entendre, il ne s'agissait pas pour eux d'étendre leurs frontières, mais seulement de libérer leurs frères slaves ou grecs de la servitude ottomane, au moyen de réformes qui se feraient sous le contrôle de l'Europe et aussi sous le leur. L'entreprise où ils entraient n'avait pas d'autre objet; on les aurait blessés si on en avait douté. On en doutait cependant quelque peu, en quoi on verra bientôt si on avait tort ou raison. La Serbie occupe aujourd'hui le territoire de la Vieille-Serbie, la Grèce occupe celui de la Thessalie et en partie de l'Épire : leur demandera-t-on de les restituer à la Turquie, et, si on le leur

demande, l'obtiendra-t-on de leur prétendu désintéressement? Et la Bulgarie? De tous les pays balkaniques, c'est celui qui a conçu les plus grands projets, les plus vastes espérances aussi et qui a fait le plus pour les réaliser. Elle a su créer l'instrument de sa politique, elle en a usé avec une véritable maîtrise. Son ambition est très grande, si grande qu'elle ne la réalisera pas tout entière du premier coup et elle le sait bien; mais elle entend en réaliser une partie et ne renonce pas au reste. Qui pourrait avec succès lui enjoindre de rentrer dans ses frontières de la veille et de se contenter de réformes pour ses frères de Macédoine? Si on voulait en venir là, quand même et, quoi qu'il arrivât, il fallait empêcher à tout prix la guerre d'éclater : c'était plus facile que d'en empêcher maintenant les conséquences. Mais il aurait fallu pour cela autre chose qu'une pression purement diplomatique exercée à la fois à Constantinople et dans les capitales balkaniques.

Si on n'a pas fait plus, c'est sans doute parce qu'on a eu l'intuition, et on n'a pas eu tort de l'avoir, que l'entente de l'Europe ne résisterait pas à cette épreuve : résisterait-elle davantage à celle qu'on lui imposerait demain si on entendait priver les États balkaniques de toutes leurs conquêtes? Les puissances se diviseraient immanquablement; les États balkaniques trouveraient des protecteurs parmi elles. A supposer même que les gouvernemens voulussent tous rester fidèles aux notifications qu'ils avaient faites avant la guerre, l'opinion ne le permettrait pas à certains d'entre eux. Nous avons déjà assisté plusieurs fois à des entraînemens, à des explosions que les gouvernemens ont été impuissans à refréner : ils ont été entraînés, ils ont suivi. Pour maintenir le *statu quo* balkanique, il aurait fallu, — disons, si l'on veut, qu'il faudrait la victoire ottomane, puisque, malgré les premiers échecs, elle peut encore se produire : les victoires balkaniques ont renversé comme des châteaux de cartes les constructions antérieures de la diplomatie. Le moment est venu d'en inventer d'autres et nous souhaitons qu'elles ne soient pas improvisées comme l'avaient été les premières. M. Poincaré a prononcé le 27 octobre, à Nantes, un discours sur lequel nous reviendrons dans un moment. Parmi les choses excellentes qui y abondent, il en est une qui mérite particulièrement d'être retenue. « Nous avons la satisfaction de constater, a-t-il dit, que l'initiative pacifique prise par la France, en plein accord avec ses amis et ses alliés, a été comprise et approuvée dans toutes les chancelleries. Elle a eu pour premier résultat des échanges de vues qui se poursuivent quotidiennement entre les Puissances, qui leur permettent d'exercer sur la marche des événemens

une surveillance collective et qui, le jour venu, favoriseront, je l'espère, une médiation : peut-être même ce jour est-il proche. » Est-il aussi proche que le laisse entendre M. Poincaré, nous n'en savons rien ; il est quelquefois aussi dangereux de brusquer les dénouemens qu'il est inutile de vouloir arrêter à leur origine des événemens inévitables; mais on ne saurait trop approuver et encourager entre les chancelleries cet échange de vues, cet entretien ininterrompu dont M. Poincaré a parlé à Nantes comme d'un fait existant. C'est le meilleur moyen d'échapper aux surprises déconcertantes qui imposent des résolutions immédiates, ou plutôt c'est le seul. Le moment est d'ailleurs favorable : il commence aujourd'hui à être plus facile d'établir quelques prévisions sur la suite des événemens et de s'entendre sur les solutions à faire prévaloir. On ne saurait trop souhaiter que l'accord, sur tous les points, se fasse entre toutes les Puissances en vue de localiser la guerre et de l'empêcher de se généraliser. Mais comme il faut tout prévoir puisque tout est possible, c'est avant tout avec nos amis et alliés que nous devons préparer cet accord, et, si par malheur il ne peut pas s'étendre plus loin, c'est avec eux que nous devons le maintenir. On le fait certainement du côté de la Triple-Alliance. Le comte Berchtold vient d'aller en Italie; il y a vu le Roi et le marquis di San Giuliano. Ce dernier, après avoir reçu cette visite, s'est empressé de la rendre à son collègue autrichien. Ces déplacemens ont une signification sur laquelle on ne saurait se tromper : non pas qu'on sache sur quelles bases se fait l'entente des membres de la Triple-Alliance, mais il est clair qu'elle se fait, ou du moins qu'on cherche à la faire, car elle n'est pas très facile entre l'Autriche et l'Italie, et l'influence de l'Allemagne ne sera peut-être pas inutile pour l'établir ou la maintenir.

Qu'on ne s'y trompe pas en effet, — et c'est sur quoi nous insistons, — la crise actuelle n'est pas seulement celle des Balkans, elle est encore la crise de l'Europe, nous voulons dire des alliances qui sont soumises à une épreuve dont nous voudrions être sûr qu'elles ne sortiront pas ébranlées. Là est le danger auquel il faut obvier avant tout. Un journal allemand, en vue de produire sur l'opinion russe une impression qui nous serait défavorable, a dit que l'alliance franco-russe ne s'appliquait pas aux affaires d'Orient. L'allégation n'est pas exacte sous cette forme; l'alliance est faite en termes généraux et ne comporte pas d'exceptions; mais il est infiniment probable que ses auteurs ne pensaient pas aux Balkans au moment de conclure; ils ne les avaient pas en vue. Les intérêts qu'ils s'appliquaient à garantir,

dans le cas où certaines éventualités viendraient à se produire, ne se rattachaient pas spécialement à la péninsule balkanique et ceux qui s'y rattachent, si les alliances avaient été formées relativement à eux, auraient peut-être amené d'autres combinaisons. Cela n'est d'ailleurs pas moins vrai pour la Triple-Alliance que pour la Triple-Entente, mais nous n'avons naturellement souci que de cette dernière. On a essayé d'y porter atteinte par des mouvemens d'opinion qui, fort heureusement, ne se sont manifestés que dans les journaux. Lorsque M. Sasonoff, après avoir quitté Paris, est revenu à Saint-Pétersbourg, il y a été accueilli par les clameurs de la presse panslaviste. On l'a accusé avec amertume d'avoir trop facilement cédé aux suggestions de M. Poincaré; on lui a reproché avec véhémence d'avoir accepté que la diplomatie russe fît des démarches communes avec la diplomatie autrichienne auprès des gouvernemens balkaniques. La tempête déchaînée contre lui s'est tournée aussi contre nous : un journal russe a même revendiqué pour son pays la liberté de choisir d'autres alliances. C'est une liberté qu'il a incontestablement et que personne ne peut lui enlever, mais dont il ne semble pas devoir user. M. Sasonoff a déclaré, après avoir vu l'Empereur, qu'il avait toute la confiance de son maître, ce qui suffit à son autorité. La presse française n'est pas tombée dans le piège qu'on lui tendait; elle a généralement évité les polémiques avec la presse russe ; s'il y a eu des exceptions, elles ont été très rares. Avec l'Angleterre, il s'est passé quelque chose de semblable et, de ce côté, nous avons été plus imprudens, car les accusations et les reproches sont venus de nos journaux. Adressés au gouvernement anglais, ils étaient souverainement injustes. Le gouvernement anglais a eu à notre égard, dans les affaires balkaniques, une attitude correcte, loyale et, à notre avis, très sensée. S'il n'a pas montré une confiance empressée dans l'efficacité des remèdes à appliquer *in extremis* à la paix déjà bien malade, on ne saurait en faire un grief à sa perspicacité, et d'ailleurs, il a mis, comme les autres, sa signature au bas de l'ordonnance: ce n'est pas sa faute si elle n'a pas opéré. Quelques-uns de nos journaux ont montré contre lui une mauvaise humeur regrettable : on s'en est un peu amusé en Allemagne, où on a affecté de croire que l'Entente cordiale n'était plus aussi solide qu'autrefois, ou même qu'elle n'était plus solide du tout. Certes, cela n'était pas vrai, mais nous devons veiller avec soin à ce que cela ne le devienne pas, et c'est à cette préoccupation que M. Poincaré a répondu, pour la dissiper, dans son discours de Nantes auquel nous avons

déjà fait allusion et qui a réuni l'unanimité de l'opinion française. On ne saurait trop déplorer que la guerre ait éclaté dans les Balkans, mais il serait encore plus fâcheux que des contre-coups préparés par la malveillance des uns et par la maladresse des autres ébranlassent les systèmes d'alliance sur lesquels repose l'équilibre général. Qu'arriverait-il si la guerre venait tout d'un coup à se généraliser et si chacun, cherchant anxieusement ses alliances, ne les retrouvait plus? C'est contre ce péril que M. Poincaré s'est élevé avec force, afin de le conjurer, et nous ne saurions trop applaudir à ses paroles qu'il vaut la peine de citer ici textuellement : « La France, a-t-il dit, est incapable d'inconstance ou d'infidélité. Nous non plus, nous ne cherchons pas à avoir des amitiés de rechange et nous croyons qu'une grande nation se doit à elle-même de montrer, dans la direction des affaires extérieures, la permanence de ses idées et la fermeté de ses desseins. Nous restons étroitement attachés à la Russie, notre alliée, et à l'Angleterre, notre amie; nous leur restons attachés par des liens entrelacés et indestructibles : le sentiment, l'intérêt et la probité politique. Dans les graves questions que soulève la guerre d'Orient, nous aurons assurément, elles et nous, le droit d'avoir, sur les questions à étudier, nos préférences respectives; mais, comme nous procéderons à cet examen dans un esprit de confiance entière et d'indéfectible amitié, rien ne pourra rompre une entente dont la solidité demeure nécessaire à l'équilibre européen. C'est à fortifier et à resserrer cet accord que la France s'est employée sans relâche, et s'il est arrivé qu'ici ou là une partie de l'opinion se montrât nerveuse ou impatiente, les trois gouvernemens, sûrs d'exprimer la pensée profonde et durable de leurs pays, n'ont pas cessé de collaborer dans le calme et le sang-froid. » Il était nécessaire que ces choses-là fussent dites. Le discours de M. Poincaré a été, au milieu de la confusion que les événemens ont jetée dans quelques esprits, la haute et ferme affirmation des alliances. La guerre des Balkans suscite autour de nous assez de dangers pour que nous n'en fassions pas naître encore davantage. Il se peut que, dans la suite des événemens, les vues de la Russie et celles de l'Angleterre ne soient pas toujours les mêmes : nous devons nous appliquer à les concilier, comme l'Allemagne s'applique certainement à concilier celles de l'Italie et de l'Autriche, et des deux tâches, ce n'est peut-être pas la nôtre qui sera la plus malaisée.

Malgré tout, l'avenir reste obscur, et nous parlons de l'avenir auquel nous touchons. Toutes les Puissances n'ont pas notre désinté-

ressement dans les affaires d'Orient et, pour être justes, nous reconnaissons que toutes ne peuvent pas l'avoir au même degré que nous. Le comte Berchtold a dit, il y a quelques jours, aux Délégations que l'Autriche se réservait de défendre ses intérêts : les journaux officieux autrichiens, complétant ses paroles, expliquent qu'après l'échec de la politique de *statu quo*, une autre viendra qui comportera des résolutions différentes. Faut-il comprendre qu'à la politique de *statu quo* sera substituée la politique de partage? Sans doute, car les journaux le disent très crûment. Alors d'autres questions se poseront. La Russie non plus ne laissera pas péricliter ses intérêts. La Roumanie en a, elle aussi, que la victoire bulgare, si elle se confirme et se développe, mettra subitement en cause. L'Autriche et la Roumanie ont déjà pris quelques précautions militaires. L'éveil est donné à tout le monde et tout le monde se tient sur le qui-vive. M. Poincaré a fait des efforts très honorables pour maintenir la paix; il a annoncé dans son discours qu'il en ferait désormais pour abréger la guerre et, en tout cas, pour l'empêcher de s'étendre; mais il a insisté à deux reprises différentes sur la nécessité pour lui-même, pour son gouvernement, de sentir la France unie, afin qu'il pût faire entendre sa voix avec autorité dans les négociations qui se poursuivent. Les Chambres se réunissent le 5 novembre ; les conseils de M. Poincaré étaient donc particulièrement opportuns. « Par la sincérité et la clarté, a-t-il dit, il est toujours facile à des hommes qui, depuis nombre d'années, ont combattu côte à côte, de prévenir des malentendus et de conjurer des divisions funestes. Le gouvernement a besoin du concours de tous les Républicains, il a même besoin de la confiance de tous les Français pour se sentir à la hauteur de la tâche difficile que les circonstances lui imposent. » Les événemens donnent à ces paroles une gravité particulière : il faut espérer qu'elles seront comprises et que la voix du patriotisme s'élèvera, au moins pendant quelque temps, plus haut que celle des partis.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

